

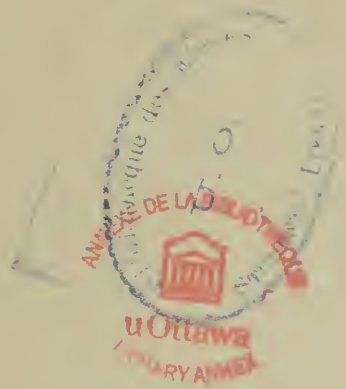
U d' / of Ottawa



39003001861995



J IX 14



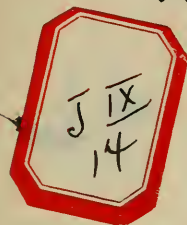
UNE AME DE FER, UN CŒUR D'OR

496

J. BELLOT

LIEUTENANT DE VAISSEAU DE LA MARINE FRANÇAISE

Sa Vie, son Journal

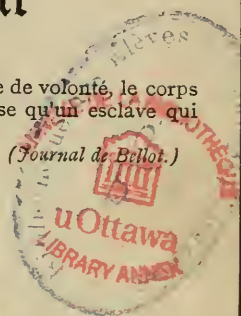


~~J IX~~
14

Pour l'homme de volonté, le corps est-il autre chose qu'un esclave qui doit obéir?

(Journal de Bellot.)

J IX
14



GRAMMONT (Belgique)

ŒUVRE DE SAINT-CHARLES



En route vers le pôle arctique.

CT
1018
. B44

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

(Le *journal de Bellot* n'étant pas tombé dans le domaine public,
la reproduction en est rigoureusement interdite.)



Préface



N se plaint que les grands caractères disparaissent de plus en plus. L'égoïsme, l'horreur du sacrifice, la soif des jouissances matérielles ont envahi la société tout entière. Les jeunes générations n'ont plus les sentiments élevés ni les vertus chrétiennes des siècles précédents; elles n'ont pas davantage la noble indépendance, l'héroïsme, les vertus naturelles des grandes nations de l'antiquité, les Grecs et les Romains. L'idéal de la plupart des hommes, à l'aurore du XX^e siècle, ne pourrait-il pas se définir : gagner beaucoup d'argent en peu de temps?... Sous l'influence d'un tel mobile, les idées généreuses ne sauraient germer dans les cœurs; les beaux dévouements ne sauraient s'épanouir dans les actes.

Comment réagir contre un esprit qui ne tend qu'à matérialiser les intelligences les mieux douées, à noyer les bons sentiments, les ardentes aspirations de la jeunesse dans le flot toujours montant du sensualisme? La voix de l'éloquence serait-elle entendue? les leçons de la morale seraient-elles écoutées? Une triste expérience, renouvelée sur plusieurs points de notre pays, permet de répondre négativement. Des exemples valent mieux ici que les paroles; il s'agit d'émouvoir le cœur des jeunes gens et de réveiller en eux l'amour du beau et du bien. Quelques modèles, choisis avec soin, pourraient exciter leur émulation.

C'est cette pensée qui nous engage à présenter à la jeunesse de nos Maisons d'éducation le lieutenant Bellot. Ce brillant

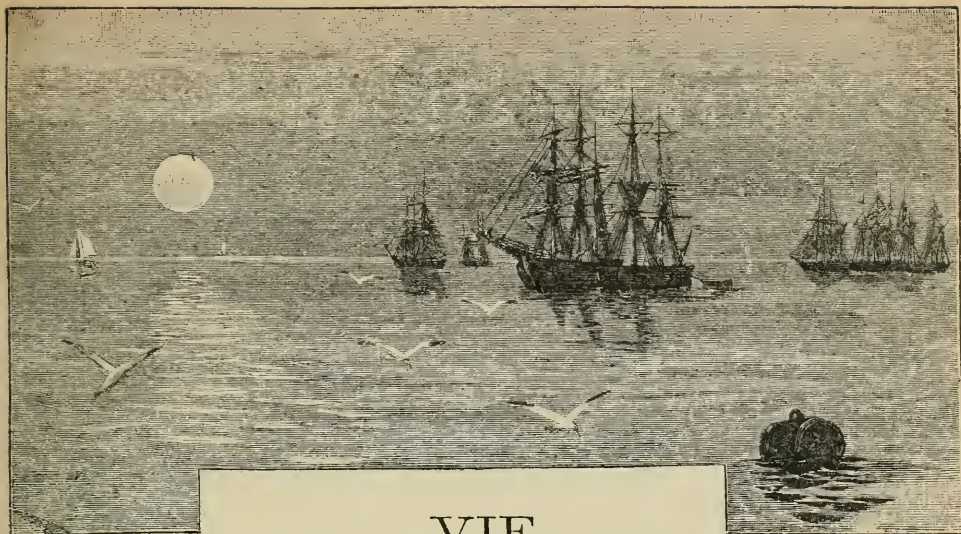
officier a su réunir des qualités et des vertus qui souvent s'excluent les unes les autres : l'héroïsme et la modestie, l'ardeur pour les grandes entreprises et les délicatesses les plus exquises de la piété filiale. Dur envers lui-même, généreux à l'égard d'autrui, d'une tendresse incomparable pour son frère et ses sœurs, ambitieux de la gloire pour son pays, jaloux de la fortune pour ses proches, il n'a jamais rien demandé ni convoité pour lui personnellement : type parfait de l'abnégation, bien digne d'être proposé en modèle à tous ceux qu'étreignent les vues mesquines et intéressées de l'égoïsme!...

Ce qu'il y a surtout de frappant chez Joseph Bellot, c'est que la foi religieuse a été le principe et la consécration de ses idées toujours si élevées et si hardies, de ses sentiments si nobles et si purs.

Le Journal du jeune marin n'était pas destiné à être imprimé, au moins dans la forme qu'il lui avait donnée de prime abord. Ces notes rapides, ces « instantanés » devaient simplement lui servir de memento pour la rédaction d'un récit plus littéraire et plus complet de sa première campagne dans les régions arctiques. Nous le reproduisons néanmoins sans le modifier, car ces pages ont un certain goût de terroir qu'elles perdraient dans une refonte et, par elles-mêmes, elles jettent une vive lumière sur la nature de ces périlleuses expéditions.

Leur publication est un hommage bien mérité rendu à la mémoire de l'intrépide navigateur qui a péri à l'âge de vingt-sept ans, victime de son courage et de sa « passion du devoir. » Elles justifieront mieux que ne le feraient de pompeuses tirades les deux épithètes par lesquelles nous croyons avoir authentiquement caractérisé notre héros : une âme de fer, un cœur d'or.





VIE

ET

JOURNAL DE BELLOT.¹

CHAPITRE PREMIER.

Enfance de Bellot. — Sa piété filiale. — Ses études. — Anecdotes qui font ressortir ses grandes qualités. — Le collège de Rochefort et l'école navale.

PLUS j'ai étudié la vie de Bellot, plus j'ai pénétré dans l'intimité de son esprit, de son caractère, de son cœur, par la lecture de ses notes de voyage et de ses lettres familières, par les souvenirs particuliers de ceux qui ont vécu avec lui ou près de lui, mieux j'ai compris l'enthousiasme que son noble dévouement a excité en

(1) Les sommaires placés en tête des chapitres sont dus au nouvel éditeur ; la partie biographique est de Julien Lemer (édition Perrotin, Paris, 1854.) — Le *Voyage aux Mers polaires* de Bellot (texte complet) est en vente à Paris : deux éditions, dont l'une est illustrée.

Angleterre, la vivacité des regrets que sa perte a causés et les chaleureux témoignages de sympathie qu'a recueillis et que recueille encore chaque jour sa famille.

Bellot n'était point seulement, en effet, un officier courageux et instruit, élevé jusqu'à l'héroïsme par la passion de la science : âme exceptionnelle, nature d'élite, la Providence semblait avoir voulu réunir en lui les plus hautes qualités de l'intelligence et de l'esprit, les plus nobles sentiments du cœur, les plus admirables vertus du caractère, vertus devenues, hélas ! si rares dans ce siècle, où l'on compte plus de grands talents que de consciences sans reproche. Doué d'un cœur tendre, qui lui faisait aimer avant toutes choses ce qui est bien, d'une imagination ardente qui le portait à admirer avec enthousiasme ce qui est beau, d'une raison droite qui savait apprécier ce qui est juste, de cette foi sublime qui est un besoin pour l'âme humaine, et s'allie parfaitement avec les données de la science et la vraie philosophie, Bellot, dans cette existence de vingt-sept ans, si courte et pourtant si pleine, a accompli sa tâche d'homme de façon à mériter d'être cité comme un modèle à toute la jeunesse de son temps et même à la postérité ; il a enfin, comme il le dit naïvement lui-même dans plusieurs de ses lettres, laissé à son frère (et à bien d'autres aussi) un bon exemple à suivre. « Mettez de côté, écrit-il à sa famille, en partant pour sa première expédition dans les mers polaires, tous les journaux anglais où il sera question de moi, ce sont mes papiers de noblesse : ils feront l'éducation de notre Alphonse ; à défaut d'argent, je cherche à lui donner un bon exemple. »

Joseph-René Bellot naquit à Paris, le 18 mars 1826, ce qui ne l'a pas empêché de se dire toujours enfant de la ville de Rochefort, qu'il ne commença pourtant à habiter qu'à l'âge de cinq ans, en 1831, lorsque sa famille alla s'y fixer. Rochefort fut en effet pour lui une mère adoptive, douce et bienfaisante, et il aurait volontiers dit, si Paris l'avait réclamé : « Ce n'est pas la ville où j'ai reçu le jour, c'est celle qui m'a vu grandir, celle qui m'a élevé et instruit, qui est ma véritable patrie. »

C'est ainsi qu'il eût parlé certainement, inspiré par cette reconnaissance qu'il a toujours témoignée à Rochefort, et dont j'ai trouvé vingt fois des preuves, soit dans son journal de voyage, soit dans ses lettres et ses notes. La reconnaissance n'est que le sentiment du juste, et ce sentiment, Bellot en était animé dès son enfance la plus tendre. Juste et bon, tel il se montre aussitôt que son âme commence à s'épanouir; or la bonté, c'est la principale vertu de l'enfance. Cette bonté qui, chez l'enfant, commence par la tendresse filiale, par l'amour fraternel, pour devenir chez l'homme charité pour ses semblables et dévouement pour l'humanité; cette bonté, il en donna des preuves éclatantes sur le banc même de l'école où il apprenait à lire. Avec quel bonheur, quelle émotion j'ai entendu sa mère et ses sœurs me raconter, les larmes aux yeux, les souvenirs de ses premières années, ces charmants épisodes d'un passé si cher à la mémoire de la famille, mais dont l'évocation est aujourd'hui si douloureuse à son cœur! comme il annonçait alors ce qu'il devait être, le plus dévoué des fils, le plus tendre des frères, le meilleur des hommes! Et comme sa jeunesse a tenu religieusement les promesses de son enfance!

Ainsi s'exprimaient cette mère et ces sœurs, ainsi parlaient-elles de leur Joseph, en effeuillant devant moi les fleurs les plus parfumées de leurs souvenirs. Je craindrais que le récit de ces mille petits riens par lesquels se révèle le cœur d'un enfant ne perdît, en passant par ma plume, toute la grâce que savent lui donner une mère et une sœur; je citerai seulement celui de tous ces traits de bonté qui m'a le plus vivement frappé.

Après que Bellot eut terminé ses premières études élémentaires à une école d'enfants, son professeur, M. Richer, fit de lui, de ses dispositions et de son travail un tel éloge, que la municipalité crut devoir s'intéresser à l'enfant et faciliter à son père, simple artisan (vétérinaire et maréchal), et chargé d'une nombreuse famille, les moyens de lui donner une instruction propre à développer de si heureuses facultés. Sur la proposition du maire, il lui fut accordé une demi-bourse au collègue de

Rochefort. Cette première faveur, dont la ville n'a jamais eu qu'à se féliciter, puisqu'elle lui a permis d'être pour quelque chose dans l'éducation d'un homme supérieur et lui a donné le droit de s'illustrer elle-même en le revendiquant pour un de ses enfants, cette première faveur fut pour les parents de Bellot une occasion de sacrifices pécuniaires et de gêne, car elle les obligea à compléter le prix du droit universitaire. Si peu considérable que fût la somme à déboursier tous les ans, elle ne laissait pas de grever le budget de M. Bellot, déjà père de quatre enfants; son fils ne l'ignorait point, aussi cherchait-il toutes les occasions, tous les prétextes pour témoigner à ses parents sa vive reconnaissance. Ardent et assidu au travail, il se distingua bientôt entre tous, et il payait à la fin de chaque année les sacrifices de la municipalité et ceux de sa famille par une ample moisson de couronnes. Pendant sa troisième année de collège, une circonstance particulière, un petit fait caractéristique, vint prouver que le cœur, chez cet enfant, était au moins à la hauteur de l'intelligence.

Le père d'un de ses condisciples, désolé de la paresse incurable de son fils, imagina un jour d'essayer à son égard d'un nouveau système d'émulation; il pensa qu'en lui donnant pour compagnon d'étude et de travail un enfant laborieux et intelligent, on pourrait réussir à piquer l'amour-propre de l'écolier apathique et indolent. Il demanda en conséquence au proviseur du collège s'il connaissait dans son établissement un sujet propre à servir de modèle et d'aiguillon à ce fils rebelle, et susceptible de consentir à ce rôle. Le proviseur pensa aussitôt à Bellot et promit de proposer à sa famille une combinaison qui ne pouvait manquer d'être acceptée. Pendant deux ou trois mois en effet, Joseph Bellot alla passer, tous les jours, les heures qui séparent la classe du matin de celle du soir chez l'élève en question. Ce système produisit jusqu'à un certain point le résultat qu'on espérait. Stimulé par l'exemple de l'enfant studieux, qui était plus jeune que lui, l'écolier paresseux se décida à travailler, à apprendre ses leçons, à faire ses thèmes et ses

versions, et le père n'eut qu'à se féliciter de son ingénieuse idée. Quand vint l'époque des vacances, ce dernier voulut, avant de partir pour la campagne, témoigner sa reconnaissance au laborieux condisciple qui avait rendu à son fils et à lui-même un si grand service. Il le remercia, l'embrassa sur les deux joues et lui mit dans la main un cornet de bonbons. Le petit Joseph, enchanté du cadeau, remercia à son tour avec effusion ; puis, sans prendre le temps d'ouvrir le cornet, il courut à toutes jambes chez lui pour le donner intact à ses sœurs. Il entre chez son père en sautant et en criant d'une voix joyeuse : « Ah ! je vais joliment faire rire les gamines ! vois donc, maman, ce que ce bon M. X... m'a donné ! » Aussitôt les enfants se réunissent autour de la table à manger, et l'on se met à faire le dépouillement du cornet, afin de procéder ensuite au partage. O surprise ! le premier bonbon qui tombe du cornet est une pièce de cinq francs : « Quel bonheur ! s'écrie Joseph, voilà de quoi acheter de beaux rubans à mes petites sœurs ! » Les bonbons tombent ensuite un à un, et chacun prend le sien, au milieu des cris de joie et des éclats de rire. Le dernier, celui du fond, était enveloppé de papier. « Qu'est-ce que c'est ? » s'écrie la bande enfantine. Bellot le déploie et trouve une pièce d'or : vingt francs ! c'était une fortune, un commencement de trésor pour un enfant de douze ans. Bellot considère un instant la pièce d'un air ému et sérieux, puis tout à coup il se lève, court à l'atelier, se jette dans les bras de son père, et, lui remettant la pièce : « Tiens, papa, lui dit-il, voilà pour ton voyage de Paris ! » L'enfant avait entendu souvent, depuis quelques mois, son père répéter : « J'aurais besoin d'aller à Paris pour mes affaires ; il faut que nous mettions de l'argent de côté pour ce voyage. »

Je ne sais si j'ai réussi à rendre ce trait comme je le sens ; mais je puis affirmer qu'en l'entendant raconter par M^{me} Bellot, j'ai éprouvé la plus vive émotion ; il a été pour moi comme la révélation complète d'une âme noble et désintéressée. J'aime avec passion, quant à moi, ces enfants de qui leurs parents disent qu'ils *n'ont rien à eux*. Il est bon que les qualités du

cœur prennent les devants sur celles de l'intelligence, et si je me défie, souvent avec raison, hélas ! de ces enfants prodigues qui savent à dix ans ce qu'on n'apprend généralement qu'à vingt-cinq, j'admire beaucoup, en revanche, ceux dont l'âme seule est précoce. La précocité du cœur expose à bien moins de mécomptes que la précocité de l'intelligence. Les sentiments ne sont-ils pas les fleurs de l'âme, tandis que le savoir et le talent ne sont que les fruits du cerveau ? et, si l'on a généralement peu de goût pour les fruits prématurés, on ne peut s'empêcher d'aimer les fleurs écloses dans la primeur de la saison ; elles ne réjouissent pas moins l'âme que la vue.

Bellot poursuivit ainsi ses études au collège de Rochefort jusqu'au moment où, à l'âge de quinze ans et demi, il se trouva apte à subir l'examen d'entrée à l'école navale. Reçu avec le numéro 20, il y fut placé, avec l'assistance de la ville de Rochefort, qui, satisfaite des premiers résultats de son œuvre, ne voulut pas la laisser inachevée, et fit là encore les frais d'une demi-bourse. Les parents complétèrent à grand'peine le prix de la pension et du trousseau de leur fils pour les deux années. Pendant ce temps, il mérita les encouragements et les éloges des chefs et des professeurs, si bien qu'il sortit de l'école avec le numéro 5. Ses sentiments ne s'étaient pas moins soutenus que son intelligence, car j'ai vu des lettres de cette époque, dans lesquelles cet enfant de dix-sept ans, racontant à ses parents qu'un de ses anciens camarades, après avoir été chassé par suite de sa mauvaise conduite, a été obligé de se faire matelot, ajoute à son récit des réflexions pleines de sens et de justesse sur la nécessité pour un homme de compléter l'instruction par la bonne éducation, de joindre aux connaissances de l'esprit l'élévation des sentiments du cœur. J'ai eu, du reste, par la lecture de lettres que des considérations de personnes ne me permettent pas de citer, encore une autre occasion de constater que Bellot, tout bon et tout facile à l'indulgence qu'il se montrait à l'égard des simples faiblesses ou des travers, savait s'indigner avec une éloquente énergie contre ce qui lui paraissait

malhonnête, vicieux et méchant, et que, comme dit Alceste, il avait pour le mal

. Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Bellot, placé le cinquième sur la liste de promotion des élèves de seconde classe, en date du 1^{er} septembre 1843, avait donc à cette époque dix-sept ans et demi. A peine eut-il quitté le *Borda*, vaisseau stationnaire de Brest, qu'il fut embarqué successivement dans le même port sur le *Suffren* et sur le *Friedland*; pendant les six mois qu'il passa au port de Brest, le jeune homme, à peine émancipé par son aiguillette d'aspirant, ne perdit point de vue la situation de sa famille; sur ses premiers appointements, sur ce premier argent gagné qu'on a généralement tant de plaisir à dépenser, il trouva moyen d'économiser de petites sommes qu'il envoyait à ses sœurs. Si j'insiste sur ces traits de générosité, de bonté d'âme, c'est qu'ils me paraissent plus frappants, plus caractéristiques que jamais chez un jeune homme de cet âge et dans un temps où l'on a dit, non sans quelque raison, que « l'égoïsme était l'esprit du siècle. » J'ai, du reste, tenu à suivre les développements et les diverses manifestations de l'âme, de la raison, de l'intelligence de Bellot, et à les indiquer en même temps que les événements de sa vie, dans ce travail qui serait, si j'atteignais le but que je me suis proposé, autant une étude morale de caractère qu'une esquisse biographique.





CHAPITRE DEUXIÈME.

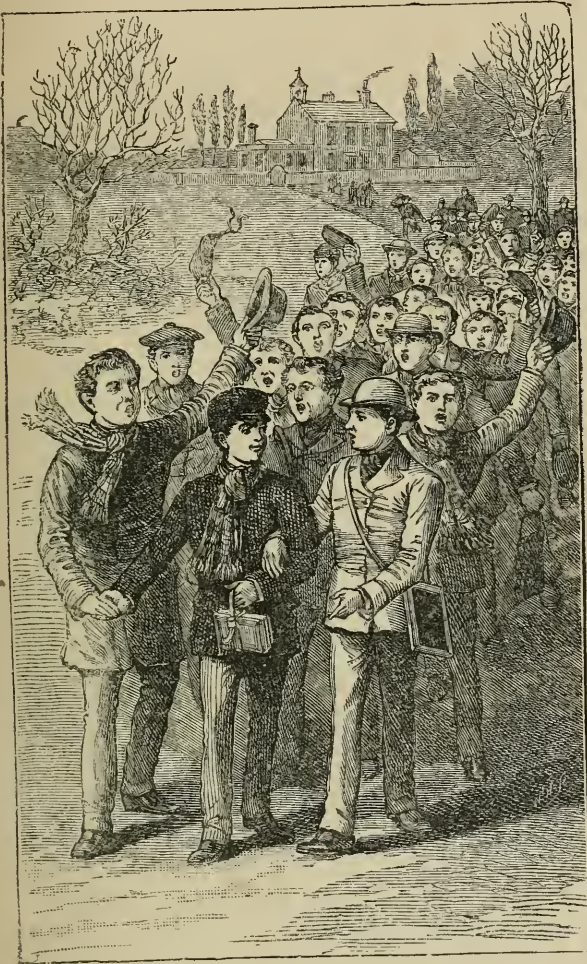
Le jeune aspirant de marine. — Modestie de Bellot; son désintéressement. — Premières campagnes. — A Madagascar. — Un glorieux fait d'armes. — Bellot est nommé chevalier de la Légion d'honneur avant d'avoir vingt ans. — Nouveau voyage.

LE premier soin du jeune aspirant, lorsqu'il obtint la faveur de faire sa première campagne sur la corvette le *Berceau*, est encore, avant de partir pour l'île Bourbon, de léguer à sa famille une somme de vingt francs par mois sur ses fort modestes appointements d'élève de marine. Il s'embarque et quitte la France, la conscience tranquille, le 23 juin 1844. Suivons-le dans ce voyage et dans le séjour qu'il fit sur la côte d'Afrique.

Dans ses projets, dans ses rêves d'avenir, dans ses plans de conduite, Bellot s'était bien promis de tenir un journal de chacun de ses voyages, et d'y consigner jour par jour, non seulement tous les faits extérieurs, toutes les observations nautiques et scientifiques, mais encore ses propres pensées, ses réflexions, ses confessions, pour ainsi dire. Nous allons voir comment il s'était tenu cette promesse. Dans ce journal, qu'il a fait recopier depuis et revu à loisir, je trouve, à la date des 29 et 31 octobre 1844, les pages suivantes, qu'il n'a pas jugé à propos d'en arracher, voulant sans doute les laisser, comme le reste de sa vie, à titre d'exemple et de leçon pour son jeune frère :

« 29 OCTOBRE. — Nous appareillons ce matin de Mayotte ; à quatre heures, on fait le branle-bas, et nous ne sommes sous voile qu'à huit heures. Le *Crocodile* part en même temps que nous.

« Je suis d'une négligence et d'une apathie extrêmes; je n'ai pas eu le courage d'écrire chez moi; ainsi voilà une occasion que je manque par ma faute; c'est la première, mais il faut que je me surveille, ou sans cela je tomberai dans la plus grande



Quand vient l'époque des vacances... (P. 15.)

paresse. Malgré toutes mes belles résolutions de travail, mes récriminations contre les plaisanteries de mes camarades, je n'ai encore rien fait depuis notre départ de France; je crains également de me laisser aller à un travers dont je ne saurais trop me garder. Je ne suis pas assez aveugle pour me cacher toutes ces choses-là, et pourtant je n'ai pas la force de réprimer ces défauts; je devrais cependant prendre plus de fermeté dans la position où je suis, et songer qu'il faut nécessairement que j'arrive à quelque chose; je trouverais

déjà un motif bien suffisant dans le désir de reconnaître tout ce qui a été fait pour moi! Ne dois-je pas aussi penser que je suis destiné à soutenir cette famille nombreuse et chérie dont je suis tout l'espoir? On me croit ambitieux, j'en suis sûr, et cela est vrai; mais est-il un but plus noble que celui-là pour l'ambition

d'un jeune homme? Ce sentiment si louable, je le sais bien, n'est pas le seul qui me fasse ainsi envisager tous mes projets de gloire et d'avenir : peut-être même y a-t-il trop d'amour-propre dans toutes mes idées; mais ces deux motifs réunis doivent me faire désirer un prompt avancement; je dois travailler à m'acquérir une bonne réputation, au lieu de m'endormir, comme je le fais, dans la mollesse et l'insouciance, convenables tout au plus à un jeune homme dont les parents ont de la fortune. J'oublie trop souvent ce que j'ai été; je ne songe pas que mon père est un pauvre ouvrier dont la famille est nombreuse, qu'il a fait pour moi de très grands sacrifices, que tout argent que je dépense inutilement serait chez moi d'un grand secours; je devrais réfléchir que dans ces moments d'oubli où je prodigue mon argent comme si j'étais habitué à l'abondance, peut-être ma pauvre mère est aux abois pour subvenir aux nécessités de la famille.... »

« Je suis content d'avoir envisagé l'état de mon cœur et d'avoir eu le courage d'en sonder les replis, de mettre la main sur tous les endroits attaqués; peut-être aurai-je celui d'en guérir toutes les plaies! J'essayerai toujours, et au bout d'un certain temps j'en viendrai peut-être à avoir cette estime de soi-même qui vous satisfait et vous rend heureux dans toute les circonstances où l'on se trouve. »

« 31 OCTOBRE. — Je ne fais que penser à la France, à ma bonne mère, à mes sœurs! Ah! quand je serai officier, s'il y a moyen de réaliser mes vœux, les portraits de ces bons amis couvriront les murailles de ma chambre; cela me fera peut-être trouver moins grande la distance qui nous sépare. — Je n'ai pas encore trouvé la force d'exécuter mes projets d'avant-hier. Il en est un que j'ai déjà formé, c'est de copier les rôles de l'*Iéna*; je ne sais si je le tiendrai; je vais toujours essayer de le faire. Je voudrais travailler, et tout ce que je pourrais entreprendre me répugne, me fatigue d'avance; j'ai tant à faire, que je ne sais par quel bout commencer. Le dessin, la musique, que je tenais

tant à apprendre, me sont, jusqu'à présent, restés étrangers; les choses les plus utiles que je devais travailler me sont encore inconnues; je vois que toujours mes belles résolutions tombent à l'eau; il faut cependant que je prenne garde à moi.... »

« Je ne dois pas être très bien avec le commandant, je ne sais pas trop pourquoi; car j'ai toujours senti la sympathie que je pouvais inspirer à quelqu'un, et, bien qu'il ait toujours été très poli avec moi, je suis sûr qu'il me met dans son affection bien au-dessous de X... Je suis peut-être trop enfant, et j'attache trop d'importance à des niaiseries, à de ces petits reproches journaliers qui sont faits à tout le monde; mais, enfin, j'ai plus de confiance dans mes sentiments que dans ma raison; la fin prouvera si je me suis trompé. Quelle que soit, du reste, la solution de la question, je dois m'attacher à bien faire mon service et surtout à prendre plus de gravité; car je sens que je me montre bien inférieur en raison à tous mes camarades.... »

Que dites-vous de la franchise, de la loyauté de cet examen de conscience fait par un jeune homme de dix-huit ans et demi?

Les juges austères qui estiment avant tout la sagesse froide, régulière et persévérante, penseront peut-être que ces aveux sont de nature à amoindrir le caractère de Bellot; quant à moi, je n'ai pu résister au désir de citer ces curieuses pages, parce qu'elles témoignent des luttes que cette jeune raison, que cette volonté encore inexpérimentée ont dû soutenir contre les penchants d'une imagination facile à entraîner, contre les vellétés paresseuses d'un esprit porté à la rêverie et à la contemplation. Bellot, avec ses instincts poétiques si développés, devait être sujet à des faiblesses; il lui a fallu une volonté dont la force se retrempait aux sources vives de son excellent cœur pour qu'il pût se vaincre lui-même et modifier les tendances de ses facultés intellectuelles de façon à les tourner du côté des études graves et à les appliquer presque exclusivement aux sciences positives. En ce qui concerne les défaillances du caractère, je n'ai qu'un mot à dire : plus glorieux et plus estimable est, à mon avis, le pécheur repentant qui sait ainsi se corriger à dix-huit ans, que

l'homme froid et mathématique qui n'a jamais eu ni défaillances de cœur à se reprocher, ni tentations dangereuses à combattre ; dans l'ordre moral tout aussi bien que dans l'ordre physique, on peut dire comme le poète, que c'est « à vaincre sans péril » et surtout sans combat « qu'on triomphe sans gloire. »

Ces pages m'ont paru d'un très bel enseignement, et elles peuvent être utiles à méditer autant pour bon nombre d'hommes mûrs que pour les jeunes gens de l'âge de Bellot.

La négligence à l'égard de sa famille, que le jeune aspirant se reprochait si amèrement, fut, du reste, bientôt réparée ; car je trouve, à la date du 23 novembre, une longue lettre de lui, pleine de détails curieusement observés à Bourbon, à Madagascar et à Nossi-Bé. Je remarque, dans ce récit familièrement écrit et plein d'une charmante bonne humeur, une qualité qui se développa plus tard d'une façon singulière chez ce jeune homme studieux, rêveur et avide de science : c'est une gaieté d'esprit vraiment française. « Quel que soit, écrit-il, ton amour pour ton fils, ma bonne mère, et quelque prétention que tu puisses avoir sur son compte, je te dirai que ce fils a servi d'épouvantail dans plusieurs villages, où il a rempli le rôle important de Croquemitaine. La vue seule de ma figure a suffi quelquefois pour faire cesser les cris et tarir les larmes d'un moutard indocile ou criard ; ainsi, ma bonne mère, tu dois être heureuse de mes succès dans le monde malgache. » Une personne de sa famille, madame G..., femme d'un tact exquis et d'un jugement fin et éclairé, qui a eu occasion de le bien apprécier, me disait, en parlant de lui : « Il avait le caractère triste et réfléchi et l'esprit gai. » En effet, si Bellot pensait et agissait comme un Anglais, s'il étudiait, rêvait et sentait comme un Allemand, il faut dire aussi qu'il parlait, riait et se passionnait pour le danger comme un Français.

Tandis qu'il aime ardemment sa famille, Bellot sait aussi aimer et apprécier ses amis. Il faut lire en quel langage il raconte la mort d'un de ses camarades, M. Maureau, dans une lettre du 4 mai 1845, qui serait digne d'être citée tout entière,

mais dont je me bornerai à reproduire les dernières lignes :

« S'il est, dit-il, une consolation possible dans une si grande affliction, sa famille peut du moins être fière de la conduite noble et courageuse qu'il a constamment tenue au milieu de dangers aussi grands; sacrifiant tout espoir de se sauver, tout instinct de sauvetage personnel, il reste au milieu de ces malheureux, dont peut-être pas un n'eût échappé à ce sinistre, sans la présence d'esprit et la fermeté qu'il déploya. Tant de vertus, tant d'abnégation, devaient-elles être ainsi récompensées? O mon Dieu! nous bénissons les décrets immuables de votre providence, et, sans murmurer, nous nous agenouillons devant la main qui nous frappe, soutenus par l'espoir que vous ne détournerez pas vos yeux d'une vie dont tous les actes émanent des sentiments les plus généreux, les plus dignes du Fils que vous nous avez donné à imiter. Puissent, mon bon ami, des éloges si bien mérités avoir quelque écho auprès des amis que tu as laissés derrière toi et adoucir un peu l'amertume de leurs regrets! »

Le sentiment religieux dont cette lettre est empreinte, on le verra souvent se manifester dans les extraits du *Journal de voyage aux mers polaires* de Bellot. Animé d'une sainte foi qui inspirait et soutenait son courage, le jeune officier de marine avait cette vraie piété, cette piété éclairée qui donne la confiance en Dieu et sait élever l'âme vers le Créateur, dans toutes les situations où il nous place.

Après l'amitié et le sentiment religieux, nous voyons se développer chez lui une qualité morale bien précieuse, l'intrépidité. Voici en quels termes Bellot annonce à sa famille, dans une lettre du 1^{er} juillet 1845, qu'il a été blessé dans l'expédition dirigée contre Tamatave :

« Je viens encore, mes bons amis, de passer par une nouvelle épreuve dont je me suis tiré avec beaucoup de bonheur. J'ai enfin reçu le baptême du feu. Je crains que les lettres adressées par notre commandant au ministère ne soient arrivées en Europe avant les nôtres et n'aient jeté l'alarme dans nos

familles. Hâtez-vous donc de vous rassurer, et rappelez-vous que j'ai une bonne étoile qui ne m'abandonne pas. J'ai seulement payé une légère partie de ma dette au pays, en arrosant de quelques gouttes de sang la terre ennemie de Madagascar. Oui, mes bons amis, j'ai été blessé, mais trop légèrement pour que vous puissiez concevoir les moindres craintes; j'ai reçu une balle dans la cuisse, je n'en parle que pour mémoire; car le jour même de la bataille, l'extraction a pu avoir lieu, et dans quinze jours tout au plus à peine apparaîtra la cicatrice de ma blessure. » Il passe ensuite au récit de l'affaire de Tamatave et s'occupe surtout d'exalter la bravoure de ses camarades. Quand il arrive à ce qui le concerne personnellement, voici en quels termes il raconte le fait :

« Chargé, sous les ordres d'un officier, de diriger le feu de nos deux pièces de campagne, j'étais parvenu à les faire hisser sur le plateau extérieur; presque tous les hommes qui les servaient étaient blessés; aussi pointais-je moi-même une de ces pièces quand je reçus dans la cuisse une balle que m'envoyait un individu qui, à la tête de plusieurs autres, fondait sur nous; je pus me relever et tirer sur mon agresseur deux coups de pistolet; d'autres tirèrent en même temps que moi; qui de nous fut le plus heureux? je n'en sais rien; toujours est-il que le drôle tomba par terre et fut immédiatement sabré. »

Après avoir énuméré les morts et les blessés, il ajoute :

« C'est une épreuve dont je ne crois pas m'être trop mal tiré; je savais bien que, dans le cas où j'aurais eu peur, l'amour-propre et le sentiment du devoir ne m'auraient jamais abandonné; mais je suis enchanté d'avoir passé par là. »

Dans la partie de son journal relative à cette affaire, Bellot est encore plus laconique au sujet de sa blessure, et c'est à peine s'il en dit un mot dans une charmante lettre qu'il écrivit à M. de Lescure à l'occasion de cette attaque. Je ne trouve non plus nulle part, ni dans son journal, ni dans ses lettres originales, ni dans celles dont j'ai des copies, aucune mention de l'acte de dévouement qu'il avait accompli au mois d'avril 1845,

en contribuant, dans une embarcation du bord, à sauver au péril de ses jours un homme tombé à la mer. Voici pourtant ce qu'écrivait M. le capitaine de vaisseau Romain-Desfossés, commandant la station de Bourbon, au ministre de la marine, en lui rendant compte de la belle conduite de Bellot dans cette dernière circonstance :

« Son poste est partout où il y a un bon exemple à suivre et un danger à braver ; il n'a donc fait ici que son devoir ! mais, néanmoins, je saisis cette occasion de le signaler particulièrement à Votre Excellence comme un élève tout à fait digne d'estime et d'intérêt. »

Le silence de Bellot à ce sujet ne m'étonne du reste en aucune façon : ce n'est pas seulement par modestie qu'il n'en parle pas ; mais il lui a paru si simple et si naturel d'exposer sa vie pour sauver celle d'un autre homme, qu'il n'a pas cru devoir en dire un mot ; c'est un trait de caractère, et voilà tout.

Quant à son fait d'armes, il ne fut pas moins hautement apprécié par ses chefs ; car, sur leur proposition, il fut promu élève de première classe le 1^{er} novembre 1845 et nommé chevalier de la Légion d'honneur le 2 décembre de la même année ; il n'avait pas encore vingt ans.

On sait que Bellot était embarqué sur la corvette le *Berceau*, destinée, hélas ! à périr corps et biens à la fin de cette campagne. Ce n'était pas là que lui-même devait trouver la mort. Dieu lui réservait encore des actes de dévouement à accomplir, des périls à braver, de la gloire à conquérir ! Il quitta le *Berceau* pour passer à bord de la frégate commandante la *Belle-Poule*, où il fut attaché à la *Majorité* de la station, choisi en qualité d'aide de camp par M. Romain-Desfossés, et chargé spécialement du service des signaux. « Bien que très assujéti par ce service, dit M. Chassériau, dans une notice qu'il a publiée, il trouva le temps de professer à bord de la frégate un cours de géométrie et de navigation pour tous les marins qui, se destinant à commander au commerce, auraient à satisfaire, au

retour, à l'examen théorique et pratique exigé par les règlements et ordonnances de la marine. »

On voit que les avertissements et les réprimandes qu'il s'était infligés à lui-même à la fin d'octobre 1844 avaient porté leur fruit; la volonté avait définitivement triomphé de toutes les tentations, et, grâce à la constance de ses résolutions, le jeune aspirant était devenu non seulement un officier intrépide et exact dans son service, mais encore un homme instruit, laborieux et distingué. Reçu dans la famille de M. Bonnaudet, qui habitait la ville de Saint-Denis à l'île Bourbon, il s'était fait aimer de tous et était bientôt devenu comme un des enfants de la maison. La lettre qu'adressait M. Bonnaudet, le 25 avril 1846, à M. et à M^{me} Bellot, pour leur témoigner toute l'estime et toute l'affection que leur fils leur avait inspirées, est vraiment très touchante, et prouve autant en faveur de celui qui l'a écrite qu'en faveur de celui qui en était l'objet. Il n'y a que les honnêtes gens, que les âmes bien nées, qui se devinent ainsi réciproquement en se rencontrant sur le chemin de la vie, qui se laissent aller tout d'abord, et dès la première parole, à l'attrait sympathique et mutuel qui les entraîne; une parole suffit en effet quand on reconnaît en elle le mot d'ordre du cœur.

Faut-il citer encore ce que M. Romain-Desfossés, au moment où il quittait la station pour rentrer en France, écrivait au ministre, en signalant Bellot à son attention? « C'est l'élève le plus distingué de la station par sa haute intelligence, son caractère, sa tenue; il est bon à tout et plein d'ardeur à tout faire; supérieur de tous points à son âge et à sa position. »

Bellot ne resta que fort peu de temps à Bourbon après le départ de son commandant; il revint en France pour passer son examen et être promu presque aussitôt, c'est-à-dire le 1^{er} novembre 1847, au grade d'enseigne de vaisseau; il avait vingt ans et demi.

C'est en cette qualité qu'il monta d'abord sur la *Pandore* pendant quelques semaines, puis sur la corvette la *Triomphante*, qui, le 23 juillet 1848, appareillait pour la Plata et l'Océanie.

Je ne saurais mieux faire, en ce qui concerne cette campagne, que de citer textuellement l'excellente relation de M. Chassériau. Le journal que Bellot doit avoir tenu à cette époque ne faisait point partie des papiers que j'ai eus entre les mains, et les lettres adressées à ses parents sont exclusivement relatives à des affaires de famille.

« Pour la première fois, dit M. Chassériau, il eut à commander le quart, c'est-à-dire à diriger, pendant un temps, le bâtiment, d'après la route donnée par le capitaine. Si son expérience laissait d'abord à désirer, il ne tarda pas à inspirer toute confiance au commandant aussi bien qu'à l'équipage, toujours si prompt à juger la main qui dirige et la voix qui commande.

» Pendant la campagne, Bellot fut successivement chargé de commander la compagnie du débarquement et la batterie de la corvette. S'appliquant avec l'ardeur la plus soutenue à l'étude de tout ce qui se rattache à ces importants détails, il mit aussi le soin le plus scrupuleux à bien former ses subordonnés, afin d'être plus sûr de s'en faire toujours comprendre et obéir.

» Le 1^{er} janvier 1850, M. le capitaine de frégate Sochet, commandant la *Triomphante*, après avoir loué le caractère et la conduite de Bellot, disait au ministre : « Il travaille toutes » les matières qui se rapportent à la marine. Il a une intelligence » qui fait espérer dès aujourd'hui un officier distingué. »

» MM. les amiraux Vaillant et Laplace, qui ont successivement exercé les fonctions de préfet maritime dans le troisième arrondissement (à Rochefort), se sont plu à donner à ce jeune officier de tant d'espérance les notes les plus favorables et les mieux méritées.

» La *Triomphante* opéra son retour à Rochefort le 25 août 1850, et, le 20 septembre, Bellot, débarqué de la corvette, fut attaché à la compagnie du dépôt. »

C'est dans ce voyage de retour, en revenant de Montevideo, que Bellot se trouva à bord avec M. Xavier Marmier. Ces deux esprits distingués et éclairés se comprirent bientôt, et l'on verra plus loin, dans le fragment que M. Marmier a bien voulu

me communiquer, quel souvenir l'écrivain voyageur a conservé de son jeune ami.

Depuis l'époque de son débarquement jusqu'à celle de son premier départ pour les mers polaires, Bellot n'eut qu'une seule occasion de naviguer : il fut chargé de conduire des troupes à Cherbourg, sur un petit bâtiment de transport qu'il commanda pendant un mois. Cette mission, qu'il accomplit de la façon la plus satisfaisante, et un congé d'un mois qu'il vint passer à Paris, en décembre 1850, furent les seuls faits notables de sa vie, jusqu'au 19 mars 1851, date de la lettre qu'il écrivit à M. le capitaine de frégate Sochet, pour le prier de solliciter pour lui, du ministre de la marine, l'autorisation de faire partie de l'expédition nouvelle que lady Franklin se préparait à envoyer à la recherche de son mari.



CHAPITRE TROISIÈME.

Bellot à Rochefort. — Son caractère aimable et sérieux. — Le projet de voyage aux régions polaires. — Bellot et lady Franklin.



Il ne fut point, comme on pourrait le croire, une sorte de coup de tête que fit Bellot en prenant la détermination d'aller, après avoir fait ses premières armes nautiques dans des contrées voisines de l'équateur, explorer les mers glaciales sur une petite goélette anglaise. Une lettre assez caractéristique qu'il écrivait à un de ses amis les plus intimes, M. Luneau, quelque temps avant ses premières démarches, établit d'une manière bien positive que cette pensée d'excursion hyperboréenne, loin d'être une improvisation soudaine, avait

dû murir dans son cerveau. Il lui disait en effet que, dans la prévision de son voyage aux pays arctiques, il avait voulu habituer d'avance son corps à supporter le froid, et que, dans ce but, il avait couché tout l'hiver sans couverture. Du reste, il ne s'était point borné à préparer son corps à ce voyage, il y avait aussi préparé son esprit. Les observations et les citations contenues dans son *Journal* prouvent suffisamment qu'il s'était familiarisé dès longtemps avec les régions arctiques, par de nombreuses lectures préliminaires des relations de voyages aux mers polaires, écrites par les navigateurs anglais, et par l'étude des cartes. Il y a même tout lieu de croire que son voyage à Paris, en décembre 1850, avait eu pour but l'achat des ouvrages et des documents relatifs à ces contrées.

Plusieurs motifs se réunirent pour décider Bellot à prendre ce parti. Certes, une légitime ambition, une sorte de conscience de sa valeur, puis cet attrait, cette sorte de fascination qu'exercent les dangers sur certaines âmes fortement trempées, pour lesquelles tout péril semble une sorte de défi porté à l'homme par la nature et par les éléments; certes, dis-je, tous ces sentiments eurent une grande part dans sa détermination. Mais, si l'on considère la position et le caractère du jeune officier, on reconnaîtra que la nécessité de venir en aide d'une façon efficace à une famille nombreuse et tendrement chérie, et l'impossibilité presque absolue de s'endormir dans la vie sédentaire d'une ville de province, contribuèrent surtout à le jeter dans cette périlleuse entreprise.

Il y avait, à l'époque où Bellot eut l'idée de partir pour les mers polaires, vingt et un officiers de son grade (enseigne de vaisseau) sans emploi; il ne voyait guère de chances de prendre la mer avant un assez long espace de temps, car il était primé par treize autres enseignes sur la liste d'embarquement. Ses sœurs et son frère grandissaient, le temps n'était pas éloigné où les faibles appointements de son grade ne suffiraient pas pour pourvoir à l'éducation de ces enfants si tendrement aimés, dont il se regardait comme le second père, pour subvenir surtout à l'instruction

de ce frère à qui il voulait non seulement laisser de bons exemples à suivre, mais encore fournir par de bonnes études le moyen de se préparer à une profession libérale et considérée. Il fallait donc chercher un moyen de se distinguer, d'attirer sur son nom une attention qui se porte sur ceux-là seulement qui la sollicitent activement, ne pas attendre son avancement de l'ancienneté et forcer une fois au moins le choix à être l'arrêt de la plus éclatante justice.

Qu'on songe enfin à la vie qu'était obligé de mener à Rochefort cet ardent jeune homme, à l'esprit actif, à l'imagination vive et féconde, à l'âme impressionnable et aussi accessible à l'ennui du désœuvrement qu'à l'enthousiasme du péril. Or, que peut faire un jeune officier de marine célibataire employé dans un port? Quand il a fini son service, qui lui prend généralement un petit nombre d'heures chaque jour, assisté aux repas de la famille, il lui reste un temps fort long à dépenser, soit au travail, soit dans les salons des quelques personnes de la ville qui reçoivent, soit au cercle, soit enfin au café. Le travail souriait assurément beaucoup à Bellot, à cet esprit curieux, à cette intelligence facile qui ne trouvait rien de trop ardu; mais l'étude calme, réfléchie, dans le silence et dans la solitude de la chambre, ne convenait pas à l'homme d'imagination, avide de mouvement et d'inconnu; les tièdes breuvages de l'enseignement des livres devaient paraître insipides à ces lèvres ardentes, dont la soif s'était d'abord abreuvée en puisant aux sources vives de la nature! Combien devaient lui sembler froides les descriptions des voyageurs, à lui qui avait vu de près l'admirable spectacle que présentent le ciel et les paysages de l'Afrique et de l'Amérique méridionale! Combien de secrets cet univers si vaste et si varié ne lui cachait-il pas encore! Un seul travail eût été possible pour Bellot, la science à transmettre à son jeune frère, si celui-ci eût été d'âge à recevoir cet enseignement. Alors il y a tout lieu de croire que, trouvant là une occupation pour tous ses loisirs, un moyen de dépenser son activité, il n'eût pas cherché d'autre emploi de cette surabondance de vie qui débordait.

Bellot n'était point un homme de salons; il allait peu dans le monde, où, pourtant, le charme de sa conversation eût pu lui valoir des succès, pour peu qu'on se fût donné la peine de l'apprécier. Mais, il faut l'avouer, cet homme si intrépide en présence du danger, cet homme à la pensée hardie, à la parole facile, à l'esprit prompt et toujours présent devant des hommes assemblés, était d'une modestie excessive en ce qui concernait sa renommée, et d'une timidité pleine de réserve auprès des femmes.

Quant à la fréquentation des cercles et des cafés, il faisait tous ses efforts pour l'éviter. Son bon sens et le sentiment de ses devoirs envers sa famille, envers lui-même, envers la ville qui l'avait adopté et que, du reste, il aimait et tenait surtout à honorer, à illustrer par sa conduite et ses travaux, tout se réunissait pour lui faire comprendre les dangers de cette vie de café, véritable fléau des villes de province. On est d'abord attiré au café par le plaisir d'y rencontrer quelques amis dont on aime la conversation. Les premières fois on y reste une heure; on boit un verre de bière, on cause. Puis insensiblement on prolonge ses séances; on remplace la conversation par le jeu, la bière par les liqueurs; ce qui n'était d'abord qu'un passe-temps devient bientôt une habitude, un besoin, souvent une passion irrésistible. L'argent qu'on y perd, qu'on y dépense, est de peu d'importance, si on le compare au prix du temps et de l'intelligence qu'on dissipe. « Le temps est de l'argent, » disent les Anglais, dans leur langage positif; mais l'esprit, les facultés intellectuelles, ne sont-ils pas aussi un capital pour ceux qui doivent gagner leur vie par leur travail? Car cette vie de café dans laquelle s'abrutissent les trois quarts de la population intelligente ou soi-disant telle des villes de province, cette vie de quatre à cinq heures par jour au milieu d'une atmosphère malsaine et d'une température de trente-cinq degrés, est encore plus nuisible à la santé de l'intelligence qu'à celle du corps : si le corps s'énerve, la pensée s'obscurcit, le cerveau devient stérile, l'esprit s'abêtit, le cœur s'émousse, la sensibilité se perd dans ce milieu

où la vie intellectuelle et spirituelle suspend en quelque sorte ses fonctions. Heureux encore les hommes à imagination vive si les jeux de hasard, essayés d'abord comme distraction, passés ensuite à l'état d'habitude, ne font pas naître chez eux la plus dangereuse, la plus absorbante des passions, celle qui, par la perspective de la facilité du gain, conduit bien vite au dédain, au mépris, à la haine du travail!

Bellot avait compris ces vérités, et il se tenait en garde contre les séductions du désœuvrement; il voulait travailler, mais il sentait qu'à l'intrépidité de son cœur il fallait la lutte, qu'à l'activité de son imagination il fallait le spectacle des grandes scènes de la nature, qu'à toutes ses facultés enfin, il fallait le voyage à travers des pays nouveaux, inconnus. D'ailleurs n'était-il pas né essentiellement voyageur, comme le disait Toussenel? ne devait-il pas se sentir fait pour marcher sur toutes les terres, pour causer avec tous les habitants de ce globe, ce jeune homme que la Providence semblait avoir doué tout exprès d'une incroyable facilité pour comprendre et pour parler toutes les langues; ce jeune homme qui en avait appris quatre, presque sans le secours d'aucun maître, et qu'on a entendu, à Paris, soutenir en même temps quatre conversations dans ces quatre langues? « Je ne sais pas le russe, disait-il à M. Luneau, avant de partir pour son dernier voyage; je m'arrangerai, dans cette expédition, de façon à l'apprendre avec les baleiniers. »

Ce que j'ai déjà dit de l'âme, du caractère, de l'esprit de Bellot, suffit à faire comprendre que son imagination se soit exaltée à l'idée des écueils et des périls dont est semée la navigation dans les mers arctiques, que son cœur ait été profondément touché au récit de l'admirable dévouement de cette épouse héroïque, de cette sublime lady Franklin, dont la conduite sans exemple dans les fastes de l'amour conjugal est l'honneur de toute une époque et de toute une nation. Dans son projet de coopération aux voyages organisés pour la recherche de sir John Franklin, le jeune homme vit non seulement une occasion de se

dévouer à une œuvre humanitaire, mais encore il comprit que cette association d'un Français à une pareille entreprise était une première application des grandes idées d'union internationale qu'il commençait à pressentir dès l'époque où, encore presque enfant, il avait combattu pour ainsi dire sous la même bannière que les Anglais à l'affaire de Tamatave.

Bellot trouva dans lady Franklin un cœur qui le comprit tout d'abord, et c'est vraiment chose remarquable et digne de fixer l'attention que la communauté d'idées qui s'établit entre ces deux âmes, toutes deux si profondément pénétrées de la religion de la famille : l'âme de cette femme d'élite qui avait élevé l'accomplissement d'un grand devoir jusqu'à l'héroïsme, de cette épouse qui consacrait sa fortune, sa vie tout entière à la recherche de son mari; l'âme de ce jeune officier qui, animé par la tendresse filiale, par l'amour fraternel, voulait demander la gloire et le bien-être pour sa famille à des fatigues sans précédents, à des périls inconnus! Il faut lire la correspondance échangée entre eux pour comprendre, pour apprécier toute l'estime qu'avait lady Franklin pour le caractère généreux qui venait ainsi se mettre à son service.

Aussitôt que lady Franklin eut vu Bellot, eut causé quelques instants avec lui, l'estime se confondit avec l'amitié, et bientôt cette femme supérieure éprouva pour lui une sorte d'affection maternelle, qu'il lui paya bientôt en tendresse véritablement filiale; ils se comprirent en se voyant bien mieux encore qu'ils ne l'avaient fait dans leur échange de lettres. Voici ce que notre hardi voyageur écrivait de Londres, à l'un de ses amis, le 10 mai 1851, après deux entrevues avec la femme de l'illustre navigateur.

« Je trouve à l'Amirauté, comme chez lady Franklin, l'empressement le plus cordial; on ne comptait pas sur moi, et l'on me croyait bien certainement découragé par l'exposition du peu de confortable qu'offre le *Prince-Albert*. Eussé-je éprouvé la moindre hésitation, et vous savez combien j'en étais éloigné, que l'entrevue avec lady Franklin m'eût irrévocable-

ment déterminé à partir. Cette noble douleur, si courageusement supportée, cette infatigable ardeur dans la poursuite de projets que beaucoup regardent comme désespérés, la chaleur enfin des remerciements et des sympathies dont je suis l'objet, viennent redoubler mon enthousiasme et mon dévouement à cette sainte entreprise. »

C'est merveille, du reste, de voir la réception qui lui est faite partout où il se présente, les sympathies qu'il rencontre de tous côtés sur son passage et l'étonnement plein de modestie que lui causent tous ces honneurs. Il est l'objet de la cordiale bienveillance des Anglais, de l'encouragement des Français, de la curiosité de ces hommes de diverses nations, venus à Londres à la même époque, en mai 1851, pour l'exposition universelle. « Quel est donc ce jeune officier de la marine française, à la tournure décidée, qui porte si gaillardement sa décoration précoce? demande Jules Janin à quelqu'un. — C'est, lui est-il répondu, M. Bellot, l'enseigne de vaisseau qui a demandé à faire partie de la nouvelle expédition qui part pour la recherche de Franklin. » Et aussitôt Janin de courir après lui et de lui dire : « Ma foi, monsieur, je désirerais beaucoup vous connaître; vous êtes un brave jeune homme, permettez-moi de vous serrer la main. » — « Je l'aimai tout de suite, ce charmant garçon, que je n'ai vu que deux ou trois heures, » disait ensuite Janin en racontant le fait.

Puisque je possède cette lettre assez longue du 10 mai, écrite à un ami, on me permettra de faire une légère digression pour en citer quelques passages et donner un spécimen des pensées et du style familier de Bellot. Nature poétique et sensible, le jeune officier français avait emporté avec lui, outre ses ouvrages de science, quelques livres de littérature. Il se présente à la douane, et voici ce qui lui advient : « Des agents de la douane, dit-il, s'emparent de mes effets et les transportent à *Custom-House* pour les visiter. En voyant ma malle plus remplie de livres et de papiers que de linge, on m'a sans doute pris pour un contrebandier de brochures prohibées; car en un clin d'œil je vis



Sur la côte d'Afrique. (P. 18.)

mes pauvres bouquins passer de main en main; des paroles échangées à voix basse m'inquiétèrent et je supposai qu'un de mes compagnons de voyage m'avait glissé furtivement une marchandise interdite, d'autant plus qu'à distance je voyais un certain nombre de mes livres mis à l'écart, tandis que le reste était jeté dans une balance. Hélas! le pauvre Byron, que j'emportais *pour me réchauffer sous les zones glaciales*, avait le grand tort d'avoir été imprimé à Paris et de venir faire ainsi concurrence aux enfants légitimes de l'imprimerie anglaise. J'étais convaincu, je l'avoue, et battu, quoique peu content. En vain j'offrais de payer une amende convenable; toute prière fut inutile. Quant au reste, mathématiques, littérature, poésie, ce n'était que du français imprimé légalement en France, et ce n'était estimé qu'au poids du papier et du carton : 7 shellings 6 pence, ce qu'aurait coûté de droits d'entrée le même nombre de volumes du *Parfait Cuisinier* ou de l'*Art de la correspondance*.... »

Dans d'autres lettres de la même époque s'affirment plus explicitement les sentiments religieux de Bellot; on y voit éclater sa reconnaissance envers la Providence divine qui semble faire concourir les événements au succès de son entreprise. Et une lettre qu'il adresse à sa famille se termine par cette ligne caractéristique : « Je vous recommande le courage plus que la résignation. » Bellot est tout entier dans cette belle parole.

Notre jeune marin s'était donc sérieusement préparé à la périlleuse expédition à laquelle il allait prendre part. Les pages qui précèdent le prouvent surabondamment; on le verra bien mieux encore par la suite. Sans doute, beaucoup de jeunes gens savent, comme lui, mépriser le danger et témoignent au début d'une entreprise difficile un entrain prodigieux, une intrépidité qui étonne. Mais ce n'est là qu'un feu de paille. Après avoir triomphé des premières difficultés et bravement parcouru les premières étapes, ils se laissent rebuter par de légers désagréments : la continuité des mêmes efforts les lasse; la monotonie du labeur les décourage; en un mot la persévérance leur manque. A ceux-là surtout l'exemple de Bellot sera grandement utile.



CHAPITRE QUATRIÈME.

Bellot se prépare à sa première expédition aux régions polaires. — Séjour en Ecosse. Vents contraires. — Le départ. — Premières journées sur mer.

NOUS laissons maintenant la parole à Bellot lui-même, qui, avec l'aimable et noble simplicité qui le caractérise, va nous raconter l'origine de sa première expédition aux Mers Polaires, les préparatifs du voyage, les incidents curieux et tragiques qui le signalèrent.¹

« Les dernières nouvelles reçues par l'Angleterre du célèbre John Franklin dataient du 26 juillet 1845. En 1848, trois expéditions furent envoyées à sa recherche : celle de Ross, celle de Richardson et celle du capitaine Moore. Revenues sans succès, elles furent remplacées par d'autres qui n'obtinrent pas plus de résultat que les premières. Un petit navire, le *Prince-Albert*, fut aussi envoyé à la découverte par lady Franklin, dont l'admirable dévouement a contribué autant que les travaux de son mari à le rendre illustre. Ce vaisseau rapporta des débris de toiles, de cordages et d'autres objets qui, tout en fournissant quelques éclaircissements, laissaient subsister la même incertitude sur le sort de Franklin. L'héroïque femme résolut de continuer ses sacrifices.

Une nouvelle expédition ayant été décidée, je demandai au Ministre de la marine française, M. de Chasseloup-Laubat, l'autorisation d'en faire partie et de représenter la France dans cette campagne à laquelle concouraient l'Angleterre et les États-Unis : elle me fut facilement accordée....

(1) Les deux premiers alinéas sont un résumé de l'*Introduction* du Journal. Puis la reproduction est textuelle, mais elle comporte un certain nombre de suppressions.

Aberdeen, 22 MAI 1851. — Me voici au comble de mes souhaits, plus heureux et plus favorisé par les circonstances que je n'aurais jamais osé l'espérer. Toutes les difficultés se sont aplanies.

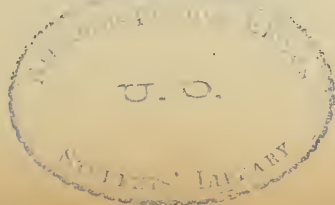
Je vais tenir un journal complet de tout mon voyage, afin que, si je meurs dans cette campagne, mon jeune frère et mes neveux au moins suivent mon exemple et apprennent à se dévouer à leur famille, à la science et à l'humanité.

25 MAI. — Nous avons mouillé dans la matinée en rade de Stromness; vers dix heures, le capitaine Kennedy arriva à bord avec M. Watts, officier de la douane et M. Beckie, fils d'un banquier de Kirkwall, qui viennent me faire leurs offres de service.

A deux heures, nous descendons à terre avec l'équipage et nous nous rendons à Free-Church. Des prières sont dites pour nous, et tous les fidèles sont appelés à faire des vœux pour notre bon voyage.

M. Kennedy, né sur le territoire d'Hudson, de parents originaires des Orcades, a été élevé à Stromness; et la qualité de compatriote, autant que la nature de notre campagne, lui attire l'intérêt général. Il me présente dans plusieurs maisons. Je vais voir lady Franklin, qui s'informe avec intérêt de la manière dont je me suis trouvé à bord. On me parle beaucoup de la cathédrale de Kirkwall, la plus belle et la plus ancienne, après celle de Glasgow, de toutes celles d'Écosse, et je forme le projet d'y aller.

26 MAI. — Une pluie torrentielle me fait d'abord renoncer à mon projet. Vers dix heures, le temps s'embellit; un gig nous conduit aux *Stennis* (monuments druidiques), sur les bords d'un lac superbe. Pas de chevaux pour continuer la route : nous déjeunons en attendant. Nous entrons dans la maison de la meilleure apparence; une grande salle, au milieu de laquelle se trouve l'âtre abrité du vent de la porte par un petit mur de quatre pieds de haut; une crémaillère suspendue aux poutres



soutient la marmite; dans un coin, un veau, des poulets; plus loin, un cochon qui joue avec un chien, ce qui prouve une longue intimité; des canards; trois femmes : nous leur demandons à déjeuner. « Nous n'avons rien qui puisse vous convenir. — Donnez-nous ce que vous mangez. »

Nous faisons nous-mêmes frire du jambon et des œufs; la fumée sort à grand'peine par un large trou placé à la partie supérieure du toit et qui correspond au foyer : j'allais dire à la cheminée. On nous sert pour pain des tourteaux d'orge qui seraient mangeables s'ils ne se mangeaient crus. Nous mangeons autant de jambon et d'œufs que possible; nous offrons du whisky aux femmes. « Combien devons-nous? — Un schelling. » J'en donne trois et j'emporte les bénédictions de la case. Nous sortons pour voir les stennis; on nous trouve deux montures, et nous filons vers Kirkwall. De la route, je vois flotter le pavillon français, je me réjouis à l'idée que sans doute un cotre est là caché par une pointe de terre; nous approchons, et je vois qu'il est hissé sur la même drisse que le pavillon anglais. C'est une politesse de M. Beckie, une nouvelle prévenance de lady Franklin, qui n'a pas voulu me donner une lettre la veille, et l'a envoyée par M. Beckie. La cathédrale de Saint-Magnus tombe en ruines.

Jusqu'ici les vents nous sont contraires.

28 MAI. — Je parle à lady Franklin de ce que nous aurions à faire si, par exemple, M. Kennedy mourait. « — Ma foi, me dit-elle, j'ai dû laisser quelque chose à votre initiative. » Le capitaine Kennedy me dit qu'il veut demander qu'il soit spécifié que je suis commandant en second de l'expédition, et, par suite, appelé à lui succéder en cas de malheur pour lui.

29 MAI. — Encore retenus par ces maudits vents de nord-ouest! — Pour consolation, le capitaine Robertson me déclare qu'il a vu quelquefois des bâtiments russes retenus à cette époque pendant six semaines. Si cela continue, nous trouverons les glaces de trop bonne heure, et alors une partie de la

besogne est rendue plus difficile. Lady Franklin me parle de la lettre de M. Barrow, qui envoie un pavillon français, lettre où il dit au capitaine Kennedy, s'il découvre une terre nouvelle, d'en prendre possession au nom de la France; mais je déclare que certes je tiens, si nous découvrons quelque chose, à constater la présence d'un officier français, en plantant notre pavillon, et en dressant une carte où le nom de la France soit assez répété et entouré de noms qui nous soient chers. Je sens d'ailleurs les convenances que j'ai à observer à bord d'un bâtiment anglais, et je crois que je devrais consulter l'amirauté anglaise à ce sujet.

Lady Franklin me plaisante sur ce qu'elle appelle mes futures découvertes, et me demande quels noms je leur donnerai. Des noms chers à ma patrie, pensai-je, et ceux surtout auxquels je dois tant de reconnaissance. Si je fais une carte, je grouperai les noms français sur un même point de la carte, au lieu de les disséminer sur une longue étendue de terres; la partie française tranchera mieux.

30 MAI. — J'ai reçu ce matin un drapeau tricolore des dames de Stromness, et ce brave M. Kennedy qui me présente cela avant deux lettres de France! deux bons amis qui m'écrivent! bonne et chaleureuse amitié! Je les embrasse, ces deux lettres, et, les larmes aux yeux, je remercie Dieu par une élévation intime qui vaut bien une prière orale. Pourquoi pas une lettre de ma chère famille? Peut-être demain. Vents, soyez-nous contraires encore quelques jours! Je suis allé observer à terre, je suis content de mes résultats. Lady Franklin et miss C. viennent à bord.

Notre pavillon a été hissé en même temps que le pavillon anglais pour la visite de lady Franklin; c'est là, par exemple, une véritable prise de possession.

Lady Franklin dit que dans le cas où nous trouverions quelque indice bien certain, il faudrait revenir en Angleterre, parce qu'alors le gouvernement anglais se déciderait à faire quelque chose; nous ne devons pas nous hâter de revenir par

crainte de lui avoir fait dépenser trop d'argent. Ses ressources lui permettent d'entretenir le navire encore deux ans et demi, c'est-à-dire, pour nous, trois hivers.

3 JUIN. — Le vent a changé, et, dès le matin, je saute à ma correspondance; il nous faut enfin partir sous peine de nous endormir aux délices de Capoue avant la victoire. A onze heures, je vais prendre congé de lady Franklin. *Take care of yourself*, « prenez soin de vous-même. » C'est tout ce qu'elle put me dire en pleurant. Pauvre femme! si vous aviez pu lire dans mon cœur, vous auriez vu combien au désir un peu égoïste de faire un voyage extraordinaire a succédé en moi une réelle ardeur et une passion véritable pour le but auquel nous tendons. « Il faut que je remplace votre mère, » avez-vous dit en cherchant les détails de mon équipement; eh bien! je serai pour vous un fils, et j'aurai l'inépuisable dévouement du fils qui cherche son père; et ce que les forces humaines peuvent accomplir, je le ferai!

Je vais à terre faire mes adieux. Je vais voir M^{me} Rae, la mère du voyageur bien connu; elle me charge de ses embrassements pour son fils.

On a hissé nos pavillons envoyés par l'amirauté.

A deux heures, nos hommes ont tous rallié, nous appareillons. La terre nous salue avec un canon, auquel nous répondons avec notre mortier, à peine ai-je le temps de mettre une date à mes lettres sous les hurrahs de notre équipage qui répond à la terre.

Un de nos pigeons s'est envolé. Le vent est contraire, et nous ne sommes sortis qu'à la fin de la marée. Le pilote est d'avis de relâcher. Mon avis est différent; nous renvoyons le pilote. Nouveaux hurrahs.

Notre dernier lien avec l'Europe est brisé, jusques à quand? Dieu seul le sait; mais ce qu'il fait est bien fait, que sa volonté soit bénie! Signe précurseur d'une bienveillance manifeste : comme Noé au sortir de l'arche, nous voyons venir à nous la

colombe de la paix ; notre petit déserteur rentre au bercail, et nous avons en vain éveillé les craintes de lady Franklin sur notre surveillance des pigeons auxquels elle tient. Nous jetons à la mer deux bouteilles que les courants porteront sur les rivages des Orcades, car nous sommes encore dans le voisinage.

Nous voyons l'Old-Man de Hoy, espèce de colonne de roches qui s'éboule peu à peu ; elle représentait, il y a vingt ans, une tête de grenadier, maintenant elle est informe. Hautes falaises qui présentent leur face rougie, toujours battue par les vents.

4 JUIN. — Le *Prince-Albert* se remue d'une façon épouvantable, et fera bien certainement des avaries à la mer ; léger comme l'oiseau des tempêtes, comme lui il se roule au sommet des vagues, et, plus la comparaison devient exacte, plus je me sens troublé ; je me promène sur le pont, mais je suis violemment rejeté contre le bord ; hélas ! je cherche en vain à me le cacher à moi-même, j'ai le mal de mer. O honte ! ô désespoir ! je regarde autour de moi pour voir quels sont les témoins de mon déshonneur, je n'ai heureusement que des complices : MM. Leask et Hepburn, les seuls qu'épargne ce mal fatal, ne sont pas là. Je m'épuise en efforts, je ne puis lire ni écrire. J'aurais cependant bien besoin de travailler ; néant de notre humaine nature ! Soyez l'homme le plus remarquable, le plus savant, soyez Arago, Lamartine, mettez les pieds à bord d'un navire : plus rien, pas une idée. « Du plus grand des humains voilà ce qui vous reste ! » une ombre incapable de prononcer autre chose que des sons inarticulés. Une odeur de whisky me prouve que tous mes compagnons ne sont pas incommodés seulement par les mouvements du navire, et que quelques-uns, avant de renoncer à toute liqueur forte, ont voulu faire un dernier adieu aux puissances de ce monde.

6 JUIN. — Le capitaine Kennedy me remet ce matin un petit billet où lady Franklin, au dernier moment, me recommande de nouveau de ne pas manquer de lui écrire. Certaine-

ment non, pauvre femme ! Je fais mettre en place un aérohydre chez moi. Le mercure de notre baromètre à cuvette s'est réfugié dans le haut du tube ; M. Kennedy le secoue, le démonte, et ne croit à rien de ce que je lui crie sur les égards dus à cet instrument. Ma foi, tant pis ! advienne que pourra. Ce soir, et pour la première fois, le capitaine, se trouvant un peu mieux, réunit l'équipage, et fait la prière sur le pont. Il commence à faire froid, mais je m'en tiens à une simple couverture, pour ne pas me gêner.

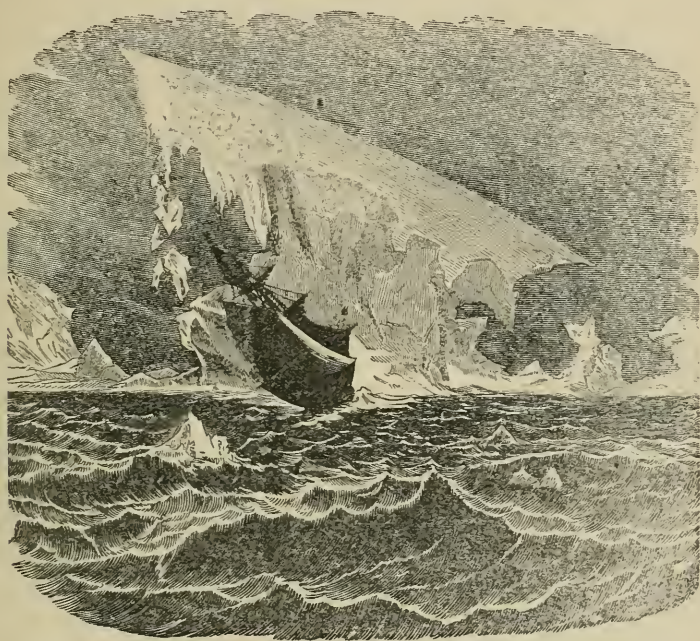
10 JUIN. — Décidément notre petite goélette est le plus mobile des bateaux que j'aie vus. — Je me plaignais dans le principe des dimensions exigües de ma couchette, mais elle est encore trop large, car elle a deux pieds, et dans les mouvements désordonnés et même déraisonnables du *Prince-Albert*, je ne fais que rouler de la planchette contre la muraille et réciproquement.

Heureusement j'ai fait baisser une étagère qui avance en saillie de la muraille, et n'est élevée que de huit pouces au-dessus du lit, et je puis m'y *coincer* et rester un peu tranquille. Je me réveille, par exemple, toujours brisé, car, pour commencer mon apprentissage de voyageur, je n'ai voulu prendre qu'un matelas de huit centimètres d'épaisseur, juste assez pour dire que je ne dors pas sur les planches, et seulement une couverture de laine. M. Kennedy est malade, et j'ai lu ce matin les prières et la Bible à l'équipage.

11 JUIN. — La mer est presque calme, nous ne faisons que peu de chemin. M. Kennedy a commencé la lecture du petit livre des instructions ; mais je crois que ce sont les prières qu'il lit. — Nous causons de ce que nous aurons à faire, et je vois qu'il est fort probable que nous ne reviendrons qu'en 1853. — Nous aurons pas mal de choses à voir sur la côte ouest de Boothia, et si Dieu me prête vie et force, j'espère que le nom de la France pourra être représenté sur plusieurs points de la carte. — Je crains fort de passer l'hiver loin du navire, ce qui ne m'arrangerait guère à cause de mes livres. Mais nous n'en sommes pas encore là, et j'espère bien avoir ma part d'influence

sur la décision de M. Kennedy. Je crains fort pour mes yeux; car le travail constant, les observations me fatiguent beaucoup.

12 JUIN. — M. Kennedy parle le français que l'on parle au Canada, c'est-à-dire du français de plus d'un siècle de date, et je suis heureux d'entendre de temps en temps de ces vieilles expressions qui ont un parfum tout particulier. Je nage en plein Topffer quand je l'écoute. J'ai fait la sottise grande de lui-laisser entrevoir la cause de mon plaisir; il considère ce privilège



Des montagnes de glace de huit cents pieds de haut... (P. 70.)

comme un défaut, et me supplie de le redresser; quel malheur! à Dieu ne plaise que j'aille me le gâter! Je suis trop égoïste pour me priver de cette jouissance et enlever à son langage cette originalité pleine de charme. — Mathison, un de nos hommes, lit *Othello*, et je m'étonne de voir tous les matelots me parler de Shakspeare; tel préfère *Macbeth*; tel autre, *Hamlet*; je doute que Molière soit aussi populaire parmi les matelots français. —

Je suis interrompu par des cris, et je crois qu'un homme est à la mer, mais c'est une fausse alerte, ce n'est heureusement que le panier à vaisselle...

Je prépare le dictionnaire des Esquimaux, ou plutôt des Huskis, car le premier nom les blesse.

Je ne suis pas très bien, le changement de nourriture me fatigue; l'abstention du vin surtout me rend la digestion difficile, et le parti que j'ai adopté de coucher sur la dure et presque sans me couvrir m'a fort amaigri. — Je ne veux pas prendre de café, de sorte que j'ai le travail pénible, et un besoin de sommeil très impérieux. — Mais je sens que je prends le dessus, et, avant huit jours, j'aurai passé à un état normal. Pour l'homme de volonté, le corps est-il autre chose qu'un esclave qui doit obéir, et les besoins matériels sont-ils donc autre chose qu'une habitude?

13 JUIN. — J'ai passé une grande partie de ma journée à relire les lettres qui m'ont été écrites de Rochefort, et je ne puis qu'élever vers Dieu de nouvelles actions de grâces, pour le remercier de m'avoir donné d'aussi bons et parfaits amis. Quel dévouement! Quelle pureté d'affection!

14 JUIN. — Vents de sud-est accompagnés d'une pluie constante. Je revêts le vrai costume de mer : les bottes montant au-dessus du genou, un immense chapeau de toile huilée qui couvre les épaules, pantalon et manteau pareils. La mer vient de l'avant, et bientôt il passe autant d'eau sur le pont qu'en dessous; il m'est impossible de fermer l'œil de toute la nuit. La maudite goélette se roule, saute, se tord de telle façon, que je suis tout meurtri. Je pense à la manière dont on tue les souris prises dans une trappe.

15 JUIN. — Mauvais temps; le matin, je lis le sermon à l'office du dimanche; il paraît que je ne m'en tire pas mal. — J'ai lu dans le jour le voyage de Parry au pôle nord, et déjà ma vagabonde imagination me donne l'idée d'engager à mon retour

le gouvernement à faire une station de garde-pêche au Spitzberg, et à envoyer une expédition française au pôle nord.

Cette goélette est décidément mal grée, car les vergues du grand mât ne sont soutenues par rien, et je ne me soucie pas de casser quelque vergue, que nous ne saurions comment remplacer.



CHAPITRE CINQUIÈME.

Le Groënland. — Les montagnes de glace. — Privations et souffrances. — Scènes féériques ; splendeurs de la nature dans ces régions désolées. — Triste vie des Esquimaux. — Curieux détails de mœurs.

NOUS apercevons la terre de Groënland le 22 juin à 2 heures, ce qui me réjouit assez ; le cap Farewell est la première étape de notre voyage, et le dernier point d'où nous pouvons jeter encore un coup d'œil sur l'océan Atlantique, sur cette mer dont les vagues vont baigner les côtes de la vieille Europe. *Farewell*, (adieu!) mes amis! *Farewell!* A peine avons-nous doublé, que déjà nous sentons l'influence de la côte ; et à la mer épouvantable du matin ont succédé des ondes un peu moins agitées. A six heures le temps s'est éclairci et nous distinguons clairement la côte ; une suite de pics lui donne un aspect étrange, étant sillonnés de larges barres blanches qui ne sont autre chose que des glaciers.

Nous voyons un phoque, c'est-à-dire le nez d'un phoque, car c'est ainsi qu'ils nagent, le nez à la surface de l'eau. Lorsque les phoques sont sur la glace, si on peut les approcher en chantant, ils vous regardent et ne bougent pas. M. Hepburn me

raconte une chasse où un homme allait de l'un à l'autre avec une sorte de masse dont il leur donnait un coup sur la tête, les passant ainsi tous successivement en revue, toujours en chantant.

23 JUIN. — Ce matin, nous voyons de loin un *stream-ice*,¹ qui se reconnaît par une ligne blanche peu épaisse, mais d'une couleur éclatante et qui tranche avec le vert tendre de la mer et le bleu plus ou moins gris du ciel. A deux heures, un épais brouillard nous entoure; mais bientôt des morceaux de glace passent auprès de nous, et le sourd mugissement de la mer qui se brise sur le banc principal nous avertit qu'il est temps de virer de bord. C'est sans doute un bon signe pour nous de rencontrer la glace aussi bas dans le détroit, la débâcle a dû commencer de bonne heure en haut. Le matin, nous sommes à quarante-cinq milles de la côte, et le stréamice à environ huit milles.

24 JUIN. — Nous avons été sur nos gardes toute la nuit contre les calves, débris des *ice-bergs*;² nous sommes entourés d'un vaste manteau de brume, contrairement à ce que je pensais. Le capitaine Leask me dit que le stréamice d'hier ne vient pas du nord, mais des baies avoisinantes, ou quelquefois de la côte est du Groënland, et est renvoyé dans le détroit par les vents de sud et de sud-est. Pour la vingtième fois je suis réveillé en sursaut, au milieu de la nuit, par un bruit étrange. Je saute à bas de ma couchette en toute hâte, et ce n'est que lorsque je suis déjà habillé que je comprends, aux paroles qui sont prononcées, qu'il n'y a point d'homme à la mer, point de chose extraordinaire; ce n'est que le maître de quart qui pousse des cris pas mal sauvages en guise d'accompagnement à la manœuvre. Décidément, je préfère le sifflet de nos bâtiments de guerre.

25 JUIN. — L'éclat d'une lumière presque incessante me

(1) *Ice* signifie glace. *Stream-ice*, courant de glace.

(2) *Ice-berg*, montagne de glace.

fatigue les yeux, car le soleil se couche à neuf heures et demie, et nous avons un crépuscule assez éblouissant; le travail sans relâche auquel je me livre y contribue aussi un peu. — Nous nous trouvons presque toujours en eau calme, du moins par comparaison. Nous avons été presque toute la journée en vue de terre, en face de l'île Tameac, qui s'offre à nous, lorsque le brouillard se déchire, avec ses montagnes élevées aux flancs zébrés de blanc. — En avant, une longue ligne de stréamice sur laquelle la mer se brise. — Temps magnifique. J'avais bien recommandé qu'on me prévînt pour le premier iceberg que nous rencontrerions, et on n'y a pas manqué. Avec quelle rapidité j'ai couru sur le pont! Je ne vois qu'une petite masse blanche qui ressemble à un léger glaçon, et je suis prêt à croire qu'on s'est moqué de moi. « Attendez, attendez! me dit-on; nous en sommes encore à dix milles. » Deux heures après, je vois enfin cette masse imposante, qui n'est qu'un débris d'une montagne plus grande, ce que l'on reconnaît aux fissures qui la déchirent, et bientôt nous passons à quelques centaines de mètres d'un rocher flottant de cinquante pieds de haut, sur un diamètre d'environ cent cinquante. Le bas, continuellement léché par les lames, est poli et présente une forme convexe, ce qui le fait ressembler à ces vastes bassins où retombent les cascades de la place de la Concorde. Une éclatante blancheur est veinée par quelques lignes d'un joli bleu pareil à celui des cristallisations. On frémit à l'idée du choc d'une pareille masse dans les brouillards, si fréquents ici. Dans la soirée, deux baleines tournoient dans les environs du navire : ce sont des *finners*, c'est-à-dire qu'elles ont des nageoires sur le dos.

26 JUIN. — Nous passons dans un véritable stréamice, et au milieu; c'est un *pack*.¹ Les pièces isolées sont assez espacées pour que nous puissions passer au milieu d'elles sans nous déranger de notre course. Comme une armée qui a traversé un

(1) *Pack*, train de glaces.

pays ami pour aller au-devant de l'ennemi, nous commençons à faire nos préparatifs : les divers instruments, scies, etc., sont examinés. La glace épaisse résiste à l'action de la houle, mais la glace mince est toujours brisée.

27 JUIN. -- Un brouillard épais presque toute la journée. Nous rencontrons un bien plus grand nombre d'icebergs, ou plutôt de débris d'icebergs plus gros que tous les glaçons rencontrés jusqu'à présent. Dans le brouillard, on les distingue en effet à leur blancheur, mais cependant pas à plus de deux encâblures, malgré leur grosseur; et je crois qu'il faut toujours bien veiller, car M. Leask me dit que des morceaux, même assez faibles, ne pourraient être rencontrés sans danger; ces pièces, ou débris d'icebergs, sont des glaces d'eau douce qui se forment sur les glaciers de terre, et roulent à la mer, lorsque leur volume est un peu fort. Leur forme indique leur provenance.

Ce brave M. Kennedy me parle d'un de ses projets, qui consiste à revenir, après notre expédition, s'installer sur la côte ouest de Baffin, pour former un établissement de pêche; non pas tant pour les avantages pécuniaires qu'il en retirerait, car, d'un autre côté, il abandonnerait ses propres affaires au Canada, que pour civiliser les Esquimaux, et leur faire connaître la vraie religion. — La température est douce, et nous avons de belles journées, bien qu'à l'ombre il fasse très froid. — Une simple chemise de laine par-dessus une chemise de coton compose tout mon accoutrement, excepté après le coucher du soleil, vers dix heures, où je mets un manteau de toile cirée pour me préserver de l'humidité, qui envahit surtout les étoffes de laine. Je me rappelle heureusement ma théorie de la rosée. — Toute la nuit, une clarté suffisante pour lire, comme à sept heures, dans l'été de Rochefort. — N'étaient mes yeux, dont l'état me force à prendre des conserves bleues, je me sens déjà parfaitement acclimaté. Debout, entre sept et huit heures, je procède à mes ablutions sur le pont, quelque temps qu'il fasse, afin de ne pas introduire dans ma cabine des éléments humides.

Je prends alors les observations d'angle horaire. A huit heures, au changement de quart, nous avons la prière, puis le déjeuner, qui consiste en café ou thé et quelques viandes.

Après un tour sur le pont, je me remets à la besogne jusqu'à midi, heure où je prends la latitude. Le calcul de notre position me mène au dîner; vers midi, la soupe et la viande avec des pommes de terre en guise de pain. Je passe l'après-midi à travailler. A six heures, nous prenons le thé; à huit heures, prière du soir, et je prends le quart. Je ne me couche que vers une heure, après avoir mis mon journal en ordre et remercié Dieu de ses bontés. — Mes pensées se ferment toujours sur ces bons amis laissés derrière moi, et, après six heures de sommeil, je me relève plein de vigueur et de santé, grâce à cette vie régulière, dont les habitudes ont autant d'entraînement que de force. — Le temps, dont les différentes parties sont si bien remplies, passe avec une étonnante rapidité, et je suis fort surpris de me trouver bientôt à deux mois de date de mon départ de Rochefort.

28 et 29 JUIN. — Mes yeux me font de plus en plus souffrir, et cela me contrarie bien, à cause des craintes que j'ai pour l'avenir; mais je prendrai de nombreuses précautions, et, à l'aide de *snow spectacles*,¹ de gaze verte, etc., j'espère m'en tirer.

Le froid commence à se faire sentir, et je suis obligé de prendre des bas de laine.

Nous avons comme tous les dimanches le service divin, et c'est moi qui fais la lecture du sermon comme d'habitude. Il paraît que je ne prononce pas mal, et que surtout ma diction n'est pas trop mauvaise. Ce service consiste en la lecture de quelques psaumes, d'un chapitre de la Bible, et de la prière matin et soir. Le dimanche, il y a en outre lecture d'un sermon, puis de fragments d'un des nombreux ouvrages qui nous ont été donnés. Si la piété de nos hommes n'est pas très éclairée, au

(1) *Snow spectacles*, lunettes à neige.

moins semble-t-elle être sincère; et, ne fût-ce encore chez eux qu'une affaire d'habitude, l'influence de cette habitude sur leur manière d'être est encore très heureuse. Je ne sache pas du reste de spectacle plus fécond en pensées que la vue de ces quelques hommes chantant les louanges du Seigneur, au milieu de la solitude de l'immense océan; je pense à ces couvents de l'Orient jetés comme un point dans le désert.

Oh! oui, l'exercice de la prière est salutaire; il est surtout utile et indispensable à qui est animé d'une piété vraie. Je comprends maintenant combien cet exercice de la prière nous rend facile l'accomplissement de devoirs sur lesquels sans cela nous sommes disposés à passer bien légèrement.

30 JUIN. — Avec la mobilité de mon imagination, je passe de suite des champs dorés de l'espérance aux sombres aspects du découragement.

Avec cela que les noms de la carte : *Désolation*, *Turnagain*, *Repulse*, sont faits pour vous donner des idées couleur de rose!

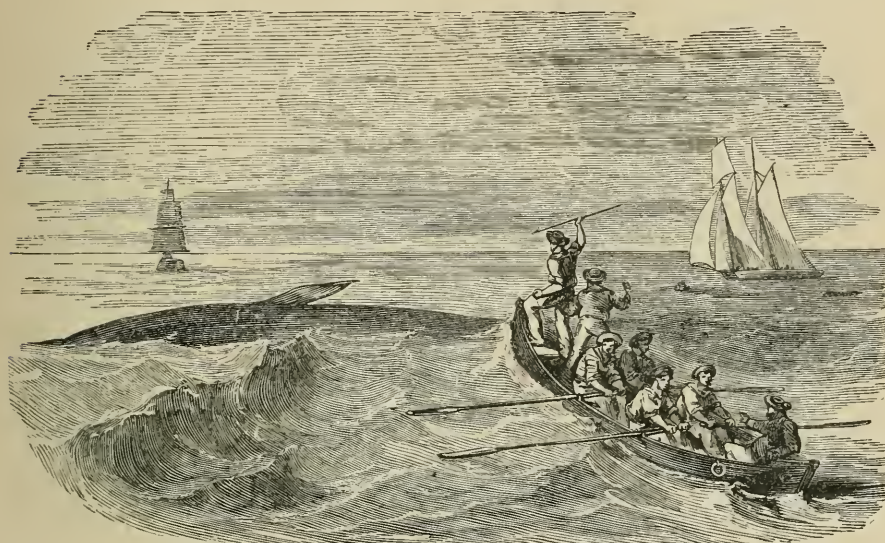
1^{er} JUILLET. — Nous passons vers six heures du soir près de l'un des plus beaux icebergs que nous ayons vu, du moins quant à la forme; débris sans doute lui-même de quelque parent monstrueux. On dirait une immense conque dont la moitié seulement serait au-dessus de l'eau, et dont la bouche forme une vaste caverne sur les parois de laquelle vient se refléter inégalement la lumière. Au fond sont des piliers qui soutiennent cette voûte, bien épaisse sans doute, mais qui, à la distance où nous sommes, paraît être fragile. A minuit, au moment où je laisse le quart, nous rencontrons un autre iceberg ayant presque la forme régulière d'une pyramide.

Nous ne sommes plus qu'à une soixantaine de milles d'Holsteinborg.

Nous comptons prendre sur le *reef*, ou bas-fond, beaucoup de morues que l'on peut saler; ce qui épargnera nos provisions. Nous sommes poussés par une jolie brise, vent arrière. Hélas! cette brise si favorable s'est tournée contre nous; un brouillard

épais entoure la côte; pourtant nous ne pouvons pas perdre l'avantage de cette brise précieuse qui promet de nous pousser loin, bien que je songe que cet avantage n'en est pas précisément un. Quoi que nous fassions, la glace ne s'ouvrira pour nous qu'à une certaine époque; et nous attendrons plus longtemps, tout en étant plus tôt dans le nord; cependant, on ne sait ce qui peut se présenter, et du moins nous n'aurons rien à nous reprocher.

2 JUILLET. — Pluie glaciale; le thermomètre marque 33°. ¹



La pêche à la baleine. (P. 71.)

La rapidité avec laquelle nous remontons dans le nord et quelques glaçons isolés nous font penser que la grande glace n'est pas loin; nous venons à l'est pour nous rapprocher de terre. — Le matin, je sens à la tranquillité du navire que nous devons être dans la glace; en effet, nous sommes entourés de tous côtés

(1) Toutes les indications thermométriques inscrites dans le journal de Bellot se rapportent naturellement au thermomètre anglais de Fahrenheit. Nous croyons devoir rappeler ici le rapport de cet instrument avec le thermomètre centigrade usité chez nous : 0 centigrade ou glace, correspond à + 32 de Fahrenheit.

de gros glaçons qui nous abritent de la mer, laquelle est à peine ridée, ce qui contraste assez avec celle d'hier soir. Il pleut de la grêle fondue. Un brouillard nous empêche de voir bien loin, et nous mettons en panne, donnant de la vitesse de temps en temps pour doubler un glaçon. A cinq heures, M. Kennedy m'appelle sur le pont pour me montrer quelque chose dont il ne connaît pas la nature. Armé de mon binocle, je cours sur la vergue de misaine, et suis aussi embarrassé que les gens d'en bas, en voyant un bloc noirâtre que je crois d'abord être une baleine morte; à la forme, il me semble que ce sont des pierres; mais, si c'était un banc de roches, la mer y briserait. Nous venons le ranger, et reconnaissons un bloc de glace recouvert de pierres et de graviers; c'est de la glace d'eau boueuse, formée dans quelque crique d'une ravine d'eau douce. A six heures nous passons à un demi-jet de pierre d'un *stream* assez vaste. Les différentes pièces qui le composent sont jointes, mais elles obéissent au mouvement de la houle comme les différentes parties d'une armure ou d'un tissu métallique.

MINUIT. — Je viens de quitter le quart après une navigation ennuyeuse au milieu des glaçons les plus importuns, dont les plus petits sont gros comme plusieurs fois le navire. Ce qui rendait notre manœuvre plus difficile, c'était une brume épaisse qui ne nous laissait voir notre ennemi que lorsque nous étions dessus. On se sent étouffé sous cette épaisse enveloppe. Vers quatre heures, de sourdes détonations, semblables à un coup de canon, nous avertissent que quelque iceberg n'est pas loin de nous. J'accours aux cris de nos hommes, et je reconnais qu'en effet nous sommes à peine à deux encâblures d'un iceberg deux fois haut comme le navire. La mer est jonchée de débris, et les profondes crevasses qui le sillonnent nous font redouter ce voisinage, d'autant plus que si un nouvel éboulement avait lieu, nous pourrions bien recevoir quelques débris à bord; or, ces petits morceaux sont gros comme des barriques; et si le sommet de ce pain de sucre juge à propos de se séparer de la base,

malheur à nous ! Nous rencontrons plusieurs pièces de glace d'eau douce, plus dangereuses que celles d'eau salée, à cause de leur dureté, bien qu'elles se présentent sous un très petit volume, la plus grosse que j'aie vue étant à peu près de quatre mètres cubes.

Quand on a vu une fois cette glace, il est impossible de la confondre désormais avec d'autres, à cause de la différence de couleur et de forme ; celle d'eau douce ayant la couleur et la transparence d'énormes morceaux de cristal, tandis que l'autre est d'une blancheur éclatante. Il est minuit, et je puis écrire ceci dans ma cabine, sans le secours d'aucune lumière artificielle.

3 JUILLET. — Depuis quatre jours nous n'avons pu avoir d'observations, mais nous avons passé le cercle polaire arctique. Nous sommes donc complètement dans notre terrain chez nous.

Il se faisait jadis à ce passage une cérémonie semblable à celle du tropique et de la ligne ; elle est tombée en désuétude, les baleiniers n'ayant pas trop de temps à eux, comme les marins du sud, pour songer à leurs plaisirs. Ce matin nous avons complété notre armement par la mise en place du *crow's nest*. Le *crow's nest* répond à peu près à la définition du mot *hune* donnée dans le dictionnaire de l'Académie, dans notre pays où les termes maritimes sont si peu compris ; c'est une sorte de guérite placée au haut du mât pour surveiller les mouvements de la glace. La forme en varie suivant le navire, mais se rapproche plus ou moins de la nôtre, son but étant le même : abriter l'homme de vigie, dont la position, sans cela, ne serait guère tolérable à cette hauteur, s'il était exposé au vent et à la neige. Chez nous, on a placé une sorte de barrique de cinq pieds de haut, au fond de laquelle est une trappe s'ouvrant de bas en haut, comme le clapet d'un piston : on y arrive par des échelons ou enfléchures placées au travers des haubans. Cette échelle, gravie par des gaillards qui ne vont pas toujours au ciel cependant, s'appelle échelle de Jacob à bord des baleiniers. Quant à

l'étymologie du nom *nid de pie*, je pense qu'il ne peut y en avoir d'autre que la suivante, dans ce langage maritime si pittoresque et si plein d'images dans toutes les nations. Ce lieu est le poste de l'*ice-master*,¹ qui prévient en bas de ce qu'il aperçoit, ou commande la manœuvre. Ce babillage a lieu à chaque instant, et quelque bel esprit de gaillard d'avant, ennuyé de ces ordres perpétuels, s'en sera vengé par ce surnom. L'étymologie n'est peut-être pas celle du dictionnaire, mais au moins elle répond à quelque chose. — Vers une heure de l'après-midi, nous passons près d'un iceberg de quelques vingtaines de pieds seulement au-dessus de l'eau, mais d'un demi-mille de long. M. Leask dit que c'est un des plus larges qu'il ait vus. Je cherche dans l'examen de ces différents glaçons quelque analogie de structure, quelque loi de formation, mais c'est en vain; la variété des formes défie la comparaison, le groupement. Tantôt c'est une table régulière, ou un pain de sucre, tantôt une île véritable avec ses anses, ses baies, ses promontoires. Une autre fois c'est une immense tente de laquelle il semble qu'on s'attende à voir un habitant qui vous souhaite la bienvenue, ou l'entrée d'un souterrain ouvert par de vastes galeries, ou bien encore une caverne précédée de splendides travaux d'art.

Les contes de notre enfance, les souvenirs des *Mille et une Nuits*, accourent sans notre appel, et le *Sésame, ouvre-toi!* cherche à pénétrer les sombres profondeurs où se prépare un mystérieux travail. Ce sont de perpendiculaires falaises, des roches à pic, aux cavités profondes, où la vague se roule et se tord en mugissant, ou des blocs informes aux flancs déchirés, que la mer remplit d'écume. Qui vit jamais plus belle scène que celle qui se présente à nous? Nous ne sommes point encore assez entourés et protégés par une barrière de glace pour que la mer soit brisée comme par une digue, et, lorsque le navire s'avance rapidement et d'une marche tortueuse au milieu de ces écueils dont chacun le menace, lorsque le brouillard, la mer, la glace,

(1) *Ice-master*, pilote des glaces, celui qui dirige le navire au milieu des glaces.

sont autant de périls, il est heureusement averti du danger par le bruit de la lutte que l'onde engage avec ce produit de ses entrailles : lutte incessante dont la trêve n'est jamais de longue durée. Plus la brise est forte, plus la lame s'élève sur son ennemi, sur lequel elle s'étend comme une langue de feu ; elle retombe comme fatiguée, et revient à la charge avec une fureur sans relâche, qui augmente jusqu'à ce qu'une sorte d'épuisement rende l'armistice nécessaire. L'enfant orgueilleux et comme insensible résiste sans sourciller : soutenu par son imposante masse, il semble qu'il brave les efforts impuissants d'une mère en courroux ; à peine ébranlé par tant de chocs successifs, on le voit quelquefois osciller comme un homme ivre, suivre la pente du courant ; mais comme ces ivrognes d'habitude qui ont l'instinct de l'équilibre, il reprend toujours son centre de gravité. Une décomposition interne amène seule la dissolution de ces énormes masses, et alors ce sont les stréamices, ou de pauvres petits glaçons qui payent pour leurs grands parents.

La nourriture des Esquimaux de la côte ouest du Groënland consiste principalement en phoques, ceux des îles ont de plus la ressource des oiseaux et de leurs œufs. Mais quelquefois le froid chasse ces animaux, et l'imprévoyance, fléau de cette race, aussi bien que des Indiens, les décime cruellement.

Dans la soirée, calme, brouillard ; de nombreux oiseaux de mer viennent nager autour du navire et saisir quelques débris des repas de l'équipage ; ils s'enhardissent voyant qu'on ne leur fait aucun mal, et viennent nous faire admirer leur nage rapide ; ce n'est que lorsqu'on leur jette un morceau de bois un peu lourd qu'ils plongent pour reparaître un peu plus loin. J'ai compté quarante-deux secondes pendant que l'un d'eux plongeait. M. Goodsir les désigne sous le nom d'*alca alla* ; quant à la forme, et autant que je l'ai pu voir du bord, ils ressemblent beaucoup à la sarcelle ; ils ont la tête, le cou, les ailes et le dos noirs, et la poitrine ainsi que le ventre blancs ; plongeant de temps en temps leur petite tête dans l'eau, ils semblaient prendre plaisir à tourner autour de nous. Un phoque est venu montrer

la partie supérieure de ses nageoires, plusieurs fusils se sont dirigés sur lui : il a disparu aussitôt.

4 JUILLET. — Ce matin on a mis les canots en dehors. C'est l'athlète qui retroussé ses manches. Le *Gutta-Percha* fait de l'eau, ce qui ne m'étonne pas à cause du mortier qui a été tiré près de lui et a dû nécessairement l'ébranler. M. Kennedy en est effrayé, et veut le changer pour une baleinière. Cependant, on en a fait un grand éloge, et je ferai mon possible pour qu'au moins le canot soit essayé. Nous avons aperçu un instant Disco;¹ vers quatre heures, nous tombons sur un pack. Je reste longtemps à contempler cette immense plaine de glace, accidentée seulement par quelques monticules produits de l'écrasement de quelques glaçons entre des glaçons plus faibles. A sept heures, notre grément est recouvert d'une couche de verglas qui nous gratifie de ses débris chaque fois qu'on manœuvre une corde ou une vergue.

Je suis de plus en plus inquiet pour mes yeux; le remède par excellence est l'eau blanche, et nous n'avons pas d'acétate de plomb à bord. Que la volonté de Dieu soit faite! Mais j'ai quelques moments de tristesse en songeant à l'inhabileté que cela peut me donner.

5 JUILLET. — Nous continuons à suivre le pack. A dix heures, on aperçoit presque sur le bord de la glace une masse d'un blanc sale que l'on prend pour de la glace de vase.

Mais lorsque nous approchons, le bruit de notre sillage fait lever une grosse ourse blanche, dont les deux oursons se débattent un peu plus loin. Nos chasseurs s'élancent dans un canot, où je ne puis, à cause de mon mal d'yeux, avoir le plaisir de les accompagner, mais je suis avec intérêt tous leurs mouvements, la longue-vue à la main. L'ourse, grosse comme un de nos forts

(1) Par le travers de l'île Disco (îles de la Baleine); c'est d'ici que sir John Franklin, pour la dernière fois, a écrit à l'amirauté le 12 juillet 1845, et la pensée se reporte naturellement sur les atroces privations par lesquelles ont dû passer cet illustre capitaine et les malheureux qui l'accompagnaient.

taureaux, bâille et semble envoyer au diable les importuns. Une petite tête sortant d'une touffe de longs poils légèrement jaunâtres s'allonge dans la direction du canot. Une balle dit à l'ourse l'intention de ses visiteurs, et rien n'est indéfinissable comme la pesante légèreté avec laquelle elle court sur ce terrain mouvant où un homme ne pourrait la suivre. Les petits ont disparu, et il faut remettre la partie à une autre fois. Il est fort heureux qu'elle ne se soit pas jetée à l'eau, car ils étaient six dans le *yoyou*, et ces animaux nagent plus vite qu'un canot armé de quatre hommes, puisqu'ils prennent quelquefois des phoques à la nage. Quand ils sont blessés en fuyant, ces animaux se retournent et cherchent à mordre le corps qui les a frappés; supposant qu'il y a un ennemi derrière eux, ils donnent un coup de patte. Les matelots prétendent que c'est une poignée de neige que l'animal applique sur sa blessure. Cette ourse, bien que très remarquable, par un effet de mirage, sans doute, m'avait paru plus haute qu'un bœuf. Un instant après, je la voyais sous des dimensions considérables encore, mais moins fortes. Les chasseurs disent avoir éprouvé la même impression. Dans la soirée, on donne la chasse à un nouvel ours qui se jette à l'eau, et, au milieu des glaçons, dépiste notre *yoyou*. Quand cet animal se jette à l'eau, il plonge jusqu'au canot, et, là, applique ses pattes sur le bord de l'embarcation, ce qui est plus dangereux que s'il venait en nageant.

6 et 7 JUILLET. — Je passe toute la journée du dimanche couché. M. Kennedy est venu me lire les prières.

Au point du jour, nous sommes, par un temps clair, près du Waigat. La terre, à quinze milles, excessivement haute; le soleil dissipe le brouillard, et par un temps très clair, nous voyons la plus belle scène. Au fond, ces montagnes élevées, aux teintes d'un bistre rougeâtre; sur le haut, des lignes blanches de neige; le sommet de plusieurs, couvert d'une éternelle enveloppe, semble braver les rayons du soleil. Leur image se reflète dans le ciel et double leur élévation. Nous sommes au milieu

de cent-cinquante icebergs aux formes les plus variées. Comme nous sommes près de la terre, c'est-à-dire près du lieu de leur formation, la plupart conservent le type de fragments de ruines aux colossales proportions; il me semble voir sur une échelle décuple les faubourgs de Montevideo, une ville assiégée pendant huit ans, et dont les approches recèlent la destruction. Tout est débris, tout est mutilation, rien qui soit intact; ici un pan de mur criblé de boulets, là un *mirador* élevé qui menace ruine, partout des ruines. Plus loin, un iceberg, aux sillons profondément creusés, s'entr'ouvre comme une grenade mûre ou paraît un volcan éteint dont le cratère est béant, ou bien encore une prodigieuse masse semblable à une pierre calcaire qui se fendille dans tous les sens.

Dans l'après-midi on est obligé de me saigner. C'est la première fois que je subis cette opération, et je reste debout pendant qu'on me tire trois pleines assiettes de sang. Je tombe tout d'un coup en balbutiant ce nom si cher : Ma mère! Pauvre mère, si elle me voyait! A l'anéantissement succède une faiblesse pleine de bien-être.

8 JUILLET. — Deux navires sont en vue. J'ai heureusement quelques lettres prêtes à envoyer par le *Pacifique* d'Aberdeen et *Jane* de Bo'ness. Je me lève afin qu'on me voie et qu'on ne puisse pas dire que j'ai été trop mal. On me croirait mort.

Des nouvelles, non pas importantes quant à ce qu'elles annoncent, mais du moins pour fixer nos idées, nous sont données. Les Américains ont été emmenés par le courant jusque dans le sud de Disco, et donnent des détails sur les traces trouvées à l'île Beechey et sur la côte entre le cap Riley et le cap Spencer : trois tombes portant les noms d'hommes de l'*Erebus* et du *Terror*, une avec la date d'avril 1846; d'autres débris prouvent que l'expédition de sir John Franklin a passé là son hiver. Ce qu'il y a de plus étonnant pour moi, c'est que l'on n'y ait point trouvé un document indiquant la direction que ce capitaine a dû prendre. A-t-on mal cherché? Ce n'est pas pos-

sible, une fois qu'on était sur le terrain. Le capitaine Ommaney a-t-il trouvé le document? Il en aurait évidemment parlé; car il ne peut avoir craint d'amener sur le véritable endroit des recherches un trop grand nombre de concurrents; une pareille conduite serait bien coupable, quels qu'en fussent les motifs. D'un autre côté, comment admettre que sir John Franklin eût manqué ainsi aux usages des voyages de découvertes? On peut se



Le vent amène sur nous les glaces flottantes et nous sommes pris comme dans un étai. (P. 73.)

perdre en conjectures, et le champ du possible est tellement vaste, que, pour ne pas s'y perdre, nous devons attendre, je crois, les renseignements que nous trouverons à Griffith.

Le fait saillant, c'est la route que les glaces ont fait suivre aux Yankees, portés d'abord au nord du canal de Wellington plus nord qu'on n'y avait pénétré, puis redescendant les détroits et la baie de Baffin. Voilà l'élément vrai qui prouve le courant polaire et l'existence du passage nord-ouest. Dans quelle direc-

tion est ce passage? voilà le *hic!* S'ils ont été portés au nord, ne serait-ce point que le passage se trouve entre la terre de Boothia et le cap Walker, puisque le courant va se heurter au fond du canal de Wellington et redescend? Les Américains se plaignent, dit-on, beaucoup de leur équipage, qui est faible et d'assez mauvaise volonté. A un moment un des deux navires a dû être abandonné, et les équipages des deux sont restés à bord d'un seul, ce qui du reste avait l'avantage d'économiser le combustible. Le *Pacifique* a déjà sept baleines et un baleineau. La *Jane* en a de même sept. Encore trois ou quatre, et leur saison aura été excellente. Ils se rendent dans le sud. Nos lettres seront remises, si faire se peut, sur le *Cod-Bank*, c'est-à-dire la barre d'Holsteinsborg. — Au moment où nous nous séparons, les équipages des deux navires montent dans les haubans et nous saluent de trois acclamations bruyantes. J'ai heureusement obtenu du chirurgien de l'acétate de plomb.

10 JUILLET. — Temps brumeux et épais. Nous apercevons les roches de Sandersons-Hope. C'est en prolongeant l'île où se trouve cette pointe qu'on arrive à l'établissement, dont le nom est mal placé sur la carte; je cherche des yeux l'endroit qu'on me montre et ne vois rien; enfin, à la longue-vue, j'aperçois quelques maisonnettes qui constituent sans doute la ville. La goélette met en panne et M. Kennedy et moi nous allons à terre, où, après avoir débarqué au milieu de glaçons et d'une vingtaine d'individus assez sales, on nous montre le gouverneur, qui, sans crainte de déroger, vient au-devant de nous, nous recevant du reste fort poliment. Né à Lively (île Disco), il n'a jamais quitté le pays et dit quelques mots anglais que son fréquent commerce avec les baleiniers lui a appris. Comme nous ne savons ni le danois ni l'esquimau, je cherche à mettre à profit les quelques phrases allemandes que j'ai préparées à l'avance. Soit que je les prononce mal, soit que l'accent danois diffère beaucoup de l'allemand, il ne les comprend que lorsque je les écris avec les caractères allemands. Cet établissement, le plus au

nord que possède le Danemark, comporte en plus un aumônier et quelques Européens. Trois maisons en bois pour le gouverneur et l'aumônier, une chapelle, une école, quelques magasins, composent la ville haute, le quartier aristocratique. Les autres employés et les autres matelots blancs habitent pour la plupart des huttes qui ne diffèrent à l'extérieur de celles des naturels que par l'emploi de portes et de fenêtres. Les mots de gouverneur, d'établissements, me remettent en tête ces titres de rois, de princes, si généralement concédés aux chefs de tribus ou quelquefois d'une poignée de sauvages, et mes désappointements de jeune voyageur lorsque je visitai les mers de l'Inde. Cependant la maison du gouverneur, puisque gouverneur il y a, est assez confortable. Un véritable râtelier de pipes aux longs tuyaux dénonce l'habitation allemande. Bientôt nous sommes présentés à toute la famille, composée de madame la gouvernante, de race esquimau, et de cinq petits enfants qui ne se distinguent du vulgaire que par plusieurs articles européens dans leurs vêtements. L'établissement trafique avec les Esquimaux de la côte des peaux et de la graisse de phoques, dont un certain nombre, du reste, sont tirés par les gens même d'Uppernavik, qui vivent en partie de la chair des animaux qu'ils tuent et en partie des rations qui leur sont fournies, bien que, dans ces dernières années, la guerre du Holstein faisant craindre l'interruption des relations avec la mère patrie, le gouverneur ait plusieurs fois suspendu la distribution des vivres d'Europe. Cette année les phoques avaient été rares; entre Proven et Uppernavik ils valaient mille francs. Une peau d'ours vaut 40 dollars danois, un renard bleu 4 et un blanc 2 ou 3 en Danemark. Ma présence à bord du *Prince-Albert* étonne beaucoup le gouverneur; mais je la lui explique en anglais et en allemand, et lui laisse quelques mots par écrit en trois langues que l'aumônier lui traduira. Il n'est pas venu, me dit-il, de navire français depuis 1835 à Uppernavik.

Six chiens et un traîneau nous sont donnés pour 4 livres sterling. Mais la grande difficulté est de rassembler cette quan-

tité d'argent. Nous comptions en effet avoir tout ce dont nous aurions besoin des naturels eux-mêmes, mais dans tous les établissements sans doute on préfère l'argent à tous les articles dont on est approvisionné, et de la vente desquels les Danois tiennent à avoir le monopole. Tout cela nous prenant un peu de temps, le navire est amarré dans une petite crique, et je retourne à terre avec quelques boîtes de bonbons pour la famille du gouverneur. Je suis alors présenté à M^{me} Krafg, la femme du ministre, que je regrette d'autant plus de ne pas rencontrer, qu'il parle l'allemand, l'anglais et comprend le français; le latin même m'eût peut-être servi. Depuis un an dans le pays, il doit y rester encore sept ans. Sa femme et sa sœur l'ont accompagné. Ces dernières comprennent tout ce que je leur dis en allemand; toute la famille appartient à la religion luthérienne.

De grands pieux supportant quelques pirogues, et surtout une bande de chiens couvrant un monticule de terre, m'indiquèrent une hutte, et je priai qu'on demandât si je pouvais y entrer. Ayant reçu une réponse affirmative, je cherchai vainement la porte. *Chiamo! chiamo!* me criait-on du dedans : il me fallut l'aide d'un des assistants pour deviner qu'une ouverture, à peine de deux pieds de haut, recouverte d'une peau, était la porte. Des bouffées chaudes et chargées de fétides émanations m'arrivent, je sens s'ébranler mon courage, mais enfin je pénètre dans l'intérieur de la hutte, après avoir rampé, sur une longueur de deux mètres, dans une sorte d'égoût aux murailles humides, dont le pied repose dans une boue détrempée de sang, d'eau; d'huile et de graisse. Non, jamais je n'oublierai l'impression causée par ce que je vis, bien que je me crusse préparé à tout par les nombreuses descriptions que j'avais lues de ces misérables huttes. Encore ceci est-il dans un endroit comparative-ment civilisé, où l'exemple des Européens doit créer et crée des besoins de confort inconnus aux peuplades errantes, dans un établissement que visite tous les ans un inspecteur envoyé par le gouvernement de Copenhague. Une enceinte rectangulaire de pierres, recouvertes à l'extérieur d'une épaisse couche de terre,

et à l'intérieur de trois ou quatre planches, forme la carcasse, la charpente de la hutte; de chaque côté de la porte et au fond, une sorte de treillage, à un pied du sol et de trois à quatre pieds de large, est recouvert de peaux et sert de lit et de table. Dans l'espace du milieu, qui a à peu près trois pieds, gît une moitié de phoque, dont la graisse a été enlevée, mais dont les chairs saignantes sont foulées aux pieds, et qui est là à portée de l'appétit des hôtes de la hutte.

Sur un des côtés, une vieille femme presque aveugle, aux jambes et aux bras nus, aux mèches grisonnantes, coud des peaux qu'elle remue avec ses pieds et ses mains. Ses paupières rouges ressortent sur la couleur bistrée par cette maigreur qu'on ne trouve que chez les individus de cette race. On dirait d'une vieille sorcière de *Macbeth*. — Près d'elle est couché son fils, le maître de la maison, qui se met sur son séant pour me faire les honneurs de chez lui. Au fond, une jeune femme allaite un enfant. Deux lampes, où brûle une huile fétide, remplissent le double rôle d'éclairer et de chauffer l'appartement. Des harpons, quelques lances, des rouleaux de peau, sont appendus aux murs ou posés verticalement, la partie inférieure plantée au milieu de détritits de toutes sortes.

Point d'ouverture qui laisse échapper la fumée; un trou près de l'entrée, voilé par de minces enveloppes de boyaux, laisse seul voir qu'il y a un monde extérieur. Je me sens suffoqué; le nez, la gorge, l'œil, tout est affecté, mais je veux voir. Je cherche même à cacher ce que j'éprouve, et, lorsqu'une main huileuse s'étend vers moi en signe de bienvenue, je cherche un mouchoir que je tends en cadeau pour éviter la bienveillante étreinte qui me menace.

De légers présents ont bientôt fait des amis de ces pauvres déshérités de la nature; et, comme le plongeur qui se prépare à un long effort, je cherche à voir le plus possible, en retenant ma respiration et en aspirant le moins que je puis de cette atmosphère.

Comment des êtres humains peuvent-ils vivre dans de

pareilles conditions? C'est un problème dont on croit la solution impossible jusqu'à ce qu'on l'ait vue. Lorsque j'ai satisfait ma curiosité, j'examine de nouveau l'extérieur, et deux barriques qui annoncent l'aisance de mon nouvel ami; leur contenu est suffisamment indiqué par la présence de nombreux chiens qui en viennent lécher les graisseux contours; c'est la provision particulière de l'Esquimau, ou plutôt du Huskie. Esquimau, qui veut dire mangeur de poisson cru, est un nom donné à ces pauvres peuplades par les Indiens qui, au nord de l'Amérique, leur ont fait longtemps et leur font encore de temps à autre la guerre. Ils considèrent ce nom comme une insulte, même sur la côte du Groënland, où l'on comprend parfaitement le langage parlé sur la côte du Labrador. M. Smith, notre *Steward*, qui a appris leur langue à la baie d'Hudson, se fait très bien comprendre d'eux.

Des parties de phoques sèchent au bout de longues perches, et je vois des outres à la couleur rougeâtre, dont je cherche en vain l'origine; ce sont des panses de daims tués sur la grande terre. Ces outres contiennent le sang et les intestins, qu'on laisse macérer pendant plusieurs jours.

Les Esquimaux ont apporté à bord quelques perdrix semblables à celles que j'ai vues en France; mais ils vendent tout fort cher; et, suivant le proverbe écossais du docteur, ils ne voudraient pas « vendre leurs poules par un jour pluvieux », parce que la pluie les fait paraître maigres.

Nous n'avons pu trouver d'interprètes : le gouverneur nous déclara qu'aucun des Esquimaux ne viendrait avec nous. Sans doute il a des ordres de son gouvernement pour cela, car M. Penny, qui y a pris M. Peterson, a demandé à l'amirauté qu'on intercédât près du Danemark. En me retirant, je suis sur le point de mettre le pied sur un petit phoque dépouillé; je saute en arrière, parce que je le prends pour le corps d'un enfant.

Vers sept heures, nous appareillons avec une légère brise. A dix heures, une pirogue vient le long du bord avec un Esquimau de l'une des îles, qui se rend à l'établissement. On ne peut

voir sans frémir ces hommes s'aventurer à une distance quelconque dans ces frêles esquifs, dont les bords s'élèvent à peine à quatre pouces au-dessus de l'eau quand le propriétaire est dedans. Longue de 4 à 5 mètres, large de 160 de large, et 0^m30 à 0^m40 de haut, une pirogue est faite de peaux cousues ensemble et soutenues par une carcasse d'os; recouverte d'une peau de bœuf, au milieu de laquelle se trouve un trou par lequel on tire son narpon. Comme il n'y a pas de mâture, la grande difficulté est de savoir comment l'équilibrer; cependant on en trouve quelquefois emportées à de longues distances. Si la pirogue chavire, comme l'Esquimau n'en peut sortir, il est perdu, mais il se redresse avec sa pagaye. A les voir ainsi enchevêtrés l'un dans l'autre, on se demande si c'est la pirogue qui s'est faite homme, ou l'homme qui s'est fait pirogue; et, si les anciens eussent vu de ces êtres moitié homme, moitié bateau, ils en eussent fait une race à part avec bien plus de raison que des Centaures.

« *Troco!* » nous crie notre visiteur; et je lui apporte différents objets pour ses harpons. Je lui fais voir un miroir, et je ne sais comment dire le rire stupide, mais si franc et si naturel, qu'il fait éclater en voyant son image; sa joie enfin est sans bornes lorsque je lui fais voir une poupée. Ces gens sont intelligents sous leur enveloppe si animale; quand celui-ci me voit paraître, bien que je sois vêtu comme tous les autres: « *Capitan!* » dit-il; je lui fais signe que non. — « *No guishi, me dit-il; youmericam.* » Cependant rien n'a trahi ma nationalité aux yeux des baleiniers que nous avons vus jusque-là.

11 JUILLET. — Nous sommes retenus par les calmes près des îles qui sont au nord-ouest du groupe des îles des Femmes et le temps est mis à profit: un canot est envoyé à différentes reprises à terre, et en très peu de temps il a rapporté vingt-trois douzaines d'œufs de *eider duck* (canard-édredon). Ces œufs, gros comme deux fois nos œufs de poule, fournissent un ample rafraîchissement à l'équipage; ils sont ou bruns ou verdâtres,

ces derniers ont la forme conique plus marquée que les nôtres.

Trois tombes, dont l'une de 1825, M. Craig, chirurgien du *Rambler*, une autre, un mousse de onze ans, 1837, ont été trouvées sur l'une de ces îles. — Le temps est magnifique, et il fait presque chaud. Le thermomètre est à 55°. nous restons immobiles sur une mer d'huile. C'est un paradis sur la surface de l'Océan, où il y a seulement une brèche qui coupe le horizon où les voiles retombent pour former le front des nuages, il semble que tout sommeille; cependant on se garde qu'il n'y ait rien à faire sur le pont. Mais, grâce à ces rayons bienfaisants qui dorent d'un gracieux reflet les surfaces polies des icebergs, la nature n'est point morte; on sent la vie sous cette complète immobilité : c'est l'image du repos, et non de la mort. De temps en temps, une sourde détonation annonce le résultat de la décomposition amenée sans doute par la chaleur; un roulement saccadé se fait entendre, semblable au fracas du tonnerre dans nos orages d'automne, et nous voyons la tête d'un iceberg se détacher du tronc, glisser en mugissant, et se précipiter dans l'onde au milieu des nuages d'écume qui jaillissent à une grande hauteur. Le monstre oscille plusieurs fois comme pour se raffermir sur sa base. Une longue houle va dire à plusieurs milles de distance son entrée dans le monde; quelques minutes encore, et naguère partie dépendante d'un bloc plus gros, il est maintenant lui-même membre de cette famille de géants.

J'ai vu plus d'une fois le lancement d'un vaisseau, cet admirable résultat des efforts de l'homme, j'ai senti mon cœur se serrer au moment où, le signal donné, il s'avance lentement, faisant craquer sur son passage le chêne de son berceau, et j'avais battu des mains en voyant flotter cette masse énorme dont je considérais la mise en marche comme le *nec plus ultra* des résultats de la mécanique; qu'est-ce que cela, comparé à la scène d'aujourd'hui? O hommes! que vous êtes petits dans le monde; que vos chefs-d'œuvre sont grêles et mesquins, près des travaux du grand maître de la nature! Qu'est-ce que vos pyramides de deux cents pieds, votre dôme de Saint-Pierre, du

ayant ainsi parcouru un trajet total de mille cinquante milles.

La scène est aujourd'hui on ne peut plus animée : dix navires manœuvrant dans un espace assez resserré, pour éviter les glaces et ne pas s'aborder, jettent du mouvement et de la vie autour d'eux ; on dirait une ruche dont les abeilles volent de côté et d'autre. Les nouvelles qu'ils nous donnent de l'état de la glace, de leurs succès, de leurs espérances, occupent plusieurs heures.

A côté de ces pesants trois-mâts de trois cents tonneaux aux larges flancs, couverts de rapides embarcations de pêche, notre petite goélette semble bien frêle ; plusieurs en font la remarque. On dirait le gracieux alcyon venant se mêler aux jeux des puissants albatros ; mais sa forme mignonne, l'agilité surtout de ses mouvements, nous permettent mieux qu'à eux de courir au milieu des glaces : partout où une ouverture se présente, le *Prince-Albert* s'y glisse, et sa petitesse lui donne dans cette navigation spéciale une facilité de locomotion que n'a pas un navire aux proportions plus vastes. Et d'ailleurs les Baffin, les Hudson, les Davis, n'ont-ils pas fait leurs découvertes sur des navires encore plus faibles ? Qui songerait à se plaindre, au milieu du confortable relatif dont nous jouissons?... La plupart ont cinquante hommes d'équipage et un chirurgien. Les chirurgiens sont généralement des jeunes gens ayant fait tout au plus quelques études médicales et trop jeunes encore pour songer à une clientèle ; plusieurs d'entre eux sont venus à bord, et parlent presque tous avec enthousiasme des surexcitations de cette vie nouvelle, et si pleine d'imprévu à certains jours. Les baleiniers naviguent presque toujours deux par deux dans la région des glaces en cas d'accident. L'un des hommes placés en vigie à la tête du mât signale une baleine : « Vite, vite, armez les embarcations ! » et les rapides pirogues toujours prêtes sur les côtés du navire sont mises à la mer, elles ont d'avance leurs harpons, leurs lignes de pêche soigneusement préparés. Hardis rameurs, que vos bras vigoureux ne se ralentissent point, car la victoire est à celui qui le premier a pu harponner le cétacé ; et le canot,

comme un coursier intelligent, semble animé de l'ardeur commune, il fend l'onde et laisse derrière lui un long sillon d'écume; le patron, sur qui repose toute la manœuvre, armé d'un long aviron, le guide avec intelligence; debout à l'avant est le harponneur, épiant le moment où l'animal lui présente une partie quelconque de son corps; le harpon est lancé; une large nappe rougeâtre couvre la surface de l'onde. Hurrah! bien touché! mais attention maintenant et ne nous endormons pas sur nos lauriers, car jusqu'ici il n'y a point eu lutte, mais attaque seulement; l'inoffensif blessé plonge dans l'abîme, et, poussé par la douleur, il poursuit avec une effrayante vitesse une course frénétique vers des régions où il croit éviter son ennemi. De temps en temps il remonte à la surface pour respirer, et fait jaillir des flots d'écume et de sang; de nouveaux harpons le forcent à replonger et à reprendre cette course; à chaque blessure un nouvel ennemi s'attache à ses flancs, et il n'est pas rare de voir une baleine traîner ainsi trois, quatre, cinq embarcations pour lesquelles ce moment est plein de dangers, car la rapidité avec laquelle elles volent sur la mer est telle, que les lignes des harpons prennent souvent feu et qu'on est obligé de les arroser constamment; enfin, épuisée par ses efforts, elle meurt, et elle est amenée le long du bâtiment. Le harpon est lancé, à bord de quelques bâtiments, au moyen d'un fusil; il y en a même de construits de façon à tuer immédiatement l'animal au moyen de quelques gouttes d'acide prussique, ce qui rend désormais cette lutte ignoble. Aussi le pauvre cétacé, traqué, pourchassé de toutes parts, s'en venge en émigrant, et depuis le commencement de la pêche le nombre de baleines a considérablement diminué; elles se portent vers les régions plus tempérées. Pareille au noble taureau assailli par les incessantes attaques du picador, la baleine du reste se précipite quelquefois en aveugle sur ses ennemis, et d'un seul mouvement de sa queue puissante fait voler en éclat les pirogues, ou trompe leur haineuse avidité en brisant la ligne par un effort désespéré, et en allant mourir dans quelque coin inconnu, mais au moins sans servir de pâture à

ses ennemis. Pauvre animal ! n'est-ce point là la lutte du lion et du moucheron ? Ignominieusement dépecée, elle remplit plusieurs tonneaux ; les fanons de la bouche sont enlevés par des nuées d'oiseaux, que n'effraye point la présence des matelots. Dans la soirée, nous voyons les Américains du haut de la mâture, mais sans pouvoir nous en approcher, car devant nous s'étend une barrière de glace qui nous empêche de remonter plus au nord. Des vivres sont montés sur le pont pour le cas où nous serions obligés de laisser le navire.

13 JUILLET. — Vers une heure du matin, le vent soufflant dans la direction du sud-ouest amène sur nous les glaces flottantes du large, et, nous pressant contre la glace qui est le long de la côte, nous prend ainsi comme dans un étau. Vers cinq heures, la brise augmente. Nous serrons les voiles, mais nous sommes toujours poussés au milieu des glaçons, et nous enlevons le gouvernail afin qu'il ne soit pas brisé contre le bord. Il n'y a rien à faire qu'attendre ; aucun effort humain ne peut nous tirer de là, et pour un début nous ne sommes pas mal pris. Chaque fois qu'un changement de vent nous fait changer de direction, j'entends dans ma couchette les grincements du navire, à mesure qu'il glisse contre les arêtes des glaces, et, comme c'est la première fois que j'entends ce bruit à bord d'un grand navire, je ne laisse pas que d'être un peu ému. C'est la même sensation que celle qu'on éprouve dans un canot qui s'échoue ou passe sur un banc de roches. Je n'ai éprouvé cela que sur le *Berceau*, dans la nuit où se perdit le *Colibri*. Vers midi, une neige épaisse nous couvre ; aussitôt la brise tombe, et nous sommes entourés de glace et immobilisés, mais sans danger pour le moment. A chaque jour suffit sa peine ! pour aujourd'hui c'est une victoire, dont nous devons nous réjouir sans doute, mais non nous glorifier. Vers dix heures, un ours se montre sur la glace, mais il disparaît au milieu de brouillards où il ne serait pas prudent de le suivre. Les glaçons qui sont poussés sur nous par le vent, forment, en se resserrant, et tout

autour de nous, une plaine de glace aussi loin que l'œil peut s'étendre, vaste plaine accidentée par quelques icebergs et des collines formées de la manière suivante : quand deux glaçons sont mis en contact et pressés l'un contre l'autre, le plus faible est brisé, et les bords se dressent verticalement. Nous nous rapprochons de plus en plus des îles, mais notre peu de tirant d'eau est ici une sauvegarde. Deux phoques ont été vus dans le lointain sur la glace. Les glaçons sont de trois à quatre pieds d'épaisseur. Nous nous préparons à laisser le navire, les provisions sont montées sur le pont, et nous faisons nos paquets.

14 JUILLET. — Beau temps ; le soleil paraît un peu et fond la croûte des glaces autour de nous. Les glaçons se desserrent et, bien que nous ne soyons pas dégagés du tout, au moins ne passent-ils pas sur les côtés du navire. On jette l'ancre sur l'un des plus gros, et nous faisons de l'eau, puisant avec des seaux dans des sortes de mares qui se forment de loin en loin. Dans la soirée, on plante une cible sur laquelle s'exercent les tireurs. L'état de mes yeux m'a forcé à changer mes heures de repos : je saurais à peine distinguer le jour de la nuit, si ce n'était par les repas, car nous entrevoyons à peine le soleil dans le jour, et, la nuit, il y a une clarté qui pénètre partout et dont nous pouvons tout au plus nous défendre pour dormir.

M. Leask a exprimé tous ces jours-ci l'opinion que l'on ne pourrait pas parvenir à la baie de Melville cette année ; nous serions alors obligés de tenter le passage par le sud. A chaque difficulté qui surgit devant nous, ma pensée se reporte vers ceux que nous cherchons, et sur la pauvre lady Franklin. Quel serait son désespoir, si le *Prince-Albert* revenait encore cette année sans avoir pu accomplir sa mission !

15 JUILLET. — Beau temps ; tous les hommes lavent, profitant de l'eau douce qu'il ne faut pas aller chercher loin. On parle à table de la nourriture nécessaire dans les pays froids. Je pouvais à peine croire qu'un homme mangeât huit livres de

viande; c'est la ration donnée par la Compagnie d'Hudson, ou douze livres de poisson, ou deux livres de pemmican.¹

Nos chiens sont bien acclimatés à bord, et se nourrissent des débris de nos tables, quoique la viande de phoque soit leur nourriture ordinaire. Ils sont tellement habitués aux mauvais traitements, qu'ils tremblent chaque fois qu'on s'approche d'eux; ils ressemblent bien plus à des loups qu'à des chiens, avec leurs oreilles pointues et leur queue touffue. Ils ont, du reste, l'air fort peu intelligent, quoique susceptibles d'attachement, car, à Uppernavik, j'en ai vu s'approcher de leurs maîtres avec des démonstrations habituelles de joie. Sur le territoire d'Hudson trois charges de poudre sont données pour ration; les femmes elles-mêmes sont habiles tireuses.

M. Smith me fait voir des *guggles* esquimaux; c'est une sorte de demi-masque couvrant les yeux et s'adaptant sur le haut du nez. Les Esquimaux fashionables les ont en bois artistement travaillé, ou en ivoire de défenses de morse. Je ne pense pas que le *mow blindness*² vienne de la réflexion du soleil sur les neiges, car c'est surtout au printemps que ce mal est commun et par des jours brumeux, ce qui me fait penser que ce sont les humeurs combinées avec l'éclat des neiges. Sir J. Franklin et M. Kennedy portaient des crêpes de gaze verte contre le *mow blindness* en hiver, et les insectes en été. Cette maladie cause une douleur très aiguë, les Esquimaux n'y échappent qu'en portant des masques; et les jeunes gens parmi eux qui s'en dispensent par bravade sont bien vite aveugles.

Les Américains sont à six milles de nous, derrière l'île le plus nord, et nous les voyons très bien de la tête des mâts. Si nous pouvions être près d'eux, notre détention, si longue qu'elle soit, ne serait pas trop ennuyeuse; mais il peut se faire que nous restions toujours à cette distance respectueuse. Une si longue course sur la glace serait peut-être périlleuse, non seulement à

(1) Préparation indienne de viandes, constituant une nourriture très substantielle.

(2) *Mow blindness*, maladie des yeux.

cause des trous où l'on peut tomber, mais à cause des brouillards qui s'élèvent constamment et d'une façon inattendue, et tellement épais que l'usage du compas ne serait pas du tout une garantie véritable.

Nous avons pour la deuxième fois aujourd'hui un *halo* (arc-en-ciel de couleur blanchâtre et uniforme) avec deux parhélies. Vers huit heures, une petite brise de nord ouvre les glaces devant nous, et nous nous mettons aussitôt à l'ouvrage. Des angles à glace sont élongés, et fixés au moyen d'un trou fait avec une grosse tarière, et nous nous halons, nous frayant un passage au moyen de longues perches garnies d'une pointe en fer. Dans la journée nous nous étions heureusement préparés, en dégagant le pont et en relevant contre les mâts tous les espars. Au milieu sont levés tous les câbles pour le halage du dedans et du dehors et pour le service des canots. Sur les côtés du navire sont en ordre les scies, ciseaux, etc.; enfin, c'est le branle-bas général au grand complet. Nous remontons le gouvernail et mettons à la voile dans un bassin d'eau libre de quelques milles.

16 JUILLET. — Vers deux heures, nous sommes arrivés à la limite de l'espace libre, et nous nous amarrons à un iceberg qui est échoué à quelques encâblures derrière la plus nord-ouest des îles Baffin du nord. A peine arrivés, nos chiens sont lancés sur la glace, et les pauvres bêtes sautent, hurlent, se roulent et jouent, témoignant ainsi le bonheur qu'elles éprouvent à se retrouver sur leur élément. Garantis du froid par une épaisse fourrure, ces chiens gambadent sur ce blanc gazon de neige avec plus de plaisir qu'ils ne le feraient sur la plus verte des pelouses. Pendant que nous louvoyons, on aperçoit près de terre les Américains, qui, sans doute pour attirer notre attention, hissent leurs voiles de perroquet. De la plus haute pointe de l'île, on ne voit pas d'eau dans la direction du nord; quelques hommes vont à terre et rapportent deux beaux eider-ducks mâle et femelle; ils ressemblent, quant à la forme, à nos canards ordi-

naires; le mâle a la poitrine et le dos blancs, le ventre bleu de corbeau, le dessus de la tête bleu, le reste et le cou blancs avec quelques jolies nuances de vert. La femelle a le plumage gris tacheté de blanc; même grosseur; on a pris, dans le nid, quatre œufs. Le nid est fait d'édredon que la femelle s'arrache; le plus souvent le mâle y ajoute sa dépouille, et on les prend ainsi le ventre dépouillé. A quatre heures, le docteur Kane et M. Murdaugh viennent à bord en costume de voyage. Les cérémonies sont bien vite bannies avec des Américains, et surtout dans les circonstances où nous sommes. « J'ai vu, me dit le docteur, bien des choses qui m'ont étonné ici; mais ce à quoi je m'attendais le moins, c'est bien à y trouver un officier français. »

Ils ont vu vingt-six ours; ils en ont tué neuf. Le docteur affirme que l'ours se détourne, et, quand il peut, mord sa blessure pour en arracher la balle. En poursuivant un ours, il a ramassé une balle sur laquelle était l'empreinte des dents. L'énergie de ces animaux est extraordinaire, dit le docteur; après avoir été blessés, ils courent et se jettent à l'eau, nageant fort longtemps; on a souvent trouvé leur estomac plein de chair de phoque; il en a ouvert plusieurs qui n'avaient absolument rien dans l'estomac, et chez qui cet organe était tout rétréci. Il a dépouillé l'un d'eux, qui a deux pouces de plus que le plus grand mesuré par Parry : cet animal devait peser seize cents livres. Leur forme, par derrière, a quelque chose de l'éléphant.

M. Murdaugh connaît presque tous les officiers du *Saint-Louis* et du *Brandywine*; il est cousin de Taylor, de sorte que je suis en pays de connaissances. Il nous répète l'observation que j'avais entendu faire par M. Leask, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de *land-ice*;¹ ce qu'on a pris pour de la terre est de la glace brisée, et cela diminue la chance d'un passage à la baie de Melville. Il nous parle encore des effets étonnants, non du mirage, mais de la réfraction autour même de l'individu pendant l'hivernage; en se promenant on croyait mettre le pied sur

(1) *Land-ice*, terre de glace.

un monticule, et on tombait au contraire plus bas; on croyait avoir à sauter d'un *hummock*¹ de quelques pieds, et l'on faisait un saut de dix pieds. Un jour, ils virent quelque chose ayant l'image d'un homme très grand, huit pieds au moins, dit M. Kane; ils s'approchèrent, c'était un oiseau. Ils avaient vu distinctement l'homme étendre ses bras et les rapprocher comme drapant un manteau : l'oiseau battait tout simplement des ailes.

Leur équipage paraît très faible; les matelots nous disent qu'ils désertent à la première terre. Ils sont amarrés près d'un iceberg de deux cent trente pieds; aucun d'eux n'avait été dans la glace auparavant, excepté M. de Haven dans l'expédition Wilkies. Mais il paraît que ce n'est pas la même navigation; ils ne faisaient alors que côtoyer la glace; ils sont étonnés que Snow ait pu publier un aussi gros livre sur rien du tout; ils le regardent comme un charlatan. — Le docteur m'apporte une paire de bottes et un pantalon de peau de phoque.

17 JUILLET. — Beau temps. De petits souffles de brise du nord nous favorisent, et nous cherchons à faire le plus de route possible au nord, quelquefois à la voile, mais le plus souvent en nous remorquant. C'est une incroyable besogne que cette navigation au milieu des glaçons d'un pied seulement au-dessus de l'eau, mais séparés par trois pieds et plus d'eau libre. Des *floes*² de plusieurs centaines de pieds cèdent à l'impulsion donnée et s'écartent pour nous faire passage; il ne faut pas perdre une seule minute dans les glaces; car, derrière nous souvent les floes se rapprochent et se joignent de façon à rendre le passage impossible à un autre navire qui nous suivrait seulement à quelques encâblures.

Nous voyons enfin les deux Américains en tête de nous, mais ayant à peine l'avance de leur position première, et dans la soirée nous les eussions gagnés sans une *tongue* : on appelle ainsi une pièce engagée sous l'eau sous un floe et sur le floe

(1) *Hummock*, monticule.

(2) *Floe*, bloc de glace.

adjacent. On a cassé la glace avec des haches, des anspects, virant au cabestan sur les deux floes.

18 JUILLET. — Nous nous engageons dans la glace tout près des Américains, dont nous recevons la visite vers neuf heures du matin. Le capitaine de Haven, homme de trente-six ans environ, si je juge de son âge par sa figure, a fait partie de l'expédition américaine au pôle sud. Nous retournons avec eux à leur bord, et je vais voir M. Griffin, beau jeune homme à la physionomie ouverte et décidée. Aucun d'eux n'avait navigué dans les glaces avant ce voyage; mais leur rude apprentissage a été promptement fait : *Aller de l'avant!* est la devise de leur capitaine.

Avec des navires solides et une audace résolue, ils ont triomphé de tout. Ce sont bien là les hardis pionniers de la civilisation au milieu des vastes plaines de l'Amérique ou des sables de la Californie : des gens qui ne connaissent pas le danger, et qui le bravent, moins peut-être par ignorance que par leur courage et leur foi en eux-mêmes; et je crois que c'est bien d'eux qu'on peut dire que le mot impossible n'est pas dans leur dictionnaire. Ils attribuent leur dérive et celle des glaces, non pas au courant, mais au vent, qui, en effet, comme je l'ai reconnu moi-même, pousse toujours la glace devant lui.

Nous lâchons un de nos pigeons, avec une notice en double expédition attachée à chaque patte, et l'avis que *des traces authentiques de sir J. Franklin ont été trouvées au cap Riley*, imprimé sur plusieurs plumes des ailes. Après avoir tourné plusieurs fois autour des navires, il vient se reposer à bord, nous lui donnons quelque nourriture, et, après l'avoir laissé s'exercer un peu, le remettons en cage. Je pense qu'il faut lui faire faire plusieurs jours cet exercice, et ensuite le faire partir par une bonne brise de nord, en l'effrayant par quelques coups de fusil.

Je suis allé à bord des Américains dans mon canot, que j'essaie pour la première fois, et qui va fort bien; c'est décidément une heureuse invention de M. Hepburn. Dans la soirée nous nous halons peu à peu dans les ouvertures qui se pré-

sentent. Le ciel noircissant dans le sud, nous pensions que nous pourrions être pris de nouveau.

Vers minuit, une rafale de sud-est nous jette sur un iceberg à environ trente pieds, nous finissons par nous dégager avec l'aide des voiles.

19 JUILLET. — Beau temps. Nous sommes dans la glace et nous nous y halons pied par pied ; je vais à bord des Américains ; nous sommes toute la journée en communication par la glace, la distance qui nous sépare n'étant pas de plus d'une demi-encablure. Le *Rescue* est assez loin derrière.

M. Kane est un voyageur presque universel : attaché d'abord à la délégation de Chine, il a ensuite remonté le Nil, visité la Nubie, puis, sur la côte d'Afrique, parcouru le royaume de Dahomey ; plus tard, il a assisté à la guerre du Mexique, visité la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Espagne. Il me montre sa collection d'observations sur la glace.

Nous lâchons presque toujours nos chiens sur la glace où ils s'ébattent et reviennent constamment sans difficulté à bord ; mais aujourd'hui l'un d'eux refuse obstinément de revenir, s'enfuit quand on veut le prendre, et, après plusieurs vaines tentatives, la brise nous poussant, on est obligé de le laisser ; à quatre milles de distance nous entendons ses hurlements, et, le sort de la pauvre bête n'étant que trop certain, ses cris plaintifs jettent sur toute la soirée un voile de tristesse ; on le voit toute la nuit restant à la même place, où il mourra de faim, et il est impossible de ne pas avoir pitié de lui ; mais les Américains, derrière nous, n'ont pu davantage le décider à venir. Le docteur Kane a cependant une chienne plus intelligente que les autres chiens esquimaux ; mais il la nourrit lui-même, et, je le dis à la honte de l'espèce, sans être calomniateur, je crains que le siège de la reconnaissance gise chez ces animaux dans l'estomac plutôt que dans le cœur.

Notre pigeon a encore été lâché aujourd'hui, et recueilli de nouveau. Je suis allé avec le docteur Kane pour chasser deux

phoques; mais ils ont plongé à trop grande distance. Cette chasse n'est pas sans danger à cause de la glace qui est souvent pleine de crevasses recouvertes de neige. Il est bon d'avoir un bâton ou au moins de tenir son fusil horizontalement. Nous n'avons pu examiner les trous, qui sont assez curieusement faits avec les dents du phoque et toujours de dessous; ils ne peuvent les faire de dessus et sont souvent pris de cette façon, la glace se formant quelquefois très vite : ils se prélassent voluptueusement au soleil et il faut les plus grandes précautions pour les approcher. Les Esquimaux, pour lesquels ce n'est pas un plaisir, mais une nécessité, passent quelquefois des demi-journées rampant sur le ventre, et restant immobiles quand l'attention de l'animal est appelée vers eux.

20 JUILLET. — Beau temps. Nous continuons notre opération de halage quand l'ouverture des glaces le permet : à une distance de plus de huit milles nous entendons encore les hurlements de notre pauvre chien; nous regrettons presque de ne pas l'avoir tué: dans cette vaste solitude si peuplée d'icebergs, si silencieuse, le son se transmet à de plus grandes distances encore.

21 JUILLET. — J'ai vu à bord du *Rescue* une dent d'unicorne longue de quatre pieds; le docteur Kane en a une de neuf pieds. L'animal en a deux, mais l'une semble croître aux dépens de l'autre.

A bord des Américains, je trouve des compatriotes, les deux cuisiniers et le maître d'hôtel; l'un des cuisiniers a été tirailleur de Vincennes, et soldat au siège de Rome. Décidément, et tout en ayant le plus grand respect pour ces diverses professions, on doit croire que nous sommes une nation de cuisiniers, de tailleurs et de coiffeurs. Je ne puis que prodiguer du reste des éloges au savoir-faire de nos artistes, qui me font trouver délicieuses les grillades de phoque et le rôti de renne.

Hier nous avons laissé passer la journée du dimanche sans prière, parce que nous étions occupés à un travail incessant, et

M. Kennedy déclare aux hommes que, s'il se fût agi d'une entreprise commerciale, il aurait arrêté notre besogne, mais que, dans une œuvre de charité, il ne peut y avoir de retard; et je suis bien sûr que ce qu'il dit il l'eût fait.

Nous sommes séparés pour quelque temps des Américains, et, à deux heures du matin, je reconduis le docteur Kane à son bord, tout triste de cette séparation. Notre équipage regrettera sans doute aussi beaucoup sa présence, car, depuis que nous nous sommes joints, nous avons continuellement travaillé en commun, jour et nuit, nous assistant réciproquement.

22 JUILLET. — Je suis agréablement surpris à mon réveil de trouver les Américains de nouveau près de nous, et nous aidant, comme toujours, à nous frayer la route entre deux floes; services mutuels, du reste. Les environs de la pointe Wilcox et le Pain-de-Sucre offrent plusieurs baies qui paraissent profondes; quelques pointes de terre semblent être des îles. Ces roches sont couvertes d'une glace polie qui semble s'attacher de préférence sur les surfaces exposées au nord. Dans le fond et au-dessus de toutes terres, j'ai toujours remarqué, depuis Upper-navik, d'immenses plaines que l'on me dit être des glaciers. Les vents plus chauds du sud dissipent les neiges; nous sommes entourés d'icebergs plus gros que jamais; j'essaye de les compter du haut de la hune, et je pourrais donner un nombre impair comme preuve de ma véracité, mais j'aime mieux dire qu'il y en a plus de deux cents en vue.

23 JUILLET. — En face du *Devils-Thumb*, toujours en compagnie, nous préparons deux autres pigeons avec une notice sur les plumes des ailes. *C. Riley* (traces authentiques de sir John Franklin, cap Riley); et nous cousons à chaque patte l'avis suivant :

« PRINCE-ALBERT, 23 juillet 51. — Au large du *Pouce du Diable*, tous bien; en compagnie avec les Américains; ils ont été jetés par les packs de glace du canal Wellington jusqu'au cap Walsingham; maintenant on retourne sur le terrain des recher-

ce¹a peut être dangereux quelquefois à cause des brumes qui s'élèvent tout d'un coup. Il est bon d'être muni d'une boussole de poche.

Un ours blanc a paru dans le lointain, mais le bruit des coups de fusil l'a effrayé. A mon tour j'ai été pris non pour un daim, mais pour un phoque; heureusement que la distance me préservait de toute attaque.

Il y a aujourd'hui six ans qu'on n'a pas de nouvelles directes de sir J. Franklin.

27 JUILLET. — Pendant mon quart, les floes s'ouvrent, et nous nous halons à peu près une longueur de deux milles, mais à quatre heures nous arrivons devant une barrière ou plutôt une barricade d'icebergs, et M. Leask, après avoir examiné le floe d'en haut, déclare qu'il ne croit pas à la possibilité du passage, et que nous aurons à tenter le passage par le pack. Nous sommes entourés de tous côtés, et notre position peut se résumer ainsi : icebergs devant et derrière, icebergs à droite et à gauche. Nos hommes ne sont plus aussi disposés à aider les Américains que dans le commencement, parce qu'ils ne font rien eux-mêmes et ont dit à nos matelots que, quoi qu'on fit, à moins que les bâtiments n'allassent à la voile, ils ne les haleraient pas, tant ils sont effrayés d'avoir à passer un autre hiver là-bas. Les officiers sont assez ennuyés de ne pouvoir compter sur leurs équipages, et je crois que cela contribue à leur faire désirer le retour. Un des motifs de plainte des matelots américains est qu'ils n'ont que la paye ordinaire, tandis que tous les autres navires ont double paye.

M. Leask veut décidément renoncer au passage du nord et tenter celui du sud ou plutôt de l'ouest. M. de Haven me dit qu'il est ébranlé. S'il eût été seul, il n'eût pas eu le moindre doute, car, pour lui, il n'y a pas lieu de désespérer, puisqu'on ne lui donne point de bonnes raisons, et il se décide à persister. M. Leask consent à prolonger l'expérience, et nous entrons dans un passage où nous sommes bientôt arrêtés. Notre journée se

passé en tristes adieux et en préparatifs de séparation qui pour moi sont pénibles. Hélas! c'est là le véritable chagrin : s'être connu pour se quitter, et, comme Tantale, lorsqu'on étend la main, voir tout disparaître et s'enfuir. M. Kennedy me fait des remontrances, parce que, me dit-il, je devrais être reconnaissant du plaisir que j'ai eu, et ne pas murmurer contre la privation : c'est très vrai, il est très certain que si je n'avais pas eu le plaisir de la rencontre, je ne regretterais pas l'absence, mais donnez donc raison à la tête contre le cœur!

Chose inconstante que la glace! ce matin pas d'apparence d'un passage; à deux heures nous filons vent arrière, puis une barrière nouvelle nous arrête. Le *Rescue* et l'*Advance* ne pouvant traverser un passage que nous avons pris cinq minutes auparavant, ils sont pincés au milieu de lourdes glaces. Le temps se charge; on démonte le gouvernail. Un ours rôde auprès d'un phoque étendu sur la glace, et tourne autour de lui, rétrécissant toujours le cercle; mais, lorsqu'il s'élançe, le phoque a disparu.

Plusieurs officiers américains sont venus ce matin à notre service religieux avec quelques-uns de leurs hommes; le pauvre M. Kennedy était tout ému lorsqu'il adressait à Dieu des prières pour ceux que nous allons quitter, peut-être pour toujours. A onze heures du soir nous sommes nous-mêmes parfaitement pris dans les glaces, et ce qui, il y a une demi-heure, était une assez grande étendue d'eau libre, est maintenant un vaste champ de glace. Poussé par le vent du large, le floe de dehors marche à la rencontre du floe qui vient de terre; les deux adversaires se rencontrent, le plus faible, brisé par l'autre, semble se replier sur lui-même, ce qui était horizontal se redresse comme le serpent que l'on a frappé, et ses débris, s'abattant ainsi qu'un château de cartes, tracent un long remblai partout où l'action a eu lieu; puis entre les deux nous voyons ces débris s'accumuler autour de nous et monter, monter, jusques à quand?

28 JUILLET. — Quand je reprends le quart à quatre heures du matin, ce n'est plus le *Rescue*, mais l'*Advance* qui est embar-

rassée; elle est à environ trois encâblures de nous. Ses matelots ont été occupés sur la glace tout le quart de minuit à quatre heures, sans doute pour couper la glace autour d'eux. Quant à nous, nous avons amené le canot de dessous le vent afin de n'avoir pas à l'amener au milieu des glaces mobiles, et de le tenir plus sous la main; nous sommes heureusement à bonne distance des icebergs, et les floes ne sont pas trop chargés.

Aujourd'hui a lieu une éclipse de soleil du spectacle de laquelle nous sommes privés à cause de la pluie continuelle et de l'épais brouillard qui nous entoure. Fatigué par les veilles de la nuit précédente, je me suis jeté un instant sur mon lit, et bientôt je rêve de la France, de la chère France : je me demande dans mon rêve si je suis bien en France en effet, et le doute ne m'est plus permis, car des sons bien connus se font entendre; je ne me trompe pas, c'est le refrain si souvent souillé par la boue de la rue, c'est la *Marseillaise!* Plus de doute, je suis réellement en France, et les bruits extérieurs qui frappent mon sommeil s'expliquent au gré de cette faculté organisatrice qui crée les rêves, lorsque, ma porte s'ouvrant, des flots de lumière me rappellent à la réalité, car je suis bel et bien dans la baie de Baffin, et ma vision s'explique par le fait qu'on a monté l'orgue donné par le prince Albert, et que, pour me faire honneur et par une intention de galanterie, on a, en même temps que le *God save the Queen*, mis la *Marseillaise* et la *Parisienne* dans le catalogue des morceaux que M. Smith, avec son habileté ordinaire, a su trouver le moyen de jouer, bien que l'instrument soit incomplet.

29 JUILLET. — Le vent s'est un peu calmé, mais nous ne pouvons bouger. N'est-ce point désespérant de se voir ainsi retenu, enclavé, surtout lorsqu'on songe aux pressants besoins des malheureux que nous allons secourir? Que n'ai-je des ailes? Si on avait su en 1849 ce que l'on sait maintenant, les recherches faites depuis cette époque auraient pu se diriger peut-être sur une même ligne, au lieu d'être éparpillées dans un rayon

nécessairement assez vaste. — C'est dans la glace surtout que l'on peut dire que les jours se suivent et ne se ressemblent pas : hier un temps menaçant, ce matin un temps superbe. A dix heures, en laissant le quart, au lieu d'aller me coucher, je réveille M. Kennedy, et nous allons courir sur la glace, poursuivant un troupeau de narvals qui se trouvent sur les quelques nappes d'eau qui séparent les floes, faisant retentir au milieu de cette solitude leur souffle puissant comme celui d'un tuyau d'orgue. Le soleil se venge de l'éclipse d'hier et prend sa revanche : il dore de reflets les montagnes de glace qui nous entourent et brillent comme une cuirasse; on dirait d'une mer de glaciers montrant leur surface dorée comme les épis mûrs d'un champ de blé; il y a un charme tout particulier dans l'éclat de cette lumière presque sans chaleur. Quel plaisir de courir ainsi sur cette croûte de glace qui craque sous nos pas et peut s'entr'ouvrir! Il y a là plus de poésie que sur l'enveloppe brûlante des laves d'un volcan! Quel pinceau pourrait reproduire les mille beautés du soleil se jouant au milieu des glaces? N'est-ce pas le plus impossible défi jeté par la nature aux forces humaines? Quelle plume peut dire les mille sensations par lesquelles passent et l'intelligence et le cœur, devant ces merveilles? Que Pégase est empêtré, surtout pour une pauvre main plus habituée à emboucher le porte-voix que la trompette des muses, et que je regrette mon impuissance, chaque jour, à chaque instant, dans cet océan d'impressions! Examinez, détaillez, quelque soin que vous mettiez à contempler ce spectacle, vous y trouverez toujours, à un nouvel examen, des choses nouvelles oubliées dans une première inspection. Dans la journée nous allons voir où en sont les Américains. Les floes, naguère si unis, si bien lisses et plans, sont craqués partout et, de distance en distance, couverts de hummocks; mais c'est près des deux bricks, que les hummocks ont pris une forme singulière : on dirait les rues d'une ville insurgée, de véritables barricades; seulement les pavés sont gros comme des barriques. — Les deux navires ont été entièrement soulagés, et les glaçons, grimpant comme à l'assaut le long de leurs

murailles, détruisent tout autour d'eux; et, pour ne pas être envahis par ces assaillants d'une nouvelle espèce, les matelots ont été obligés pendant la première nuit de les faire retomber en dehors. Leurs lisses ont été abîmées en plusieurs endroits; des chevilles ont été tordues sous leur massive poulaine. Je ne sais vraiment si le *Prince-Albert* y eût résisté; mais les Américains sont habitués à cela, et n'y font plus attention.

30 JUILLET. — La brise reprend ce matin au nord-est avec une grande force. Le baromètre est descendu à 29° 50 et nous sommes menacés d'une nouvelle épreuve. Après tout, ce n'est point pour nous qu'elle est le plus terrible, car la glace, qui est notre écueil, est aussi notre ressource en cas de danger, et il arrive rarement que l'homme qui ne s'abandonne pas lui-même ne se sauve point; mais je ne puis réfléchir sans tristesse, d'abord à l'impossibilité où nous serions naturellement de faire quoi que ce soit pour ceux que nous allons secourir, puis au coup cruel que cela porterait à la pauvre lady Franklin, dont nous sommes le dernier espoir. Les floes se brisent en craquant contre nos flancs, et il est impossible de fermer l'œil. — Je relis les *Voyages* de sir John Franklin. Quelle admirable simplicité, et que la véritable supériorité se trahit au milieu de ces phrases sans prétention, disant seulement ce que ces hommes éminents ont vu, d'une façon claire et poétique cependant, car ils sont les peintres fidèles de la nature! En lisant ces *Voyages*, comme ceux de Parry, on est pénétré d'une intime confiance, et, sans se rendre compte de ce qu'on éprouve, on est instinctivement porté à les croire; et cependant pas de phrases sonores et ronflantes: des faits à chaque ligne; ce sont des peintres à la façon de Humboldt: on sent ce qu'il y a de substantiel, d'élevé, dans ces narrations, de solide et d'instructif dans ces récits, comme on sent au son que rend un tonneau frappé du doigt s'il est plein ou vide. — A midi le vent se calme, et, après avoir été un peu remués, nous en sommes quittes pour la peur.

31 JUILLET. — Le ciel, beau dans la matinée, se couvre de

nouveau dans la soirée, et le vent reprend avec force ; le baromètre est à 29° 50. M. Leask et tous ceux qui ont quelque expérience de la glace parlent comme d'une sérieuse menace d'être pris ici pour tout l'hiver ; il y a un remarquable abaissement de la température ; il n'y a pas d'ouverture au sud plus qu'au nord, et la seule chance qui nous reste maintenant est de tenter le passage sud. M. Leask l'avait prédit dès le principe ; mais, si nous eussions été arrêtés en tentant une route moins usuelle que celle du nord, nous eussions certainement été blâmés en cas d'insuccès. — J'avoue que cette perspective ne me sourit guère et que je regretterais fort d'avoir à passer inutilement notre hiver loin du terrain de nos opérations. — Vers huit heures un ours s'approche de nous, et nous partons à sa poursuite ; mais les officiers de l'*Advance* et du *Rescue* l'ont vu aussi et sont partis avec leurs chiens ; malheureusement ils sont au vent et l'animal les a bientôt reconnus ; il se dresse sur ses pattes de derrière, flaire, et, dès qu'il a senti des agresseurs, il décampe au galop, s'arrêtant de temps en temps pour flairer de nouveau, et repartant avec toute sa vitesse. — Je parle de le poursuivre ; mais on me dit que c'est parfaitement inutile, que même sur la glace unie comme elle l'est il court beaucoup plus vite que nos plus légers coureurs. Je suis cependant un peu incrédule à ce sujet, mais le docteur Kane m'assure avoir poursuivi un ours blessé à la tête et à l'épaule, après s'être débarrassé de la plus grande partie de ses vêtements, et, bien que courant assez vite, avoir été rapidement distancé.





CHAPITRE SEPTIÈME.

Une chasse à l'ours. — Phénomènes lumineux et acoustiques. — Travaux effectués pour se frayer un passage à travers les blocs de glace. — Une nappe d'eau. — Oiseaux de mer. — Les roches cramoisies. — Chutes abondantes de neige. — Cruelle déception.

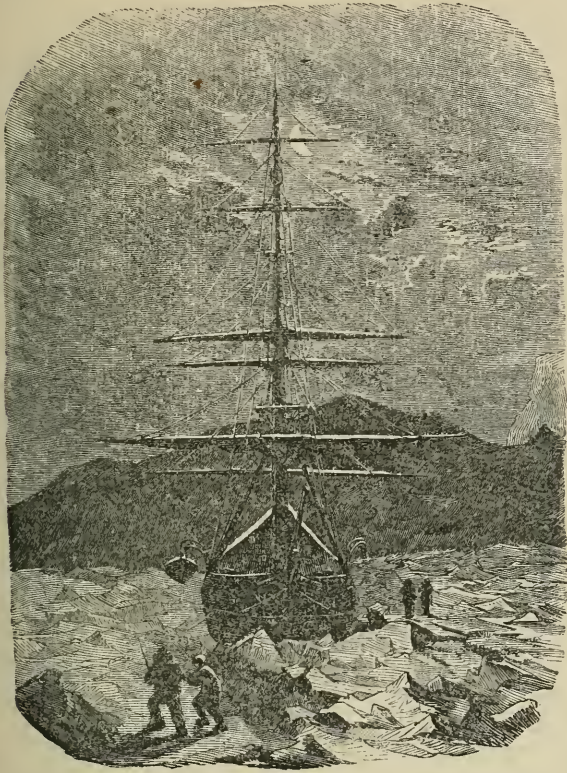
AU 1^{er} août la neige tombe. A huit heures, nous allons nous promener, M. Kennedy, le docteur Kane et moi. Nous sommes bientôt rappelés à bord par le pavillon, et à mi-route nous voyons le docteur courir et un homme laisser le navire d'un pas précipité et nous faire des signes en nous montrant un iceberg. Nous devinons qu'il s'agit d'un ours; fort heureusement nous avons toujours nos fusils et des munitions quand nous allons un peu loin des navires; nous contournons le *berg*¹ et après avoir reconnu l'animal, sous le vent duquel nous sommes, nous nous divisons en deux groupes faisant le tour du berg en sens opposés, afin de le prendre entre deux feux. Je me trouve bientôt séparé de mon partenaire, sautant de glaçons en glaçons, tombant quelquefois dans l'eau, mais y prenant à peine garde, tant je suis surexcité; l'animal regarde nos navires, assis sur son derrière, en aspirant les émanations des bâtiments et en balançant la tête avec un mouvement singulier. Ma foi, j'avoue que le cœur me bat, parce que je me sens très en avant et que M. Kennedy a ma poudrière; mais je me réserve de ne faire feu qu'à la plus petite portée. J'avance toujours; un coup de feu part; c'est M. Kennedy qui, de l'autre côté, et bien que placé plus loin que moi, mais ne nous voyant pas, veut le rabattre sur nous. L'animal se détourne, et je lui

(1) *Berg* : montagne; mont de glace.

envoie ma balle à tout événement. Les deux autres carabines saluent, et la poursuite s'engage. Courant par bonds comme un lévrier, la bête a bientôt augmenté la distance qui nous sépare, bien que nous allions de toute notre vitesse, et nous avons même la honte de reconnaître en arrivant sur ses traces, à la distance respective des empreintes de derrière et de celles de devant, qu'elle ne s'était pas trop pressée. Lorsque nous sommes réunis, ces messieurs déclarent l'avoir vu bondir au moment où je venais de faire feu, deux d'entre eux ont même vu une ache de sang à son côté.

L'ours s'est retiré du reste en boitant, et, disposé comme je le suis, il ne me faut pas de grands efforts pour me persuader que j'en ai la gloire; je demanderais presque un certificat au docteur pour affirmer les chances probables de la mortalité du blessé. Me voilà maintenant convaincu de la rapidité que les ours peuvent donner à leur course; celui-ci est tout jeune, les empreintes ont neuf pouces de long, sans compter les ongles; nous ne trouvons pas de sang sur la neige; mais, après avoir vu la direction qu'il a prise, et malgré un brouillard qui s'élève, nous nous mettons en route, non sans être munis de notre boussole de poche. Quant à moi, je suis trop en veine pour ne pas suivre cet ours jusqu'au pôle nord. Après deux heures de marche nous n'avons pas revu notre bête, et nous tournons notre *destructivisme* contre les phoques. Pour faire un essai, nous nous élançons vers eux en chantant et en criant : deux phoques plongent lorsque nous sommes encore assez loin, mais un bon gros bourgeois de phoque nous attend, et nous laisse approcher très près de lui sans que nous en profitions à temps. L'instinct musical et non pas l'amour du bruit doit être très fort chez eux, et ce dauphin des anciens devait être un phoque vu sur les côtes d'Angleterre. Nous renonçons à la poursuite de notre ours; mais la répétition de nos coups de fusil nous amène à faire des expériences sur les échos des icebergs, remarquables par leur lucidité. Les coups de fusil, répercutés sur les bergs voisins à un mille et plus de distance, sont répétés un grand

nombre de fois. Les grandes surfaces réfléchissantes sont éminemment propres à l'étude des phénomènes lumineux, aussi bien que des phénomènes acoustiques; et, après avoir, comme de vrais enfants, joué avec ces échos, nous faisant répondre les phrases burlesques d'un écolier en vacances, nous admirons les teintes vert d'émeraude du soleil passant entre les fissures



Derrière nous, les blocs de glaces se rapprochent et se joignent. (P. 78.)

du promontoire élevé, et nous les comparons aux teintes chaudes et rougeâtres qu'on trouve sur la feuille de la vigne au mois de septembre. Pour revenir aux échos, il est évident qu'ils doivent se produire dans des conditions particulières, en raison de l'inclinaison des surfaces des bergs sur les couches atmosphériques. Quoi d'étonnant que de pauvres Esquimaux qui n'ont pas eu l'occasion peut-être d'entendre cette reproduction de la voix humaine, et dont les notions se bornent à cet égard au

lointain tonnerre des bergs qui s'écroulent, quoi d'étonnant, dis-je, qu'ils aient cru voir là un signe de la présence des esprits? Toutes les superstitions du vieux temps n'avaient-elles pas pour origine cette ignorance des phénomènes physiques à laquelle nous sommes bien fiers d'opposer aujourd'hui une science relative, que l'avenir jugera peut-être également avec

dédain? Enfin, nous sommes de retour à bord à trois heures et demie du matin, ayant fait près de vingt milles, et harassés de fatigue. Cependant je ne puis fermer l'œil, mes lauriers sans doute m'empêchent de dormir!

2 AOUT. — J'ai rêvé ours toute la nuit, et nous devons aujourd'hui brûler une carcasse de phoque pour attirer notre fugitif, car il est très probable que c'est le même qu'on avait vu jeudi soir. Ce matin seulement je m'aperçois que je me suis foulé un doigt, et un peu endommagé les côtes dans ma course au milieu des hummocks. Dans la soirée, une petite brise du nord au nord-ouest s'étant élevée, des ouvertures se forment au sud de nous, et nous cherchons à les rejoindre; mais nous tombons sur un iceberg.

3 AOUT. — Hier au soir nous poussions vers le sud; mais nous avons dans la matinée d'aujourd'hui une légère brise de nord-ouest, qui bientôt passe au sud, et, après avoir gagné un peu, nous sommes obligés de laisser *culer* pour ne pas être pris entre les floes qui se rapprochent. La neige tombe vers quatre heures, et tout est bien triste dans notre perspective; car, si nous ne pouvons pas avoir un passage à la hauteur de Sandersons Hope, il nous faut, ou hiverner dans le pack, ou retourner en Europe. C'est un violent coup porté à tous nos projets, et l'orgueil que j'éprouvais de notre bonheur exceptionnel fait place aux plus sombres présages. Le *young ice*¹ commence à se former très rapidement; il n'y a que trois nuits que nous observons sa formation, et déjà elle est de six à huit lignes d'épaisseur, et assez résistante pour arrêter d'une manière très sensible la marche du navire. M. Hepburn me dit ce soir qu'il a soixante-deux ans, et sir John Franklin soixante-six à soixante-sept; pauvre bonhomme! Quel dévouement, dans sa position de fortune relative! A son âge, courir après de tels dangers!

(1) *Young ice* ou *Boy ice*, Glace nouvelle.

5 AOUT. — Un autre de nos pigeons a été mangé par les chiens, c'est un de ceux qui étaient marqués. Je ne sais si on renonce à les faire partir ; ils sont tellement habitués aux coups de fusil qu'ils ne s'en effrayent plus, mais on n'a pas mis assez de persistance à les chasser du bord, maintenant surtout que les Américains sont plus loin de nous.

Nous mettons à la voile, nous halant, nous tenant, faisant enfin tout ce que nous pouvons pour nous frayer une route au sud ; mais la mer, partout où l'eau est libre, est recouverte d'une croûte de glace de quelques lignes d'épaisseur, qui est bien brisée par le navire, mais qui arrête entièrement sa vitesse. Je suis tellement fatigué par les travaux corporels d'hier, auxquels tout le monde a dû mettre la main, que je dors quatorze heures de suite, le bon M. Hepburn n'ayant pas voulu qu'on me réveillât. Dans les calmes ou dans les moments de petite vitesse, et pour aider le navire, nous gouvernons avec un long aviron de queue.

6 AOUT. — Nous sommes toujours retenus au même endroit ; tantôt libres de glace dans un rayon de quelques mètres, tantôt serrés entre les mâchoires d'un étau. Je commence à trouver monotone cette étendue de glaces sans interruption, parsemée d'icebergs ; on dirait une vaste prairie après la coupe des foins, lorsqu'ils sont entassés en hautes meules ; l'analogie est frappante quand le soleil, qui ne paraît plus bien haut, projette ses riches couleurs et forme de grandes ombres sur ce champ mouvant auquel les premiers navigateurs ont donné le nom de *field* (plaine) à cause de cela et de bien d'autres raisons sans doute. — Je vais m'exercer à godiller dans le *yoyou*, ce que je fais maintenant aussi bien que qui que ce soit à bord, et un phoque sautant vient tourner autour de moi avec un sans-gêne que j'eusse châtié s'il ne ressemblait tout à fait à un chien qui nage. Je comprends bien qu'on lui donne le nom de chien-marin.

7 AOUT. — Même situation. — Les Américains viennent encore nous voir : eux aussi commencent à perdre espoir. Si

nous devons hiverner dans le pack, ce dont Dieu nous préserve! ce serait un grand confort et une grande distraction que d'être en compagnie; mais il sera assez temps d'y songer si cela arrive; les jours passent, passent, et déjà il est évident que nous ne pourrons, dans tous les cas, rien faire ou peu de chose avant l'hiver.

Nous avons pensé, M. Kennedy et moi, à une manière d'utiliser notre hiver, si nous ne sommes pas pris dans le pack, et si nous ne pouvons avoir le passage au travers : c'est d'aller dans la baie d'Hudson et par Repulse-Bay, de traverser et de venir à Boothia-Felix. Certes cela conviendrait bien mieux aux intérêts et aux vœux de la pauvre lady Franklin.

8 AOUT. — M. Kennedy et moi allons à bord des Américains, attendu qu'il n'y a guère de chance que la glace s'ouvre; ils sont au milieu de blocs de glace, ce qui rend notre excursion assez difficile; il faut sauter de pièce en pièce, et, bien que nous ayons la précaution de sonder le terrain avec nos gaffes, il cède sous mes pieds au moment où je bondis d'un glaçon sur l'autre, et me voilà nageant par 34°, honneur que je ne me serais jamais donné volontairement, mais auquel je cherche à faire la meilleure figure possible, et je suis le premier à rire de mon accident. Comme nous sommes près des navires, je cours dans leur direction afin de ne pas avoir froid, sautant partout, me souciant peu de sauter dans l'eau jusqu'à la ceinture pour abrégé ma course; enfin faisant si bien, que je tombe une deuxième fois dans un trou; mais je suis plus embarrassé pour en sortir que la première fois, attendu que M. Kane est arrivé au-devant de nous, et que j'ai deux individus pour me sauver, chacun d'eux me crochant avec sa gaffe et m'attirant dans sa direction, ce qui fait qu'entre deux gaffes, je reste dans l'eau, me coupant les mains sur la glace et avalant quelques gorgées. Mes grandes bottes ajoutent, en se remplissant, un poids considérable à mes vêtements, mais je m'en tire encore en dépit des efforts que l'on fait en ma faveur. — Stupeur de M. Lowell en

me voyant sauter de nouveau à l'eau. — L'hospitalité américaine a bientôt réparé le dégât.

9 AOUT. — Pluie tout le jour. Des apparences d'ouvertures se montrent, et, pour les rencontrer, nous travaillons depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi; ayant scié une longueur de quarante mètres, nous faisons sauter le reste. Mais, à mesure que nous enlevons les parties qui obstruent notre passage, les deux floes se rapprochent, ce qui arrive très souvent et rend bien défectueux tous les moyens que, loin du champ d'action, on croit si irrésistibles; c'est le supplice de Sisyphe qui voit sa pierre retomber, lorsque après beaucoup de peine il est parvenu à la rouler sur la montagne. Grâce un peu à mon insistance, on est revenu à l'essai des cylindres, qui avaient été déclarés inefficaces, parce que, ainsi que je le supposais, on ne savait pas s'en servir. Des cylindres de trois à quatre livres font craquer la glace dans différentes directions, dans un rayon de vingt à trente pieds, glace épaisse de deux à trois pieds; on avait d'abord percé la glace à la profondeur du cylindre seulement, mais il faut le couler tout à fait en dessous, le mettre en travers du trou au moyen d'un fil de caret, et alors on va rapidement en besogne. Mais, hélas! la nôtre est tout à fait inutile, et nous nous couchons tous bien fatigués et de mauvaise humeur. Remplir un tonneau percé ou rouler une pierre qui retombe, il n'y a qu'à cela que l'on puisse comparer le désappointement de gens qui travaillent huit heures pour rien. Dans la soirée, nous avons un nouveau sujet d'inquiétude : les floes, comme des branches de ciseaux, se rapprochent et nous étreignent, sans que nous y puissions rien faire; nous sommes là, attendant, et ne sachant si notre situation va empirer ou s'améliorer. J'ai vu quelque part qu'un homme enlevé par de mauvais plaisants avait été jugé pour un crime imaginaire, avec toutes les formes habituelles. Condamné à mort par un tribunal pour rire, il passa par toutes les angoisses de l'homme dont la dernière heure a sonné; et, lorsqu'on mit fin à cette

atroce plaisanterie, il avait cessé d'exister. C'est un peu notre position. Dans tous les autres dangers, il y a lutte; lutte ennoblie par les efforts et les combats, rendue plus acharnée par l'espérance du succès ou le désespoir de la défaite; lutte enivrante par toutes ses phases. Mais ici, que faire? comment résister? Poudre à canon, vapeur, inventions dont l'homme fait vanité, tout cela, néant! Ah! la nature ne sent plus battre son cœur dans le sommeil du Nord; c'est l'engrenage impitoyable qui coupe le bras pris dans les dents des roues; le marteau inintelligent de la machine qui écrase avec la même impassibilité, la même indifférence, et le fer mis sur l'enclume, et la tête qui s'y poserait. La nature morale semble avoir abdiqué, il n'y a plus qu'un chaos où tout se heurte confusément et au hasard.

10 AOUT. — Enfin aujourd'hui un passage étroit s'ouvre devant nous, et nous nous empressons de nous y introduire comme un coin; des ancres à glace placées de chaque côté, nous aident à nous frayer une route, et tantôt faisant jouer la mine, tantôt avec la scie, nous arrivons, après douze heures de travail, à avoir fait un mille; mais devant nous une belle nappe d'eau de plusieurs milles nous fait bien vite oublier ces fatigues; je ne croyais pas que la vue de quelques lieues carrées d'eau pure et simple pût faire éprouver autant de plaisir; nous respirons enfin, et nous pouvons revenir à nos projets, nous pourrions accomplir notre mission, objet constant de nos prières. Dans plusieurs endroits on casse la glace en envoyant dessus un canot et six hommes, qui, se tenant sur les bords, le roulent d'un côté et de l'autre.

Nos cylindres sont décidément fort utiles. — Le ciel a pris de l'horizon; nous remarquons sur une hauteur de 10 à 15° de magnifiques teintes orangées particulières à ces hautes latitudes et que Brown a parfaitement reproduites dans ses dessins.

Dans la matinée une baleine s'était montrée près de nous, et, comme nous étions entourés de glace, plusieurs de nos

matelots avaient conclu qu'il devait y avoir de l'eau libre à peu de distance, ce que l'événement a justifié.

11 AOUT. — Est-ce que nous nous serions trop hâtés de chanter victoire? nous passons toute notre journée à courir et examiner les bords de la nappe où nous sommes arrivés avec tant de peine, mais sans y voir d'issue qui nous conduise un peu loin.

Les glaciers n'avaient pas encore été aussi distincts qu'aujourd'hui, et à l'aide d'une longue-vue on peut en admirer presque les détails. Je ne m'étonne plus des erreurs constantes que je commettais jusqu'à présent dans mes appréciations de distances, en lisant dans l'ouvrage de Scoresby sur les contrées polaires ce qu'il dit du Spitzberg, et qui paraît aussi s'appliquer parfaitement aux régions que nous visitons. A une distance de vingt milles, il ne serait pas difficile d'engager une personne étrangère aux régions arctiques, — quelque habile qu'elle fût d'ailleurs à juger des distances en général à terre, — à se rendre à la plage dans un canot, et de lui persuader qu'elle n'en est qu'à une lieue. Cette impression explique en quelque façon ce qui arriva au capitaine danois Mogens Heison, qui, trouvant qu'il ne se rapprochait pas de la terre, bien que son navire marchât, vira de bord, épouvanté, disant qu'il avait été retenu par des roches d'aimant cachées sous l'eau.

12 AOUT. — On a aperçu les Américains, qui ne semblent pas avoir changé de place; nous continuons notre stérile navigation d'hier, sans beaucoup plus d'espoir; quelques phoques, un peu plus audacieux que les autres, se montrent à nous; l'un d'eux est tué; ce succès fait un peu diversion à nos ennuis; et, comme le mendiant de *Gil Blas*, nous sommes une partie de la journée au soleil, le fusil à la main, couchant en joue le moindre glaçon qui fait un mouvement. Toute la journée les glaciers ne cessent de tonner aux alentours. Le soleil indépendamment des effets de la réfraction, devrait se coucher, mais il promène pendant plus d'une heure sur l'horizon un immense globe de feu resplendis-

sant entre des nuages de pourpre et d'or. La lune, qui est pleine depuis hier, se lève, et fait un piteux contraste par la simplicité de son disque d'un rouge pâle; elle semble bien à plaindre. Ma foi, malgré mes bouderies des jours derniers, il m'est impossible de ne pas me réconcilier avec des régions fécondes en spectacles si grandioses. Le soleil, parcourant ainsi l'horizon, est une scène réellement bien frappante; il semble qu'à son lever et à son coucher, cet astre que nous admirons tant condescende à se mettre terre à terre avec nous, frères humains qui n'avons point le regard de l'aigle pour l'admirer dans toute sa gloire du zénith. Ce sont des levers et des couchers de soleil qui durent plus d'une heure.

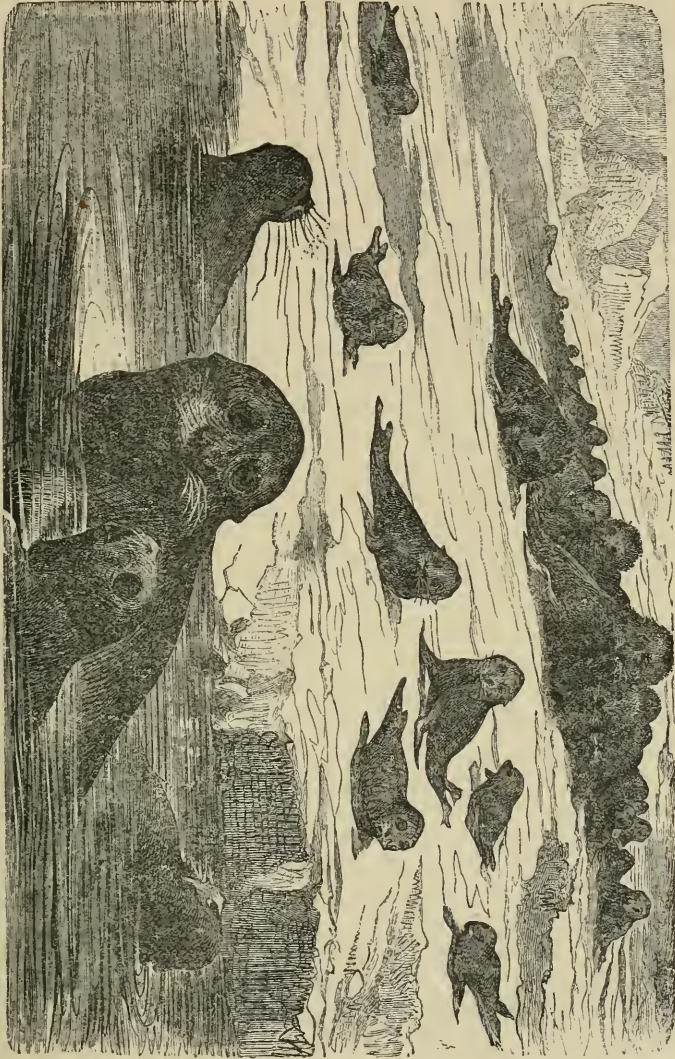
Les Américains semblent dégagés vers minuit. De l'eau devant nous! la fête est complète, et je laisse le pont, bercé par les mille joies de l'espérance, une fois de plus : jusqu'à quand?

13 AOUT. — Légères brises et temps brumeux. Nous avons fait quelques progrès au sud, grâce à des souffles de nord-est et sud-ouest. Vers huit heures, la brume nous force à nous arrêter. Le soleil a dû se coucher entièrement aujourd'hui, mais pour quelques heures seulement; la lune nous eût sans doute empêchés de sentir aussi vivement ce passage à des nuits obscures, mais la brume est cause qu'à minuit il fait noir d'une façon très sensible. Nous avons eu quarante-cinq jours de vingt-quatre heures, nous ne pouvons donc pas nous plaindre, bien que nous eussions pu en avoir davantage dans un lieu plus au nord. C'est là un mauvais pronostic, parce que, lorsqu'il n'y aura pas de lune, notre navigation de nuit sera plus difficile. J'ai remarqué que nos chiens, même à l'époque des jours de vingt-quatre heures, dormaient pendant l'intervalle qui eût dû être la nuit, bien que l'équipage fût également sur le pont à toute heure; peut-être est-ce l'heure des repas qui les éveillait?

15 AOUT. — A minuit, la brume se dissipe, et, par un joli clair de lune, nous appareillons de nouveau. Une légère brise ride à peine les lacs compris entre de gros glaçons; une petite

houle trace autour des grands bergs une mince couronne argentée que nous ne franchissons pas. Le navire, comme un

Les phoques se prélassent avec délices sur la glace. (P. 84.)



fantôme, glisse sans bruit dans les sinueux détours d'un labyrinthe de marbres. Le *gong*¹ chinois, qui appelle les gens de

(1) Sorte de cloche.

quart, trouble seul le sommeil des *rotches*¹ qui nous lancent leurs malédictions avec ce piaulement criard particulier aux oiseaux de mer; ils s'envolent par bandes, effrayés des sons lugubres de notre gong qui les chasse; de même le bourdon d'une vieille cathédrale fait fuir les timides hiboux. La scène n'est point sans poésie; on respire à peine, comme si l'on craignait d'éveiller le génie malfaisant des glaces auquel sa proie va échapper. La neige qui sourit aux rayons du soleil! c'est presque une scène méridionale, c'est l'Arabe couvert d'un blanc burnous, mais nous sommes trop près de ces longs jours d'une lumière qui chauffe le cœur, le contraste est trop frappant entre la lumière dorée du soleil et la lumière argentée de la lune; les pâles rayons se reflètent en vain sur ces masses de glace : ce blanc mat, ce gris de plomb, vous font froid aux os, et ils semblent, à cette odeur de linceul, ressentir les sensations du tombeau et du néant! La brume reprend dans la matinée, et, vers huit heures, on croit reconnaître les îles Brown, ou du moins celles qu'on nomme ainsi; c'est-à-dire que nous avons été portés dans le nord ces jours derniers, plus même que nous n'avions encore été. En effet, le seul vent qui nous ouvre les glaces doit être un vent contraire, lequel détermine également un courant contraire. — Les pauvres Américains ont dû être décidément pris par la gelée de l'avant-dernière nuit. — Nos cordes peuvent à peine passer au travers des rouets, et, chaque fois qu'on manœuvre, des seaux de glaçons tombent sur le pont. La neige tombe à son tour et l'a bientôt couvert.

16 AOUT. — Vers la nuit, on ramasse une gaffe qui semble avoir appartenu aux Américains. Vers six heures, le ciel se dégage, et nous reconnaissons que nous avons en effet été portés dans le nord, car devant nous est le *Pouce-du-Diable*. La jeune glace était toute brisée par le léger vent d'hier, et, pendant que la neige tombait, on pouvait voir se former les *pancakes* ou

(1) Oiseau de mer.

crêpes. La neige, formant un petit cercle de la grosseur d'une cerise, tourne, tourne, s'augmentant sans cesse en diamètre jusqu'à ce qu'elle acquière un ou deux mètres.

17 AOUT. — Très beau temps. La glace est presque toute dissipée le long de terre, et les icebergs du large dont la base ne reposait pas sur la terre ont été chassés dans le nord. Je ne sais plus quelle nation, les Arabes, je crois, comparent l'espérance au lait, parce que, après quelque temps, il devient aigre; c'est bien en effet l'impression que nous en avons conçue. Mais bast! à chaque jour suffit sa peine; et maintenant que notre égoïsme croit n'avoir plus rien à redouter pour lui-même, nos souhaits et nos vœux nous transportent près de nos amis les Américains. Il serait très dangereux pour eux d'hiverner où ils sont; car, abattu et sans courage comme est leur monde, ils perdraient beaucoup d'hommes par le scorbut, et surtout le manque de vigueur morale.

18 AOUT. — Nous avons enfin trouvé une ouverture d'un demi-mille ou d'un mille de large quelquefois, mais en somme très irrégulière, quant à la forme et à la direction; ce n'est point une coupure faite dans le pack, mais le passage existe entre des pièces détachées. Les baleiniers qui vont à la côte ouest remontent toujours aussi fort au nord que la glace le leur permet, puis en suivent les contours et les mouvements.

J'envisage un peu plus tranquillement les conséquences de notre entrée en campagne, maintenant que le danger est passé : 1° rien de fait cette année; 2° impossibilité de rien faire pendant six ou huit mois de l'année prochaine; 3° pas même la consolation d'être en compagnie des Américains; 4° enfin, rien que des dangers fort obscurs et sans gloire, pour beaucoup de tribulations.

Nous perdons ainsi l'occasion de voir les *crimsons cliffs*¹ de sir J. Ross, bien que plusieurs des roches de la baie entre les

(1) *Crimson cliffs*, Les Roches cramoisies.

îles Baffin et la terre offrent, me dit-on, la même apparence. Ces roches ainsi nommées, à cause de la couleur de la couche de neige dont elles sont revêtues, ont occasionné jadis une discussion parmi les savants, qui ne savaient s'ils devaient donner à cette couleur une origine végétale ou animale. Le docteur Kane, qui en emporte un échantillon en bouteille, lui donne une origine végétale. Cette neige fondue a exactement la couleur de l'encre de carmin; elle se trouve aussi du reste dans les Alpes.

Le docteur Kane m'a dit que le scorbut se présentait parfois chez les Esquimaux ou Huskis, ou Yacks, comme on les appelle encore, par suite du peu de variété de leur régime ou alimentation. C'est une terrible maladie, et nous ne négligerons rien pour nous en préserver.

Je constate que la totalité de nos hommes verraient avec le plus grand chagrin des circonstances qui nous forceraient à retourner cette année, parce qu'ils auraient tout juste gagné leurs avances, et qu'ils ont presque tous des dettes contractées pour leur équipement; puis la saison serait perdue pour eux, ils ne pourraient se procurer de l'ouvrage pour l'hiver, presque tous ceux des Shetland et des Orcades ayant des métiers qu'ils exercent dans l'intervalle de leurs voyages de pêche.

19 AOUT. — De la neige depuis hier, qui nous glace jusqu'à la moelle, bien que le thermomètre ne soit qu'à 28°. Nous courons dans le pack tantôt à l'ouest, tantôt au sud, cherchant partout une trouée véritable au milieu de la brume.

Le pauvre M. Kennedy et moi sommes bien tristes, voyant que le temps se passe, et ne sachant trop quelle détermination prendre, car il est peut-être un peu tard pour songer à la baie d'Hudson, et nous aurions près de trois cents lieues pour aller seulement à l'entrée de cette baie. La profonde religion de M. Kennedy le soutient; il pense que si nous ne réussissons pas, Dieu a d'autres desseins, et que tout doit être pour le mieux. Notre impatience après tout n'est peut-être pas raison-

nable, et la vivacité de nos désirs, irritée de nouveau par l'ombre jetée sur nos espérances, nous fait maudire encore plus vivement ces obstacles.

Vers quatre heures de l'après-midi, on aperçoit trois *finners* (poissons énormes qui ressemblent à des baleines.) Les baleiniers du bord signalent cela comme un augure des eaux de l'ouest. Dieu le veuille! M. Leask a dit dès le premier moment que la disposition de l'ouverture du pack dans le sens du nord au sud n'était pas un bon signe.

20 AOUT. — Encore de la neige; mais tout nous est égal maintenant. Nous tenons enfin le passage. Après avoir couru dans l'entrée, assez mal dessinée, mais nous attachant au côté du nord, nous sommes tombés sur une suite de flaques qui s'enchaînent et permettent de nous mener de l'autre côté. Cette dernière navigation est assez difficile et exige une sorte de tact que la pratique seule doit donner, car nous nous mouvons dans le brouillard que la neige épaissit. C'est dans ces moments que le devoir de l'ice-master devient fatigant. Le nôtre n'a point fermé l'œil depuis trente-six heures et ne sera guère délivré que demain; il paraît que les *masters*¹ des baleiniers passent quelquefois deux et trois jours sans repos. M. Leask regrette de n'avoir pas un peu d'eau-de-vie, et je crois que la surexcitation dont on a besoin ne peut être donnée que par ce remède, aux dépens, il est vrai, de la santé à venir.

Le pack s'étend de chaque côté de nous, quelquefois nous pressant de façon à nous laisser à peine un passage, ou s'élargissant de deux à trois milles. Aussi loin que la vue peut aller de la tête du mât, c'est-à-dire, dans les éclaircies, à neuf milles ou trois lieues de chaque côté, s'étend une nappe de glace sans interruption, dont l'éclatante blancheur tranche sur le bleu d'ardoise du ciel. Cette plaine n'est accidentée que par les hummocks ou collines résultant des collisions entre les floes, ou de quelque

(1) Pilotes.

pression éloignée et de rares bergs tout rabougris, tout soufriteux, en comparaison de ceux que nous avons perdus de vue. Pour la première fois je suis obligé depuis longtemps d'allumer une bougie pour lire le thermomètre. Jusqu'à présent la durée du crépuscule et de l'aurore entre le coucher et le lever du soleil nous a donné une clarté suffisante; mais les nuits obscures viennent rapidement. — Nous passons près d'une trace semblable au sillage d'un navire qui y aurait navigué récemment, mais on me dit que c'est un fragment de baleine, dont la substance grasseuse laisse ainsi des marques à la surface en même temps qu'une odeur *sui generis*, et, en effet, une forte odeur de fraîcheur se fait sentir; l'air et l'eau en restent imprégnés plusieurs heures après le passage de ces animaux.

M. Kennedy me dit que quelques jours avant le départ on a su que le capitaine Collinson avait appris par les Esquimaux que quatre blancs s'étaient dirigés de la côte à un établissement russe à deux cents lieues dans l'intérieur, et qu'il avait dépêché deux officiers avec l'ordre de s'assurer du fait. — Nous aurions voulu toucher au cap Warrender, un des points saillants du nord du détroit de Lancaster, mais nous ne pouvons perdre de temps à cela, car une des premières conditions est la sûreté du navire.

Il nous faut aller à l'île de Griffith, et on ne peut s'y rendre qu'avec le bâtiment. Vers midi la glace semble se fermer devant nous. A deux heures la vigie crie : « Une voile en mer ! » Quelles nouvelles allons-nous recevoir? car ce ne peut être qu'un navire du nord, et nous devons être très près des *Western-Water*. — Les baleiniers ne viendraient pas de l'est si loin; enfin nous saurons ce que nous devons faire, si nous ne pouvons toucher à Griffith, ou si nous ne communiquons avec aucun des navires de l'escadre anglaise.

A trois heures nous perçons le passage, c'est-à-dire que le navire, toutes voiles dehors, s'enfonce autant que possible entre deux floes, et à l'aide de cylindres nous faisons le reste. Ce n'est pas un navire que la vigie a vu, mais quelque hummock. Nous

ramassons les lettres que déjà nous préparions. Pauvre mère! quand pourrai-je t'écrire? Nous finissons par être arrêtés, et cela parce qu'un glaçon de quelques pieds nous barre la route, et que, pendant qu'on la déblaye, les floes se sont rejoints par l'autre bout de l'ouverture.

21 AOUT. — Enfin dans la soirée nous avons été capables de reprendre notre course. M. Leask craint d'être allé un peu trop au nord, parce que les floes deviennent plus épais (quatre pieds). On aperçoit une baleine. — Cependant dans la matinée la glace paraît tellement relâchée et morcelée, que nous reprenons courage, et bientôt une légère houle nous annonce que la mer libre n'est pas loin. Le soleil se montre un peu et nous permet de déterminer notre position. Dans l'après-midi le vieil Océan est à pleine vue. Nos embarcations sont amenées pour combattre le calme, notre deuxième ennemi; et nos matelots, auxquels notre satisfaction s'est communiquée, envoient à la paresseuse brise leurs chants joyeux. Les quelques milles que nous avons à faire sont bientôt franchis, grâce au redoublement de leurs efforts, et la petite goélette, chère créature, se redresse dans la houle reconnaissant son élément, comme le chien qui sort de l'eau se secoue en sautant à terre. Jamais le cri de « Terre en vue! » ne m'avait fait autant de plaisir que l'annonce de l'eau en cet instant. Quelques bouteilles d'eau-de-vie ont été mises à bord comme remède, et pour la première fois on en donne à nos matelots, dont cette distribution redouble naturellement la joie. Nous sommes entourés d'oiseaux de mer de toute espèce; nous en tuons quelques-uns. Le fond du ciel est d'un remarquable ton orangé qui apparaît à travers la gaze humide du brouillard. — La baie Possession étant un *rendez-vous* pour presque tous les navires, nous nous y dirigeons, pour voir s'il y a quelque notice.

22 AOUT. — Le pack, dans l'endroit où nous l'avons traversé, avait près de cent vingt milles de large. Après avoir été *antalisés* par le voisinage de la mer, nous prenons enfin nos

ébats; on jette par-dessus le bord plusieurs vessies dans lesquelles se trouvent des billets faisant connaître notre position, des vigies sont envoyées à la tête des mâts pour examiner s'il n'y a pas de navire en vue.

23 AOUT. — L'homme est destiné à n'être jamais content et à toujours désirer quelque chose. Nous devrions peut-être nous estimer heureux d'avoir échappé aux glaces, et nous sommes déjà impatient, parce que la brise qui nous poussait rapidement ce matin est devenue contraire. La hausse du baromètre, dit M. Leask, indique les vents d'ouest et la baisse les vents d'est. Nous rencontrons encore quelques bergs. Nous avons fait et nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir; Dieu fera le reste sans doute! Les vessies sont enduites d'une couche de peinture noire ou de goudron. Il paraît que dans les Shetlands les pêcheurs s'en servent comme de bouées pour leurs filets; mais M. Smith dit qu'elles se pourrissent très vite.



CHAPITRE HUITIÈME.

Arrivée d'une pirogue. — Conversation avec les Esquimaux; nouveaux traits sur les mœurs de ce peuple. — Echanges. — Effet de la musique sur les Esquimaux. — L'homme propose et Dieu dispose. — Amoncellement des glaces : difficultés qu'éprouvent les matelots. — Débarquement. — Foi ardente de M. Kennedy. — Découvertes des hommes de l'équipage. — Dangers qu'ils courent.



LE 24 août à huit heures, nous apercevons la terre, et à quatre heures de l'après-midi nous sommes à l'entrée de la baie de Pond, distante de quinze milles. Tout le sol est couvert de neige. Cette baie est un bon terrain de pêche et

généralement fréquenté par les baleiniers. — Dans la soirée, nous sommes pris par le calme, et le courant nous porte à terre. Vers onze heures du soir, nous entendons crier à quelque distance, et, à notre grande surprise, nous voyons arriver une pirogue que l'obscurité et la houle nous avaient cachée; le cri de reconnaissance est répété par nous, et bientôt un, puis deux, trois et quatre canots sont le long du bord; on amène une embarcation pour leur permettre de grimper sur notre territoire, car ils ne pourraient se dégager de leurs frêles esquifs nullement garantis contre la submersion ou l'immersion; ils sont plus larges que ceux de l'est d'environ deux pieds, quoiqu'ils ne soient pas plus profonds. Notre première question est naturellement s'ils ont vu des navires; ils répondent affirmativement, et, par l'intermédiaire de M. Smith, nous apprenons que la veille ils ont vu deux bâtiments : un de ces hommes dessine avec un morceau de craie deux trois-mâts qu'il fait la tête en bas, paraissant assez satisfait de son œuvre, et y mettant du reste de la conscience, car, ayant fait de petites raies pour indiquer les vergues, il efface celles qu'il avait mises au mât d'artimon, indiquant ainsi que ce sont des barques. Interrogé si ce sont des baleiniers, il répond que non; comme c'est une circonstance importante à vérifier, on revient à la charge, mais sous une forme différente, car les naturels de ce pays sont susceptibles à cet égard; on demande si les navires en question avaient pris beaucoup de baleines, il répond d'un air vexé que non : les habitants ne sont point allés à bord à cause du vent.

Ainsi, en dépit de notre surveillance, nous avons manqué ces deux navires. Que peuvent-ils être? Les navires de Penny sont deux brigs. Il n'y a dans l'escadre que l'*Assistance* et la *Résolue* de trois-mâts. Mais s'il y a des nouvelles importantes à donner, un des vapeurs eût été envoyé, à moins que le capitaine Austin ne renvoie les malades et le capitaine Ommaney, mais il ne renverrait pas les deux gros navires. En admettant que les Esquimaux se trompent ou que nous ne les comprenions pas, ce ne peuvent être des baleiniers, parce qu'ils les auraient vus

remonter la côte en allant, et aucun navire ne peut être venu du nord par l'est cette année. Les baleiniers, me dit M. Leask, ne sont jamais par cette latitude à cette époque de l'année.

Si ce sont des navires de l'escadre, il doit y avoir des dépêches à la baie Possession. Ne pouvant rien tirer de plus des Esquimaux, nous les examinons à loisir, ces sujets sans le savoir de la Grande-Bretagne; plus petits et plus trapus que ceux d'Uppernavik, ils ne dépassent pas quatre pieds dix pouces à cinq pieds. Leurs yeux ne me semblent pas bridés, le teint est moins jaune qu'à Uppernavik, plus rougeâtre : face ronde, joues rebondies, front bas, de grands cheveux plats et d'un noir de corbeau, noués ou coupés sur le devant de la tête, et retombant sur les épaules de chaque côté; peu ou point de barbe, pieds et mains remarquablement petits. Je demande à l'un d'eux la permission de couper une mèche de ses cheveux, concession à laquelle le don de quelques pierres à fusil l'amène bien vite. Assez bien couverts, ils n'ont dans leurs pirogues que leurs lances ou harpons, mais point de peaux à recharger; la vue d'un miroir, d'une poupée, leur arrache un gros rire si franc, si stupide et si naïf, qu'il se communique à tous sur le pont.

Quand, le vocabulaire de Washington en main, on leur lit les phrases qui parlent de deux navires disparus, ils répondent qu'ils le savaient déjà.

Cette nouvelle, du reste, et l'appât d'une récompense sont bien certainement la source de la fable imaginée par eux et répandue par Parker en 1849, et de celle du *Prince-Albert* en 1850. Quand on a vu ces gens-là, qui croirait jamais qu'ils eussent pu massacrer cent trente Européens? Ils sont enchantés des cadeaux gratuits de boîtes de fer-blanc vides. Une lance terminée par une dent de morse me tente, et, malgré mes enchères, je ne puis l'obtenir; je ne sais à quoi attribuer le haut prix qu'y met son propriétaire, lorsque M. Smith me traduit que c'est du manche qu'il ne veut pas se séparer; le manche est en bois, et il ne saurait où en trouver d'autre; quant à l'ivoire, il n'y tient pas. Je remarque en effet que les manches de tous leurs ustensiles de

pêche ont l'apparence de débris de navires flottés sur les glaces, et ce n'est qu'ainsi en effet qu'ils ont du bois. La carcasse de leurs canots est généralement en fanons de baleines. Pauvres, pauvres créatures, dont les besoins sont si restreints, et qui cependant ont tant de difficulté à les satisfaire!

Un coup d'œil jeté sur le pont les a convaincus que nous ne sommes point des baleiniers; ils nous communiquent cette impression, et semblent se demander : Que diable viennent-ils faire ici? Puisque ce n'est pas pour pêcher des baleines, ni des unicornes, ni des phoques, quel motif peut chasser de chez eux des gens qui semblent avoir tout ce qu'il leur faut pour vivre?

Quelques vases de fer-blanc que nous leur donnons portent leur joie à son comble, et font de nous d'excellents amis auxquels ils témoignent leur satisfaction autant que la houle le leur permet, car le mouvement du navire les incommode d'une façon évidente, bien qu'ils doivent être habitués à ce ballonnement dans leurs canots. Leur langue se compose d'une série de sons gutturaux qui la rend très rauque, et ils ne paraissent pas comprendre les signes de tête affirmatifs ou négatifs que comprennent tous les sauvages. Le mot propre *oui* ou *non*, *aap* ou *nama*, est le seul qui parle à leur intelligence. L'un d'eux, voyant M. Kennedy prendre du tabac, en demande, et comme je lui fais signe que ça fait éternuer, il se bourre le nez, et comprend qu'il faut se moucher, ce qu'il exécute avec ses doigts de la façon la plus consciencieuse. Pendant que j'écrivais des notes sur un morceau de papier, l'un d'eux, me prenant peut-être pour un docteur, me fait signe qu'il désire l'avoir, et les autres alors s'approchent pour jouir de la même faveur. Je crois qu'il est très blâmable, peut-être même criminel à un certain point de vue, d'entretenir ou de créer chez ces crédules natures des idées superstitieuses ou fausses; mais il est souvent impossible de résister à leurs désirs si faciles à satisfaire; des allumettes chimiques excitent leur grand étonnement. Je leur donne à chacun un morceau de sucre; après l'avoir goûté, et reconnu sans doute, tous disent : « *Kouna* et *pyraminy*, »

faisant entendre qu'ils le gardent pour leurs femmes et leurs enfants qui dorment là-bas; du moins nous interprétons ainsi leur pantomime de la tête placée sur la main, pantomime commune à tous les peuples. Il y aurait quelque chose de bien mesquin dans tous ces petits triomphes si faciles de la vanité de notre civilisation, si on y mettait le moindre sérieux; mais on est gagné par cette naïve simplicité, et on ne peut s'empêcher de jouir de leur étonnement, sans chercher à leur donner une idée de notre supériorité, qu'ils ne reconnaissent d'ailleurs que dans l'avantage d'avoir du fer et du bois. La pêche a été mauvaise pour eux cette année, disent-ils. Il y a à terre des daims, qu'ils tuent surtout lorsqu'ils passent l'eau à des époques et des flux connus. Je n'ai point remarqué qu'ils l'échassent les objets échangés comme le font ceux de la baie d'Hudson.

25 AOUT. — Nous sommes encore en calme, mais un peu trop loin sans doute pour que nos amis d'hier viennent nous revoir. Je trouve du reste de leur visite un souvenir peu agréable, contre lequel cependant on m'avait bien prévenu. — Je réfléchis à nos nouvelles, et je ne sais qu'en déduire : si c'étaient les navires de sir John!

Je pense que les Esquimaux se sont trompés, et que ce sont les deux brigs de M. Penny, qui ne sait pas où sont les provisions du *North-Star*, et que d'ailleurs ses instructions rappellent au pays cette année de la façon la plus pressante.

Nos chiens sont tout à fait civilisés; ils aboyaient hier après ce costume qu'ils doivent bien connaître cependant. Les naturels ici semblent avoir connaissance de ceux de l'autre côté. Est-ce par les navires ou par tradition?

26 AOUT. — Nous sommes retenus par le calme près du cap Burney, entre la baie de Pond et la baie Possession. Que ne sommes-nous donc au temps où chaque navire aura une machine à vapeur sans avoir besoin de charbon, etc.! Combien nous bénirions le moindre propulseur qui nous donnerait une vitesse d'un nœud seulement!

Voici trois jours que le capitaine Kennedy et moi avons demandé à être réveillés aussitôt que nous serons près de la baie Possession; le désenchantement nous empêche d'admirer ces magnifiques glaciers; ces sortes de vallées remplies de neige jusqu'au faite des blancs pics, et sur lesquelles, lorsqu'elles sont à un niveau inférieur, serpentent des ruisseaux de neige fondue. Vers quatre heures du soir, notre attention est éveillée par un bruit de rames comme dimanche, et, à l'aide de nos longues-vues, nous distinguons trois canots qui se dirigent vers nous; nous continuons notre route, filant deux nœuds, n'ayant pas d'intérêt à communiquer avec eux; mais ils gagnent rapidement sur nous. M. Leask dit qu'il les a vus filer sept nœuds à la pagaie.

L'obstination de leur poursuite nous faisant supposer qu'ils ont peut-être quelque chose à nous transmettre, on met en panne, et bientôt nous reconnaissons nos amis de dimanche. Bien qu'il fût jour, on ne les avait pas vus, et il est intéressant d'observer combien le son se propage rapidement et avec force, car, lorsqu'on les a vus, ils paraissaient à l'horizon du tillac, au-dessus du gouvernail, c'est-à-dire à une hauteur de quinze pieds, et depuis longtemps déjà on les entendait. — Ils apportent à bord des dents d'unicorne, dont l'une, que j'achète pour deux scies, a plus de sept pieds anglais. M. Kranz, dans son *Histoire du Groënland*, dit que ces cornes coûtaient douze cents livres sterling. J'échange également des cercles de barriques, des couteaux, des mouchoirs, pour un arc et des flèches, bien qu'ils fissent des difficultés au commencement, difficultés que le présent des cercles lève de suite. Les daims, disent-ils, sont communs; les questions sur les navires amènent les mêmes réponses que précédemment, et, à un certain nombre de lunes, ajoutent-ils, ils ont vu passer deux navires pris entre les glaces. Veulent-ils parler des Américains? Celui qui a dessiné les navires ayant été interrogé sur la configuration de la côte, la dessine avec une précision qu'il est impossible de ne pas admirer en comparant son dessin à la carte. Le capitaine Parry, du reste,

dans son deuxième voyage, a eu l'occasion de remarquer cette faculté chez eux, et, en particulier chez une femme esquimau appelée Igloolik. Il fait communiquer le passage de Navy-Board avec la baie de Pond, et dit que les narvals font le tour; il dessine leurs campements et représente les narvals par le bruit de leur souffle. Dans la pirogue, ils ont une espèce d'outre formée d'une peau qu'ils remplissent d'air en soufflant dedans; elle se ferme avec un bouchon d'ivoire, et leur sert d'ancre flottante lorsqu'ils sont surpris par le mauvais temps. Ils brûlent de la mousse trempée dans l'huile. Leurs pantalons descendent un peu au-dessous du genou.

Après les avoir bourrés de biscuit, nous leur faisons les honneurs de l'orgue; l'un d'eux, ivre de joie, se livre aux hurlements les plus frénétiques; il saute, se roule, se tord, fait les plus hideuses contorsions, grince des dents, et se laisse retomber comme épuisé par l'excès du plaisir. Le violon qu'ils ont entendu sans doute à bord de quelque baleinier les étonne et les ravit moins; un fusil qu'on leur prête est déchargé plusieurs fois sans effroi, et avec une justesse qui prouve que leur coup d'œil est aiguisé par la nécessité de ne pas perdre leurs flèches. Les pauvres êtres ont le caractère vorace; quand on leur offre quelque chose, ils le prennent et s'en saisissent sans témoigner la moindre reconnaissance.

Ils proposent de venir avec nous au passage de Navy; mais, dans la nuit, le vent s'élève, et nous les renvoyons les mains pleines plutôt que de leur faire courir le risque d'abandonner leurs familles. — La brise se fait, et, en même temps, ce qui arrive toujours dans ces parages, un épais brouillard; il nous faut abandonner le projet d'aller à la baie Possession, en dépit de l'importance que notre relâche pourrait avoir.

Notre conversation revient naturellement sur le bonheur dont peuvent jouir les Esquimaux. Ils sont plus heureux, disent les uns, de n'avoir pas nos besoins, pendant que les autres s'apitoient sur leur sort. Les pauvres Huskis m'entraînent bien loin; mais je n'ai pu voir sans émotion le bon M. Kennedy

priant Dieu de faire descendre les rayons de sa bonté sur ces pauvres païens, qui ne comprenaient pas ce que nous faisons, alors que nous priions pour eux, et venaient chanter au panneau lors de l'hymne du soir.

Lorsqu'ils sont pris entre deux lames, ils tiennent la pagaye horizontale au-dessus de la tête pour que l'eau ne la touche pas, car ces longues embarcations sont très difficiles à gouverner, et ils sont en grand danger, du moment où ils perdent leur sang-froid.

Ils couchent dans une voile sur le pont et, quand ils se lèvent, répandent une odeur infecte. Je leur ai donné des gravures pour les Kounas. Bien qu'ils ne soient pas ichthyophages précisément, mais seulement à moitié, ils doivent avoir beaucoup de maladies cutanées, surtout par suite de leur saleté. L'un d'eux nous montre sur son bras l'empreinte de ses dents. Nous lui demandons s'il avait souffert pendant l'hiver : la perte d'un fils bien-aimé l'a plongé dans une profonde douleur, dont cette mutilation est le témoignage. Le cri du cœur paternel, cet amour, si simplement exprimé, tracé en caractères de sang sur son bras, changèrent complètement la disposition de nos esprits, et ce pauvre sauvage, qu'un instant avant je regardais comme une marionnette, quelque chose d'un peu plus amusant qu'un chien savant, grandit tout à coup à mes yeux, et le caractère d'un père qui pleure m'impose le plus profond respect ; je ne puis m'empêcher de le prendre tout à fait au sérieux.

A cette faculté mécanique d'imitation qu'ils ont à un degré éminent, ils ne joignent sans doute pas la mémoire des mots, car, après de fréquentes relations avec les baleiniers, à peine connaissent-ils les mots *yes* et *no*, bien qu'ils répètent avec une surprenante exactitude les mots prononcés devant eux. Je songe toute la soirée à cette réhabilitation par l'amour paternel. Nous aurions bien voulu les emmener avec nous, mais ils ont leurs familles.

27 AOUT. — Temps couvert et mer très grosse, aussi grosse

que celle que nous avons eue en venant; les lames mesurées ont dix et quinze pieds de hauteur par l'horizon; il nous faut renoncer à aller à la baie Possession. Il paraît que même en calme il y a une forte houle sur la plage, et nous continuons pour Navy-Board, où nous prendrons des provisions; nous tombons soudainement sur un courant de glaçons flottants qui nous force à ralentir; il nous faut, dans la nuit surtout, bien veiller pour ne pas heurter de gros glaçons. Le soleil se couche maintenant à neuf heures environ.

Pauvres Esquimaux! qui se dévouera à vous civiliser? Sur presque toute l'étendue de la côte, les malheureux se trouvent bloqués dans un étroit cordon par la faim et le froid des deux côtés. Quelle noble entreprise que celle de sir John Franklin! Les hommes de ce caractère ont un pouvoir sympathique bien grand sans doute pour faire germer le dévouement partout sous leurs pas! Comme son livre est naïf! comme il dit simplement: « Nous mourions de faim! » et que d'images ne réveillent pas ces simples mots! MM. Parry et Franklin, MM. Arago et de Humboldt, ont bien le même genre, celui de la grandeur de la vérité. — Mes projets du pôle nord continuent de m'occuper; de plus, je veux proposer à M. Kennedy, l'année prochaine, d'examiner (laissant partir le *Prince-Albert*) la côte entre la rivière Coppermine et Boothia-Félix, et de remonter la Coppermine ou la Mackenzie, à l'embouchure desquelles nous nous rendrons avec la chaloupe à vapeur, ou de nous en aller par le détroit de Behring.

28 AOUT. — Grosse houle et calme; temps plus clair. Il faut faire attention pour ne pas se tromper sur la configuration des *inlets* ou plutôt leur aspect de large, car plusieurs fois des glaciers, laissant entre eux de grandes vallées derrière lesquelles se voyaient des pics, m'ont induit en erreur. Sur les distances, le long de la côte, l'œil se trompe encore, à cause de la grande hauteur; on les estime trop petites. — Le gaillard d'avant fait une pétition pour demander « une ration extraordinaire d'eau-



Un explorateur chaussé de snow-shoes. (P. 138.)

de-vie, » bien qu'il ne leur en soit pas dû; mais ils allèguent pour prétexte « que les provisions ne sont pas d'aussi bonne qualité que d'honnêtes marins anglais auraient le droit de l'espérer. » Cette pétition se termine, suivant l'usage, par l'assurance du plus profond respect.

M. Kennedy me demande mon avis, et je pense qu'on peut les satisfaire sans danger : refuser serait nous exposer à de la mauvaise volonté de leur part, bien que je sois convaincu qu'ils ont obéi à un préjugé, car il y a chez eux plus de crainte que de penchant à l'égard des spiritueux.

29 AOUT. — Après avoir perdu de vue les pics de Byam-Martin et la pointe basse du cap Hay, nous sommes pris par une jolie brise et par un épais brouillard, lequel nous fait tomber sur des monceaux de glace énormes; on mét en travers afin d'entrer dans le passage de Navy-Board. Nous avons perdu cinq précieuses heures, et enfin on renonce une fois de plus à ce qu'on s'était proposé; nous faisons route. — Ah! la vapeur, la vapeur! — Dans l'après-midi, calme.

Je crois décidément que s'il y a deux navires de passés, c'est l'*Assistance* et *Résolue*, conduits par le capitaine Ommaney; les steamers ont été laissés derrière; que pensera-t-on au pays en ne nous voyant pas écrire? On nous croira pris de nouveau en compagnie des Américains. D'après M. Leask, trois baleiniers français seulement semblent être jamais venus ici, *Made-moiselle*, *Ville de Dieppe*, *Tourville*.

30 AOUT. — Les Esquimaux garnissent les crêtes de leurs pagayes d'ivoire assez précieux, afin que le bois ne s'en abîme pas, et tout l'or du monde ne vaudrait pas pour eux quelques kilogrammes de fer ou d'acier; c'est l'histoire du coq et de la perle : *un grain de mil ferait bien mieux mon affaire!* Dans la matinée un fort coup de vent se déclare dans l'ouest, et nous sommes bientôt réduits au bas ris, trinquette, petit foc et voile d'étai. La mer est très grosse, les lames ne dépassent cependant pas quinze pieds, ce qui m'étonne, et je crois qu'à moins de

vérification on est souvent porté à s'exagérer leur hauteur.

Notre goélette court et plonge, passant sur ou sous la lame qui balaye souvent notre pont, sautant de l'une à l'autre comme les enfants dans les sillons. Notre compas varie d'une façon remarquable dans le louvoyage, faisant une différence de trois pointes chaque fois qu'elle prend les amures à tribord. Malheureusement, le navire n'a pas été essayé sur les différentes *aires* de vent. Le courant, comme toujours, est dans la direction du vent, et nous rejette en arrière du point où nous étions.

Vers minuit, le temps s'éclaircit, et, pour la première fois, nous voyons quelques étoiles ou planètes. J'ai essayé l'autre jour d'avoir la hauteur des pics de Byam-Martin afin de voir la limite inférieure des neiges perpétuelles, mais le résultat est trop incertain. Les lames roulent de gros glaçons très dangereux et qui nous briseraient comme du verre. Nous avons reconnu les monts Cuningham et cette baie de Croker dont les environs sont bordés d'*inlets*.¹ Ce sont toujours des pics et des glaçons ou de grandes tables blanches sur lesquelles des ruisseaux de neige fondue festonnent leurs gracieux méandres. — Enfin, nous avons raccourci de plus en plus l'échelle de nos désirs ambitieux, puis, plus modestes, nous les bornons aujourd'hui à la stricte nécessité de trouver un port de refuge pour l'hiver. Tout cela sera-t-il en vain? Il y a un an, le *Prince Albert* se trouvait où nous sommes, portant en Angleterre les restes trouvés au cap Riley. Il est bien prouvé que toutes prévisions, tous calculs sont faux, appliqués à ce que l'on pourra ou ne pourra pas faire.

Sir Ed. Parry disait, avec raison, qu'il déplore la nécessité où est l'amirauté de donner des instructions qui devraient se réduire à ceci : « Voilà nos intentions, faites pour le mieux. » Mais à quoi bon se lamenter? peut-être marchions-nous dans une fausse et périlleuse voie dont ces retards nous éloignent.

(1) *Inlet*, Ouvertures béantes, dont on ignore la profondeur. Parfois le mot *inlet* désigne un passage, une voie dans les glaces.

La résignation de la plus humble espérance ne vaut-elle pas les inutiles combats du plus orgueilleux désespoir?

31 AOUT. — Calme. Hélas! que sont devenus nos beaux plans de campagne? c'est à peine si nous pourrions gagner le port Léopold avant que la glace le bloque. L'homme propose et Dieu dispose. Les terres du nord du détroit de Lancaster ont une remarquable apparence à partir de l'ouest de la baie de Croker : ce sont de hautes tables dont le sommet est nivelé d'une façon presque régulière. Les réflexions du soleil sur ces masses couvertes de neige sont tellement bizarres, entremêlées avec les nuages, que nous nous communiquons tous cette même pensée, qu'il n'est pas étonnant que sir James Ross se soit trompé en 1818, car les nuages joignent la terre des deux bords, et il semblerait, en effet, qu'une chaîne de montagnes ferme le détroit à une vingtaine de milles de nous.

1^{er} SEPTEMBRE. — Dans la nuit un nouveau coup de vent se déclare ; mais cette fois-ci c'est de l'est qu'il nous vient et plus fort que le dernier, et comme le temps est très épais, nous courons d'un bord à l'autre du détroit. — Dans la journée, une lame défonce nos parois. Nous rencontrons des glaçons chaque fois que nous sommes près de terre.

2 SEPTEMBRE. — Même temps : vent d'est. Il est alors convenu que l'on louvoiera pour doubler le cap et entrer dans l'inlet. Pour moi, et en cela je suis d'accord avec M. Kennedy, j'aurais voulu qu'on poussât dans l'ouest autant que possible, afin d'hiverner même au port *Winter*; mais il aurait fallu pour cela côtoyer le pack jusqu'à ce qu'on y trouvât une ouverture. Vapeur! vapeur! que ne l'avons-nous à notre secours! Nous sommes obligés d'en venir à embarquer notre canot de tribord. La mer est plus grosse que jamais et lave le pont toutes les cinq minutes.

4 SEPTEMBRE. — L'autre bordée nous amène près du cap Clarence. Le temps est plus clair, la brise plus maniable; et lorsque M. Leask déclare que le port Léopold semble libre,

point n'est besoin de dire notre joie. — Peut-être sont-ils là ces pauvres absents, si longtemps attendus, si longtemps cherchés, peut-être au moins aurons-nous de leurs nouvelles. Cette pensée commune nous anime, et tous les visages sont épanouis. Hélas! notre joie n'est pas longue. En descendant dans le sud, on voit que le port est rempli d'une glace amoncelée sans doute par ces dernières brises d'est : il est même impossible, dit M. Leask, d'y débarquer. La mer est grosse; mais enfin on amène une baleinière, et M. Kennedy et moi nous nous rendons à terre. A une longue distance de la côte se trouve une barrière de glaçons bien plus difficile à franchir qu'un corps solide, parce qu'au moins, une fois débarqués, nous aurions pu halier le canot; mais la houle est excessivement forte, les glaçons se brisent les uns contre les autres comme des galets, et, après avoir fait de vaines tentatives, nous sommes obligés d'y renoncer; nous avons côtoyé cette glace pendant trois heures, de huit heures et demie à onze heures et demie. — Le navire, en panne au vent, vient nous chercher. On voit parfaitement du bord la maison et le fanal laissés par sir James Ross, et c'est le cœur serré par un désappointement de plus que nous remontons à bord. Nous côtoyons la glace au sud dans la direction de Fury-Beach. Une ceinture de petits glaçons, gros comme la tête, précède une barrière plus forte; ils sont serrés les uns contre les autres et n'attendent qu'une gelée un peu vive pour se former en une masse compacte; ils suivent les mouvements et les ondulations de la houle, de manière à donner à cette ceinture l'apparence d'une cotte de mailles.

Les terres de Léopold ressemblent à celles de la baie de Croker : terres à pic, et friables dans les excavations, elles offrent à la neige la facilité de dessiner les plus gracieuses arabesques. — Nous voulions essayer de débarquer là où la glace s'avance le moins; mais elle est brisée, jusqu'au pied des falaises au bas desquelles il n'y a pas de berge, ou du moins elle est également couverte de glace. Si nous pouvons, nous irons à la baie de Brentford ou à la baie Creswell, car tout vaut mieux

pour le succès de l'expédition que d'aller sur la côte est. — A mesure que nous avançons, la côte s'inclinant vers l'ouest, ces rochers, moins échauffés par le vent, sont couverts de neige : on dirait de hautes murailles de neige, si, de loin en loin, une tache noire sur leurs faces perpendiculaires ne disait que la terre est là.

Après avoir descendu la côte jusqu'à quatre à cinq milles au sud de la baie Batty, la glace s'avance de plus en plus dans l'est. Temps brumeux et froid ; nous gouvernons alors une seconde fois sur le port Bowen, à notre grand déplaisir ; bien que nous ayons fait notre plein d'eau en laissant le pack. Tout ce qui est sur le pont est consommé ; il y a bien encore quelques barriques de provisions, mais elles sont fort engagées dans la cale, et, de toute façon, il faut aller près de terre. Le rapport du lieutenant Robinson nous fait connaître une liste de nombreuses provisions à Fury-Beach, qui nous eussent été fort utiles, car je prévois bien que l'année prochaine, ce sera, pour retourner, un prétexte auquel il n'y aura pas de réponse.

5 SEPTEMBRE. — Au point du jour, nous sommes en vue de terre ; nous apercevons un petit monticule au nord-ouest du compas. Je reconnais, en dépit de ce que dit M. Leask, le port Bowen, dans l'île Stony, qui paraît comme une tache sur la pointe nord de la baie. Supposant que nous allons au mouillage, je propose officiellement à M. Kennedy d'aller en canot au port Léopold y chercher le document que nous y pensons trouver ; mais il m'explique son projet, qui est d'attendre que le vent d'est soit passé, et alors, étant sûrs d'un port de retraite en cas de mésaventure, d'essayer de nouveau d'y rentrer avec le navire. Ce point de départ est en effet essentiel pour toute expédition en canots sur Boothia. La côte est, aussi loin que nous pouvons voir au sud, est libre de glace, et contraste avec la côte ouest, car elle ne porte pas non plus la moindre trace de neige, celle-ci n'ayant été *fixée* à l'ouest dans ces derniers jours que par les vents d'est. — Nous nous rendons tous deux, dans un canot, en avant du navire. Sir Edouard Parry l'a dit avec vérité, rien n'est

si triste, nu et désolé, que l'aspect de cette terre, produit de je ne sais quelle formation, mais qui présente un sol friable, recouvert de pierres plates, schisteuses, je crois, qui coupent nos bottes comme du verre : nous examinons la côte avec soin au moyen de nos lorgnettes si commodes dans un canot ; trois *cairns* frappent immédiatement nos yeux ; un sur l'île, un autre sur le North-Hill, un troisième sur le monument et enfin un quatrième à gauche en entrant, sur une montagne. Nous parcourons vainement l'île pour y trouver quelque document laissé par Parry en 1824 et 1825. Un four ou une forge, des débris de clous, de porcelaine, de cordages, et un lambeau de toile, sont les seules traces que nous rencontrions ; les clous sont rouillés, mais la toile reste en parfait état de conservation. — Le navire rentre dans la baie pour faire de l'eau, et, après avoir renvoyé le canot, nous gravissons North-Hill avec la plus grande peine, au milieu de ces pierres qui s'éboulent sous nos pieds, sur une pente rapide où des jambes de montagnards ne seraient pas inutiles. De cette élévation de cinq cents pieds (par comparaison avec la montagne de gauche), nous dominons les alentours, aussi nus que les abords de la baie ; nous voyons les hauts rochers de la côte ouest entourés d'une blanche ligne de glace : des traces sur lesquelles on ne peut se tromper indiquent que le lièvre d'Amérique se trouve assez abondamment ici. Nous fouillons également le *cairn*¹ de cette colline, mais sans plus de succès ; à dix *yards* (verges) environ, quelques pierres peuvent recouvrir des cylindres, mais nous n'avons pas de pioche ni de pelle, et ne pouvons nous assurer que rien n'y est déposé, la terre étant fort dure. Nous redescendons plus rapidement que nous n'étions montés, mais au grand détriment de nos bottes, partie trop précieuse de l'habillement d'un voyageur arctique pour que nous n'y fassions pas la plus grande attention. Nous nous rendons ensuite à l'endroit marqué Observatoire, indiqué par une

(1) *Cairn*, sorte de cachette, élevée au-dessus de terre de quelques centimètres et où les voyageurs déposent des provisions.

tombe d'un matelot qui s'est noyé en 1825. Un léger renflement des pierres indique le contour circulaire de la fosse; à côté nous remarquons quelques traces et deux allées dans la direction du méridien, sans doute pour servir d'indice aux voyageurs.

A notre débarquement, le cœur nous battit : nous pensions avoir reconnu des pas humains, mais leur grandeur démesurée, puis une large empreinte de la forme d'un lit, nous firent un peu plus loin connaître qu'un ours avait passé par là. Quelques os de baleine, des débris de bouteilles, de verres, marquent le passage des Européens. Lors de notre retour, une pièce de corde d'une douzaine de mètres avec la marque du gouvernement est ramassée sur la côte. Pendant que nous étions à l'observatoire, le capitaine, étant allé sur l'île, a fait rouler quelques pierres qui tombent tout au plus de quatre à cinq mètres; mais, répété par l'écho, le son de leur chute est tellement augmenté, que nous croyons d'abord à un éboulement considérable dans la baie. Un corbeau, quelques *dovekies*¹ se laissent approcher de très près, évidemment peu habitués au voisinage de l'homme, généralement si redouté des oiseaux de leur espèce. — Je n'ai jamais été aussi touché que ce matin par l'onction de M. Kennedy à la prière, par la ferveur et la foi avec lesquelles il suppliait Dieu d'inspirer nos décisions, de conduire nos projets; et je vois bien qu'il n'est point de force qu'on ne puise dans une foi si ardente! Quelle limite y a-t-il à l'audace, à ce qu'osera entreprendre le courage d'un homme, non pas persuadé, mais convaincu que ce qu'il fait, Dieu le lui a suggéré et lui permet de le faire?

6 SEPTEMBRE. — A quatre heures du matin, le thermomètre marque 28°, mais la température nous paraît tiède cependant, soit que nous nous habituions au froid ou que réellement l'action calorifique des rayons du soleil soit plus grande ici que dans le sud. Après avoir suivi la côte, admirant les bizarres dessins formés par les projections des rochers, nous arrivons à l'entrée

(1) *Dovekie*, pigeon de mer.

du port Neil, que je ne reconnais que la carte en main, car, bien que ne passant pas à un demi-mille de l'entrée, nous n'apercevons dans le *Gutta-Percha* qu'une mince ligne d'eau ; ce n'est qu'en nous enfonçant dans la baie que nous découvrons le port, dont l'entrée du reste n'a que quatre encâblures ; il est abrité par une pointe qui le masque entièrement, parfaitement défendu contre tous les vents, et n'a que huit encâblures sur sa plus grande longueur ; aussi est-ce là que sir Edouard Parry se retira pour s'y réparer après la perte de la *Furie* ; mais c'est précisément parce que les eaux n'y ressentent point l'influence du vent que la glace s'y forme plus vite, et s'y dissout moins rapidement qu'au port Bowen. Un cairn placé sur le monticule du nord nous paraît pouvoir contenir les cylindres que nous cherchons, et, armés de pinces et de pelles, nous nous y transportons ; mais, après avoir creusé trois pieds, nous trouvons le roc ; rien d'ailleurs qui indique le lieu où pourrait se trouver un document ; peut-être d'ailleurs n'y en a-t-il pas ; n'ayant pas à bord le *Voyage* qui annonce le dépôt des cylindres, nous ne savons à quoi nous en tenir.

Un homme, John Page, y est mort, mais c'est le 29 août 1825, et comme les navires sont partis le 31, on n'a pas eu le temps sans doute de lui faire un tombeau. Au pied de cette colline, comme au temps de Parry, nous trouvons des traces d'Esquimaux, c'est-à-dire des pierres marquant le rond de leur tente, et celles du foyer ; ces lieux n'ont sans doute pas été visités depuis, et c'est une question intéressante que celle de savoir à quelle époque a commencé cette émigration des Esquimaux vers le sud, car les traces de l'île Melville indiquent encore que jadis ils se trouvaient plus au nord que maintenant. Nous observons que la terre se refroidit sensiblement. Pendant notre excursion, l'un de nos hommes était resté en arrière, près du canot, faisant cuire notre frugal déjeuner, et nous nous dirigeâmes du côté de la fumée qui nous servait de boussole ; mais nous remarquâmes que, glissant près de terre, elle suivait le contour de la voie jusqu'à l'angle de la baie, où, recevant la brise, elle s'élevait

perpendiculairement. — Nous avons vu quelques oies, de gros bourgmestres, de jolis pigeons au corps noir, aux pattes d'un rouge de corail. Ces derniers surtout semblent peupler les baies de la côte.



ARAGO. (P. 118.)

Étant sur la colline nord, nous crûmes un moment voir la fumée d'un bateau à vapeur entre l'île Léopold et le cap Clarence; mais, l'ayant vue toujours à la même place, sans avancer dans le vent ou sous le vent, puis chassée avec rapidité

dans le sud-ouest par les vents de nord-est, nous conclûmes que c'était un nuage. Après avoir louvoyé dans le *Gutta-Percha*, qui va assez bien, nous avons rejoint le navire vers une heure.

Je repars presque immédiatement pour recommencer la fatigante ascension de North-Hill, avec les instruments nécessaires, creusant sans plus de succès, hélas! qu'au monument et au tombeau. — Dans la soirée, des hommes de l'équipage ramassent, à l'endroit indiqué sur la carte : *Observatoire*, mais non au tombeau, un écriteau cloué sur une planche, portant le nom d'observatoire; au pied était un cylindre dans lequel est une nouvelle feuille de cuivre, avec les noms de l'*Hécla* et de *Fury*. Nous nous étions obstinés à ne pas voir le monument où il est, et j'aurais dû persister davantage dans ma première idée; je pensais que le tombeau n'était pas l'endroit où l'observatoire s'était trouvé par la différence des relèvements qui m'avait frappé sur la carte.

Quelques mousses, entre autres l'espèce qui a servi de combustible au docteur Rae, croissent entre les pierres; j'ai également ramassé quelques coquilles roulées dans un ruisseau formé par la neige fondue. — J'aurais voulu qu'on essayât immédiatement, soit d'entrer au port Léopold, soit d'y débarquer un canot à la pointe *Waler*, ou dans la petite baie à l'ouest du cap Clarence, pour y avoir au moins des nouvelles; dans quelques jours cette mesure ne sera plus possible.

7 SEPTEMBRE. — Je parierais que c'est en grande partie à cause de la solennité du dimanche que nous ne sommes pas partis aujourd'hui. Cher M. Kennedy! qu'il est bon et consciencieux! il n'est point d'excuse qu'il ne me fasse, parce que j'ai eu l'air offensé de quelques paroles qu'il m'a dites, mais dont je ne lui en voulais certainement pas, quoique sur le moment je les aie relevées un peu vivement. Je suis l'homme de son cœur, dit-il, et il me touche réellement par cette candeur naïve; pauvre homme! qui n'est point de notre temps, et que son

éducation toute primitive a fait trop bon pour conduire des hommes de notre époque!

Le cylindre d'hier était sous un tas de pierres, signalées par un os de baleine; c'est la méthode des Indiens et de la baie d'Hudson. Maintenant on fait un *cairn*, ou une croix, et, soit dans une direction nord et sud, ou le long d'une ligne de pierres, à quelque distance, est enterré le document, que les Esquimaux ne déterreraient jamais, surtout lorsque plusieurs gelées auront passé par-dessus; nous avons partout trouvé la terre gelée à une profondeur de trois à quatre pouces, aussi dure que du silex. — Une tête de renard a été trouvée à terre.

8 SEPTEMBRE. — Nous appareillons avec une petite brise, filant deux à trois nœuds.


Au débouché de la baie, un ours la traverse à la nage; un canot le poursuit, ayant soin de lui couper le passage du côté de la terre, et, après une poursuite acharnée dans laquelle il reçoit cinq balles, quoiqu'il cherche à nous échapper en plongeant de temps en temps, nous avons le plaisir de le hisser à bord. Nous ne pouvons le peser, mais c'est un magnifique animal, presque aussi gros qu'un bœuf. Nos chiens ont une curée, un vrai régal, dont ils semblent bien joyeux, mais dont leur glotonnerie nous fait craindre les conséquences pour eux. — Notre ours n'avait que de l'eau dans l'estomac; cependant il est fort gras et on estime chaque quartier à deux cents livres.





CHAPITRE NEUVIÈME.

Marche pénible du navire entre des montagnes de glaçons. — Conseil tenu par les officiers. — Première expédition dans les terres. — Périlleux voyage à travers la neige. — Nuit passée au fond d'une excavation creusée dans la neige. — Souffrances inouïes endurées par les voyageurs, par suite de l'extrême rigueur du froid. — Inquiétudes et angoisses qui s'ajoutent au malaise physique. — Affreuse alternative. — Explorations. — La prière en commun et son excellente influence sur l'équipage. — Un anniversaire. — Essai d'un traineau.

 E 9 septembre à 4 heures du matin, nous entrons dans des glaces très épaisses, que nous supposons détachées de la terre par les vents de nord-ouest; mais quelques minutes après, la terre se montrant à bonne distance, il devient évident que c'est la glace du détroit de Barrow qui a été amenée ici depuis notre passage par le courant de l'ouest à l'est et les vents d'est. — Les heures me paraissent bien longues pendant notre louvoyage. Le thermomètre a descendu un peu, ce qui, j'espère, présage la continuation des vents d'ouest. Le navire franchit une ligne de glaces à travers laquelle il se fraye lui-même sa route, heurtant un glaçon par-ci, par-là, en brisant d'autres; enfin nous sommes dans un courant d'eau claire, et au moins nous allons approcher du port si nous n'y entrons pas tout à fait; d'ailleurs, je viens de relire nos ouvrages, et je vois que Parry s'est coupé un canal pour prendre ses quartiers d'hiver. A quatre heures, M. Kennedy me dit qu'il lui semble que le port est barré, bien que les abords soient dégagés; après tout, ajoute-t-il, j'ai brûlé mes vaisseaux comme Cortez, et il y a trop de glace derrière nous pour songer à reculer. Il se rend à terre dans un canot, avec des fusées, lanternes, etc. — A sept heures et demie, nous sommes à peine à un demi-mille de terre; une baleine noire passe entre nous et la terre majestueusement et

sans inquiétude, comme si elle savait que nous n'avons point de harpon à lui lancer. Cette sorte de baleine se prend souvent loin de la glace. A huit heures, fatigué par la nuit précédente passée sans sommeil, je me jette sur mon lit à moitié déshabillé, en priant M. Hepburn et le docteur de m'appeler dès qu'il y aura quelque chose de nouveau. — A huit heures un quart, le docteur me dit qu'on appelle tout le monde sur le pont; je monte rapidement; M. Leask me dit d'aller dans la mâture, et de voir l'état de la glace. Le vent est passé du nord-ouest et nord-nord-ouest au nord; la glace, qui à cinq heures laissait un libre passage et à six heures joignait la pointe sud du cap Suppings, est maintenant jointe à la terre au sud de cette pointe; je ne vois point le canot. En descendant, M. Leask me demande mon opinion sur ce qu'il y a à faire. M. Hepburn et moi nous nous sommes communiqué la même pensée, qui est aussi celle de M. Grate, le maître d'équipage, et de tous nos hommes, excepté M. Smith et le docteur, c'est de descendre environ deux milles plus au sud, où la glace nous laisse une ouverture, et de nous tenir alors sur le bord extérieur. — Nous sommes à environ un demi-mille de la terre; la glace est à un quart de mille de l'autre côté, et elle tend à se rapprocher de la terre, sur laquelle elle presserait le navire : c'est ce qui nous force à nous éloigner de l'endroit où nous nous trouvons; si ce n'était que le danger d'être dans le pack, il n'y aurait pas grand mal; mais une des causes de mon anxiété, c'est de savoir si le canot a atteint l'endroit où sont les provisions, et quand il pourra nous rejoindre. Enfin, le voilà arrivé, ce grand moment, et j'espère que Dieu nous aidera! Ne pensant plus au succès, c'est au salut seulement de nos compagnons que je réduis mes vœux! Pauvres parents, chers amis! que votre souvenir me soutienne et me préserve des tentations auxquelles je puis succomber, car, le cas échéant, j'irai aussi loin que possible, et, après cela, si je me trompe, si je perds la confiance que j'ai inspirée, adieu à la vie! Malgré mes observations, on consulta les matelots après les officiers, et vers neuf heures

M. Leask demande que chacun signe une déclaration de son opinion. Je m'oppose à ce qu'on donne de l'eau-de-vie aux hommes, malgré la fatigue de cette nuit.

Si le danger du canot eût été plus imminent, j'aurais conseillé de risquer le navire; car lady Franklin nous a dit, à M. Kennedy et à moi, de ne pas hésiter en pareil cas; mais je ne crois point du tout la situation désespérée. — Aussi, comme nous étions sûrs de perdre le navire sans utilité, il valait mieux ne pas tout risquer. C'est à huit heures et demie que nous avons laissé porter.

10 SEPTEMBRE. — Ne m'étant pas couché, je prends le quart à minuit, allumant toutes les demi-heures un feu de signal. De dix heures et demie à minuit on lance plusieurs fusées, auxquelles MM. Hepburn et Leask voient des réponses à terre. — Il nous semble reconnaître, dans l'obscurité de la nuit qui s'est faite à neuf heures, le port Léopold, et nous voyons la glace qui s'avance très près au sud. Nous nous félicitons de cette heureuse délivrance; mais quelle est notre douleur, à sept heures et demie, quand nous nous apercevons que nous sommes fort au sud de la position que nous pensions occuper! Au lieu d'avancer nous avons reculé pas à pas devant la glace poussée par la brise du nord et sans doute aussi par un courant nord; car cette baleine d'hier remontait la côte vers le nord, et on dit que ces animaux se dirigent toujours contre la marée. M. Leask m'appelle, et, les larmes aux yeux, il me montre que la côte au nord est entourée d'un pack épais, précédé de bancs de glace épaisse, qui gagnent, gagnent toujours au sud. A cinq ou six milles de nous, au nord-est vrai, est une baie que M. Leask prend pour la baie Batty, mais que je suppose être plutôt la baie Elwin, à cause de la distance. Il y a un petit passage contournant un banc qui s'avance au sud de la baie; pris par la glace qui nous entraînera dans le sud, nous ne pourrions être d'aucun secours à nos compagnons séparés de nous. Nous sommes forcés de nous laisser entraîner par la glace

dans le fond du passage. M. Leask me demande ce qu'il faut faire. Mon opinion est que le mieux est de chercher à rentrer dans cette baie, et je l'appuie sur les raisons que j'ai dites tout à l'heure. Je descends prévenir le docteur, M. Hepburn, et M. Smith, dont le frère est dans le canot, et les prie d'examiner par eux-mêmes l'état des choses. — A peine suis-je remonté que M. Leask me rappelle. L'ouverture que j'avais vue conduisant dans la baie Elwin s'est rétrécie de la même façon que celle du port Léopold hier au soir; elle s'étend loin au sud et se rapproche de plus en plus de la terre; le vent est droit nord; la chance sur laquelle je comptais nous est donc enlevée.

« Que faire? me demande M. Leask de nouveau, quel est votre avis! » — Mon avis concorde avec le sien : Si nous sommes entourés de glaces, qui n'offrent d'issue que dans le sud, l'est paraissant pris, les mêmes considérations que ci-dessus m'engagent à chercher au plus vite la baie Batty, bien que cette route nous éloigne de quarante milles de nos pauvres amis. — « Allez en bas, me dit M. Leask, et informez l'équipage. » Je somme les hommes de monter dans la mâture, et tous, même le pauvre M. Smith, que son amour de frère rend plus tenace que les autres, viennent à la même conclusion que nous. Quelle épreuve! Peut-être avoir décidé de la vie ou de la mort de cinq hommes; mais cela d'une manière fatale! Aussi, je me réserve de tenter une expédition par terre ou en canot pour les chercher. — Voici mon espérance : ils auront pu gagner le port Léopold, où sont de nombreuses provisions et des vêtements, et là, M. Kennedy aura immédiatement formé le projet d'hiverner. La direction de leur fusée étant presque au nord, il était difficile de juger leur distance de nous. Nous avons souvent parlé de Fury-Beach; les pensées du capitaine se seront tournées dans ce sens; ses hommes auront vu les mouvements du navire, ou, s'ils ne les ont pas vus, ils les auront devinés par le vent, par l'état de la glace qui ne nous permettait pas de rester à l'est. M. Kennedy aura pensé que nous n'irions pas de nouveau au port Bowen. — M. Leask voulait qu'on se dirigeât sur la baie

Batty, le seul port sûr connu sur cette côte ; mais je lui ai représenté que la rivière de la baie Creswell et la baie de Brentfort offrent des abris suffisants, et je suis décidé à tout faire, même à entrer dans le pack plutôt que d'aller hiverner sur la côte est où nous ne pourrions songer à rien réaliser pour nos chers compagnons.

A huit heures et demie la baie Batty est heureusement dégarnie de glace, et nous y mouillons ; le vent souffle très fort du nord. Par bonheur pour eux, toute la nuit le thermomètre n'a pas été plus bas que 23°, car ils n'ont pas de tente, pas d'aliments dans le canot. Je veux demander à M. Leask un canot et cinq hommes. Je ne sais ce qui adviendra de moi, il y a quarante heures que je n'ai dormi. Ce sont peut-être les dernières lignes que j'écrirai, et j'ai la tête brisée.

A midi et demi, le capitaine Leask m'ayant laissé toute liberté d'action, après avoir délibéré avec les officiers, j'en viens à l'idée d'une expédition par terre, composée de quatre hommes et moi ; les raisons qui rendent ce moyen préférable sont que : 1° il vente coup de vent de nord, et un canot n'arriverait pas ; 2° la baleinière, seul canot que nous ayons à prendre, est une embarcation en bois d'acajou, lourde, pesante, que nous pourrions difficilement manœuvrer, que nous ne pourrions transporter sur la glace quand nous l'aurions rencontrée au sud de la baie Elwin ; dans l'état avancé de la saison le canot peut être pris par le *boy-ice*,¹ et mis ainsi dans l'impossibilité de faire quoi que ce soit. Si nos amis sont sur la glace, comme le pack est déjà devant le port, deux heures après notre mouillage ils dériveront au sud et seront surveillés du bord.

Mais nous considérons comme probable qu'ils ont atteint les provisions du port Léopold, et que l'important est de leur faire savoir où nous sommes.

Je compte que dans trois fois vingt-quatre heures nous pouvons être au port Léopold.

(1) Le *boy-ice*, comme on l'a vu plus haut, est la croûte de glace nouvellement formée.

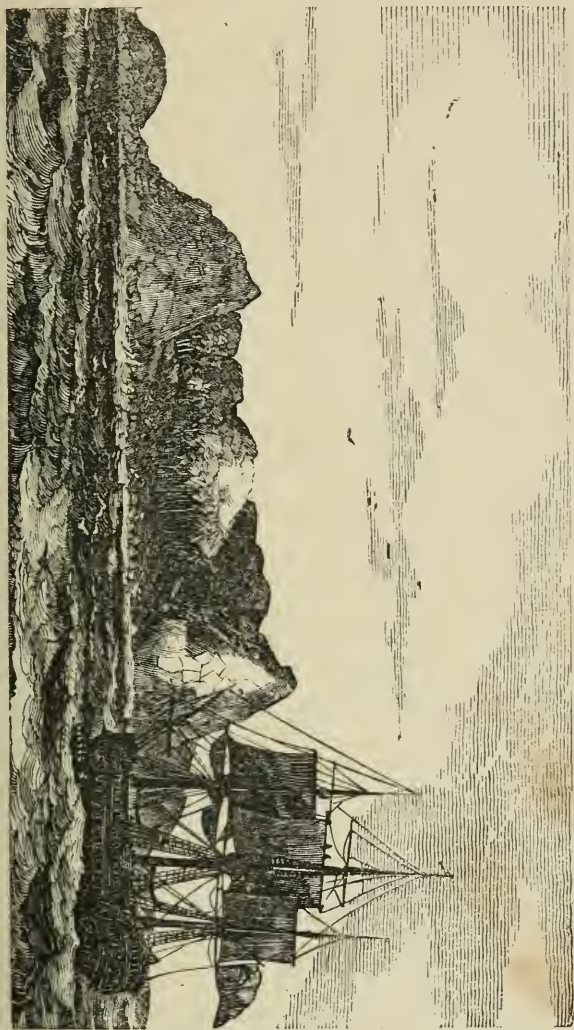
Un pavillon doit être hissé sur un des pics du nord de la baie. Le docteur demande à m'accompagner, mais je suis obligé de le lui refuser, considérant que ses soins peuvent être bien plus

précieux à bord, dans le cas où ils reviendraient par mer, car alors ils seraient exténués et mourants de faim, tandis que s'ils reviennent par terre nous les aurions trouvés au port Léopold.

Je fais prendre à nos hommes douze livres de pemmican chacun, comptant une livre par jour, pour le cas où nous les trouverions en route. Que Dieu bénisse nos efforts! — A deux heures nous devons nous estimer bien heureux d'avoir atteint la baie Batty, car déjà l'entrée en est bar-
rée par de très épais

glaçons. J'aurais bien voulu partir aujourd'hui, mais les hommes sont harassés par les fatigues de la journée et de la nuit d'hier.

Il est convenu que, pendant la nuit, la goélette aura un fanal hissé.



La baleinière est, une embarcation en bois d'acajou. (P. 136.)

J'avais pensé d'abord à prendre mon canot portatif, mais j'ai réfléchi que les cours d'eau que nous pouvons trouver, étant glacés, couperaient le bateau et en rendraient l'usage impossible, et c'est un poids dont nous ne pouvons nous charger qu'avec une chance probable que cela nous soit utile.

14 SEPTEMBRE. — Je suis revenu hier au soir à quatre heures avec mes trois hommes, plus mort que vif, épuisé autant par la fatigue physique que par le découragement moral.

J'avais pensé que le plus petit nombre possible d'hommes devait être éloigné du navire et consenti à une réduction d'un homme. A deux heures du matin, le jeudi 11, nous achevâmes nos préparatifs; MM. J. Smith, Magnus-Mecurrus et W. Millar, trois hommes accoutumés aux durs voyages de la baie d'Hudson, étaient mes compagnons d'expédition; à trois heures et demie, après un coup d'œil jeté du haut de la mâture, nous partîmes par un coup de vent du nord, le thermomètre marquant 21°; un parti de relai de quatre hommes nous accompagna pendant un trajet de six à sept milles; la neige était beaucoup plus épaisse que je ne l'avais pensé; on y enfonçait de plus de six pouces : cela ne nous promettait pas une marche bien rapide; mais, avec l'ardeur qui nous animait, je pensais bien que nous pourrions parvenir au but; je regrettais fort de n'avoir pu emmener nos chiens et le traîneau, mais ils eussent été parfaitement inutiles, attendu que nous n'avions pas de *snow-shoes*;¹ une seule paire, qui m'appartient, est restée à bord. M. Kennedy a donné l'autre au docteur Kane. Vers neuf heures et demie, ayant marché depuis trois heures et demie, nous fîmes halte à un petit lac pour manger un peu; je craignais, d'ailleurs, que le brouillard ne devînt trop épais, puis le vent était passé au sud, et j'avais peur que les hommes qui nous accompagnaient ne perdissent leur trace; en outre, ils n'avaient avec eux qu'une petite quantité de pemmican. A dix heures nous nous sépa-

(1) *Snow-shoes*, Chaussures spéciales pour marcher sur la neige.

râmes, je fis dire au capitaine Leask de ne pas compter sur nous avant une quinzaine, et même de ne pas être trop inquiet, mon intention étant d'hiverner au port Léopold si nous trouvions de trop grandes difficultés pour revenir, ou si quelqu'un de mon parti ou des gens de M. Kennedy était trop malade.

Après avoir dépassé les hautes collines qui bordent la baie au nord, nous étions arrivés à des terres à peu près de niveau, mais couvertes de neige, à l'exception de quelques rares arêtes de collines, que le rayonnement des pierres couvrait de glace, mais sur lesquelles nous marchions pour nous reposer, bien que cela fût assez dangereux. — Aussi souvent que nous le pouvions, nous nous rapprochions de la côte, afin de pouvoir examiner la mer, presque partout couverte d'une glace, que ma lorgnette me faisait juger fort épaisse. Vers cinq heures et demie, nous estimions avoir fait dix-huit milles depuis le matin, et des roches perpendiculaires, à environ sept milles au nord, nous semblèrent être la côte nord de la baie Elwin. Il devint nécessaire de nous arrêter, bien que je me fusse proposé cette baie comme notre premier point d'arrêt. La neige s'était mise à tomber abondamment vers midi, en même temps que s'élevait la brise du sud, et nous en étions couverts; je pensais d'ailleurs imprudent de fatiguer trop les hommes dans une première journée, et puis la neige devenait de plus en plus épaisse à mesure que nous avançons au nord.

Une ravine à quelques milles au sud de la baie Elwin me parut un bon emplacement pour camper; mais les deux murailles en étaient perpendiculaires, et la rapidité avec laquelle le terrain est coupé à angle droit nous mit plusieurs fois en péril. Le vent soufflait avec violence, et la neige, volant en tourbillons, nous aveuglait; le froid était trop intense pour coucher en plein air, et la neige étant très molle, nous mîmes près de trois heures à bâtir une *snow-house*.¹ Mes hommes, gens pleins de cœur et d'expérience, et du courage desquels je ne pouvais douter, me

(1) *Snow-house*, Maison de neige.

déclarèrent qu'il était impossible d'aller plus loin, et que persister était risquer inutilement la vie de tous ; pour moi, soit ignorance ou autre chose, je ne pensais pas que notre position fût aussi mauvaise, bien que l'opinion de M. Smith, dont je connais la tendre amitié pour son frère, m'ébranlât un peu ; je me réservai de prendre une décision le lendemain matin, quand leur fatigue serait dissipée, et nous fîmes un peu de thé au moyen du réchaud à esprit-de-vin. Cette boisson chaude nous ranima beaucoup plus que le pemmican, auquel, par exception, je joignis un peu de biscuit, les hommes en ayant glissé quelques morceaux dans le sac aux provisions, malgré ma défense, parce qu'ils pensaient que, n'étant point accoutumé à ce régime exclusif de viande, je pourrais être incommodé ; plus d'une fois du reste, dans ce court trajet, j'eus à leur savoir gré intérieurement de ces attentions délicates, qui touchent surtout lorsqu'elles viennent de natures à écorces rudes, et la première nuit, étant à moitié endormi, je les vis tour à tour me couvrir, et s'assurer que mes pieds n'étaient point gelés. Une peau de buffle, étendue sur la neige, une autre par-dessus nos vêtements humides, et nos bottes pour oreillers, ne laissèrent point que de nous donner le plus profond sommeil.

Le vendredi matin, rafraîchis par un repos de plusieurs heures, je voulais reprendre notre route ; mais, après avoir examiné les alentours de notre snow-house, je vis que la neige tombée pendant la nuit recouvrait de plusieurs pouces l'empreinte de nos mocassins, un vent froid du nord soulevait des nuages de neige, car la moindre brise sur ces hauteurs occasionne des tourbillons ; et, en dépit de nos résolutions, je vis que lutter contre les éléments nous était impossible, et, le désespoir dans l'âme, il nous fallut reprendre notre route de la veille. Les chaussures de cuir étaient tellement gelées et racornies, que les mocassins ou les bottes d'Esquimaux pouvaient seules être chaussées ; nous enfoncions dans ce terrain mouvant, quelquefois d'un pied ou un pied et demi ; la sueur qui ruisselait sur nos visages était immédiatement congelée ; et, après quatorze

heures de marche, nous nous trouvâmes avoir fait cinq milles; je vis bien que les prédictions de la veille n'étaient point vaines. La quantité d'esprit-de-vin que nous avons prise était très petite, parce que je comptais en trouver au port Léopold, et que, n'ayant jamais essayé notre réchaud avec de la neige, nous n'avions point idée du temps ni de la quantité de combustible dont nous avons besoin. Aussi désirais-je atteindre, avant la nuit, un deuxième lac dont l'eau eût été moins difficile à chauffer; je dus permettre à l'un de nos hommes de laisser derrière quinze livres de pemmican, que nous pourrions reprendre plus tard.

Nous pûmes bâtir une deuxième snow-house un peu plus vite que la veille, la neige étant plus épaisse; nos vêtements étaient imbibés de sueur et de neige fondue, et quand nous nous étendions sur nos peaux de buffle, l'empreinte de nos corps en faisait sortir l'eau de toutes parts; comme la veille, nous nous réchauffâmes par quelques gouttes de thé, qui nous firent grand bien, car la privation d'eau avait été notre plus sensible ennui; et le lendemain, nous pûmes remercier Dieu qu'il n'eût pas fait plus froid; certainement, si la rigueur de l'atmosphère eût été plus violente, nous eussions été gelés. Dans la nuit, nous fûmes obligés de mettre nos bas mouillés sur notre poitrine pour les sécher.

Le samedi matin, voyant combien il était nécessaire d'atteindre le navire avant la nuit, je me décidai à tromper ces pauvres gens sur l'heure, et les fis partir avec un peu moins de repos qu'ils n'eussent désiré sans doute, car un des effets du froid intense est un engourdissement qui paralyse toute énergie. En claquant des dents et en tremblant nous refaisons nos paquets, et je suis obligé de permettre l'abandon d'une quinzaine de livres de pemmican de plus, ainsi que d'une de nos peaux de buffle, et plusieurs autres articles de notre mince bagage. A trois heures, nous atteignîmes les hauteurs près du navire, et notre découragement s'augmenta lorsqu'une réponse négative fut faite à nos demandes par les hommes qui coururent au-devant de

nous. Je m'étais flatté que peut-être le vent du sud aurait ouvert un passage entre le cap Seppings et la pointe Whaler, et que M. Kennedy, dont je connais le courage et l'audace, aurait essayé de remonter jusqu'à nous. C'est sans compter sur le succès que M. Leask avait souscrit à mes vœux; mais qui eût prévu de pareilles difficultés?... Qui peut croire, à moins de l'avoir éprouvé, combien est fatigante, même sans bagages, la marche sur ce terrain qui se dérobe sous vos pas, combien il est impossible à un homme de surmonter les obstacles créés par le vent et la neige, le froid excessif sur une partie du corps, la transpiration sur l'autre, un brouillard qui empêche de voir où l'on se dirige? car on ne peut avoir le compas constamment à la main; et à peine peut-on voir les traces de l'homme qui marche devant soi. J'avais ordonné que chacun de nous marcherait en tête à son tour, afin que ceux qui suivaient évitassent la fatigue de creuser la neige, mais l'amoncellement des neiges rendait souvent cette précaution inutile. Bien que chargé du compas, d'une lorgnette, des ustensiles pour écrire, et de tous les objets pour mon service personnel, moins les provisions, car j'insistais pour partager entièrement les fatigues de notre troupe, je supportais très bien l'épreuve, et les matelots disaient à chaque instant qu'un homme habitué à ce climat n'eût pas fait mieux; mais eussé-je douté de mon inébranlable volonté de faire mon devoir, de mon dévouement à ce pauvre M. Kennedy, de tout ce que peut la volonté d'un homme de cœur, des sentiments de M. Smith et des autres, de leur aptitude à supporter ce qui peut se supporter physiquement; eussé-je douté de tout cela, il me faut me rendre à l'évidence et reconnaître aujourd'hui que si les circonstances nous eussent permis d'aller dix milles plus au nord seulement, nous ne serions jamais revenus; tous les hommes du bord qui avaient appartenu au service de la baie d'Hudson ou possédaient quelque connaissance de ces climats s'accordent à dire la même chose.

J'ai laissé dans nos deux snow-houses un papier indiquant la présence du navire à la baie Batty, bien que j'espère que nos amis ne prendront point ce chemin. Comme aucun Européen

n'a encore visité ces lieux, nous ne connaissions pas les difficultés du voyage, mais j'espère que M. Kennedy les aura vues du premier coup. Je me félicite bien aujourd'hui de n'avoir point accepté les offres dévouées du docteur, et d'avoir laissé notre maître d'équipage à bord. — Aussitôt après mon arrivée, il fut convenu avec le capitaine Leask que le lendemain la goélette appareillerait. Je cherchai alors à trouver dans le sommeil quelques heures de rafraîchissement, car je ne sais si ma tête y résistera. Je suis depuis ces jours derniers tellement bouleversé, qu'il me semble voir un rideau ou un crêpe jeté sur mes idées.

Ce matin, à quatre heures, le capitaine me réveille, et avec M. Hepburn, le docteur, MM. Smith, Anderson et quatre hommes de l'équipage, nous allons dans un canot examiner l'état de la glace en dehors de la baie. Après avoir fait quatre milles dans le canot, et environ huit milles sur une espèce de *beach* formé par la glace de l'année dernière, nous arrivons à un endroit où les faces moins escarpées de la falaise nous permettent de grimper et d'atteindre un point d'où nous découvrons la côte au nord; bien au delà de la baie Elwin, à cinq milles; un pack de glace très épaisse forme une espèce de croissant, dont la pointe sud est à quelque distance de la baie Batty sur la côte, et nous paraît rejoindre au nord le rivage près de la baie Elwin. Le thermomètre est à 20°; toutes les apparences sont de mauvais temps et de neige; sur notre route, nous trouvons la jeune glace formée dans tous les interstices où la brise ne se fait pas sentir. A notre retour à bord, je vois que le capitaine avait jugé les choses de la même façon que nous; l'équipage est appelé, ou du moins ceux qui n'ont pu prendre connaissance de l'état de la glace, et il est reconnu qu'il est impossible de sortir. Alors même que cela eût pu se faire d'ailleurs, c'était infailliblement fixer le navire au milieu du pack, et nous faire perdre la seule chance de rejoindre jamais nos pauvres absents. J'ai toujours engagé le capitaine à appeler l'équipage pour ses décisions, non point tant pour couvrir sa responsabilité, que pour voir si un seul homme trouverait à faire quelque chose de mieux que ce qui était pro-

posé. — Le pauvre M. Leask est plus sensible et plus touché que je ne l'aurais cru, et je ne saurais oublier ses paroles et ses supplications au moment où M. Kennedy laissa le navire.

Je ne puis pas me le cacher, quoi que nous fassions maintenant et quoi que nous eussions fait il y a trois jours, Dieu a décidé de leur sort : s'il n'ont pas atteint la pointe Whaler le mercredi ou le jeudi matin, il sont morts de faim et de froid ; si au contraire, et comme je l'espère encore, Dieu les a épargnés, c'est qu'ils ont atteint le port Léopold, où ils ont un abri, des vêtements et des provisions. Nos efforts ne peuvent plus tendre qu'à une chose : les retrouver le plus tôt possible, afin de nous tirer de l'anxiété où nous sommes sur leur sort, et de celle où les jette sans doute l'ignorance de notre position. Pour le moment, il est impossible d'aller à eux ; mais, aussitôt que le banc de glace sera fixé, je partirai avec des traîneaux, des *snow-shoes*, et nous saurons enfin à quoi nous en tenir.

J'ai demandé aux hommes que nous continuions à avoir les prières et le service comme toujours, afin qu'au retour M. Kennedy ne croie pas que nous avons oublié ses salutaires conseils le lendemain même de son absence ; tous agréent avec le plus grand empressement cette proposition ; et si nous étions destinés à ne plus le revoir, ce serait du moins un hommage payé à sa mémoire et qui conserverait son souvenir plus vivant au milieu de nous. — Mais les sanglots ont interrompu plus d'une fois nos prières. Ah ! pauvre ami, que n'écoutez-vous davantage mes conseils ! J'ai vu aujourd'hui, dans le voyage de sir James Ross, qu'il a trouvé la glace beaucoup plus épaisse ici qu'à aucune partie de la baie de Baffin.

Nous nous occuperons la semaine prochaine de faire des *snow-shoes*, mais j'ai dû renoncer au projet de renouveler notre tentative par terre, la moindre brise occasionnant des tourbillons, les coups de vent communs dans cette saison, l'incertitude du temps, de l'état du terrain entre la baie Elwin et le port Léopold, enfin l'opinion bien prononcée de tous constituant autant d'impossibilités.

Ce pays est bien celui qui donne les plus forts coups de pied à l'orgueil humain. Si le froid venait un peu vite, notre projet pourrait sans doute s'exécuter le mois prochain ; le soleil ne nous laissera pas avant le 10 octobre, et vers cette époque nous aurons la pleine lune. Sur ma demande, il était convenu que dans le cas où la croûte se formerait de façon à empêcher un canot d'aller à terre, mais pas assez épaisse pour nous permettre de passer dessus, des provisions et une tente seraient laissées sur la plage, ainsi que dans le cas fort improbable où le navire serait obligé de dérader. — L'opinion de M. Leask était déjà formée avant d'envoyer le canot, ce qui prouve, ainsi que le disent Parry et les autres, combien les connaissances pratiques sont nécessaires ici plus qu'ailleurs.

Si, le navire étant hors de la baie Batty, le canot n'avait pu toucher au port Léopold et que cette baie fût fermée, quelle eût été notre ressource? Nous risquer à passer sur le pack pour aller à terre, il n'y faut pas songer. Aller au port Bowen? mais tout cela nous empêche plus que jamais de pouvoir leur être bons à quelque chose. Heureusement, l'état de la glace nous a même sauvés de cette affreuse alternative où nous eussions placés notre ardent désir d'un côté, et une triste, mais véritable appréciation des choses de l'autre.

19 SEPTEMBRE. — Depuis dimanche dans l'après-midi, nous avons eu, sans interruption d'un moment, un violent coup de vent de nord-ouest devant lequel nous n'eussions certes pas tenu si nous eussions pu sortir, et qui nous aurait forcés à nous réfugier au port Bowen, ce point que nous devons éviter plus que tout autre (ainsi que toute la côte est). Deux ancres mouillées, les chaînes filées, nos vergues de perroquet et de hune avec leur grément, envoyées en bas, n'ont pas empêché la goélette de fatiguer beaucoup dans ces rafales terribles. — Le thermomètre descendant toutes les nuits à 16° et à 15°, le baromètre à 29,30; mercredi soir, malgré la force de la brise, de larges plaques blanches semblables à des taches d'huile contras-

taient avec les eaux environnantes, parce que la mer n'y brise pas, indices certains d'une gelée générale prochaine; et en effet la brise étant tombée ce matin, toute la rade est couverte d'une épaisse glace de dix-huit lignes; cette feuille de glace est composée de glaçons plus petits imbriqués comme des écailles de poisson, remarquables par leur forme ovale; ces glaçons, chacun de cinq à six pieds de long sur trois à quatre de large, semblent eux-mêmes composés d'éléments plus petits mais ayant sensiblement la même forme, réunis dans l'intervalle compris entre deux lames, pendant le court repos comparatif que leur offre cet abri d'une lame qui s'élève.

Cette croûte blanche n'est point encore assez résistante pour ne pas ressentir les plus légères variations du vent ou de la marée, et les mouvements divers auxquels elle obéit font que les parties plus faibles que les premières exposées à la cause perturbatrice glissent dessus ou dessous les plus fortes, augmentant ainsi l'épaisseur dans cet endroit : c'est ce qui explique, lorsque toute la glace est solide, comment, au lieu d'avoir une surface tout unie, ainsi qu'on serait disposé à le croire, et comme on le voit dans les étangs et les petites rivières, la glace forme une surface inégale, raboteuse et ondulée; dans les endroits parfaitement abrités, où la brise ne se fait pas sentir, elle reste très lisse. La forme ovale dont je parlais tout à l'heure est due sans doute à ce que le vent a soufflé toujours dans la même direction, et aussi à l'impulsion de la marée, car jusqu'à présent tous les glaçons que nous avons remarqués dans les lieux découverts sont parfaitement ronds, tournant entièrement sur eux-mêmes, tandis qu'ici il y a eu un mouvement d'oscillation et non de rotation. Les pièces à eau qui sont sur le pont sont pleines d'une masse solide, et il faut avoir soin d'en retirer une certaine quantité, afin que par la dilatation de l'eau, elles ne viennent point à éclater. Sur ma demande on travaille à confectionner des snow-shoes, Smith taille les bois, pendant que d'autres découpent en minces filets le parchemin qui servira à en former le dessus.

Les incessants tourbillons de neige qui nous coupent la figure, même dans la baie, sur le pont du navire, et la basse température, font que M. Leask et tous les autres nous félicitent à chaque instant d'être ici, et nous témoignent l'inquiétude où notre absence les eût plongés. Ah! si nous avions eu un vapeur, quelle différence!

Pendant mon absence on a visité un cairn de pierres sur la plage nord de la baie, et un autre à l'endroit marqué comme lieu des observations sur la plage sud, mais sans rien trouver; la baie a été également explorée de tous côtés pour voir si on découvrirait quelque source d'eau douce, mais sans résultat; c'est au printemps que la baie a été relevée, et les filets d'eau qui y sont marqués sont sans doute les ruisseaux que forme la fonte des neiges. C'est une contrariété assez vive et qui augmentera notre besogne, en nous obligeant à une plus grande dépense de combustibles; il doit cependant y avoir au fond de la baie quelque rivière où l'on n'a pu pénétrer, la glace barrant le fond des criques. C'est une recherche qu'il n'a pas été possible de faire avec assez de soin.

Plusieurs hommes se sont laissés aller à jurer quelquefois, mais il m'a suffi de prononcer le nom de M. Kennedy pour les rappeler à leur devoir. Comme je le leur ai dit l'autre jour, je ne puis, autant que notre pauvre ami, leur imposer par mes propres vertus. Je ne suis pas meilleur qu'eux, mais c'est par une surveillance réciproque que nous arriverons à nous améliorer. Le lien de la prière en commun n'est pas une simple formalité, mais son caractère officiel doit nous soustraire aux tentations si fréquentes que l'on a de s'oublier. J'ai ordonné que le gong fût sonné d'une façon particulière pour appeler à la prière, et la régularité de cette réunion de famille ne contribuera pas peu à créer chez tous une pieuse habitude d'élévation. Le mode adopté primitivement et que je continue est d'ailleurs indépendant de tout culte particulier : la lecture d'un psaume, d'un chapitre de la Bible, et une prière lue tour à tour dans les livres de chacun de nous, composent nos adorations du matin et du soir. J'évite,

d'ailleurs, avec soin, et suivant ma conviction, de considérer nos pauvres absents dans une position autre que celle de gens qui ont à souffrir beaucoup, mais que nous devons revoir bientôt.

21 et 22 SEPTEMBRE. — Nos espérances ont été vaines, et, pendant ces trois jours, de très fortes brises par rafales détruisent la glace qui se forme avec opiniâtreté dans les intervalles de calme que nous donnent ces grains. Le thermomètre descendant jusqu'à 12°, nous faisons des vœux pour que le froid augmente afin de voir le plus tôt possible le banc épais se former; une partie de l'équipage est entièrement employée à nos snowshoes, besogne qui ne peut malheureusement pas aller très vite; les autres préparent la tente en laine qui doit couvrir le navire, ou des vêtements d'hiver, bottes, etc.; car la plupart d'entre eux sont assez mal pourvus; ils prétendent qu'ils avaient compté trouver tout à bord et que la promesse leur en avait été faite. Quant aux bottes fournies l'an dernier par l'amirauté, M. Leask dit qu'il en avait parlé plusieurs fois à lady Franklin, qui avait donné l'ordre d'en prendre; M. Kennedy l'a sans doute oublié. La tente en laine pour l'hiver répond à un double besoin, parce que, en cas d'incendie, ce qui peut bien arriver dans l'hiver, les tuyaux de toutes les cheminées passant à travers cette tente, la laine en feu s'éteint plus facilement qu'une autre étoffe.

23 SEPTEMBRE. — La baie est couverte de glaçons nouveaux de deux à trois pouces d'épaisseur, qui persistent maintenant en dépit de la brise, et nous pensons que le navire restera désormais dans la position où il se trouve; la tête est tournée à peu près vers le fond de la baie, ce que nous désirions, la brise, ainsi que le remarque Parry, soufflant presque toujours dans une direction parallèle à ces baies ou inlets; j'aurais préféré voir la tête tournée au large, afin d'être mieux en position de sortir au printemps, dans le cas où nous aurions à couper un canal et à le creuser. Cependant c'est un peu moins essentiel pour nous si le navire doit rester jusqu'au retour des voyages d'exploration, parce qu'on attend le moment où une débâcle générale a lieu

dans la baie, ce qui n'était pas le cas des navires allant en découverte, dont le but était de sortir le plus tôt possible.

Je suis aujourd'hui l'objet d'une attention à laquelle je suis bien sensible; la date m'ayant rappelé le jour de naissance de mon père, et l'ayant mentionné tout à fait en l'air, pendant que je suis sur le pont, après dîner, le docteur fait préparer une petite collation, et MM. Leask et Hepburn, à cette occasion, me font part de leurs vœux et de leur amitié pour moi d'une façon qui me fait le plus grand plaisir; par exception à la règle, un verre de grog est bu par nous et par l'équipage, à la santé de ma famille.

24 SEPTEMBRE. — Nous avons observé quelques lueurs que nos hommes de la baie d'Hudson ont prétendue appartenir à l'aurore boréale. Pendant la nuit, un peu avant le crépuscule, on a vu passer un animal qu'on croit être un loup ou un renard; de larges traces d'ours ont aussi été vues sur la neige du côté nord de la baie; nous en avons vu également le dimanche matin 14; mais ce ne peuvent être les mêmes, car elles eussent été recouvertes par la neige. Une barrique à eau a été défoncée par un bout et placée sur l'avant, pas loin des chaudières; on y porte la glace brisée dans les pièces du pont: la température du logement de l'équipage la conserve dans un état un peu plus liquide; de temps en temps, d'ailleurs, on y vide un chaudron d'eau chaude. — Nous vivons en grand sur notre ours du port Bowen, et la chair frite n'en est pas du tout mauvaise; il faut avoir pourtant le plus grand soin de n'y pas laisser le moindre vestige de gras: chaque fois que notre *cook* (cuisinier) néglige un peu cette indispensable précaution, un goût désagréable, un fumet âcre nous en avertissent immédiatement. — L'équipage persiste à n'en point vouloir goûter, à cause des contes de l'un d'eux, qui prétend que des hommes de son navire moururent après avoir mangé de l'ours, mort qu'il faut, sans nul doute, attribuer aux affreuses privations de ces malheureux. Mais, lorsque des préjugés s'enracinent dans la tête d'un matelot, c'est

bien l'endroit que je connaisse d'où l'extirpation est le plus difficile; il est souvent, dans les pays sauvages, tout aussi peu aisé de les empêcher de recueillir les fruits, les coquilles, inconnus et dangereux. Parry dit, dans son voyage au pôle nord, que ses hommes eurent de fortes coliques après avoir mangé de l'ours blanc; mais c'était une indigestion due à la quantité absorbée plutôt qu'à la qualité de la chair.

Les pauvres phoques de la baie se percent de distance en distance des trous que la glace bouche peu de temps après, mais qu'ils repercent aussitôt : il me semble, à la longue-vue, qu'après avoir brisé la glace avec leur tête, s'élevant au-dessus de la surface, ils tournent rapidement sur eux-mêmes, ce qui expliquerait la régularité des trous que nous avons vus cet été; ils adoucissent ainsi avec leurs dos les aspérités des rebords.

Nous ne pouvons insister pour que l'équipage mange de l'ours, puisque nos hommes ont droit à leur ration régulière; mais dans l'hiver on peut en faire une augmentation de ration. Richardson recommande l'usage de cette chair comme plus nourrissante.

25 SEPTEMBRE. — Neige abondante et par grains. — Les collines qui nous environnent sont couronnées d'une sorte de brouillard causé par les tourbillons neigeux dont les flocons pressés viennent nous aveugler sur le pont du navire. — Dans la journée, deux ours paraissent au côté sud de la baie, mais hors de portée; ils cherchent à traverser; mais, la glace n'étant pas assez forte, ils redescendent au sud; par la même raison nous ne pouvons les poursuivre. — Ce n'est point sans frémir que je songe que nous eussions été forcés d'abandonner le canot alors même que nous n'eussions point été au port Léopold, c'est-à-dire dans un lieu où nos pauvres absents ont pu trouver abri et nourriture; il n'y aurait eu alors qu'à prendre conseil de notre désespoir et nous résoudre à périr tous ensemble. Je cherche à présent à me consoler de notre échec en songeant combien nous leur eussions été inutiles pour une assistance efficace, si, contre

toute impossibilité, nous avons réussi dans notre téméraire entreprise, n'ayant aucun moyen de les ramener à bord ; mais, dans ce que j'ai voulu tenter, j'ai pour excuse de cette témérité mon inexpérience, et surtout notre ardent désir de les rejoindre. — Tous ces jours passés, notre grande crainte a été que les glaces chassées de la baie ne nous entraînaient avec elles : ces masses inertes ont une force à laquelle il n'est point d'ancre ni de chaînes qui puissent résister ; c'est une grande considération dans le choix d'un mouillage d'hiver : choisir une anse dont les pointes brisent les bancs glacés de la baie.

26 SEPTEMBRE. — Un pauvre *kittiwake* et une autre espèce de mouette s'abattent près du navire, semblant épuisés par le froid, mais une rafale les enlève malgré eux ; depuis quelques jours nous n'avions pas vu d'oiseaux, et ce sont sans doute les derniers que nous verrons. La glace s'établit d'une façon plus décisive pendant un calme de plusieurs heures, et nous avons enfin, autour de nous, une belle nappe tout unie qui s'étend jusqu'à l'entrée de la baie ; nous y jetons notre meute, toute joyeuse d'une fête à laquelle l'étroit emprisonnement du bord la rend plus sensible ; aussitôt libres, nos chiens poussent une reconnaissance tout le long de la côte, et nous reviennent dans la soirée, haletants, affamés, mais frétilants de plaisir ; ils partagent avec nous le privilège de la chair d'ours dont ils sont très friands, mais les immenses quartiers de viande suspendus à l'arrière du navire ne semblent pas, malgré leur habituelle voracité, entrer en comparaison avec le bonheur d'une course sur la glace. Ce sont déjà des événements dans notre existence d'hiver. — Depuis trois semaines je suis complètement sourd ; mais je ne m'en inquiète pas, ayant passé par l'épreuve autrement redoutable des yeux. Je puis lire et me soucie peu du reste ; je compte bien sur les douces températures pour tout remettre en ordre.

27 SEPTEMBRE. — Coup de vent du nord, pour la première fois tellement fort, que le navire s'incline malgré l'abri des hautes terres situées devant nous, recevant la brise par le travers

et brisant la glace sous le vent, bien qu'elle soit épaisse de cinq à six pouces. Vers dix heures, deux ours, au côté sud de la baie, cherchent, comme ceux des jours précédents, à la traverser; mais ils sont trop près de l'entrée où la glace est plus faible, et ne paraissent pas disposés à se plonger dans l'eau par une température de 16° (environ 9° au-dessous de 0 centigrades); ils y mettent sans doute de la paresse et de l'indolence. Il est remarquable que les sept ours que nous avons vus ou dont nous avons vu les traces, après avoir laissé le port Bowen, se dirigèrent tous vers le Nord. Je pense que c'est parce que dans le détroit du Prince-Régent, le nord étant plus ouvert et le dernier endroit fermé par les glaces, ils recherchent l'eau libre, qui leur offre de meilleures chances de trouver leur nourriture.

Dans l'après-midi, un nouvel ours, probablement un de ceux vus le matin, s'avance délibérément vers le navire, dont il flaire les émanations; tous cachés derrière les bastingages, nous le laissons avancer jusqu'à trente ou quarante mètres, nous félicitant déjà de cette bonne fortune pour nous et pour nos chiens; jamais occasion plus belle; un coup part avant le signal convenu, et, comme un peloton de soldats mal disciplinés, nous faisons tous feu machinalement, mais sans succès. Surpris de pareille réception, l'ours que nous appelions déjà *notre ours*, s'enfuit, se détournant de temps à autre et s'arrêtant pour regarder ce que cela peut être. Nous avons été si franchement maladroits que nous ne pouvons que rire, il n'y a pas à songer d'ailleurs à une poursuite. — Dans la nuit le vent rессouffle de plus belle et les flancs du navire gémissent d'une manière assez inquiétante.

Je considère maintenant comme un devoir d'exemple pour l'équipage d'observer le repos du dimanche, et j'ai résolu de consacrer spécialement ce jour-là à des études religieuses.

29 SEPTEMBRE. — Nous essayons notre traîneau; nos chiens tirent d'une façon satisfaisante, et comme la glace est parfaitement unie, le traîneau glisse avec facilité; mais, pour aller sur a neige, nous serons obligés d'avoir recours à une autre espèce



Les ours se dirigèrent tous vers le Nord. (P. 152.)

dite *plate*; celui-ci repose en effet sur deux châssis verticaux placés un de chaque côté, qui enfonceraient dans la neige. Aujourd'hui, on commence à utiliser ce moyen de transport en allant chercher de la neige pour faire de l'eau. Le thermomètre était à 4° (c'est-à-dire un peu plus de 15° au-dessous de 0 centigrades), ce matin à cinq heures, et dans la cabine du docteur, une des chevilles qui traversent le pont est couronnée d'une croûte de glace, bien qu'elle ne soit pas à deux mètres du poêle. Je me réveille plusieurs fois dans la nuit ayant le nez glacé.

La glace étant assez solide maintenant, à part quelques trous çà et là, je me rends avec le docteur à la pointe nord de la baie pour voir si nos vœux seront bientôt exaucés; mais il n'y a pas encore plus de glace qu'il n'y en avait il y a quinze jours. Chaque brise qui souffle nous fait penser aux souffrances morales de nos amis, sans doute eux-mêmes fort inquiets sur notre sort, et qui de plus, peut-être, ne savent pas s'ils seront délivrés avant le printemps prochain.

Que Dieu ait pitié d'eux et nous fasse bientôt l'instrument de leur délivrance!

On travaille toujours activement à nos préparatifs. Je pense qu'il est de notre devoir de ne partir qu'avec tous les moyens de leur être utiles et de les emporter au besoin, dans le cas où nous les trouverions malades ou fatigués. J'emmènerai le docteur dans cette prévision. J'aurais voulu emporter des snow-shoes pour eux, mais la besogne va trop lentement, n'ayant que deux ou trois hommes véritablement entendus pour cette fabrication. J'exigerai que quatre paires soient faites, et je prendrai seulement des mocassins pour eux. Je tiens à avoir tout cela prêt avant de partir, car si nous venions à échouer dans cette nouvelle entreprise, je craindrais le découragement de nos hommes, et d'être obligé de remettre un troisième essai à une époque éloignée. D'abord il ne s'agit pas d'aller là comme des enfants, ou comme si nous allions simplement nous informer de ce qu'ils sont devenus, mais il faut pouvoir les ramener. Ah! quelle responsabilité morale que celle d'un commandement!



CHAPITRE DIXIÈME.

Intensité du froid; préparatifs pour l'hivernage. — Effets de la neige sous l'influence des fortes gelées. — Description d'un voyage en traineau. — Difficultés de la marche, augmentées par la réfraction de la lumière. — Nouvelle excursion, interrompue par un accident. — Rupture de la glace. — Secours providentiel. — Projet de voyage au port Léopold. — Le départ. — Un matelot disparaît dans une crevasse. — Précautions contre les ours. — Heureuse rencontre. — Joie de l'équipage dont les hommes se trouvent réunis. — Actions de grâces à la Providence.

AUX premiers jours d'octobre nous continuons nos préparatifs pour l'hivernage, en déposant sur la glace nos embarcations, afin de dégager le pont autant que possible. Le docteur commence une distribution régulière de *lime-juice*,¹ comme préservatif du scorbut. Afin de mieux calculer nos chances dans notre expédition, je fais une table du lever et du coucher du soleil; il est effrayant de voir avec quelle rapidité nos jours décroissent. Ah! pourquoi ne suis-je pas allé dans le canot? ou plutôt pourquoi M. Kennedy, par extraordinaire, n'a-t-il pas voulu que je l'accompagnasse ce jour-là? Leurs angoisses ne sont certes pas aussi grandes que les nôtres!

2 OCTOBRE. — On démolit les cloisons de notre salon afin de l'aérer autant que possible et de faire passer au milieu les tuyaux venant du poêle : et, comme il serait impossible de rester à bord sous peine d'y geler, nous examinons l'étendue de nos domaines. Les collines du fond de la baie sont couvertes de mousses et d'un petit arbuste que les gens de la baie d'Hudson appellent *willow*,² mais les branches ne s'en élèvent pas au-dessus

(1) *Lime-juice*, jus de citron.

(2) *Willow*, sorte de saule.

du sol et s'épanouissent en éventail à un pied au plus de la souche principale. De nombreuses traces sur la neige nous indiquent la présence récente de quelque gibier, et, pendant que nous en discutons la forme, si c'est un lièvre ou un renard, deux lièvres blancs partent presque à nos pieds. Le capitaine avait cru qu'un petit lac se trouvait dans les environs, et nous sommes venus avec l'intention d'y placer des lignes de pêche et d'examiner la possibilité d'en tirer quelque eau douce pour le navire ; nous ne sommes donc pas équipés pour la chasse, et c'est là notre seule excuse, car autrement on doit toujours avoir balles et plomb avec soi.

Deux de nous seulement ont des fusils ; aussi un troisième lièvre nous échappe. Après avoir battu les environs sans succès et avoir reconnu qu'il n'y a point de lac, nous revenons sur les bords de la baie, où nous tombons sur une petite bande de perdrix ; nos chasseurs en tuent neuf. Cette perdrix est toute blanche, à l'exception de quelques plumes tachées comme nos perdrix d'Europe ; les pattes sont tout européennes, ou plutôt garnies d'une espèce de duvet qui recouvre entièrement les doigts. Le plumage a un reflet général rosé du plus bel effet. Ces oiseaux, ainsi que les lièvres, sont assez difficiles à chasser, à cause de cette couleur, qui les rend invisibles sur une terre couverte de neige.

3 OCTOBRE. — Nous repartons en traîneau comme la veille, et, pendant que M. Leask tente de nouveau la fortune, je remonte jusqu'au fond de la baie afin de voir si je trouverai quelque source d'eau douce. — Après six ou sept milles j'arrive enfin à un ruisseau dont je perce la glace d'un coup de fusil ; j'y trouve, ainsi que je l'espérais, de l'eau douce ; malheureusement nous n'en pouvons tirer parti, car avant qu'on la touche, l'eau, peu profonde, est glacée entièrement, et la glace reproduit presque les ondulations du fond pendant plus d'un mille, ce qui rend impossible tout moyen de transport : cela est dû à l'action de la marée qui, chaque jour, a détruit les glaçons et les a brisés

en morceaux qui restent fixés sur le fond aussi irrégulièrement que les pierres qui forment en cet endroit le lit de la rivière. Au pied de toutes les collines à pente rapide, sur le bord de la mer, exposées au sud, se trouvent des masses d'une couche épaisse de dix à quinze pieds, dont la création peut s'expliquer ainsi : Les neiges roulent naturellement sur ces collines, s'accumulent au pied, où, fondues par l'action des rayons solaires, elles sont transformées en glace aux premières gelées; la mer, qui baigne la côte, mine lentement la partie inférieure des neiges glacées, qui s'éboulent : plus tard, il ne reste plus que ces épaisses murailles toutes droites. Je suppose que la même chose ne se présente pas sur les collines exposées au nord, parce que, le froid n'ayant pas sur la neige dure le même effet que sur la neige fondante, elle est emportée à l'état de neige par les vagues. Le vent souffle d'ailleurs plus souvent du nord que du sud.

Nous revenons dans la soirée, ayant fait une vingtaine de milles, fort heureux d'avoir notre traîneau, qui nous transporte sur cette glace unie avec une rapidité de quatre milles à l'heure, ayant trois chiens pour trois hommes. Les traîneaux sont faits de la manière suivante : des planches clouées en travers sur deux châssis recourbés en avant, pour qu'ils ne heurtent point contre les inégalités de la glace; à l'arrière sont fixées deux pièces semblables au manche d'une charrue, qui servent à gouverner le traîneau, celui qui conduit les tirant à lui avec plus ou moins de force, suivant la direction où il veut aller. Conduire un traîneau est assez fatigant lorsque les chiens ne sont pas bien dressés, car il faut courir à droite et à gauche pour les remettre dans la voie, ou marcher en avant pour qu'ils suivent la trace. Lorsqu'ils sont exercés, le conducteur peut s'asseoir sur l'avant du traîneau; les chiens, attelés par la poitrine, tirent droit, et reconnaissent par le coup de fouet de quel côté ils doivent diriger leur course.

Nous avons emporté avec nous un grappin pour fixer le traîneau pendant notre absence; mais notre cocher assura que la précaution était inutile; en effet, en vrais chiens d'Esquimaux,

nos coursiers ne bronchèrent pas pendant les sept à huit heures que dura notre absence, et nous les retrouvâmes couchés sur la glace à l'endroit où nous les avons laissés. Les Esquimaux, lorsqu'ils sont à l'affût d'un phoque, par exemple, les laissent toujours derrière et les habituent à cette immobilité. Il arrive bien quelquefois que les chiens affamés profitent de l'absence du maître pour dévorer leurs harnais ou les peaux qui recouvrent le traîneau; mais rien de semblable n'est à craindre avec les nôtres, repus de chair d'ours et gras à en être gênés pour courir.

4 OCTOBRE. — Ce matin, à sept heures, le thermomètre est descendu à zéro (environ — 18° centigrades) : une esparre, placée entre les deux mâts, est assujettie pour supporter la tente d'hiver; des cordes, passant par-dessus le mât d'un bord à l'autre dans des boucles fixées sur les côtés du navire, forment une espèce de charpente pour cette toiture. Notre vinaigre fait éclater les bouteilles et se condense sous forme d'une neige rosée qui a tout le parfum et l'acidité du liquide lui-même. Lorsque nous fumons sur le pont, la vapeur se condense dans le tuyau et s'y change en glace pour peu que l'aspiration discontinue.

L'espèce de cabane bâtie sur le pont au-dessus de l'un des panneaux et l'absence de tous les ustensiles maritimes qui s'y trouvaient donnent tout à fait à notre navire l'aspect d'une maison.

6 OCTOBRE. — Partout, dans nos chambres, où se trouve une tête de clou, petite ou grande, existe une petite couche de glace, quelquefois de plusieurs lignes d'épaisseur; dans certains endroits, le plafond et la muraille en sont également recouverts par suite de leur rayonnement.

J'avais eu la pensée, dans des temps meilleurs, de fonder un journal, dont nous eussions fait une source d'instruction et de divertissement pour l'équipage; mais, pour le moment, je n'en ai pas le courage, j'ai au cœur trop d'ennui et de chagrin.

7 OCTOBRE. — A très peu de distance du navire, nous ayons

trouvé, au pied d'une ravine, les traces de six huttes d'Esquimaux; de nombreux ossements de baleines, parmi lesquels le capitaine Leask reconnaît six os de mâchoires, semblent indiquer une relâche faite pour jouir tranquillement d'une trouvaille abondante, car, bien que les os fassent reconnaître des *suckers* ou baleineaux, ils sont trop gros pour que les Esquimaux aient pu tuer ces animaux; ce sont des poissons morts que la mer avait jetés sur la côte; leur couleur et leur état de conservation font penser qu'ils se trouvent là depuis une époque antérieure même à la découverte de la baie en 1824.

8 OCTOBRE. — Jusqu'à présent, j'ai essayé de tenir tête au froid le plus longtemps possible; mais je vois que j'ai eu un peu trop bonne opinion de ma force; du moins les pieds et les mains couverts d'engelures, les oreilles à moitié gelées et des douleurs tout le long du corps me montrent que notre endurance physique ne dépasse pas des limites assez restreintes; j'en viens donc à suivre le système de mes compagnons plus expérimentés, et qui n'avaient pas besoin, comme moi, de s'endurcir et *s'accoutumer*: aussi je porte maintenant de la laine sur tout le corps, autrement il se refroidit très vite, aussitôt que l'on cesse de prendre un exercice un peu violent.

Je suis allé avec le docteur à huit milles du navire le long de la côte au nord pour reconnaître l'état de la glace. Les terres de l'est, couvertes de neige, sont très distinctes, et le détroit semble pris d'un bord à l'autre; la glace ne ressemble malheureusement pas à celle de la baie, portant les marques nombreuses des luttes occasionnées par les vents et les marées: ces sortes de cicatrices forment autant de sillons s'entre-croisant dans tous les sens sur les bords, tandis qu'au large de hauts hummocks indiquent une glace plus épaisse, sans doute celle du pack, qui brise devant elle les glaces plus faibles de l'année. Ces enchevêtrements d'un floe sur l'autre ont parfois une grande régularité, les pièces s'assemblent comme la menuiserie la mieux arrangée: la pression des pièces du dehors sur celles de la baie a

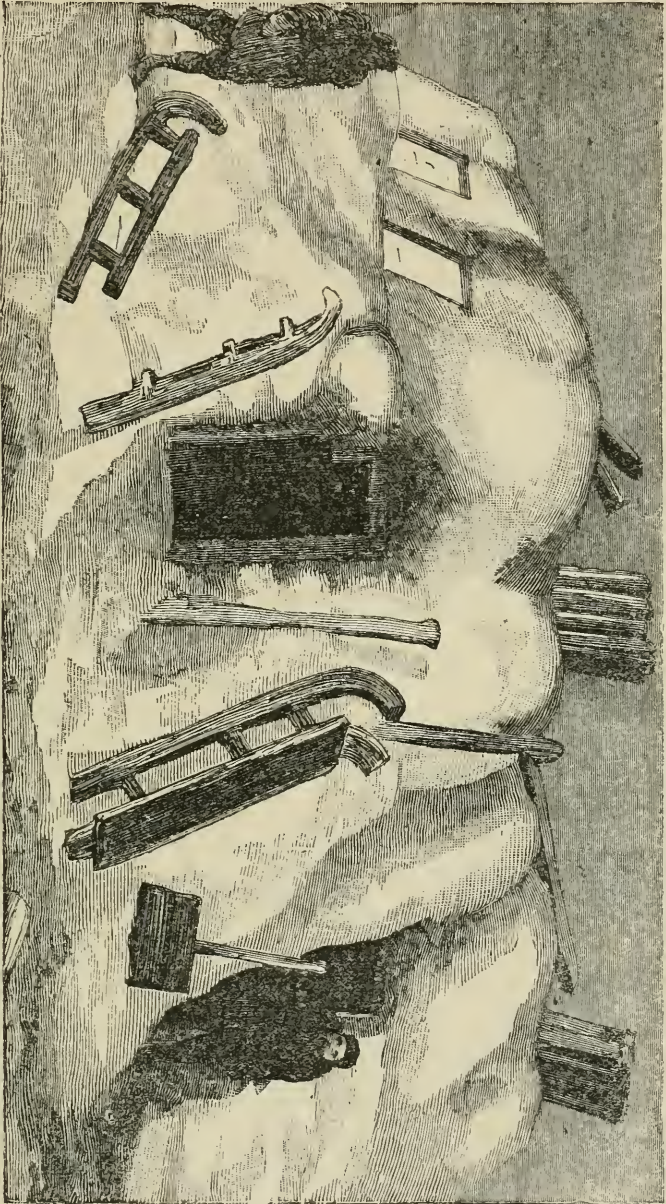
occasionné dans celle-ci de longues crevasses ou craquûres qui s'étendent en ligne droite à un et deux milles; tout le long de la côte se trouve une sorte de mur, comme une clôture de champ, formée par le *land floe* (1), qui, chaque fois que la mer baisse, se brise sur les bords partout où il vient en contact avec le rivage. En somme, bien que la glace soit très glissante, et qu'un pouce ou deux de neige fissent mieux notre affaire, je tenterais l'aventure volontiers si nos snow-shoes étaient prêts. Ça et là quelques pools ou flaques d'eau, sur l'une desquelles nous avons tué un eider-duck, sans doute quelque traînard à moitié gelé. En remontant nous avons été frappés par des traces d'ours parfaitement dessinées, mais en relief, sur la neige, au lieu d'être empreintes en creux; un coup d'œil jeté autour de nous, nous a cependant expliqué cette apparence; lorsqu'un corps pesant appuie sur la neige récemment tombée, cette neige est devenue plus compacte et se solidifie plus vite que celle qui l'entoure, et, lorsque le vent vient à souffler, il enlève toute la neige légère, laissant les corps plus durs en place; or ces traces étaient placées au pied d'une colline projetée en avant dans la mer, et d'où la moindre brise fait voltiger toute la neige légère.

9 OCTOBRE. — Les montures en bois de nos snow-shoes sont toutes faites maintenant, et nous pouvons employer à la confection des filets trois hommes, de sorte que je pense que nous pourrons, dans une semaine, partir enfin pour le port Léopold; cette perspective me rend un peu plus gai. Je suis allé avec le docteur sur le sommet des terres du nord de la baie, afin d'avoir une vue plus complète de l'état de la glace; nous l'avons trouvé satisfaisant. Les glaces qui sont sur la côte est de l'inlet ne sont pas de la même couleur que celles de la côte ouest où nous sommes, elles sont évidemment couvertes de neige et ont l'apparence du pack de la baie de Baffin. Lors de mon retour à bord, M. Leask partage ma manière de voir à cet égard.

(1) *Land floe*, Terre couverte de blocs de glace.

Comme le vent a soufflé plus constamment de l'ouest et du nord, je pense que les glaces du détroit de Barrow, ne pouvant forcer qu'en partie la jeune glace sur la côte ouest, sont alors passées de l'autre côté. — S'il en est ainsi, la glace qui bloqué maintenant le port Bowen et le port Neil est beaucoup plus épaisse que de ce côté, ce qui nous permettra d'être délivrés plus tôt; les eaux douces de la baie aideront surtout à la rupture de nos trop solides barrières. — Le terrain du plateau n'est pas aussi égal qu'il nous avait semblé lors de notre tentative par terre, et nous pouvons le juger un peu mieux aujourd'hui que le tourbillon de neige n'est pas aussi fort qu'alors; il semble ne jamais cesser entièrement, ce qui cause un éblouissement et une réfraction dont on ne se fait pas une idée avant d'en avoir souffert. Ainsi, à chaque instant nous trébuchons, croyant mettre le pied sur un terrain plat, et tombant au contraire dans un creux; un petit tas de pierres, à peine haut de trois pieds, nous fait l'effet, à cent mètres à peine de distance, d'une colonne de plus de dix pieds. Cette réfraction de la lumière blanche, jointe à l'espèce de gaze dont le tourbillon entoure tous les objets, rend impossible toute appréciation juste de distances ou de formes d'objet.

10 OCTOBRE. — Nous avons, à quelque distance du navire, un trou qui est constamment entretenu ouvert, afin d'y puiser les eaux du lavage et d'y tremper les viandes salées; j'avais remarqué près des bords une quantité d'objets jaunâtres que je prenais pour de l'orge non mondé : ce matin je remarque que ce sont autant de petits crustacés généralement gros comme un grain de blé, mais dont les plus forts ont les dimensions d'un petit haricot; ce sont des espèces de crevettes qui fourmillent dans les mers du nord. En ayant compté cinq cents sur un petit espace, je crois qu'il n'y en avait pas moins de douze à quinze mille dans le filet où l'on met la viande. — J'avais pensé que ces animaux ne s'élevaient pas au-dessus du fond de la mer. Parry raconte qu'ayant mis à tremper une oie pour les fêtes de



Après avoir examiné les alentours de notre maison de neige. (P. 140.)

Noël, ses hommes furent surpris de n'en plus trouver que les os. Nous mettons à profit la voracité de ces petits rongeurs en leur donnant à nettoyer la tête de notre ours.

Un accident est arrivé ce matin à nos snow-shoes : on les avait inconsidérément mis dans un trou de glace pour faire travailler le bois, ils se sont fixés naturellement en dessous, et, en brisant la glace pour les rattraper, on en a cassé une paire ; ce retard, l'état assez rassurant de la glace le long de la côte, moins inégale de ce côté que de l'autre à cause de la différence de nature, nous font départir de notre projet primitif : ce plan-là nous entraînerait trop loin, et, le capitaine Leask ne songeant plus à venir avec nous, j'ai décidé que nous partirions avec la paire que j'avais et une autre qui sera terminée demain. Je crains, d'ailleurs, que M. Kennedy ne nous suppose retournés au port Bowen, et qu'il ne tente de traverser l'inlet si nous lui en laissons le temps. Nous partirons lundi ou mardi si le temps le permet, nous devons risquer beaucoup en raison de ce dernier motif.

12 OCTOBRE. — Enfin, à force d'être sur le dos de tout le monde, à force d'obsessions près de chacun, je suis parvenu à être à moitié prêt pour demain ; il est vrai que tous nos mocassins ne sont pas achevés, mais nous les finirons au port Léopold. Le traîneau est tout ficelé, et demain à quatre heures je pense que nous pourrons nous mettre en route. — Une tente pour la nuit à défaut de maison de neige, un peu de charbon de bois comme combustible, beaucoup plus d'esprit-de-vin que l'autre fois, sont les principaux objets que nous emportons pour nos campements. Je laisserai à la baie Elwin des provisions pour neuf personnes et les quatre chiens pour deux jours de marche, et j'emporterai quelques effets de rechange et quelques chaussures pour nos amis. Si la glace est belle, je tâcherai de camper demain sur la rive nord de la baie Elwin ; le deuxième jour, si je ne me vois pas sûr d'arriver au port Léopold et qu'une crique nous offre la chance d'un abri pour la nuit, je m'arrêterai un peu

plus tôt afin de ne pas exposer notre tente à s'envoler. J'ai pris trois fusées volantes afin d'annoncer notre arrivée le second soir, si nous ne sommes pas trop loin. — La troupe se compose du docteur Cowie, de deux hommes et de moi. Je crains que la présence du docteur ne soit plus nécessaire là-bas qu'ici, M. Kennedy ayant des rhumatismes dont il se plaignait beaucoup; et cette fois-ci j'ai prévenu les désirs de M. Cowie en le choisissant pour se joindre à nous. MM. Magnus, un des hommes du premier voyage, et Smith sont les deux autres. — Deux paires de snow-shoes serviront à frayer la route si la neige est trop épaisse. Somme toute, cette expédition peut être plus dangereuse que la première; mais, si je ne me fais point illusion sur ces dangers, c'est qu'il est de mon devoir de les prévoir: je compte sur l'assistance de Dieu; s'il a disposé de nous, que sa sainte volonté soit faite! Je pars plein de confiance après avoir regardé et baisé une fois de plus les quelques lettres qui me rappellent la famille, l'amitié et toutes les affections du cœur. — Adieu! jusques à quand? — J'écris à lady Franklin.

13 OCTOBRE. — Nous voici déjà de retour après le plus malheureux des accidents, dont je suis à peine remis, tant il coupe court à des espérances si chèrement caressées. Ce matin à trois heures nous nous préparons à partir, et à cinq heures nous étions à la première pointe de la baie; le thermomètre, à 2°, nous promettait un voyage pas trop fatigant; un temps très clair et la glace partout très unie ou facile à franchir, le long de la côte du moins; nos chiens tellement peu retardés par le poids du traîneau, que, pour les suivre, nous étions obligés de trotter; car il est impossible de les retenir. Un peu après sept heures, au lever du soleil, nous arrivâmes à la limite de notre excursion du 8; deux milles plus loin, une large flaque d'eau s'étendant jusqu'au rivage me donna des inquiétudes pour le reste du voyage; car pour l'état d'une route frayée sur la glace, on n'en peut juger, même à très petite distance, si l'on n'y a passé. Cependant, comme nous étions au pied d'une coupure ou ravine où la

terre est constamment couverte de neige, nous essayâmes de passer au-dessus, et, trouvant là des traces assez fraîches de deux ours, nous traversâmes aisément en suivant toujours ces traces, qui se trouvaient sur la partie la plus solide de cette croûte glacée. Mes espérances se rallumèrent lorsque, après avoir franchi ce premier obstacle, nous trouvâmes la glace suffisamment belle pour nous permettre la même vitesse; puis je réfléchis que si les vents qui soufflent toujours avec violence par le travers de ces ravines brisent la glace au pied de la côte, ces ravines offrent en même temps une espèce de rive qui est toujours couverte de neige et sur laquelle on peut passer à cette époque de l'année. Partout ailleurs le *cliff* ou falaise est perpendiculaire et n'a point de plage le long de laquelle on puisse passer en été.

L'homme qui éclairait notre route ne pouvait se tenir en avant des chiens, quelque vite qu'il courût, et, lorsqu'il avait quelque avance, ceux-ci, excités à sa vue, galopaient pour le rejoindre et le dépasser. Après notre premier arrêt, j'avais formé le projet de laisser le traîneau et un homme à la baie Elwin, s'il paraissait trop difficile d'aller plus loin, et de faire le reste de la route aussi légers que possible, afin d'être sûrs d'atteindre le port Léopold le deuxième jour. A dix heures, me trouvant avec l'un des hommes à cent mètres en arrière du traîneau, il me sembla le voir verser, puis M. Smith disparaître dans la glace; je crus qu'ils étaient tombés dans un trou, et courus à leur secours si bien persuadé de cela, qu'il fallut que M. Smith, qui avait pied, me criât que la glace se brisait sous moi, et, en effet, je n'eus que le temps de sauter en arrière. Cette glace, épaisse de deux pouces seulement, était recouverte d'une neige fondue qui masquait parfaitement le danger. Voyant notre bagage et nos provisions entièrement mouillés, je résolus de retourner à bord pour sécher tout cela; mais un autre malheur fondait sur nous : le floe sur lequel nous étions était brisé et séparé de la terre par la mer montante, il s'en allait au large pendant que nous cherchions à faire le sauvetage de nos affaires. Heureusement nous

avons eu la prudence de nous tenir toujours près de terre, et M. Smith, étant tout mouillé, resta quelques minutes dans l'eau, et put couper quelques cordes ainsi que les traits de nos pauvres chiens. Mon havre-sac se trouvant à la partie supérieure du traîneau, nous pûmes donner quelques effets secs à M. Smith à moitié gelé, quelques autres sacs purent être jetés à terre, mais tout mouillés, et excessivement lourds aussitôt que l'eau de la mer dont ils étaient pénétrés se fut congelée.

Le docteur, que j'avais prié de ne point donner d'eau-de-vie aux hommes avant le départ, m'avait sans doute mal compris, car on n'osait me dire qu'il y en avait une petite fiole parmi les objets sauvés ; quelques gouttes eurent bientôt ranimé notre compagnon, et dorénavant si je m'oppose à une consommation régulière de spiritueux, je prendrai toujours soin qu'il y en ait une certaine quantité pour les cas d'urgence. La partie principale de notre bagage, quatre robes de buffle, la tente, notre cuisine portative, une caisse d'instruments du docteur, la seule que possédât le *Prince-Albert*, et enfin notre traîneau, tout cela s'en allait au large. Il n'y avait pas de temps à perdre. Nos effets, devenus solides, étaient d'un poids énorme, et, comme il était important que nous fussions à bord à la nuit, ne sachant pas les mouvements que pouvaient prendre les glaces, je donnai l'exemple et laissai là tous mes effets, et à onze heures, nous reprîmes, tout tristes, le chemin que quelques heures auparavant nous parcourions pleins d'espoir et confiants dans le succès. Nos chiens, partis à toute vitesse après leur délivrance, nous attendaient à trois ou quatre milles ; mais, rendus défiants, ils ne voulaient plus nous suivre sur la glace, et nous échappèrent. Nous pensâmes, avec raison du reste, que leur instinct, les ramènerait à bord.

A cinq heures nous fûmes nous-mêmes au milieu des nôtres, bien loin sans doute de s'attendre à un si prompt retour, mais rendant grâces au ciel comme nous de ce que notre malheur n'avait pas été plus grand et de ce que tous étaient revenus. C'est du reste une faveur dont on doit toujours se féliciter dans

ces malheureuses régions, où quelques heures d'absence suffisent à faire surgir toutes sortes de dangers. — J'ai proposé immédiatement au capitaine Leask, qui l'approuve, le plan suivant : se rendre avec un canot sur les lieux et tâcher d'arriver à l'endroit de notre naufrage, afin de recueillir le plus possible des objets laissés derrière, et, dans huit ou dix jours, renouveler notre tentative. Du 21 au 25 nous aurons encore sept heures de jour, et, Dieu aidant, nous pouvons réussir. — Au milieu de toutes ces contrariétés je ne puis m'empêcher d'éprouver une certaine satisfaction en voyant que mon coup d'œil se forme et que le sang-froid me vient ; je ris moi-même de ma présomption, et cependant je pense que je puis me donner ce témoignage avec quelque justice. — J'espère que nous pourrons partir après-demain pour ce sauvetage.

14 OCTOBRE. — Nous ne pourrons partir demain matin, comme je l'aurais désiré. Deux hommes ont été envoyés pour rapporter la robe de buffle que nous avons laissée il y a un mois. Ils suivent la côte, pour remonter par la ravine près de laquelle nous avons campé à cette époque ; comme ils ne sont pas de retour à la nuit, nous sommes fort inquiets, craignant qu'ils ne soient tombés dans la neige molle et profonde de dix à quinze pieds dans ces vallées pleines de crevasses. Cependant, à neuf heures, ils arrivent harassés, rapportant cette peau, qui porte à quatre le nombre de celles qui nous restent, et les quelques livres de pemmican que nous avons été obligés d'abandonner. Ayant éprouvé de grandes difficultés à pénétrer dans l'intérieur, ils ont essayé de revenir par terre, mais la neige est trop épaisse et trop molle maintenant pour que l'on puisse voyager sans snow-shoes ; ils ont été obligés d'y renoncer et de reprendre la même route que dans la matinée. — La neige, en recouvrant la hutte que nous avons construite, en a fait une masse toute compacte et solide. — Ils ont trouvé la glace rompue même aux endroits où nous avons passé hier. Ce soir, du reste, je m'étais rendu au-devant d'eux pour faire trêve à mes inquié-

tudes, et j'avais fait les mêmes observations; la pleine lune, qui nous favorisait de sa clarté, nous le fait payer par de fortes marées qui brisent les floes de glace, et en rendent la position très instable. Somme toute, relisant ce que je disais hier de l'expérience que je gagne, je puis y ajouter que je dois me façonner également aux plus décevantes contrariétés.

15 OCTOBRE. — Je voudrais repartir pour aller chercher notre traîneau, ou du moins tout ce que nous en pourrions sauver avec un canot, car il n'y a pas moyen autrement; mais il me faut un assez grand nombre d'hommes, et ils ont tous quelque chose qui leur manque pour se mettre en route. — Dieu aidant, je me promets bien que je ne reviendrai pas d'une troisième tentative sans avoir atteint le port Léopold.

26 OCTOBRE. — Hurrah! trois fois hurrah! me voici de retour à bord, et enfin heureux, ramenant M. Kennedy et ses quatre hommes, tous en parfaite santé. Mercredi 15, malgré les difficultés que présentait l'équipement de nos hommes; après le déjeuner, il fut décidé que huit hommes viendraient avec moi pour faire notre sauvetage; comme nous devons passer la nuit, il manquait à tous quelque chose pour leur confort. A dix heures nous partîmes, traînant notre youyou sur la glace parfaitement unie et glissante, et à quatre heures, nous étions sur le lieu de notre précédent naufrage. Après quelques recherches, nous finîmes par découvrir notre bagage porté par les courants à quelques centaines de mètres plus au nord, au milieu des glaçons broyés les uns contre les autres. — Après avoir lancé notre canot dans plusieurs flaques d'eau par-dessus les hummocks, nous arrivâmes près de nos effets, tous engagés dans la glace, qu'il fallait briser pour les retirer. Après deux heures de travail, nous fûmes assez heureux pour recouvrer le tout, moins une pelle et notre *consuror* (cuisine portative). La tente avait été dressée, et, après le souper, je communiquai à mon monde le projet que je venais de former. Le traîneau était brisé; retourner à bord, le réparer, faire les préparatifs d'un

troisième voyage et revenir à l'endroit où nous nous trouvions déjà nous prendrait une semaine; le temps, beau jusqu'à présent, ne tarderait pas à changer; la diminution rapidement croissante des jours augmenterait les difficultés; je leur proposai enfin de continuer tous ensemble le voyage jusqu'au port Léopold. Les provisions pour quatre hommes, que nous avions sauvées, pouvaient suffire pour neuf; d'ailleurs, je comptais trouver, à huit ou dix milles sud du cap Seppings, un petit dépôt laissé par un groupe de voyageurs. Nous étions tous fort mal pourvus d'effets, puisque nous venions avec l'intention de passer une nuit et un jour seulement, mais nous trouverions amplement au port Léopold de quoi nous vêtir.

Je déclarai d'avance que si je trouvais seulement quatre hommes de bonne volonté, je partirais, mais qu'un plus grand nombre faciliterait beaucoup notre succès. — Point d'objections, excepté pour prévoir les difficultés que nous pouvions surmonter; quant à celles auxquelles nous devons nous attendre, j'étais décidé à les braver avec les quelques gens de cœur qui voudraient bien m'accompagner. Je leur donnai dix minutes pour réfléchir, et, ayant consulté M. Anderson, troisième officier du navire, M. Grate, le maître d'équipage, et les autres, je vis avec plaisir que tous acceptaient ma proposition. — Je dus cependant renvoyer l'un d'eux pour donner avis au capitaine Leask de la détermination que je venais de prendre et le tranquilliser. Je lui dis que je comprenais parfaitement toute la responsabilité de cette démarche, et que ma prudence devait être d'autant plus grande qu'il restait seul à bord avec le docteur, M. Hepburn et un autre homme. Non pas que le navire eût besoin de son monde dans le moment actuel; mais, si quelque accident nous fût arrivé, évidemment la sûreté de ceux restés en arrière était gravement compromise.

Les hommes se disputaient à qui ne retournerait pas; mais je tranchai la difficulté en renvoyant le plus mal équipé de nous. Je regrettais vivement que le docteur ne fût pas avec nous, et pour le besoin que je croyais avoir de ses services, et

pour le désir que je lui connaissais d'être de notre expédition; mais les autres considérations étaient d'une importance majeure. — Au point du jour, nous commençâmes à nous diriger vers le nord, traînant notre canot avec quelque peine sur une glace couverte de neige fondue; on prenait la terre quand la glace



On doit toujours avoir balles et plomb avec soi. (P. 157.)

était trop brisée, et lorsque nous trouvions une sorte de plage. A toutes ces points, le floe était séparé de la terre, et la glace impraticable; il nous fallait alors passer sur une neige où nous enfoncions jusqu'au genou. Il nous sembla bientôt que la glace cessait d'être à l'état de floe; et à une pointe à six milles au nord

de notre campement, le pack, tout près de nous, poussé par une légère brise du sud, remontait au nord avec une vitesse de quatre à cinq milles. — Réfléchissant sur ce que je devais faire, je dis à mes compagnons que mon projet était d'atteindre la baie Elwin à l'aide du canot ou autrement, d'y laisser notre tente et tout notre bagage, puis avec le canot seul, sans provisions d'aucune espèce pour être plus légers, je prendrais avec moi trois hommes pour atteindre le port Léopold dans une journée, sûrs que nous pourrions nous frayer un chemin par terre, ou sur les quelques pièces de glace que nous trouverions. Si nous ne réussissions pas en un jour, un trou dans la neige à la façon des Esquimaux nous ferait un abri pour une nuit; Dieu ferait le reste. Nous eûmes cependant la satisfaction de voir que tout le long de la côte se trouvait une légère ceinture de glace, pas toujours très large, mais nous étions disposés à ne pas nous montrer exigeants.

Rendu défiant par le précédent accident, je gardai toujours le deuxième officier, M. Anderson, à cinquante mètres en tête sondant la glace avec une gaffe; malgré toutes mes précautions cependant, le maître d'équipage passa à travers une crevasse qu'il eût été possible d'éviter; mais chacun sait combien il est difficile d'être prudent avec des matelots. — Nous pûmes le changer de vêtements immédiatement, en empruntant une pièce de notre habillement à chacun de nous; mais il n'aurait pas fallu qu'un bain de cette nature se reproduisît : nous étions tellement dénués, que le premier avait épuisé nos ressources. A quatre heures, nous atteignîmes le côté nord de la baie Elwin, et à six heures nous campâmes quatre milles plus au nord, dans une ravine bien fermée, où nous pûmes mettre notre tente et faire un peu de feu. — Un peu inquiet de la tournure que prendrait cette entreprise que je voulais rendre décisive, je jouissais du sommeil de mes hommes; mais j'eus pour mon compte une nuit assez agitée. Je ne pouvais m'empêcher de sourire en voyant les nombreux contrastes que présente cette portion de mon existence. Me voici à plusieurs mille lieues de mon pays, com-

mandant des hommes d'une nation étrangère; officier d'une marine militaire, je suis au milieu d'hommes liés seulement par un engagement civil; catholique, je me trouve avec des protestants et je leur dis les vérités de la religion dans une langue qui n'est point la mienne. Cependant je ne puis me plaindre de cet éloignement de tout ce qui ressemble aux conditions normales de ma vie, car il n'est pas un de ces hommes qui ne me regarde comme un des siens, pas un qui ne m'obéisse comme si j'étais Anglais. Ah! c'est que nous sommes tous unis dans une même pensée, que nos actions convergent toutes vers un même but. — Si les hommes peuvent ainsi arriver à s'entendre, à faire disparaître entre eux toute différence d'origine, de race, de langage, pourquoi les différentes sociétés ne feraient-elles pas elles-mêmes un seul faisceau toujours dirigé vers le même point? Noble et sublime centralisation de toutes les intelligences, de tous les cœurs, concourant à l'amélioration de la créature pour la glorification du Créateur!

Rafrâichis par un repos que rien n'était venu troubler, notre reconnaissance baptisa la ravine du nom de *Rescue-Ravine* (Ravine-de-Bon-Secours), et nous nous remîmes en marche après une courte invocation. — A une trentaine de pas de notre tente, nous trouvâmes sur la neige tombée pendant la nuit les traces d'un ours que les émanations de notre camp avaient sans doute attiré; mais les sonores ronflements de quelques-uns de nous l'avaient probablement effrayé, car il ne s'était même pas approché d'un petit dépôt de pemmican que j'avais caché à l'entrée de la ravine pour notre retour.

Malgré les assurances réitérées de mes voyageurs de la baie d'Hudson, qui riaient tous à l'idée de prendre quelques précautions, je résolus qu'à l'avenir nous aurions toujours nos armes dans la tente et sous la main. Non pas que je croie nécessaire, ainsi que quelques personnes le recommandent, d'établir une garde au quart pour surveiller l'approche de ces animaux; aussi bien, il ne faut ordonner que des choses possibles, et je suis maintenant bien convaincu que pour l'homme qui a marché

douze ou quatorze heures dans la neige, il n'est point d'ordre de rester éveillé, point de visite d'ours ou de loup à craindre qui puisse chasser le sommeil.

La glace plus molle et recouverte de bruine rendait notre canot plus difficile à haler, et la neige vint bientôt augmenter nos difficultés ; malgré la plus attentive surveillance, nous ne pûmes découvrir le dépôt de provisions que nous comptions trouver, soit qu'il eût été détruit par les renards, soit que la neige des hivers précédents l'eût recouvert. L'intérêt que nous attachions à cette trouvaille diminuait d'ailleurs avec notre distance du port Léopold. Partout de hautes falaises perpendiculaires, ou étagées parfois comme les gradins d'un amphithéâtre, point de rives à cette côte inhospitalière, point de plage qui permette dans l'été de suivre ses bords.

Nous avons fait seize milles le premier jour, vingt-quatre de la pointe Wreek à *Rescue-Ravine*, et nous pensions avoir environ vingt milles à parcourir ; mais l'aspect de ces hautes terres est plein de déceptions ; il semble qu'elles fuient devant vous, restant toujours à la même distance ; cette illusion augmente de beaucoup les fatigues morales du voyage ; le ciel d'un gris d'ardoise et sans clarté, l'eau courante à quelques mètres de nous, d'un vert sombre, tranchant fortement sur les mates blancheurs des glaçons dont nous ressentons en nous les grincements ; la neige qui couvre nos têtes et craque sous nos pieds, tout concourt à entretenir en nous de noirs pressentiments.

A mesure que nous remontions au nord, nous revoyions d'ailleurs ces lieux témoins de nos douleurs : ici l'on avait vu la dernière fusée ; aux pieds de cette ravine le canot avait été aperçu pour la dernière fois, et les diverses émotions par lesquelles nous avons passé le 9 septembre revivaient en nous par la contemplation de ces falaises couvertes de neige.

Un ours réveillé par le bruit de notre petite caravane vint heureusement faire diversion à nos tristes pensées ; mais notre nombre l'effraya, et, avant que notre fusil et deux pistolets, formant notre arsenal, fussent retirés de leurs fourreaux, il avait

traversé à la nage une petite lagune qui le mit à l'abri de nos poursuites; un canard, que la réfraction nous fit prendre pour un large phoque, attira aussi quelques moments notre attention. Chaque pierre un peu saillante, chaque objet de forme un peu extraordinaire, était toujours soigneusement examiné par nous, car nous craignions d'y voir les débris du canot que M. Kennedy avait avec lui. — Vers trois heures nous atteignîmes le cap Seppings et nous vîmes devant nous la pointe Whaler avec la tente érigée pour sir John Franklin, et aujourd'hui le seul refuge qui pût recevoir nos amis. — Nous déchargeâmes nos armes plusieurs fois à de courts intervalles dans l'espérance que les échos de la baie porteraient ces détonations à leur campement et leur annonceraient plus tôt leur délivrance; de notre côté nous prêtâmes l'oreille pour recueillir tout bruit ou son ressemblant à une réponse. La neige, qui augmentait toujours, nous dérobaît la vue des terres placées devant nous.

Le cap Seppings est à environ trois ou quatre milles de la pointe Whaler. Nos yeux interrogeaient vainement la glace pour y trouver quelque empreinte annonçant le voisinage de l'homme; la glace était muette ainsi que l'air : toute conversation avait cessé, et le son monotone de nos pas rendus pesants troublait seul la solitude. Je m'étais proposé d'abord d'user de mon privilège et de courir en avant, mais je fus heureux de trouver un prétexte pour rester à prendre ma part des difficultés que mes hommes éprouvaient à haler le canot et m'y atteler comme eux. — A un mille de la tente, le temps s'éclaircit un peu, et avec ma lorgnette nous distinguâmes une masse noire près de la chaloupe; mais était-ce un canot ou la machine à vapeur? il nous sembla que ces objets remuaient; je n'y pus tenir plus longtemps, et, courant à perdre haleine, je partis en promettant à mes compagnons de leur faire connaître bientôt ce que nous devons penser. Quelques minutes après, mes hurrahs leur annoncèrent que nos amis étaient devant nous. En approchant je vis qu'ils n'étaient que quatre, et cela tempéra un peu le bonheur que j'éprouvais. Quel était l'absent? Ils avançaient

rapidement de leur côté, et bientôt nous nous embrassâmes avec toute la joie d'amis qui ont cru ne plus se revoir, car ils avaient éprouvé sur notre sort les mêmes angoisses que nous sur le leur. Leur cinquième compagnon était resté en arrière, croyant à une erreur, bien que leur attention eût été éveillée par le bruit de nos fusils, bruit de la nature duquel ils n'étaient pas certains. Une inspection rapide de nos amis nous rassura bientôt sur l'état de leur santé : tous, avec des mines plus florissantes que jamais, paraissaient avoir amplement profité des provisions déposées au port Léopold, et nous rîmes à notre aise de leurs longues barbes et de leurs bizarres accoutrements. La température ne permettant pas à nos félicitations un plus long échange à l'extérieur, M. Kennedy se mit à nous faire les honneurs de cette résidence nommée fort à propos *Camp du refuge* par Snow l'année dernière. Ayant trouvé la tente laissée par sir James Ross déchirée en plusieurs endroits et trop vaste d'ailleurs pour être convenablement échauffée par cinq habitants, ils avaient choisi la chaloupe comme plus avantageuse, et, après l'avoir recouverte avec les débris de la tente et des voiles, ils l'avaient divisée en plusieurs compartiments, tous suffisamment confortables, même pour nous qui n'avions laissé notre solide demeure que depuis peu de jours. Un poêle érigé sur la plateforme de la machine à vapeur chauffait la salle à manger, qui leur servait en même temps de dortoir et de cuisine ; une cloison les séparait du vaste amas de provisions envoyées par le gouvernement anglais pour sir John Franklin et ses gens.

Ivres de contentement, nous fîmes largement honneur à l'hospitalité de nos *Léopolders*, et nous nous livrâmes, après la satisfaction de notre appétit, à la plus douce des causeries, nous racontant mutuellement et nos inquiétudes et nos souffrances. Notre chagrin, à quoi bon en parler ! tout n'était-il pas oublié dans ce moment de bonheur ? Pourquoi nous rappeler ces moments pénibles alors que nous étions réunis une fois de plus ? Enchanté de savoir le navire en sûreté, dans une baie placée si bien à portée du terrain de nos opérations, M. Kennedy me

raconta comment, séparés du *Prince-Albert* par la glace, ils avaient été fort surpris de ne pas le voir dans la matinée, car nous avions rasé la côte de si près que les projections de la rive nous avaient masqués à leurs yeux. — Il supposa que nous avions été entraînés au sud ou que nous avions regagné le port Bowen, ou enfin que nous nous étions rendus peut-être hors du détroit de Lancaster, comme sir James Ross, et que nous pouvions avoir été forcés de retourner en Angleterre.

Prenant immédiatement son parti avec sang-froid et énergie, dignement secondé du reste par les braves gens qui l'accompagnaient, il s'était résigné à prendre ses quartiers d'hiver à la pointe Whaler, avec l'intention de nous chercher pendant l'hiver et de continuer en même temps la recherche de sir James Franklin. Pensant d'abord au port Bowen, puis à la côte *Fury*, ce que je craignais, ils se disposaient à partir; nous étions heureusement arrivés pour les arracher aux dangers que pouvait leur faire courir cette recherche. La nuit était fort avancée lorsque le sommeil mit un terme à notre entretien; encore me réveillai-je plusieurs fois croyant avoir rêvé, examinant avec soin les environs pour m'assurer que c'était bien une réalité cette fois. Ah! si les mêmes émotions nous étaient réservées à l'égard de sir John Franklin! Une des choses qui me fit le plus de plaisir fut de voir que M. Kennedy avait toujours compté sur moi, et que les hommes qui l'accompagnaient partageaient sa confiance dans les recherches et les efforts que je ne pouvais manquer de faire, disaient-ils, pour arriver jusqu'à eux. Notre réveil fut aussi plein de joie que notre arrivée; car, s'il est dans notre nature de croire à ce que nous désirons, d'espérer en un mot, en revanche, nous craignons toujours pour ce qui est entre nos mains, et chacun avait passé par ces phases de doute. Bien que nos hommes ne fussent point très fatigués, il était impossible de songer à aucun travail, et les plus grands détails, les incidents les plus minimes de notre vie respective, étaient écoutés avec avidité. Nos amis n'avaient éprouvé qu'un besoin qu'ils ne pussent satisfaire : quelques journaux se trouvaient à

la pointe Whaler, mais pas de livres, et, pour M. Kennedy surtout, l'absence d'une Bible était la plus grande privation.

La sollicitude du gouvernement avait pourvu à tous les autres besoins de la vie; les animaux avaient bien entamé quelques barils de provisions; mais le reste, bien qu'éparpillé par les vents et les glaces, était cependant en bon état.

Jamais actions de grâces ne furent adressées, je crois, de meilleur cœur que par notre petite compagnie : l'effusion de la reconnaissance était dans nos âmes plus encore que sur nos lèvres. — Nous profitâmes de quelques moments de loisir pour parcourir la baie du port Léopold, formée par un cap important, le cap Clarence, qui s'avance vers l'est, puis au sud, et est relié à la terre de l'ouest par une langue de terre comparativement très basse; la baie se trouve à la croisure des grands débouchés du détroit de Barrow, du détroit de Lancaster, du canal Wellington et du passage du Régent; les quatre vents semblent s'y être donné rendez-vous, et la brise du nord surtout, s'engouffrant dans l'espèce d'entonnoir qui forme la tête de la baie, y souffle toujours avec furie.

Six tombes, placées vers la tête de la baie, avaient été laissées par l'*Entreprise* et l'*Investigator* dans l'hivernage de 1848 à 1849, entre autres celle de M. Mathias, un des chirurgiens de l'expédition. Le bon naturel et la piété qui sont innés chez les marins n'ont jamais manqué de se produire en de semblables occasions, et je les ai toujours vus recueillir avec une religieuse attention ces débris qui leur rappellent la fragilité de leur existence et les chances auxquelles ils sont eux-mêmes exposés. L'état de ces sépultures témoignait d'ailleurs d'une convenable attention de la part de ceux que Dieu avait épargnés. Quelques lignes simples et dictées par l'âme étaient inscrites sur l'une d'elles, et nous fûmes longtemps sous le poids de l'impression que cause l'idée de la mort sur une terre lointaine ! Cette répulsion instinctive que nous éprouvons à songer que nos restes reposent éloignés de nos familles, ne nous ramène-t-elle pas au sentiment élevé de l'immortalité de l'âme ?



CHAPITRE ONZIÈME.

Une nuit sous la tente au milieu des neiges. — Notre cuisine. — Singulier phénomène de phosphorescence. — Terribles rafales, recrudescence du froid. — Muraille de neige élevée autour du navire; difficultés toujours plus grandes de lutter contre la gelée, de faire sécher le linge, etc. — Solitudes imposantes et pittoresques. — Toute la côte ensevelie sous un linceul de glace. — Le logement des officiers et celui de l'équipage. — Scènes d'intérieur.

DENDANT tout notre séjour, le vent avait été excessivement fort du nord et de l'est, et la neige était tombée en abondance; aussi nous attendions-nous à de plus grands obstacles qu'à notre premier voyage; mais M. Kennedy imagina de placer sur le canot supporté par un traîneau, une large voile qui nous fut d'un si grand secours, le vent soufflant droit de l'arrière, que lors de notre départ, le mercredi matin 22, il nous fallut courir pour suivre notre bagage qui volait devant nous. — Trois salves de hurrahs, à la mode anglaise, remercièrent le camp du refuge de sa bienveillante hospitalité, et, joyeux maintenant, nous reprîmes, au pas de course, la route que cinq jours auparavant nous remontions, appesantis par de mornes terreurs. La nuit nous surprit avant qu'un abri convenable eût pu être trouvé, et nous fûmes obligés de camper sur la glace, dans une sorte d'impasse formée par deux gros glaçons échoués l'un près de l'autre. La neige et le vent nous aveuglaient, de sorte qu'il nous fallut passer la nuit tous les treize dans une tente de neuf pieds de long sur six de large; ayant pris avec nous ce qui pouvait y entrer de notre bagage, nous nous assîmes les uns contre les autres, mettant à contribution les talents de chacun, et cherchant à étouffer le sentiment de notre malaise sous nos éclats de voix et le bruit de nos chants. Si quelque

ours attardé passa dans notre voisinage, il dut certainement s'effrayer de ces sons confus et bruyants.

Rien de tel qu'une mauvaise nuit pour des voyageurs pressés d'arriver. Longtemps avant l'aube, nous étions prêts à partir. Notre canot, dont la forme ne permettait pas un facile arrangement de tous nos effets, fut laissé là pour être repris au printemps, et nous continuâmes notre route, que l'état de la glace brisée par la tempête qui régnait encore rendait de plus en plus obstruée et pénible. Malgré les intentions pacifiques qui animaient, je le garantis, chacun de nous, jamais parti ne ressembla plus à une troupe de brigands que le nôtre.

Les petits glaçons formés par la condensation dans nos longues barbes ne contribuaient pas à nous embellir. Nous y prenant un peu plus tôt que la veille, nous choisîmes notre terrain d'assez bonne heure pour construire une maison de neige assez grande pour cinq de nous, et un sommeil réparateur nous dédommagea de la mauvaise nuit précédente. — Le troisième jour, nous campâmes à quelques milles au nord de la pointe Wreek, dans le même ordre, sentant renaître notre vigueur et notre énergie, en raison de l'habitude, de la pratique et de l'approche de notre but.

Le temps s'était éclairci et nous jouîmes à notre aise du pittoresque effet de notre petit campement. La neige transparente de notre maison projetait au dehors des lueurs verdâtres qui lui donnaient l'air d'une fantastique illumination; à quelques pas, notre tente de toile, d'où retentissait toujours quelque rire sonore et communicatif; plus loin, une muraille de neige abritait notre modeste cuisine, qui consistait en une chaudière pour fondre la neige; voyageant, en effet, comme des gens pour qui rien n'est trop bon, nous nous donnions le luxe d'une tasse de thé, dont nous arrosions notre pemmican. Autour de ce foyer, quelques frileux cherchant à se réchauffer, apportant des débris de bois soigneusement mis de côté, un autre soufflant sur des charbons à moitié éteints pour allumer une pipe rebelle; une vraie scène de la campagne de Russie; des gens affamés,

aux vêtements couverts de neige, piétinant pour se réchauffer, maculant de toutes parts cette belle nappe blanche : tel était le tableau. Cette agitation, ce mouvement causé par un si petit nombre de personnes, faisaient bientôt place à la tranquillité primitive, et, grâce aux fatigues du jour, nous ne tardions pas à nous endormir d'un sommeil aussi profond que si le plus moelleux édredon nous eût reçus dans ses plis.

La neige, dissoute dans l'eau de mer, ne se congèle pas aussi vite que dans l'eau douce, et le samedi 25, ainsi que les deux jours précédents, nous eûmes à tirer notre traîneau dans un demi-pied de neige fondue, qui nous glaçait les pieds à chaque moment d'arrêt; le froid devenait supportable cependant aussitôt que nous étions en marche. A huit milles du navire, la glace ne nous offrit plus un passage sûr, et, comme la nuit avançait, il devenait imprudent de s'engager ainsi dans l'obscurité sur une voie inconnue; point d'endroit d'ailleurs propre à un campement; nous dûmes laisser là notre traîneau, et nous hâter de nous frayer une route sur la neige au pied de la côte. Fort heureusement la glace de la baie n'avait point été entamée, et vers six heures, le capitaine Leask et les autres personnes restées à bord partageaient à leur tour les joies d'une réunion presque désespérée. M. Leask, sans croire à un succès aussi complet, avait approuvé la détermination prise le 15, la seule praticable, la seule qui pût réussir, et il ne s'était point alarmé de notre absence plus prolongée que je ne l'avais annoncé, pensant que le mauvais temps avait dû nous reténir. Je me réjouis d'autant plus moi-même d'avoir pris ce parti, qu'il m'est bien démontré qu'aujourd'hui nous ne pourrions pas recommencer avec les mêmes chances qu'à cette époque; et alors il nous eût peut-être fallu attendre jusqu'au printemps prochain.

J'ai observé un curieux phénomène de phosphorescence le matin du samedi 25, sur la glace fondante; je n'ai rien vu de pareil ailleurs dans les neiges imbibées d'eau salée. Ce phénomène serait-il produit par la présence d'un corps étranger, d'un débris de poisson, par exemple? Quelle qu'en soit la cause, voici

l'effet : le traîneau laissait de longues traces enflammées, et il semblait que nos pas fissent jaillir des étincelles, tout le temps que nous avons côtoyé la même pièce de glace.

27 OCTOBRE. — Aujourd'hui, je suis allé avec douze hommes et nos chiens chercher le traîneau que nous avons laissé derrière nous samedi dernier. Les renards ont entamé notre tente ainsi qu'un sac contenant du biscuit et du chocolat. Habituellement on met une guenille au bout d'un bâton en guise d'épouvantail ; les hommes de la baie d'Hudson disent également qu'une traînée de poudre faite à l'entour des objets est un sûr préservatif. — Le traîneau recouvert de gutta-percha va très bien sur la neige, mais non sur la glace, à cause de la nature adhérente de cette matière sans doute. Parmi notre butin se trouvent les peaux de huit renards blancs tués au port Léopold. Nous sommes de retour à bord à la nuit.

29 OCTOBRE. — Hier matin, je suis encore reparti avec quatre hommes et un traîneau pour reprendre les effets restés à la pointe Wreek. — Laissant deux hommes derrière moi à cinq milles environ avant d'arriver, je les rejoignis à la nuit, rapportant nos manteaux de buffle et notre tente, objets précieux pour nous et dont la perte eût été irréparable. — Nous dûmes passer la nuit dans notre tente par une température très froide. Un violent coup de vent s'éleva peu après le coucher du soleil, et nous nous tîmes prêts à plier bagage pour le cas où notre tente serait enlevée. Les vapeurs formées par notre haleine, s'élevant dans les parties supérieures et venant en contact avec elles, se condensaient aussitôt et retombaient sur nous à l'état presque solide. Toute la nuit nous assistâmes à ce phénomène de la formation de la neige. — Le même homme était toujours chargé des chiens, et plein de soins pour eux comme un bon cavalier pour son cheval ; il s'était cependant opposé à ce que je les admisse dans notre tente, prétendant que c'était les gêner, que je leur donnais trop à manger. Bien que je n'aime pas la manière des Esquimaux de les traiter, je m'étais rendu à ses prières ;

mais je fus excessivement inquiet au milieu de la nuit, de ne pas les apercevoir en dehors de la tente. Tourmenté par une perte aussi essentielle pour nous, j'appelai, et quelle ne fut pas ma surprise en voyant ma chienne favorite, réveillée par le bruit de ma voix, sortir de dessous un tas de neige de plus de deux pieds ! A de légères ondulations dans le voisinage, je vis que le reste de notre meute reposait de la même façon, sans paraître s'inquiéter le moins du monde de la neige qui s'amoncelait au-dessus d'eux.

A mon retour dans la tente, mes hommes m'informent que dans les Shetland on laisse les troupeaux de moutons errer ainsi pendant l'hiver, et que ces animaux sont très chaudement couverts par quinze ou vingt pieds de neige, la chaleur de leur respiration frayant un passage pour le renouvellement de l'air vital. Nous avions formé, sur trois côtés de la tente, une muraille de neige, laissant l'ouverture seule dégagée ; mais, le vent ayant tourné, nous fûmes réveillés par une masse froide qui grandissait de plus en plus en s'avancant vers nous : la neige avait trouvé une issue ou plutôt une ouverture, et un renfort continu du dehors augmentait à chaque instant les proportions de ce commensal inattendu. — Au point du jour, les collines derrière lesquelles nous avions cru trouver un abri s'étaient effacées, et tout autour de nous s'étendait une immense plaine nivelée par la puissance du vent.

La part à faire à ce dernier de nos ennemis était sans doute fort large, mais je suis convaincu, d'après ce que nous avons vu plus tard, qu'il était tombé près d'un pied de neige. Nous avions encore quelques provisions pour le soir, mais la perspective d'une nuit nouvelle était peu agréable ; qui pouvait savoir combien cela durerait ? Nous déterrâmes avec un peu de peine nos deux traîneaux, et comme il était aussi dangereux de rester que de se mettre en route, nous prîmes ce dernier parti.

Cette glace, que nous avions crue fixée pour tout l'hiver et qui portait dix-huit pouces d'épaisseur partout, avait entièrement disparu, brisée d'abord sur la côte par les vents du large, puis emportée au fond de l'inlet par la brise du nord. — Com-

bien ne devons-nous pas de remerciements à la Providence ! car certainement, si nous eussions retardé de quelques jours, nous n'eussions pu, avant l'hiver, songer à gagner le port Léopold. Le vent qui soufflait dans la direction de la côte au dehors était à l'ouest dans la baie, c'est-à-dire en plein dans notre figure, fondant sur nous par rafales tellement fortes, que parfois hommes, chiens et traîneaux marchaient en arrière ; nous ne voyions pas à dix pas devant nous, et nous étions perdus si nous n'eussions retrouvé notre trace sur nos pas des jours précédents.

Dans une éclaircie, nous vîmes le navire à cent cinquante mètres peut-être ; il nous fallut près de trois quarts d'heure pour l'atteindre ; les gens du bord ne nous avaient pas aperçus. Le premier, je sautai à bord pour rendre compte de notre retour à M. Kennedy, qui, me voyant arriver hors d'haleine, couvert de neige et de sueur, et incapable de dire un mot, fut effrayé et crut à quelque malheur. Notre entrée le surprit agréablement, car il craignait fort que nous n'eussions été incapables de lutter contre cette tempête, n'ayant jamais vu, me dit-il, un plus fort tourbillon de neige. — Mes joues étaient gelées, et l'un de mes hommes avait également le bout de l'oreille gelé, accidents dont nous ne nous étions certainement pas aperçus, mais dont le frottement fit bientôt disparaître toute trace.

Que notre pauvre petite goélette nous parut confortable, et chaude, et hospitalière, après ces tentatives d'excursion !

30 OCTOBRE. — Les jours diminuent rapidement, et depuis longtemps déjà, à l'heure où le soleil atteint sa plus grande hauteur pour le reste de l'univers, les hauts remparts qui nous environnent projettent leurs grandes ombres sur les glaces de la baie ; ce rideau peu diaphane nous prive des quelques jours de soleil qui nous resteraient encore, astronomiquement parlant, et comme la terre s'étend au sud et à l'est du navire, pour la dernière fois aujourd'hui son disque a rasé la partie supérieure des falaises que nous voyons en face de nous. — Je voudrais

bien répéter le mot de Diogène à Alexandre : « Ote-toi de mon soleil ! » Mais que sert de parler à ces pierres entêtées ?

1^{er} NOVEMBRE. — Nous mettons à profit les heures de clarté, je devrais dire de crépuscule, dont nous jouissons encore pour faire nos derniers préparatifs d'hivernage : nous mettons hors du navire le plus d'objets possible, afin d'agrandir le logement de l'équipage et le nôtre, ou du moins afin de les avoir aussi dégagés que faire se peut ; la ventilation est l'élément hygiénique le plus important ici : partout, sur nos cloisons, sur les parois du navire, dans tous les coins, se forme une croûte de glace qui ne serait pas par trop incommode si elle restait à l'état de glace, mais que les variations de la température, dans cette saison, fondent souvent en eau, ce qui entretient la plus malsaine humidité.

Un magasin à poudre, une forge, d'autres établissements *en neige* sont construits près de nous et donnent à notre séjour l'aspect d'un petit village d'Esquimaux. — Nous sommes devenus de véritables maçons, bâtissant, bâtissant toujours, et se passant toute espèce de caprices, les matériaux étant en abondance et à bon marché. — Je n'ai pas encore appris à manier la truelle, c'est-à-dire le *snow-knife* (le couteau à neige), et ne sais, pour le moment, que me couvrir de neige des pieds à la tête ; mais je ne désespère point cependant de devenir un architecte de quelque valeur.

3 NOVEMBRE. — Des traces de loup ont été vues à quelque distance de nous, malheureusement nos chiens tiennent tous ces animaux loin de nous, et je crains fort que notre livre de chasse n'ait pas à constater de nombreux faits d'armes. — M. Kennedy me parlait, avec un enthousiasme que je ne puis m'empêcher de lui envier, de la Providence, qui, à notre insu et de la façon la plus détournée, à nos yeux du moins, nous conduit au but désiré : hiverner dans un port sur la côte ouest du Passage. Après avoir la première fois essayé d'entrer ici, et laissé le port Bowen, nous essayâmes d'entrer au port Léopold, et notre

insuccès, notre involontaire séparation, excitèrent nos plaintes. Eh bien, me dit M. Kennedy, nous voilà maintenant à la baie de Batty, tous en bonne santé, heureux; comment ne pas nous montrer reconnaissants? J'aime et j'admire cet excellent homme, si vraiment pieux et chrétien, si énergique et si dévoué.

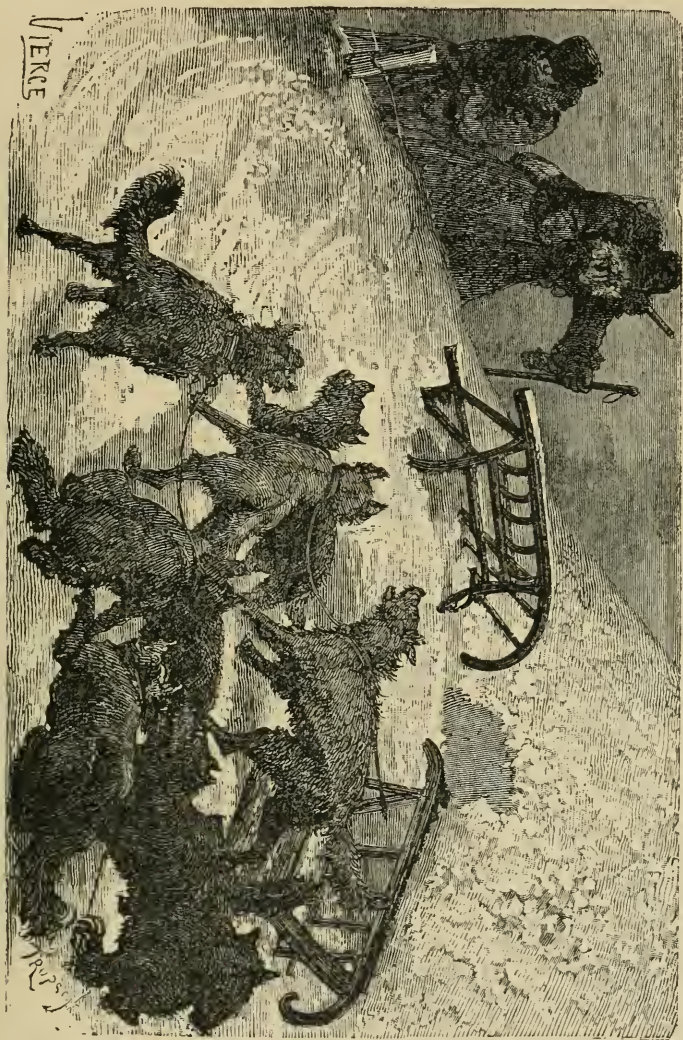
Ce soir, au lever de la lune, un des hommes de quart nous appela sur le pont, et nous crûmes assister à un étrange phénomène de réfraction dont nous ne nous rendions pas compte; les bords du disque de la lune étaient tellement échanrés et d'une façon si singulière, que nous ne savions que penser; ce ne fut qu'en regardant attentivement que l'on découvrit un iceberg en écran et dont toutes les saillies se projetaient sur l'astre de la nuit, ou plutôt nous en cachaient la lumière : que de phénomènes bizarres n'ont point d'autre raison d'être!

7 NOVEMBRE. — Depuis lundi dernier, nous avons éprouvé une véritable tempête qui secoue notre mâture et nos agrès avec une rage que semble augmenter l'immobilité de notre goélette; le tourbillon de neige est plus épais peut-être que le jour où nous sommes revenus de la baie Wreck. Chaque fois que le temps le permet, nos charpentiers sont occupés à bâtir un ventilateur pour le logement de l'équipage, presque toujours rempli de fumée et de vapeur qui proviennent de la cuisine; deux manches à vent servent à la fois d'introducteur à l'air extérieur et d'issue à ces dangereux commensaux : une muraille de neige est également élevée tout autour du navire et contre les flancs jusqu'à la hauteur du plat-bord; la neige étant un mauvais conducteur, cette mesure est destinée à conserver dans le navire la même température.

Un lavoir a été construit afin que les hommes pussent tour à tour se mettre en mesure de propreté pour le reste de l'hiver, car il est dès à présent impossible de sécher quoi que ce soit au dehors; à peine les objets placés devant nos poêles acquièrent-ils un suffisant degré de sécheresse; quelque malsaine que soit cette disposition, nos derniers voyages nous ont forcés à reculer sans cesse l'époque de ce lavage général.

11 NOVEMBRE. — Malgré la brise qui a repris un peu, je me rends de nouveau à notre observatoire, à trois mille et demi du navire et à quelques pieds de haut pour observer la hauteur

Nos chiens ne voulaient plus nous suivre. (P. 167.)



du soleil; depuis dimanche dernier, la glace s'est reformée partout où la veille existait l'eau courante; elle a deux à trois pouces d'épaisseur, et nous offre sur tous les points sécurité parfaite;

comme elle s'est formée en temps de calme, elle est partout très unie.

12 NOVEMBRE. — Neige toute la journée. Pour l'acquit de ma conscience, je me rends à l'observatoire, mais je reviens sans résultat aucun; le soleil a sans doute fait ses adieux hier. — Le navire est maintenant entièrement couvert de bout en bout, ses flancs encoints de quatre à cinq pieds de neige; deux larges escaliers donnent entrée sur le pont, l'un devant pour jeter la neige dans la chaudière sans la répandre sur le pont ou dans le logement de l'équipage, l'autre derrière : la neige est à présent très résistante; un peu d'eau jetée sur les parties extérieures, la convertit en glace, et ces marches donnent un aspect presque monumental à notre chétive demeure; des hauteurs environnantes, notre petite goélette avec ses mâts sortant du milieu d'une étroite bordure noire a l'air d'une mouche renversée dans une jatte de lait.

Pendant mes observations du 10 et du 11, je me suis plus d'une fois brûlé les paupières en les appuyant sur la monture de la lunette; ce qui rend encore les observations très difficiles, c'est que, le soleil étant près de l'horizon, ses rayons éblouissent, et le champ de la lunette embrasse l'astre et son image à la fois. Si on colore l'image, l'horizon devient obscur, et l'observation ne peut être en tous cas qu'approximative; ajoutez à ces inconvénients que le souffle de l'observateur est converti en glace sur le verre et les miroirs.

13 NOVEMBRE. — Un prisonnier est enfin pris à notre trappe de la poudrière; mais il se trouve que notre renard noir est un renard bleu dont la fourrure est loin d'avoir le même prix; il est encore vivant, trop vivant même pour nos chiens, qui en feraient bien vite bonne justice, et, comme nous tenons à en avoir au moins la peau, nous le tuons nous-mêmes. — Plus de doute maintenant, le corps du délit existe et nos chiens ont été injustement accusés l'autre jour d'avoir mangé le renard blanc; le prisonnier que nous venons de condamner à mort, bien qu'il

n'ait pas fait d'aveux, est reconnu pour le seul coupable; nous en trouvons la preuve dans les touffes de poil blanc de la fourrure de son semblable qu'il n'a pas eu le temps de digérer; il a donc été bien et dûment convaincu, j'allais dire d'anthropophagie, et la loi du talion devait le frapper de la même peine; mais, comme nous sommes moins cruels que lui, et puisque d'ailleurs il est mort, nous nous contentons de le manger cuit.

17 NOVEMBRE. — Bien que le soleil ait disparu depuis longtemps, le crépuscule nous fait jouir encore de quelques heures de clarté; ainsi, vers huit heures ou huit heures et demie, on voit suffisamment pour lire en dehors du navire; il est vrai que la lune, que nous avons constamment à cette époque, nous aide peut-être un peu; quoi qu'il en soit, ce court répit est utilement employé à compléter nos préparatifs d'hiver; nos différents ateliers, éparpillés autour du navire, feraient croire à l'existence d'un petit village; le bruit si cher¹ de la forge, le marteau qui frappe l'enclume, les sons criards du rabot, les chants variés de nos blanchisseurs, les colloques joyeux qui s'échangent en écos-sais de toutes les parties de notre goélette, le mouvement des hommes qui mettent la dernière main à notre toiture, tout est plein de vie et d'animation; on dirait l'ardeur d'une fourmilière qui déménage : le temps nous presse, mais nous ne serons pas en retard.

18 NOVEMBRE. — La lune est ce matin entourée d'un magnifique halo (parasélène), que nos marins, habitués aux voyages arctiques, considèrent comme le présage d'une abondante neige destinée à tomber d'ici peu de jours. — Tout l'équipage est envoyé à la chasse. M. Kennedy se rend au fond de la baie et m'envoie avec M. Smith pour examiner la première ravine au sud de la baie. Que de beautés présente l'aspect de ces sauvages falaises menaçantes et comme suspendues sur nos

(1) Bellot fait allusion à son enfance. Son père, vétérinaire à Rochefort, avait chez lui une forge de maréchal-ferrant. (*Note de l'éditeur.*)

têtes! Bien que le soleil soit au-dessus de l'horizon, ses rayons, glissant par-dessus les montagnes, viennent colorer leurs têtes neigeuses de douces teintes roses qui semblent faire corps avec la neige, et, passant par toutes les gradations, viennent mourir dans le bleu obscur des ombres projetées par les arêtes dentelées des grands rochers. — Pour la première fois sans doute, le pied d'un Européen trouble ces pittoresques solitudes, dont les échos obéissants émeuvent l'imagination par leurs mystérieuses voix : une pierre qui roule, la neige qui crie sous nos pas, le bruit même de nos respirations, retentissent avec un tumulte curieusement grossi par la répercussion, qui s'enfuit ensuite en mourant et comme effrayé de lui-même. L'œil ébloui se trompe à chaque instant : je crois voir bien loin de moi deux hommes démesurément grands, je distingue tous leurs gestes, je les vois charger leurs fusils; nul doute, ce sont deux de nos gens, qui marchent à notre rencontre, et, à cinquante mètres de moi, je trouve une pierre d'un pied de haut partagée en deux fragments noirs par un petit tas de neige. — La nuit nous surprend avant que nous ayons fait plus de cinq milles dans cette ravine, et nous sommes obligés de revenir sur nos pas avant de savoir si elle rejoint le bord de la mer, ou si elle se prolonge bien loin encore au sud, de façon à nous permettre de prendre cette route pour aller par terre à Fury-Beach. — Nos chasseurs ont tué en tout dix ptarmigans.

24 NOVEMBRE. — Nos trappes à renard sont jusqu'à présent restées improductives. En toute conscience, nous ne pouvons mettre notre insuccès sur le compte de notre habileté, car nous avons plus de la moitié de nos hommes habiles *trappers*. Mais comme les murailles de nos trappes sont faites de neige, le rusé *vulpes*, qui sait par expérience ou par oui-dire ce que c'est qu'une trappe, creuse par-dessous ou par-dessus ou bien au travers, et trouve moyen de déjouer nos efforts. — Je suis allé me promener dans la première ravine au nord; elle est pleine de neige et a plusieurs centaines de pieds de profondeur dans certains

endroits ; c'est un des réservoirs des cataractes inépuisables du printemps. Vers le milieu, je trouvai un trou dans lequel je m'aventurai après avoir laissé mes gants à l'entrée, afin qu'en cas d'accident, on sût où j'étais. — Creusée sans doute par la filtration des eaux au travers de ces terrains calcaires, cette allée souterraine communique avec quelque autre ravine, car, bien qu'à la surface il fit parfaitement calme, je recevais les bouffées d'un vent froid qui rugissait dans cette espèce de couloir, et l'obscurité me força à remonter. — Ma promenade se trouva bornée à un mille par le roc perpendiculaire, dont je ne pus même approcher ; au pied était un vaste entonnoir formé par la chute des neiges fondues ; les abords mêmes devaient en être dangereux et glissants, car ma fidèle chienne Huske, qui m'y avait précédé, se mit à hurler d'une façon si lamentable quand elle me vit prendre cette direction, que j'eus peur d'aller plus loin.

30 NOVEMBRE. — Le vent souffle avec une rage toujours croissante, et la glace se brise avec des craquements que nous prenons plus d'une fois pour les cris de détresse de notre mâture qui s'agite et se tord sous ses froides étreintes.

Tout est blanc autour de nous, mais d'un blanc à donner le vertige : au bout de quelques minutes de promenade, la vue se trouble, il semble que l'air s'épaississe, les objets perdent leurs formes, et l'on n'avance, après des chutes sans nombre, qu'à tâtons et comme le plongeur sous un élément qui n'est pas le sien.

1^{er} DÉCEMBRE. — M. Kennedy m'envoie au dehors de la baie pour voir dans quel état se trouve la glace ; la neige, balayée d'abord, puis tassée par le vent, est devenue plus ferme, et il est aussi facile de marcher sur ce terrain, mouvante il y a quelques jours, que sur le pont du navire ; c'est une des conditions favorables pour voyager, et, à moins qu'on n'ait des snowshoes, il faut attendre, après une chute de neige, qu'un grand vent l'ait raffermie ; l'intervalle de calme de la nuit dernière a donné le temps à la glace de se former. — Les gros fragments

ont été balayés, et, aussi loin que notre vue peut s'étendre, nous contemplons devant nous, dans toute sa splendeur, ce blanc et vaste linceul de glace solide; désormais, nous pouvons marcher à peu près partout en sûreté; c'est ainsi que, dans une promenade, nous parcourons sept à huit milles en très peu de temps; une seule fois, et encore dans une fissure ou dans la séparation de deux floes, mon pied s'enfonce; mais, avant que l'eau ait traversé mes mocassins de toile, nous étendons sur eux une couche de neige qui absorbe l'humidité, et, en se congelant, empêche le passage de l'air et forme bientôt autour de mon pied une véritable chaussure de glace.

C'est le meilleur, le seul remède contre ces petits accidents de tous les instants, mais qui peuvent devenir très dangereux si on est à quelque distance du navire; il n'y a pas moyen de rappeler la chaleur dans le membre qui s'engourdit.

Pour la première fois, j'ai essayé une capote en peau de daim que M. Kennedy m'a donnée, et des pantalons en peau de phoque; bien que peu vêtu sous ces vêtements, j'ai à peine senti le froid, assez vif cependant, d'autant plus que le vent est très violent. — Quelque épaisses que soient les étoffes de laine, elles ne garantissent que très imparfaitement, et, comme disent nos matelots, le vent passe à travers.

2 DÉCEMBRE. — Nous sommes bel et bien entrés dans l'hiver; la température ne nous permet plus d'en douter, bien que nous nous soyons acclimatés peu à peu et sans nous en apercevoir. Je ne me rappelle pas sans rire ces froids si vifs que je croyais éprouver dans mon bon Rochefort, alors que le thermomètre était au-dessous de zéro, et toutes les précautions que j'étais obligé de prendre à mon retour des mers de l'Inde ou du Brésil. Ce n'est pas un de mes moindres sujets de réflexion que cette faculté dont est douée notre frêle machine (pas si frêle cependant que les poètes le disent dans leurs beaux vers), de passer impunément par ces vicissitudes de froid intense et de chaleur insupportable.

3 DÉCEMBRE. — Dans les intervalles de calme que nous laisse la brise, d'abondantes vapeurs forment un brouillard qui s'élève de dessous les glaces sur les bords de la baie par suite de la différence de température, mais je n'ai pu m'assurer encore si cela provient de la température de l'eau sous les glaces ou de celle des terres. — Nos provisions d'hiver sont enfin à peu près complètes. Une des premières occupations a été d'agrandir le logement de l'équipage, et cela aux dépens de la chambre, dont les meubles ont été préalablement déposés en grande partie sur la glace. De l'un des panneaux on a fait l'entrée d'un escalier qui aboutit en dehors de la cloison du logement, afin que l'air extérieur n'arrive pas directement chez nos hommes chaque fois qu'on ouvre la porte; les panneaux d'entrée devant et derrière ont été recouverts d'un *rouf*,¹ élevé sur le pont à six pieds et donnant accès sur l'escalier; la porte ferme hermétiquement au moyen d'une corde garnie d'un poids; des grattoirs sont placés sur le pont afin que les hommes n'aient point de prétexte pour apporter en bas leurs souliers pleins de neige, et, avant qu'ils descendent, il leur est recommandé de bien secouer leurs vêtements, car, naturellement, toute neige est une cause d'humidité et d'évaporation. L'ennemi véritable dans un hivernage arctique à bord d'un navire, ce n'est pas le froid, duquel il est toujours plus ou moins facile de se défendre, mais l'humidité, qui engendre le scorbut et les rhumatismes; tous les efforts, toutes les précautions, doivent donc tendre à ce but constant : éloigner ou détruire toute cause d'humidité.

Le logement des officiers est moins exposé que celui de l'équipage à ces conditions mauvaises, parce que le dernier comprend les cuisines, qui, loin d'être un confort comme élément de chaleur, sont une source continuelle d'évaporations, soit des aliments, soit de la neige qui est convertie en eau; les précautions prises pour rendre salubre la partie consacrée à l'état-

(1) Construction en planches de sapin revêtues de toile goudronnée, qu'on élève sur le pont à l'arrière des navires qui n'ont pas de dunette, pour servir de logement.

major sont les mêmes. La différence de température de l'air sur le pont même à l'abri de la tente, et de l'air dans les parties inférieures du navire, est suffisante à quelques mètres des chaudières pour condenser et convertir en glace toutes les vapeurs qui viennent en contact avec le plafond; de sorte que presque partout, et principalement là où se trouvent des chevilles, des clous de fer, des plaques de métal, s'étend une couche de glace. Les lits de nos hommes, rangés tout autour du gaillard d'avant, n'étaient point disposés de façon à s'ouvrir pour leur laisser une suffisante liberté de mouvements; c'est pour cela que nous avons cru devoir élargir leur appartement; toutefois nous n'en avons fait qu'une seule chambre, car moins il y a de cloisons, mieux cela vaut; il est alors plus facile de diriger sur tous les points, ou du moins de faire entrer, des courants d'air sec ou d'air chaud; autrement, les coins et recoins des angles deviennent pour la glace un réceptacle d'où il est difficile de la déloger. Aussitôt qu'un changement de température a lieu, que le thermomètre s'élève, cette glace se fond, non pas tout d'un coup, mais lentement, l'eau suinte partout, découle le long des murailles, et il faut enlever entièrement cette humidité qui regèlerait dès qu'il y aurait un abaissement nouveau de température; des manches en toile, traversant le pont et la tente, servent de conduit à l'humidité vaporisée qui, par sa légèreté, s'élève dans ces sortes de tuyaux et va se perdre au dehors. Une autre manche a été disposée pour établir un courant d'air qui facilite la combustion du charbon dans la cheminée de la cuisine, et en même temps le dégagement des vapeurs. L'effet excellent de ces précautions est en partie annihilé par une tolérance qui semble en contradiction avec ces mesures minutieuses, je veux parler de la permission de fumer en bas, accordée aux hommes de l'équipage; on doit, il est vrai, considérer d'un autre côté que le tabac est une des plus grandes jouissances du marin, et qu'en définitive, en prenant quelques mesures de propreté, on réussit à parer aux inconvénients les plus graves. Je pense donc qu'à la grande rigueur cette tolérance peut être maintenue.



A bord d'un navire, dans un hivernage arctique. (P. 193.)

Une autre source d'humidité qu'il est impossible d'éviter, c'est le séchage du linge lavé et des effets imbibés de neige (le mot est exact, car la neige se loge sur tous les poils des étoffes laineuses, de façon à faire corps, pour ainsi dire, avec l'étoffe, et la mouille comme si on la trempait dans l'eau); je pense que l'on pourrait faire passer tous les tuyaux de poêle, etc., dans une même enceinte sur le pont, dont on ferait ainsi un séchoir, car tout objet exposé à l'air devient immédiatement dur, quelle que soit la force de la brise, et se déchire ou plutôt se casse très facilement. Nous avons dû nous résigner à cet inconvénient, et les effets des officiers sont séchés dans le logement de l'arrière; ce n'est pas qu'ils soient beaucoup plus propres après leur séchage, qui les noircit de fumée de charbon; mais au moins ils sont dégagés de transpiration et d'éléments malsains. La cabine de M. Kennedy et la mienne, bien que situées à quelques pieds seulement de la chambre où se trouve le poêle, sont tellement froides, que pendant la nuit notre transpiration se condense et retombe sur nous en pluie fine, dont nos couvertures sont traversées; plusieurs fois déjà nous y avons eu l'atmosphère à 20° centigrades; nous ne nous plaindrions pas si cette humidité restait à l'état de glace; mais comme nous ne pourrions sans danger dormir tout l'hiver dans des appartements aussi aquatiques, nous sommes obligés de changer nos quartiers, et pour moi j'ai un cadre bien plus confortable. Quelques degrés de chaleur, 50° Fahrenheit (10 centigrades), sont très suffisants, et notre consommation de combustible est réglée en conséquence. Jusqu'à présent il a été trouvé inutile d'entretenir les feux allumés pendant la nuit devant ou derrière, et à l'heure du coucher ils sont éteints partout. L'absence totale de toute clarté nécessite une grande combustion de luminaire, et comme le nôtre consiste principalement en lampes devant, et en chandelles ou bougies derrière, il est impossible d'imaginer combien les yeux et l'odorat en sont affectés; la fumée du charbon de terre, volatilissant des parties solides, apporte son concours à ces causes de malaise, et nous avons été obligés d'établir au-dessus

de chaque lampe des tuyaux, porte-voix, etc., qui conduisent cette fumée au dehors; il suffit de passer près de ces tuyaux pour se convaincre de la quantité d'éléments malsains qu'autrement nos organes absorberaient. Aussi souvent qu'il est nécessaire, on enlève partout la glace formée dans le logement des officiers ou de l'équipage, et la nature de cette condensation me fait penser que ce serait peut-être une bonne chose d'avoir ces logements aussi élevés que possible : on ferait, pendant l'hivernage, enlever le faux-pont (dans l'hypothèse où l'on serait sur un brick de guerre), et descendre le plancher inférieur, tandis que le pont supérieur deviendrait ainsi un condensateur, que l'on nettoierait de temps en temps; on pourrait encore convertir en boîtes condensatives les claires-voies, etc., en élevant leur sommet. J'avais trouvé ma cabine en partie doublée, tapissée d'une étoffe de laine, qu'il m'a fallu enlever, parce que les vapeurs s'y arrêtaient. L'expérience acquise à leurs dépens par les premiers navigateurs de ces régions désolées, les progrès de la science, ont amoindri de beaucoup les dangers du scorbut; mais un des éléments qui doivent attirer tout d'abord l'attention d'un chef d'expédition, c'est la diète alimentaire de ses hommes : les ressources contre le froid consistent non seulement dans un ménagement entendu du combustible, ou dans les vêtements, l'habillement, mais surtout dans un système bien conçu de nourriture. Les usages des naturels, Esquimaux ou Indiens, ainsi que les renseignements fournis par la physiologie, démontrent que la base de ce système doit être une grande consommation de matières animales, des matières qui contiennent le plus de sucre et de graisse, parce que ce sont celles qui, créant le plus de carbone, rendent plus rapide la circulation du sang, la distribution de la vie.





CHAPITRE DOUZIEME.

Charme indéfinissable du spectacle que présente l'hiver dans les régions polaires. —

Les craquements de la neige et les roulements d'un tremblement de terre. — La Sainte-Adélaïde. — Fête de Noël. — Motifs de découragement et réflexions qui font renaître l'espérance. — Excursion à Fury-Beach : détails émouvants. — Les voyageurs doivent se tailler des échelons dans la neige. — Heureuse trouvaille. — Etat lamentable de la caravane : souffrances que le vent glacial lui fait endurer. — Une congélation universelle : horribles tortures occasionnées par le froid.

LA neige tombe par gros flocons et donne un peu de clarté dont nous jouissons encore aux environs du méridien (4 décembre); le reste du temps, une teinte ardoisée nous attriste et nous fait ressentir davantage le froid; les objets à peu de distance de nous se confondent tous dans un gris de plomb d'un aspect funèbre. Partout, sur nos têtes, sous nos pieds, autour de nous, la neige, rien que la neige; les arêtes rugueuses du roc, ou les faces perpendiculaires des falaises, grimaçant au travers de cette enveloppe, semblent seules protester contre cette violation de leur nature, et seules nous rappellent que le monde n'est point une immense boule de neige. Et cependant il y a dans ce spectacle un charme indéfinissable qu'on ressent, et que des mots ne peuvent traduire, un charme que ceux-là seuls connaissent qui l'ont éprouvé, parce que, hommes d'action avant tout, nous n'avons pas appris à peindre ce que nos yeux ont vu et admiré, parce que surtout, nous autres écrivains sans expérience, nous redoutons d'aller nous heurter aux mille écueils de la poésie, aussitôt que nous entrons dans cette mer inconnue que l'on appelle l'art d'écrire.

8 DÉCEMBRE. — Nous avons observé pendant ces derniers jours que, dans un temps très calme, on entend la neige, recou-

verte d'une croûte assez dure, craquer par l'effet du froid; c'est par un phénomène semblable que l'on peut expliquer ce point qui semble encore indéterminé, de savoir si l'aurore boréale est accompagnée de cette crépitation semblable au bruit causé par les étincelles électriques; nos hommes, tous de la baie d'Hudson ou des Shetland, affirment la chose de la façon la plus positive; mais comment opposer leur témoignage non éclairé aux assertions des observateurs qui ont en vain cherché à entendre ce bruit?

Hier, un renard blanc a été chassé et tué par nos chiens, auprès du navire; un petit nombre de poils gris existant encore sur la queue montre que le changement de fourrure est maintenant presque complet. L'examen prouve que le pauvre animal a été attiré près de nous par l'espoir d'une tout autre réception; car ses intestins sont absolument vides. Ces animaux vivent principalement d'une espèce de souris que les derniers froids ont forcées à se cacher; nos chiens n'ont point voulu manger le produit de leur chasse. Longueur, du nez à l'extrémité de la queue, deux pieds onze pouces; la queue seule, un pied : poids total, cinq livres.

13 DÉCEMBRE. — Le mauvais temps nous donne enfin quelque répit, et nous avons aujourd'hui la plus belle journée dont nous ayons joui depuis longtemps, si toutefois il est permis de donner le nom de jour à cet intervalle de temps où pour toute leur nous n'avons que la lune et le ciel tout scintillant d'étoiles, et que naguère nous eussions appelé une belle nuit. Hélas! tout n'est donc que mensonge? Où la vérité va-t-elle donc se nicher, si on ne la trouve plus dans les proverbes, qui sont, à ce qu'on dit, la sagesse des nations. Pauvres nations, dont la sagesse refuse de croire aux étoiles en plein midi!

Vers une heure et à deux différentes reprises, nous entendons un sourd roulement qui ne peut se comparer qu'au bruit du tonnerre ou d'un pan de muraille qui s'écroule. Ce n'est certainement pas la foudre, car on l'entend rarement gronder

dans ces climats, à ce que me disent tous nos baleiniers; nous sommes d'ailleurs hors de la saison des orages. Ce n'est également qu'au printemps que les éboulements des rocs de glace ont lieu, et la seule supposition vraisemblable que je puisse admettre est un mouvement de nos chaînes sous la glace; MM. Kennedy et Anderson, qui ont assisté à des tremblements de terre, sont d'avis qu'ils ont alors entendu le même bruit; c'est aussi la description que m'ont donnée plusieurs officiers qui se trouvaient aux Antilles lors du tremblement de terre de 1848.

C'est aujourd'hui la Sainte-Adélaïde, et je me reporte en France, à Rochefort, près de cette bonne mère, dont c'est la fête. Depuis onze ans que j'ai commencé ma vie errante, je me suis toujours trouvé loin du pays natal, du foyer paternel, lors de cet anniversaire. Souvenirs de mon enfance, revenez près de moi pendant mes rêves, conduisez-moi auprès de cette troupe d'enfants, joyeux d'embrasser une mère chérie, qui pleure, j'en suis sûr, mon absence avec ma sœur, ma chère Adélaïde! Pauvre mère! que d'inquiétudes ne lui ai-je pas données avant mon entrée dans la marine, par les craintes que lui causait ma turbulence; et depuis lors, que d'anxiétés nouvelles pour mon sort, que d'angoisses pour mon existence! Que ne pouvons-nous recommencer les jours passés; combien je me montrerais obéissant, respectueux et travailleur! Pauvre, bonne et excellente mère, à qui je dois tout ce que je sais, tout ce que je vois; ah! puissé-je un jour, par mes soins, par mille attentions, te rendre plus doux, plus faciles, plus agréables, les derniers jours de ta vie, presque toujours passée jusqu'à présent dans les larmes et les incertitudes du lendemain! Savons-nous jamais ce que nous avons coûté de peines et de pleurs à nos mères? Ah! que Dieu entende mes ardentés prières et puissent ces bons amis deviner ma pensée et sentir dans leur cœur l'impression des baisers que je leur envoie au travers des distances qui nous séparent!

22 DÉCEMBRE. — Nous sommes enfin arrivés au jour le

plus court, et nous nous rapprocherons de plus en plus du soleil maintenant; ce n'est point que nous ayons été dans une nuit complète; cependant, même à midi, l'obscurité a toujours été assez forte pour nous permettre de voir un grand nombre d'étoiles; mais aujourd'hui même, vers onze heures et demie, une bande rougeâtre vers le sud, s'étendant vers l'est, servait à signaler le crépuscule. L'hiver a été assez doux jusqu'à présent, et lorsqu'il n'y a pas de vent une température d'environ 25° ou 30° centigrades au dessous de zéro n'est nullement désagréable. Le vieil Éole est le seul ennemi acharné contre nous, ne s'arrêtant que de temps en temps pour remplir de nouveau ses outres, car depuis dimanche dernier la brise a soufflé plus que jamais, et nous avons craint plusieurs fois pour notre toiture. Les neiges d'été semblent rougir davantage sous les regards brillants du soleil; mais alors que les lueurs blafardes et incertaines de la lune éclairent seules ces interminables steppes, il semble que tout soit triste, que tout pleure un absent. Le noir, en effet, est le deuil du monde, le violet celui des rois, mais la nature, veuve de son époux bien-aimé, de celui qui fait vivre et réveille toutes les facultés, prend pour vêtement de deuil un blanc linceul de neige.

Je ne sais jusqu'à quel point il est permis d'appeler jour cet intervalle de temps où le soleil ne brille point; comment appeler cette clarté hermaphrodite qui emprunte ses lueurs aux réfractions solaires aussi bien qu'aux fulgurantes étoiles?

25 DÉCEMBRE. — La lune était nouvelle le 22, et la grande marée d'aujourd'hui soulève les glaces au delà du niveau habituel; le bruit observé le 15 se reproduit, ajoutez à ce tapage l'effet que produit le mouvement du navire à chaque instant ébranlé par saccades; ce mouvement des glaces nous explique ce que nous ne comprenions pas l'autre jour; pour moi, je pense que, le bâtiment étant plus soulagé que d'ordinaire, les chaînes subissent une nouvelle tension dans l'eau, et ce sont les efforts du *Prince-Albert* qui occasionnent ces frémissements.

Le jour de Noël, qui n'est pas observé par l'église d'Écosse, est cependant un jour de réjouissances comme notre premier de l'an. Une dérogation à notre diète habituelle a été faite en faveur de l'équipage, et quelques gouttes de *l'eau de feu* ont bientôt monté les têtes à un diapason d'allégresse qu'on est heureux de pouvoir créer si facilement. Cette ressource, ménagée habilement, n'est certes pas à dédaigner dans un pays où il en existe si peu. Cette infraction à la règle est une utile condescendance de M. Kennedy, mais il est impossible de ne pas attribuer à son système de tempérance la bonne harmonie, le désir mutuel d'obligeance, et enfin la bonté des hommes de notre équipage. Qu'on ne s'y trompe pas cependant, une profonde répugnance pour les liquides n'est pas précisément leur défaut, et ils sont loin d'avoir une foi aveugle dans les mérites d'un régime à l'eau claire. Mais ne doit-on pas trouver dans leurs fatigues incessantes, dans leur dévouement de toutes les heures, de tous les instants, et surtout dans les détestables idées avec lesquelles ils grandissent, une suffisante excuse à une faiblesse que compensent tant de qualités? Qui sait d'ailleurs si une physiologie indulgente ne lui découvrirait pas, à une époque plus avancée de la science, une raison d'être dans une nourriture exclusivement composée de viandes salées, voire même dans les émanations de l'élément où se consume leur existence? « Que celui qui est sans péché leur jette la première pierre! »

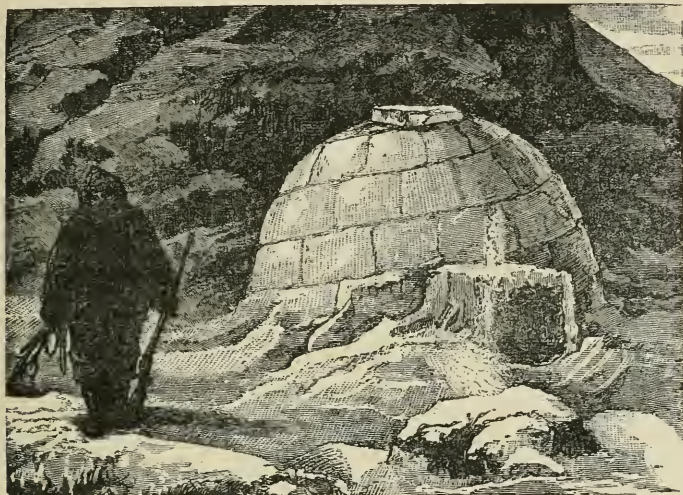
28 DÉCEMBRE. — Le ciel a généralement été clair ces jours derniers, et ce soir nous jouissons pour la première fois d'une complète aurore boréale; de grandes raies lumineuses comme la voie lactée et ayant une légère teinte jaunâtre divisent la voûte du ciel, partant du zénith et retombant comme les feuilles du palmier en s'élargissant vers la base. Je ne sache pas que nulle part il ait été fait mention de ce phénomène singulier.

Nous devons quitter dans quelques jours notre attitude purement défensive, M. Kennedy ayant l'intention de se rendre avec trois hommes et moi à Fury-Beach pour reconnaître l'état

où se trouvent les provisions. Bien que l'absence de peaux de daims soit un grand obstacle, nous ne saurions regretter d'avoir perdu notre temps à préparer tout notre attirail de la belle saison, car, pendant les trois mois que nous avons passés ici, nous avons subi pour ainsi dire un continuel coup de vent. L'équipage peut prendre un peu de récréation, et le jeu populaire de *football* (ballon) le remplit d'animation. Nous avons tous remarqué avec quelle facilité on se trouve hors d'haleine, bien que le baromètre n'indique pas une grande pression, et nous eussions peut-être attribué cet effet au défaut d'exercice, si nous ne nous rappelions que les Américains ont eu l'occasion de faire la même remarque pendant tout leur hiver. En dépit de tout cependant, il faut amener le matelot à se remuer ; l'exercice est ici le grand secret de la santé, et on ne doit rien négliger pour vaincre la répugnance que des hommes ordinairement actifs éprouvent à se donner du mouvement, paresse dont le plus grand motif est un changement de température de 60 à 70°, et souvent davantage. Cette paresse va bien plus loin. Les premiers froids produisent une torpeur morale, une somnolence d'esprit qui, chez moi, s'est montrée principalement lorsque je voulais écrire. En relisant mon journal, je trouve souvent des mots anglais qui ne sont là que parce qu'il m'eût fallu chercher un peu pour trouver le mot propre français, et que, dans ces derniers temps, les mots anglais me sont devenus plus familiers.

1^{er} JANVIER 1852. — La brise qui nous empêche de sortir à cause des tourbillons de neige, et de nous livrer aux quelques jeux, seules distractions que nous ayons, nous livre à des réflexions assez naturelles, et à une comparaison involontaire avec ce que le même jour est généralement chez nous au sein de la famille, au milieu des joies du foyer. Sans éprouver un profond et véritable regret de notre situation actuelle, nous ne pouvons nous empêcher de laisser nos âmes faire un retour mélancolique vers le passé. Tous nous sommes entrés avec ardeur et de notre plein gré dans la cause sacrée où nous sommes aujourd'hui enga-

gés, et pas un, j'en suis sûr, ne songe à compter les fatigues ou les privations et à tourner les regards en arrière ; non, c'est dans l'avenir et en avant que nos yeux se portent. Quelques lignes reçues avant le départ, aimé et précieux souvenir de la patrie absente, de tout ce qui nous est cher, sont des reliques devant lesquelles le cœur se recueille, et, loin de s'affaiblir, l'esprit prend dans cette prière intime un nouvel élan. Le souvenir, n'est-ce pas la force et le courage ? Pour mon compte, j'ai passé toute la journée et les deux nuits qui la précèdent et la suivent



La neige, en recouvrant la hutte, en a fait une masse compacte et solide. (P. 168.)

à fouiller et à refouiller tous les coins et recoins de ma mémoire, cherchant à me rappeler quelque détail nouveau qui m'eût échappé des relations si bonnes de l'amitié et de tout ce qui touche au cœur. Chers bons amis ! vous devez savoir combien chaque soir vos noms sont tous réunis dans une fervente prière, et combien, dans toutes les heures qui précèdent ou interrompent mon sommeil, vous venez tour à tour occuper ma pensée entière !

Nos pauvres matelots n'ont peut-être pas autant que nous

cette ressource des excursions dans un passé agréable; plus d'une physionomie se montre tant soit peu allongée par l'absence du souverain élixir, qui, le jour de Noël, avait si bien égayé leurs franches et bonnes figures. Singulier privilège de notre espèce, que cette faculté du retour vers le passé, et surtout des empiètements sur l'avenir!

Où étais-je l'an passé à cette époque? où serai-je l'an prochain? Le passé, hélas! nous ne le connaissons souvent que trop, mais l'avenir nous semble toujours plus riant et gros de promesses qu'il ne tient pas toujours. Quant à moi, je dois remercier la Providence qui m'a doué à un si haut degré de confiance dans le futur.

Bon courage, donc, et à l'an prochain! je verrai ce qui adviendra de mon espoir!...

12 JANVIER. — MM. Kennedy, John Smith, W. Miller, W. Adamson et moi, nous partîmes, le lundi 5 janvier, avec un traîneau indien et quatre chiens, emportant des provisions pour plusieurs jours, nos effets de campement, une tente et une caisse de *pemmican* d'environ quatre-vingt-dix à cent livres. Une partie de l'équipage nous accompagna en dehors de la baie; et bien que la glace parût brisée à peu de distance de la côte, la température, assez douce, nous promettait un voyage facile. Cependant, à peine avions-nous été laissés à nous-mêmes, que nous rencontrâmes des difficultés plus grandes que nous ne nous y attendions: la glace, très inégale, et la résistance de nos chiens qui se voyaient pour la première fois attelés à un traîneau indien. Les Esquimaux les attèlent deux par deux ou par couple, et les rênes consistent en lanières de cuir simplement passées autour du cou et du corps, tandis que les Indiens les attèlent un par un; notre traîneau est aussi de ceux appelés *flatsleds*, composés de longues planches recourbées à l'avant, de façon à former un arc assez prononcé; une corde, qui va d'une extrémité à l'autre, sert à lui donner du ressort; avec ses seize pouces de large et ses douze pieds de long, il a une telle flexibi-

lité, que sous un poids d'environ cinq cents livres, il glisse d'un glaçon sur l'autre et sur la neige, sans danger de se briser, là où le traîneau esquimau ne résisterait pas et serait bientôt en pièces. Lorsque la neige est encore molle, il offre également l'avantage de ne s'y point enfoncer, tandis que les traîneaux esquimaux s'y enfonceraient de toute leur épaisseur. Mais, en partageant la besogne avec nos quadrupèdes, nous atteignîmes une distance de dix milles avant l'obscurité. Notre tente fut bientôt établie, et une muraille de neige de trois à quatre pieds de haut lui servit de doublure. Dormir sous une tente par un tel froid, peut sembler assez peu raisonnable; mais l'absence du vent nous favorisait, et les fatigues de la journée avaient si bien préparé les voies, que nous nous endormîmes d'un profond sommeil; pas un de nous ne songea au mauvais temps qui pouvait survenir. L'avouerai-je? un clair de lune magnifique, un halo resplendissant de clarté, les bizarres découpures de la côte, les ombres qui se jouaient au milieu des glaces que la marée soulevait en gémissant, tout cela fut sans charmes pour des gens épuisés de fatigue comme nous, et nous fûmes moins sensibles au plaisir de cette contemplation qu'à la douceur du matériel tribut, payé aux faiblesses de notre nature.

A notre réveil, nous trouvâmes le temps couvert : la brise s'était élevée du côté du sud, c'est-à-dire dans la direction où nous voulions aller; et, le crépuscule, sur lequel nous comptions pour nous mettre en route, nous manquant, il nous fallut attendre jusqu'au lever de la lune. (La lune reste fort peu sous l'horizon en ce moment, et nous eussions joui d'une clarté bien plus longue, si nous n'avions voyagé le long de la côte toute bordée de falaises de plus de deux cents pieds de haut). Comme nous nous y attendions, les vapeurs de notre respiration avaient couvert les parois de notre tente, et retombaient sur nous en petite pluie de neige chaque fois qu'un mouvement un peu brusque en ébranlait la charpente. C'était d'ailleurs surtout comme précaution contre un soudain changement de temps que nous avions pris cette tente, car, après une longue marche, il pouvait nous

être impossible de construire assez vite une *snow-house*, qui demande une heure et demie ou deux heures d'un travail rendu pénible par la neige qui vole et entre dans les yeux, la bouche, la gorge, les manches et pénètre partout enfin. — A quatre ou cinq milles plus loin, nous reconnûmes sur la neige dure des traces parfaitement imprimées : des pieds d'hommes se trouvaient marqués d'une façon si peu indécise, que cela nous causa quelque anxiété; car si les Esquimaux étaient venus aussi loin vers le nord, ils auraient certainement dû passer par Fury-Beach, et par conséquent ce dépôt de provisions si nécessaire à nos opérations n'existerait plus. Notre inquiétude se calma bientôt cependant, par suite d'une nouvelle découverte, faite un peu plus loin, de charbons éteints et de trois caisses de conserves qui eussent infailliblement été ramassées par les gens venus au nord. C'était probablement un des campements du lieutenant Robinson. Nos craintes apaisées nous donnèrent un nouvel élan, et vers dix heures du soir, nous fîmes halte, ayant fait une douzaine de milles dans la journée; le ciel était couvert et nous annonçait une chute de neige prochaine; et comme après tout il était prudent de nous assurer un refuge pour le retour, nous construisîmes une spacieuse *snow-house*, nos chiens étant chaque soir abandonnés à eux-mêmes, à leur propre industrie, pour se créer près de nous un logement convenable.

Une toile de mackintosh étendue sur la neige afin qu'elle ne fondit point au contact, une couverture de laine pour chaque personne et deux peaux ou robes de buffle pour nous cinq, formaient notre lit habituel; et un morceau de pemmican, avec quelques gouttes d'un thé que nous trouvions délicieux, faisaient notre repas : c'est un luxe que nous nous sommes permis, parce que notre course ne doit pas être longue, et que nous avons pu emporter un peu de charbon pour faire bouillir notre eau. Mais comme il est rare qu'un appétit mieux aiguïté assaisonne un repas, nous savourons toujours le nôtre avec délices. La viabilité du pays est tellement restreinte, que la considération des poids à emporter ne saurait être perdue de vue, et les

armes, les quelques objets de rechange, avec les provisions, finissent toujours par constituer une masse plus lourde qu'il ne faudrait.

Nous venions de parcourir sept à huit milles, dans notre troisième journée, lorsque M. Kennedy, qui était en avant pour reconnaître la route, revint sur ses pas, nous annonçant que décidément nous étions battus ; la glace était tellement brisée au pied de la falaise, qu'il n'y avait pas la moindre possibilité pour nous d'y passer avec le traîneau. Pendant les deux jours précédents nous avions surmonté tant d'obstacles que nous ne pensions plus qu'il y en eût de capables de nous arrêter : tantôt hissant avec peine notre traîneau au sommet d'un glaçon de plusieurs mètres de haut ; tantôt roulant, hommes et chiens, au bas d'un monticule formé par la collision de deux floes ; errant le plus souvent à tâtons, dans une route si imparfaitement éclairée par la lumière douteuse de la lune ; instruits de la direction qu'il ne fallait pas prendre par les chutes seules de notre guide, mais en même temps ignorant la direction la plus sûre ; parfois pressés entre le traîneau et les aspérités rocailleuses des glaçons lorsque nos chiens tournaient trop court, ou tombant dans un trou et entraînés sur la neige avant que nous eussions le temps de nous relever.

Il nous fallut cependant nous rendre à l'évidence, et, une excavation de la neige nous offrant une besogne à moitié faite, nous bâtîmes une demeure assez durable pour le cas où nous serions obligés d'attendre des circonstances plus favorables. Après quelques heures de repos, il fut décidé que MM. Kennedy, J. Smith et moi tâcherions de nous rendre à *Somerset-House* sans bagages, et que les deux autres hommes nous attendraient dans la snow-house avec les chiens, notre but, dans cette excursion, ayant été surtout de reconnaître l'état des choses à Fury-Beach et de voir si de nouveaux visiteurs s'y étaient présentés depuis la visite faite par le détachement de sir James Ross.

Les indications assez imparfaites que nous possédions sur cette partie de la côte, et l'estimation peu certaine du chemin

que nous faisons chaque jour, nous laissaient dans une ignorance à peu près complète de la distance où nous nous trouvions; nous primes à tout hasard une journée de vivres sur nous. A la tombée de la nuit, nous arrivâmes au bord d'un précipice, que nous pensions devoir être celui décrit à trois ou quatre milles au nord de l'endroit où la *Fury* fit naufrage en 1825. La côte, à partir de ce point, s'abaisse graduellement, et plusieurs ravines que nous passâmes dans l'obscurité, tout en nous aidant à reconnaître les lieux, faillirent à différentes fois nous être funestes. On ne saurait en effet se figurer combien, même dans la nuit, les apparences présentées par la neige sont trompeuses et incertaines : tous les objets se confondent dans une teinte uniforme, les différents plans s'effacent, les contours disparaissent, on s'agite dans un brouillard semi-transparent, l'œil fatigué par une attention continuelle ne distingue plus rien, le pied se lève pour franchir une ondulation de terrain et retombe dans le vide, le sol semble s'étendre horizontalement devant vous, et tout à coup vous roulez le long d'une colline escarpée. Nos bâtons seuls nous prévenaient quand la chute était imminente, et, après un long détour, nous reconnaissions que nous étions venus sur le bord d'un torrent desséché. Ainsi que dans l'automne, la glace était toujours plus en désordre à toutes les pointes projetées en avant; et ici les hummocs s'élevaient en quelques endroits à quinze et vingt pieds; des blocs énormes de plusieurs années de formation atteignaient même des dimensions doubles.

Quelquefois il fallut nous frayer un chemin par dessus les pointes de neige glacée, en taillant des échelons dans cette neige avec nos haches, là où des piétons pouvaient passer, quoique non entièrement sans danger, car l'eau se trouvait au bas et la conséquence d'une immersion eût infailliblement été la mort de l'un de nous. A plusieurs reprises, nous crûmes reconnaître dans l'éloignement l'objet de nos recherches : une pierre plate, de petite dimension, une saillie de roc nous avait semblé la vaste tente qui avait si longtemps servi de refuge aux naufragés

de la *Victory*. Quelques débris de caisses en bois et en fer nous annoncèrent cependant que nous n'étions pas éloignés de Somerset-House, et, nous rappelant le dessin inséré dans le récit de sir John Ross, nous y fûmes bientôt arrivés.

Nous poussâmes un cri de joie, mais personne ne répondit à notre exclamation. Le toit de la maison, composé d'un hunier recouvert par les manœuvres courantes de la *Fury*, était encore entier. — Le rapport du lieutenant Robinson parle d'un cairn surmonté d'une croix que nous n'avons pas trouvé. — Les ours seuls et les renards s'étaient frayé un passage au travers de la muraille de toile de la chétive demeure, aussi somptueuse pour nous cependant, dans ce désert de neiges, que la plus verte oasis au milieu d'un océan de sables.

Une de nos espérances s'était dissipée; car, bien que sans entretenir, pour ma part du moins, aucune pensée que sir John Franklin eût laissé ici de ses nouvelles, nous avions cru, en dépit de nous-mêmes, que peut-être un des navires de l'escadre arctique aurait pu y envoyer quelque document. Mais non : tout subsistait dans l'état où le lieutenant Robinson l'avait décrit; nous ne pûmes même trouver les papiers qu'il y laissa en 1849. Nos perquisitions, il est vrai, ne pouvaient être fort étendues, n'ayant avec nous aucun indice. A la tristesse occasionnée par ce désappointement se joignait une impression bien facile à comprendre, et dont se rendront compte surtout les marins qui ont vu les restes d'un naufrage.

Lorsque la *Fury* fut poussée par les glaces sur la plage à laquelle elle a légué son nom, la prévoyance du capitaine sir Edouard Parry et du commandant fit retirer du navire tout ce qu'on en pouvait emporter; mais la plus grande partie des agrès, des voiles, les ancres, durent être laissés là. Les provisions furent également placées aussi loin que possible des atteintes de la mer, et, bien que le séjour d'un an de sir John Ross y ait fait une brèche assez large, la plage est encore littéralement jonchée de débris : ici de hautes piles de caisses en bois, en fer, de toutes formes, de toute grandeur; là des barri-

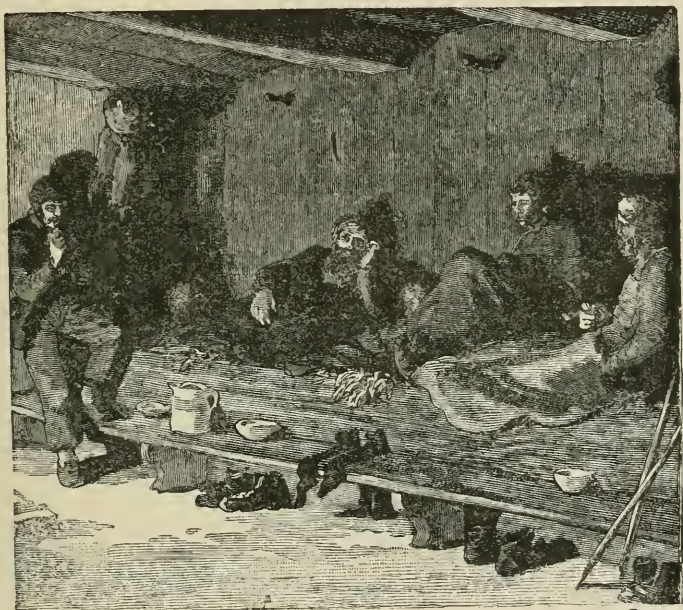
ques de farine, de salaisons; plus loin les ancres, les grappins du navire, puis deux canots en partie défoncés, des avirons, des mâts d'embarcation : toutes choses dont une expérience, même assez courte, apprend à un matelot l'inappréciable valeur, dans une contrée surtout où l'on ne pourrait se les procurer, et dont une grande quantité sera sans doute perdue, puisque nous ne pourrions les emporter avec nous. Ces tristes réflexions sont cependant adoucies par un certain sentiment de plaisir d'avoir mis la main sur ces ressources, dont la valeur a doublé pour nous, puisque nous n'avons pu toucher au passage de Navy-Board; mais nous ne pouvons nous empêcher de plaindre les pauvres Esquimaux de Boothia-Felix, pour qui un si grand dépôt de fer et de bois eût été une mine riche et mille fois plus enviable que les plus abondantes mines d'or et d'argent pour nous.

Une faim assez vive à satisfaire et le désir naturel de savoir à quoi nous en tenir sur le degré de conservation de cet approvisionnement nous engagèrent à ouvrir quelques-unes des boîtes de conserves prises au hasard : toutes étaient gelées; néanmoins elles avaient encore un goût parfait, et certes cela prouve beaucoup en faveur de cette Providence des navigateurs, puisque à trente ans d'intervalle les légumes que nous dégustâmes avaient encore la même saveur et le même goût qu'au jour où ils avaient été embarqués. Nous nous rappelâmes les suggestions de sir John Ross sur la facilité avec laquelle Pompéi et Herculanium nous auraient fait connaître le système d'alimentation des Romains, s'ils eussent connu l'art de conserver leurs viandes et leurs diverses productions. Un petit baril de lime-juice était à peine gelé, et, à quelque distance d'un feu que nous allumâmes, il fondit immédiatement. Après nous être restaurés et avoir poussé nos recherches autant que possible, nous reprîmes, vers minuit, le chemin de notre snow-houss, enchantés d'avoir au moins quelque bonne nouvelle à donner à nos compagnons, M. Kennedy ayant décidé que nous rejoindrions le navire, pour venir avec le reste de l'équipage, ce qui pouvait être accompli,



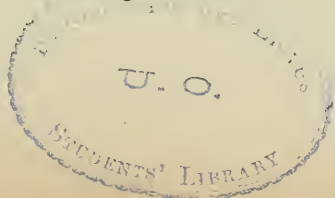
maintenant que nous étions sûrs de notre subsistance à Fury-Beach. — A cinq heures du matin nous arrivâmes à notre campement, dont les gardiens, rendus inquiets par notre absence prolongée, avaient décidé qu'ils se mettraient en marche à notre recherche dès le point du jour.

La brise s'était tournée contre nous, ce qui fit que notre voyage de retour fut un peu plus désagréable que le voyage



Plusieurs de nos hommes sont malades. (P. 238.)

d'aller. Les éboulements de pierres de ces rocs hauts de trois et quatre cents pieds, et des blocs de neige parfois gros comme une barrique, gisant sur la neige, nous montraient qu'il n'était pas toujours très sûr de les ranger de trop près; aussi restions-nous en général sur la glace; mais presque partout l'eau libre coulait à distance de la côte, les glaçons dérivant au sud. C'est une circonstance assez remarquable dont Parry fut frappé en 1825; que, sept jours sur dix, les glaces sont entraînées au sud; où



vont-elles? y a-t-il donc une issue au fond du passage à la baie de Brentford, ou même à la baie de Pelly?

Ce qui ajoutait à notre malaise, c'était l'état de nos vêtements tout imbibés de neige, que la chaleur de nos corps fondait pendant la nuit, et qui, le jour suivant, se transformant en glace, les rendait lourds, durs et froids comme s'ils étaient de plomb.

Nos hommes voyageurs de la baie d'Hudson sont moins accoutumés aux courses dans ces régions nues et entièrement découvertes que dans des pays boisés, où chaque soir un bon feu dont le voisinage fait largement les frais leur permet de se réchauffer, et de sécher les différentes parties de leur accoutrement. Peu de précautions sont nécessaires, avec l'assurance de cette ressource, et, l'habitude de la négligence l'emportant, ils ne prennent pas toujours le soin, aussi exactement qu'on peut le désirer, de secouer la neige qui se glisse par toutes les ouvertures des vêtements. Ils sont aussi fort mal vêtus pour notre situation, étant couverts de laine, car l'on sait que les étoffes laineuses sont merveilleusement disposées pour retenir toutes les particules de neige, et surtout lorsque cette neige, fine et sèche comme la poussière de nos grandes routes, vole en nuages chassés par le plus léger souffle de vent.

La sécurité du voyageur et même son existence sont garanties par une foule de précautions qui ne semblent point puérides à ceux qui peuvent en apprécier l'utilité. Il ne faut point, pour se garantir du froid, trop se couvrir de chaudes étoffes qui amènent tout de suite une abondante transpiration, cette transpiration se convertissant en glace au moindre abaissement de température, dès que l'on s'arrête pour se reposer, ou qu'on cesse un violent exercice. C'est ce qui donne un grand avantage aux vêtements de peau de daim, qui sont légers à la fois et imperméables au vent. Mais cette même imperméabilité est une cause de transpiration; aussi, dès que nous sentions nos mains en moiteur, nous retirions nos gants, jusqu'à ce qu'une nouvelle sensation de froid nous forçât à les remettre; nous en faisons autant pour la tête. En dépit de ces précautions, nous avons

chaque soir à sécher nos chaussures et nos gants, ce qui ne peut se faire qu'en se les appliquant sur la poitrine ou sous les bras; cela n'est guère sain, mais cependant c'est la seule méthode, et il n'est pas difficile de comprendre la rapidité avec laquelle les rhumatismes arrivent avec un pareil régime. Le nez et la bouche sont les parties de la figure les plus sensibles au froid, mais il n'est guère possible et même il serait peu prudent de les couvrir, à cause des vapeurs qui s'en échappent; ceux de nous qui pour les garantir s'étaient entourés de cravates, cache-nez, etc., ne purent les retirer à la fin de la journée. Nos couvertures étaient toujours gelées, quoi que nous pussions faire, et, le samedi matin, quoique nous fussions à deux jours de marche de la baie Batty, nous nous déterminâmes à donner un coup de collier et à ne nous arrêter qu'à bord du *Prince-Albert*. Bien que nous ne fussions pas très fatigués, ce fut le jour où nous eûmes le plus à souffrir : la brise du nord nous fouettait le visage, et on ne peut se figurer l'impression qu'on en ressent lorsque le thermomètre est à 30° centigrades au-dessous de 0. Nous comparions la douleur que nous éprouvions à celle d'un homme dont on cinglerait la peau avec des lanières de cuir; il semble, en effet, que chaque bourrasque emporte des lambeaux de l'épiderme. A cette cuisson de la peau succède un état d'engourdissement pendant lequel les parties affectées deviennent bleuâtres, le sang se retire; si par malheur elles blanchissent, c'en est fait, elles sont irrévocablement gelées. De temps en temps nous étions obligés de nous arrêter pour nous examiner réciproquement, car, par un froid vif, et surtout si on est arrivé au période d'engourdissement, on ne sent point qu'on est « mordu par la neige. » Pour moi, je payai mon noviciat par de plus nombreuses *gelures* que les autres, ce qui, au milieu des Indiens ou des Huskies, m'eût exposé aux sarcasmes et aux moqueries des loustics du pays. Les gens expérimentés savent en effet que, dès qu'ils ressentent une démangeaison, ils sont saisis par la gelée; et alors il ne faut pas craindre d'ôter ses gants et de bien frotter avec le doigt la partie affectée; c'est une honte pour un homme de se

laisser geler, et le jeune Indien met sa gloire à se tirer du froid sain et sauf. Une pincée de neige rétablit, du reste, la circulation du sang.

Lorsque la rafale était trop forte, nous n'avions d'autre ressource que de tourner le dos; mais la neige nous entraînait dans la gorge, dans les narines et surtout entre les cils, ce qui fait que souvent les paupières se joignaient, et il nous fallait en arracher les glaçons. Nous avons cru trouver une armure ou plutôt un abri contre le froid dans nos longues barbes; mais la neige qui s'y fixe invariablement et s'y condense en épais glaçons la joignait aux parties avoisinantes de nos vêtements, et nous nous trouvâmes fort heureux d'avoir des ciseaux pour nous débarrasser de cet hôte incommode. Les Esquimaux sont généralement imberbes, et, en consultant un peu mieux les voies de la nature, nous aurions dû arriver à cette conclusion. Le même inconvénient accompagne toute espèce de masque, de cache-nez, placé sur la figure, et la meilleure mesure de prudence c'est d'habituer l'épiderme à ces basses températures.

Nous étions partis à deux heures du matin, sans déjeuner, nous proposant un court répit en route; mais à peine nous fut-il possible de fondre quelques gouttes d'eau, et prendre dans nos doigts rendus impuissants par le froid un morceau de biscuit; nous ne pûmes retenir nos éclats de rire plusieurs fois à la vue des singulières grimaces faites par chacun, lorsque approchant de ses lèvres un vase de fer-blanc plein de neige fondue, il le rejetait avec des rugissements de douleur. On ne sent point d'abord l'impression produite par le contact du métal, mais une douleur aiguë causée par la peau qui s'arrache et reste collée aux bords du vase vous rappelle bien vite les lois de l'équilibre des températures. — A cinq heures du soir, nous étions à l'entrée de la baie, roulant, tombant la tête en bas au milieu des icebergs échoués sur le récif, et nous dirigeant tant bien que mal vers le navire dans l'obscurité et le brouillard formé par les vapeurs qui s'échappent des crevasses du floe.

Notre arrivée surprit l'équipage du *Prince-Albert*, qui ne

nous attendait pas si tôt, et, une fois de plus, nous jouîmes des comforts qui nous semblent exquis, d'un bon feu et d'un bon lit bien sec et bien chaud. — Quelles affreuses souffrances que celles des malheureux qui ont faim et froid! Que certains de nos législateurs ne sont-ils envoyés pour quelques mois d'hiver avec mission de voyager dans les régions arctiques!



CHAPITRE TREIZIÈME.

Actions de grâces spontanément rendues à la divine Providence. — Préparatifs pour une nouvelle excursion. — Un ouragan. — Observations diverses sur l'atmosphère — Retards causés par la température et les chutes de neige. — Un essai dangereux. — Le besoin de sommeil. — Tous sains et saufs! — Expression enthousiaste de la reconnaissance envers Dieu.

NOUS subissons aujourd'hui (15 janvier) le plus fort coup de vent que nous ayons encore éprouvé. Que de remerciements ne devons-nous pas à la divine Providence pour notre préservation, car dans l'état où se trouvaient nos couvertures et notre équipement, il est difficile de deviner ce qui serait advenu de nous si nous eussions été en route. Nous ne pouvons trop nous féliciter de notre arrivée, et reconnaître combien souvent nous sommes trompés dans nos jugements, et menés au port par une main invisible; rien ne nous annonçait l'approche du mauvais temps, et certes, nous ne nous serions pas exténués de fatigue pour arriver tout de suite, si ce n'eût été le désir d'être à bord pour y passer le dimanche; l'accomplissement de ce devoir religieux a été pour nous peut-être une cause de salut.

Tout l'équipage est activement employé à se préparer pour une excursion plus complète qu'elle ne devait être d'abord, et profite, pour la confection des vêtements, de l'expérience que la semaine dernière nous a donnée, en nous faisant reconnaître le peu de défense contre le froid et la neige qu'offrent les habillements européens, et nous avons adopté ce qui devrait être la règle en tout pays, autant que possible, la forme des vêtements des naturels; fermés sur le devant, ils ne laissent à la neige aucune entrée et sont surmontés d'un capuchon que l'on rétrécit à volonté jusqu'à ce qu'il encadre parfaitement la figure. Nos hommes, qui savent peut-être un peu trop tout ce qui nous manque, ne voient pas sans quelque répugnance entreprendre une pareille course à cette époque de l'année, dépourvus de tout comme nous le sommes. Une paire de mocassins dure à peine quelques jours, et nous devons partir avec deux paires chacun.

M. Kennedy, qui ne connaissait point le pays et comptait trouver ici des peaux de daim, etc., avait donné aux matelots l'assurance qu'ils seraient munis à bord de tout ce dont ils auraient besoin, et c'est ce qu'ils lui reprochent maintenant, disant qu'ils se seraient procuré cela par eux-mêmes avec facilité.

C'est dans de telles circonstances, quand il est nécessaire que chacun sache se résigner à la situation qui lui est faite, et apporter au bien-être et au succès de tous le concours de son intelligence, de sa propre industrie et de son bon vouloir, qu'apparaît clairement la supériorité que donne aux humains une bonne éducation. — O mon Dieu! que je vous remercie de m'avoir fait trouver cette éducation, là où si peu de pauvres enfants la peuvent recevoir!... Plus je suis allé en avant dans ma carrière, et plus j'ai reconnu cette vérité; et je voudrais pouvoir composer un équipage d'officiers exclusivement : je serais sûr d'arriver à tout ce qui est humainement possible.

16 JANVIER. — Toujours le même coup de vent. — Nous commençons à nous remettre de nos engelures, que la chaleur

du navire a rendues plus apparentes; nos figures sont couvertes de taches qui ressemblent à des meurtrissures; la peau s'enlève par écailles larges comme des pièces de cinquante centimes, et le nouvel épiderme est tellement sensible, qu'il est presque aussitôt gelé de nouveau. A part cela, nous n'avons conservé de notre excursion si courte qu'un violent appétit que nous pouvons à peine satisfaire; c'est là un des côtés mauvais de ces exercices prolongés du corps : tout se matérialise en nous et en dépit de nous. La fatigue physique tue la pensée, et il me faut dire que plus d'une fois je me suis surpris songeant à une tasse de café, ou à un morceau de pain frais avec une tranche de jambon.¹

17 JANVIER. — L'ouragan s'est enfin apaisé, mais pour combien de temps? L'atmosphère est d'une clarté dont nous n'avons point l'idée dans nos climats du sud; ces collines, couvertes d'une neige qui paraît avoir le poli et la dureté du marbre le plus blanc, semblent jaillir de l'horizon; les profils ressortent avec une incroyable netteté, et leurs plus petits détails se détachent en noir sur la voûte bleuâtre.

Le crépuscule nous donne aujourd'hui plus de six heures de jour, et ce n'est point sans une joie bien grande que nous acceptons l'augure de journées moins sombres. Rien n'est plus fastidieux que l'existence aux lueurs fumantes d'un navire : cette lumière artificielle fatigue et cause un affaiblissement de la vue dont tous nous avons ressenti les atteintes. Je crains beaucoup les effets du printemps sur mes yeux; mais, pour le reste, tout va bien. Le pauvre M. Kennedy est le plus éclopé de nous tous, et je vois bien qu'il a toujours été le même, plein de mépris pour les souffrances du corps, et cependant, à trente-cinq ans, il est perclus de rhumatismes.

Que de mauvaises nuits nous passons bien souvent lorsque,

(1) N'est-elle pas admirable cette délicatesse de conscience du lieutenant Bellot qui croit devoir se reprocher — alors qu'il était tourmenté par un violent appétit — d'avoir arrêté un instant son esprit sur les mets qui auraient pu agréablement apaiser sa faim? (*Note de l'éditeur.*)

harassés de fatigue, nous ne prenons pas le temps de nous bâtir une snow-house, et nous nous couchons tout couverts de neige, mouillés, sans même avoir le soin de changer nos effets humides. La nuit se passe à trembler; il nous faut tous changer de côté en même temps, nous frotter le dos, les pieds pour nous réchauffer un peu; le lendemain matin personne n'est reposé, et chacun est mécontent de soi.

Comme il est d'usage à bord de tous les navires, quelques provisions mieux choisies avaient été embarquées pour le service de la cabine; mais nous avons tous partagé avec l'équipage, et constamment suivi le même régime, ce dont j'approuve M. Kennedy de tout mon cœur, car, si nous partageons les privations, nos matelots seront moins disposés à rester en arrière pour le reste.

Notre expérience, bien que de peu de durée, a suffi à me montrer que tout ce qu'un homme peut endurer, je puis le supporter aussi; d'ailleurs, ma conviction est de plus en plus arrêtée que la volonté et l'énergie du moral peuvent suppléer dans tous les cas à la force physique, et j'espère bien sortir de toutes ces épreuves avec honneur; Dieu merci! d'ailleurs, je n'ai point été élevé dans une boîte à coton.

19 JANVIER. — Ce coup de vent est décidément le plus fort que nous ayons éprouvé; ces tristes journées d'hiver se suivent et se ressemblent d'une façon passablement monotone. Bien que nous soyons aguerris contre le froid, nous n'avons pu mettre le nez dehors, tant la brise est aiguë. La petite goélette, si chaude et habitable comparativement, tremble sous les brusques étreintes des rafales; elle voudrait s'élancer de son lit de glaces, et on dirait que la brise a pris à tâche de déraciner nos deux mâts, qui, sortant de la neige, ressemblent avec leurs vergues aux branches sans feuillage des arbres dénudés de l'hiver.

21 JANVIER. — La brise s'est enfin ralentie, et telle est la différence des sensations causées par le vent, que, bien que le thermomètre soit tombé de -23° à -32° centig., il nous semble

que la température a subi une agréable élévation. Nous sommes tous occupés à nos préparatifs de voyage. Lundi prochain est le jour désigné, et, malgré notre dénûment, de suffisantes raisons nous engagent à accélérer notre départ. La glace est brisée et rendue impraticable par chaque coup de vent, mais quelques heures de calme suffisent sous cette température à la reformer assez épaisse pour rendre franchissables les différentes ouvertures. L'hiver ayant été assez doux, la fonte des neiges aura lieu



Une croix solaire partageait en deux les bandes du halo. (P. 251.)

de bonne heure et augmentera les difficultés de notre retour ; de plus, et pour la même raison, les glaces seront bientôt en mouvement dans la baie, à cause des torrents d'eau douce que versent les nombreuses ravines dont elle est bordée. Nous partons avec tout l'équipage, et le navire aura besoin de son monde ; il y aura une grande quantité de lest qui ne sera transportable que sur la glace, surtout n'ayant qu'un canot. Quant à nos courses par-dessus les collines, elles seront moins pénibles, car

la neige est maintenant dure et offre une plus grande facilité de locomotion.

Nous avions pensé que vers cette époque de l'année le passage devait être pris d'un bord à l'autre, mais cette année au moins il n'en sera pas ainsi, et une fois de plus nous bénissons la Providence, car, si nous avions hiverné au port Bowen, notre excursion n'eût pu se faire dans ce mois-ci, et l'année eût été entièrement perdue pour nous, toute recherche devenant impossible, ou au moins devant nous exposer alors aux plus grands périls.

26 JANVIER. — Il nous faut différer notre départ, parce que nous ne sommes pas prêts, et que le temps n'est pas assez bien rétabli; la partie est remise à lundi prochain. — La brise étant tombée, M. Kennedy et moi nous nous rendons en dehors pour reconnaître l'état de la glace. A peu de distance du rivage, elle est encore brisée, et elle court au sud, offrant un superbe floe très uni, mais dont la glace imprégnée d'eau de mer est tout humide et bourbeuse, ce qui mouille les pieds en quelques minutes et rend le halage des traîneaux très difficile. La perspective n'est pas encourageante en un mot, et il est peu probable que nous puissions accomplir tout ce que nous voulons; mais cependant je pense comme M. Kennedy qu'il nous faut essayer. Il ne semble pas que cette année l'inlet doive être pris, ce qui aggrave nos chances contraires, et il est vraisemblable que l'année dernière c'était la même chose. Pour moi, je pense qu'après nous être résolu à marcher, nous devons fermer les yeux, et ne regarder en arrière que lorsque nous serons bien loin.

M. Smith fabrique pour chacun une paire de masques avec une toile de fil d'archal. — Un couvercle a pu être fait pour notre deuxième chronomètre, qui heureusement ne semble pas dérangé par nos trois mois de repos; il ne sera pas possible cependant d'avoir l'heure de Greenwich, à cause des grandes variations que nos instruments semblent avoir éprouvées dans le voyage; celui que M. Kennedy porte change sa marche tous les

jours, suivant qu'il a été dehors plus ou moins de temps; mais enfin ils nous seront fort utiles au moins pour les observations.

Quatrième changement de plan. Il est dit cette fois que nous voyagerons tous ensemble, les matelots et les mauvais marcheurs ne nous accompagneront que jusqu'à la baie Brentford; nous avons calculé que, passant par le cap Bird, le pôle magnétique, le cap Félix, la pointe Franklin, l'île Montréal, la baie Pelly, le port Félix, et remontant la côte au nord, nous parcourrons un trajet de quatorze cents milles qui nous prendra quatre mois, ce que nous nous garderons bien d'annoncer aux hommes de peur de les effrayer, car jamais pareil voyage n'a été fait dans cette saison de l'année, surtout par des gens mal pourvus comme nous le serons. Nous comptons sur la Providence pour notre nourriture et nos vêtements!

J'aime à retrouver en M. Kennedy cette noble nature que j'ai tant admirée et aimée, cet ardent enthousiasme qui seul triomphe des difficultés. J'ai hâte surtout de voir arriver un changement de vie qui efface les contrariétés inséparables d'une existence en commun dans de si affreuses régions, et parmi des individus d'éducation et d'idées si différentes.

30 JANVIER. — Pendant une éclaircie, et malgré des apparences de neige, j'ai transporté quatre caisses de pemmican (trois cent soixante livres) et environ cinquante livres de charbon, en avance sur notre future route.

Le temps était doux comme il l'est toujours quand le ciel est chargé de neige; mais le revers de la médaille est que la neige est si molle et si humide, qu'il nous a fallu nous y reprendre à deux fois, de sorte que la distance, en réalité de huit milles seulement, nous a fait faire un trajet de vingt-quatre milles. Pour la première fois depuis longtemps, la glace est fixée au rivage et assez unie, aussi loin que la vue peut s'étendre; mais elle est aussi tellement molle, que trois hommes et nos cinq chiens pouvaient à peine tirer deux cents livres sur le traîneau. — Ce sont ces petites difficultés qui rendent les voyages si pénibles ici,

et il n'est peut-être pas sans enseignement de voir à quel fil menu tient notre existence.

S'il vente, nous sommes pris par la gelée, pour peu qu'il fasse froid; s'il fait moins froid, nous ne pouvons marcher. Faites donc quelque chose, quand tous les éléments conspirent ainsi votre perte!

Une trace de lièvre a été trouvée au lieu où nous avons déposé notre fardeau; quelques touffes d'une herbe jaunâtre préservée sans doute par la neige, prouvent que ce lieu doit être un rendez-vous pour les herbivores. J'apprends également à mon retour que des traces de perdrix ont été reconnues à terre.

31 JANVIER. — Je me suis rendu à mon observatoire du mois de novembre, espérant y découvrir le soleil, qui devait, si la réfraction était la même, faire aujourd'hui son apparition.

Bien que le temps fût assez clair, l'horizon était entouré d'un bain de brume noire qui cachait la terre à l'est et que les rayons du soleil sont encore impuissants à percer. Cependant au-dessus de cette brume, quelques nuages richement teints de pourpre et de longues traînées de lumière, convergeant vers l'horizon, montraient que le foyer n'était pas loin. Depuis quelques jours déjà, la clarté diurne apparaît à travers nos verres lenticulaires, et réjouit l'intérieur de nos cabines. Cette dispensation de lumière naturelle, économe pour ne pas dire avare, ne laisse pas que de nous ranimer, et il nous semble renaître à la vie.

2 FÉVRIER. — Chute de neige depuis hier en grande abondance; le vent a pris à l'est en augmentant de force, ce qui occasionne une hausse correspondante du thermomètre, la neige étant mauvais conducteur de la chaleur. Ceci nous cause une nouvelle vexation, puisque nous ne pouvons nous mettre en route maintenant, avant qu'un autre coup de vent ait chassé ou tassé et durci cette neige. Notre impatience est d'autant plus grande, qu'il serait indispensable de savoir de bonne heure si

notre plan d'opérations est susceptible de succès, ou s'il faudra le changer du tout au tout.

5 FÉVRIER. — La neige a continué de tomber pendant ces deux jours, et c'est peut-être la seule vraie chute de neige que nous ayons vue depuis le commencement de l'hiver. Les étranges êtres que nous sommes, et que Bossuet eût bien pu ajouter un chapitre intitulé : *Des voyageurs arctiques* à son *Histoire des variations!* Nous n'avons cessé de déplorer, pendant le mois dernier, les coups de vent se succédant sans intervalle, qui nous empêchaient de partir, et c'est aujourd'hui le bienfait que nous demandons à grands cris : Un coup de vent! un coup de vent! mon royaume pour un coup de vent!

Je suis de très mauvaise humeur par suite d'un accident irréparable ici. Le chronomètre de poche que j'avais avec moi étant tombé, il s'est arrêté, et nous sommes ainsi privés d'une moitié de nos ressources. Cependant, comme nous n'emportons qu'un sextant à cause du poids, un deuxième chronomètre n'eût servi que comme moyen de vérification.

7 FÉVRIER. — Plusieurs de nos chasseurs se sont mis en quête des traces de ptarmigan; mais la neige, profonde en certains endroits de plusieurs pieds, rend toute espèce d'assurance impossible à ceux qui n'ont point de snow-shoes. Un de ces derniers tue quatre perdrix sur six qu'il a fait lever. Le retour de la gent emplumée, ou plutôt sa réapparition, nous semble un heureux présage; je dis sa réapparition, parce qu'il semble que les perdrix au moins passent l'hiver enfoncées sous la neige, et sans doute à l'état torpide; plusieurs terriers ont été vus par M. Leask dans le détroit Wolstenholm. Un ou deux larges corbeaux ont été vus également. Ce qui nous intriguait beaucoup, c'était de savoir de quoi ils se nourrissent. Les estomacs des ptarmigans contenaient les bourgeons du saule nain.

10 FÉVRIER. — Un jour il neige, le lendemain il vente, le jour suivant il neige de nouveau, de sorte que, si cela continue,

nous en avons pour longtemps. — Trois renards ont été pris par nos chiens ces jours derniers, et leur succès leur donne une ardeur dont ils semblent fiers; le résultat de leur chasse nous est annoncé le plus souvent par eux-mêmes : ils sautent autour de nous, pétillants de joie, lorsque, pendant la nuit, ils ont fait quelque prouesse, et nous conduisent immédiatement au lieu où gît leur victime. Les pauvres renards sont revêtus de leur blanche fourrure d'hiver, que pas un poil noir ou gris ne dépare; le nez et les yeux d'un noir d'ébène semblent seuls jaillir de cette robe immaculée, et rien n'est gracieux comme les mouvements de ces animaux (lorsqu'ils ne sont pas exténués d'inanition), se jouant des efforts des chiens les plus alertes et les distançant en quelques bonds.

Une forte brise de nord-ouest balaye les neiges amassées sur le sommet des collines, et les torrents qui roulent sur les falaises du sud de la baie forment une véritable cataracte d'une énorme épaisseur, qui se brise à une grande distance de la muraille perpendiculaire.

12 FÉVRIER. — La neige durcie se fendille et fait entendre, le soir, des craquements qui sont parfaitement indépendants de l'aurore boréale; je crois de même l'aurore boréale parfaitement étrangère à cet accompagnement dont on ne connaît point l'origine. Les diverses explications qu'on avait cherché à en donner me paraissent d'autant plus étranges, qu'au mépris de toute étude physique, on cherchait à déterminer la cause avant d'avoir bien reconnu l'existence du phénomène. — Les lectures, le violon de notre artiste M. James Smith, l'orgue donné par le prince Albert, font, comme d'habitude, les frais de nos soirées.

14 FÉVRIER. — Nous sommes de retour après une petite course qui a failli nous coûter cher. Hier matin, M. Kennedy et moi, avec M. Anderson, le charpentier, et M. Andrew-Irvine, nous étions partis pour transporter en avant une autre portion de nos provisions. Le temps n'avait pas très belle apparence; mais, précisément pour cela, et afin de ne pas avoir l'air de

reculer, j'avais rejoint le groupe que M. Kennedy commandait lui-même. La neige, encore toute molle au dehors de la baie, nous rendit la route assez pénible jusqu'au petit dépôt formé par moi la semaine précédente; mais la glace étant fermée et bonne, nous ajoutâmes nos provisions et transportâmes deux milles plus loin cinq caisses de pemmican (quatre cent cinquante livres), six gallons d'esprit-de-vin (soixante-quinze livres) et quatre mousquets, en un mot, tout ce que nos chiens pouvaient traîner. Le temps qui s'obscurcissait et le tourbillon qui commençait à épaisir nous avertissaient depuis longtemps que le retour ne s'accomplirait pas avec facilité.

A peine avions-nous tourné la figure au vent, que nous fûmes tous violemment atteints par la gelée; fort heureusement la brise cessa de souffler avec la même force, et en nous frottant à tout moment la figure avec de la neige, nous reprîmes tant bien que mal, cahin-caha, notre route vers la baie Batty. Il faisait tout à fait noir avant que nous eussions atteint la pointe sud de la baie. N'ayant rien pris depuis le matin qu'un morceau de biscuit sans eau, afin de ne pas perdre de temps, nous étions tous fort affaiblis, et tour à tour nous nous étendions sur le traîneau; craignant de ne pouvoir avancer davantage, nous proposâmes de nous couvrir d'une peau de buffle (une seule pour cinq) et de nous coucher tant bien que mal sous la neige, ou de retourner à l'endroit où étaient nos provisions; mais cependant il fut décidé que de préférence on prendrait le parti de continuer en avant.

Quand nous eûmes quitté le côté sud de la baie, l'obscurité devint si complète, que la rive opposée, distante seulement d'un mille, disparut; et le vent, changeant à chaque instant, cessa de pouvoir nous aider à nous guider, de sorte que nous errâmes à l'aventure jusqu'au moment où, dans une éclaircie, l'apparition de l'étoile polaire nous montra la direction qu'il fallait prendre. Cette circonstance nous permit d'atteindre le côté nord de la baie; mais, une fois là, nous ne pouvions distinguer si nous étions à l'est ou à l'ouest du navire; même sur la plage, au pied

des hautes collines qui la bordent, ces mêmes collines, ensevelies sous la neige, ne pouvaient se distinguer, et, après avoir suivi pendant un temps qui nous semblait bien long la direction qui nous avait paru la meilleure, il nous fallut rebrousser chemin, reconnaissant que nous étions sortis de la baie.

La brise était encore à affronter de force; nos chiens, éreintés de fatigue, se couchaient, et, bien que nous les eussions lâchés, se couchaient et se refusaient à nous guider, peut-être d'ailleurs étaient-ils aussi égarés que nous-mêmes; les hommes qui composaient notre troupe étaient un peu hors d'eux-mêmes et abattus par l'incertitude de notre situation; tout du reste se réunissait pour rendre la perspective assez peu plaisante. Toutes les cinq minutes nous nous arrêtions pour nous frotter la figure et fondre la neige qui collait nos paupières; les pierres de la grève, que nous n'osions laisser de peur de nous égarer, nous rompaient les pieds. Le pauvre M. Anderson roulait à chaque instant d'une pierre sur l'autre, et nous fûmes obligés de le guider par la main. Heureusement ceux de nos chiens qui étaient lâchés tombèrent sur une de leurs précédentes traces, et, accompagnés de ceux qui étaient attelés au traîneau, partirent au galop, nous montrant enfin que nous étions dans la bonne voie, ce qui vint à propos pour ranimer notre courage. Suivant les sinuosités de la baie, nous arrivâmes à notre poudrière que nous eussions manquée à quelques mètres de nous sans un aviron dont la couleur tranchant, sur la neige, appela notre attention.

Le navire, à deux cents yards (cent quatre-vingt-deux mètres environ) de la poudrière, n'était pas visible; mais, nous étendant sur une ligne parallèle au rivage et en vue l'un de l'autre, nous arrivâmes enfin à bord, où nous fûmes chaudement fêtés et comblés des félicitations de tous nos hommes, qui étaient déjà fort inquiets sur notre compte. Il était dix heures, et, comme nous étions arrivés vers cinq heures de l'autre côté de la baie, nous avons été cinq heures errant et tournant près du navire. On était d'autant plus alarmé à bord, que les deux

chiens lâchés étaient arrivés vers neuf heures, et que l'on avait en vain cherché sur eux quelque billet ou quelque indice qui pût faire connaître notre position.

Une fois en sûreté nous-mêmes, nous songeâmes à nos trois pauvres chiens, qui étaient sans doute retenus par le traîneau engagé parmi les glaçons de la côte; mais la tempête était trop affreuse pour que l'on pût envoyer un homme hors du navire, notre plus puissant fanal ne se distinguant pas à vingt mètres de distance.

Toute la nuit le vent souffla avec une rage croissante et qui nous disait assez clairement ce qui serait advenu de nous si la Providence ne nous eût guidés. Fort heureusement, dans une éclaircie, ce matin, on a pu retrouver les chiens, arrêtés comme nous le supposons, et tellement entortillés dans les rênes, qu'ils ne pouvaient avancer; nous ne pûmes trop envier la facilité avec laquelle ces pauvres animaux supportent les rigueurs d'un pareil climat. Enfin, Dieu merci! hommes et bêtes sont maintenant sains et saufs : les premiers, forcés toutefois de reconnaître leur infériorité sur les autres par les nombreuses marques qu'ils portent sur leurs figures et leurs mains. Malgré ce léger inconvénient, nous ne pouvons que remercier cette divine miséricorde qui nous protège visiblement au milieu de ces dangers divers. Le moindre éloignement du navire peut à chaque instant devenir fatal, et ces petites excursions sont même plus dangereuses qu'un voyage réel dans lequel on est préparé contre toute occurrence.

M. Andrew Irvine s'était presque trouvé mal avant d'arriver à la pointe sud; le docteur nous apprend que nos trois compagnons étaient tellement abattus, que, sur la route, ils récitèrent leurs prières. — Ce matin, étant parti avec quatre hommes à la recherche de vêtements tombés du traîneau, je reconnais l'endroit où nous avons abordé hier au soir, tout près du tas de pierres élevé sur la pointe nord à environ trois cents mètres du navire.

Après de pareilles courses, celui de tous les besoins qui se fait le plus vivement sentir est le besoin de sommeil.

Nous ne pouvons à présent nous empêcher de rire en voyant nos grotesques figures toutes boursouflées, et les meurtrissures qui ressemblent à des marques de coups de poing. Le docteur a craint un instant que le nez de M. Kennedy ne fût entièrement gelé. Pour moi, Dieu merci ! je me trouve le moins éclopé de la bande, par suite de la constante attention que j'apportais à entretenir la chaleur sur toutes les parties exposées, ne craignant point pour cela d'ôter au besoin mes mitaines ; et l'on me proclame un *voyageur expérimenté*. Un peu d'intelligence et de force morale ont bien vite, je pense, donné cette expérience, et me font bien présager de nos futures excursions. Après tout, nous sommes entre les mains de Celui qui veille sur toutes ses créatures ! mais il faut s'aider un peu soi-même.

Nos hommes sont restés renfermés pendant l'hiver un peu plus peut-être qu'il ne l'eût fallu, mais non cependant sans se livrer à des travaux nécessités par notre dénûment. La conséquence de cette clôture prolongée est qu'ils sont plus sensibles aux attaques du froid ; il est en effet possible de familiariser l'épiderme avec ces basses températures, si on ne peut le rendre tout à fait invulnérable ; mais, quoi que l'on fasse, surtout à l'égard des matelots, ils arrivent à faire les choses à leur guise, et leurs vêtements, leurs exercices, le souci de leur santé, ne peuvent jamais être surveillés de trop près, au risque même de leur rendre cette surveillance ennuyeuse.

Nous avons trouvé sur la neige les empreintes récentes d'un ours se dirigeant au sud, et vu deux corbeaux ; les renards avaient ouvert notre sac de charbon, et essayé d'entamer les caisses de pemmican : mais il est probable qu'ils s'y sont échaudés, car des feuilles de fer-blanc se collent à la peau comme de la glu.

15 FÉVRIER. — M. Kennedy est retenu dans son lit par une violente inflammation de la joue et surtout des paupières. Quand on fond la neige qui s'introduit sous les paupières et joint les cils entre eux, on les tire, on les arrache, ce qui produit immanquablement cette inflammation.

A onze heures moins dix minutes, le soleil a pour la première fois fait son apparition au sud de la baie, salué de nos vivats bien sentis ! Son disque tout entier s'est élevé au-dessus des collines, et, comme nous ne l'avions pas vu depuis le 30 octobre à bord du navire, il est resté caché cent huit jours pour le *Prince-Albert*, bien que nous eussions dû le voir hier et même avant-hier, si le temps eût été propice. Ses rayons sont encore sans chaleur, j'imaginerais presque moins chauds que le clair de lune de Mozambique, si les physiciens ne disaient le contraire.

22 FÉVRIER. — Hier nous avons éprouvé un petit coup de vent pendant lequel les renards sont venus rôder autour de nous pour chercher, comme d'habitude, un abri contre la tempête, et parce qu'ils avaient aspiré sans doute à plus grande distance les alléchantes émanations du navire ; l'un a été tué par nous, l'autre par un de nos chiens, qui l'a chassé à courre et l'a étranglé en quelques minutes.

Le temps s'est embelli, et les clartés qui naguère se réfugiaient au sommet des collines inondent aujourd'hui les coteaux exposés au midi ; le soleil chasse les ombres qui hier lui disputaient le terrain et ne cédaient que pas à pas ; tout sourit au grand-prêtre de la nature, le chant des oiseaux seul nous manque pour faire croire à des régions plus favorisées ; tout est resplendissant autour de nous, et personne ne songe à remarquer l'absence de toute végétation.

23 FÉVRIER. — Nous faisons nos préparatifs pour demain ; six hommes seulement nous accompagneront ; les paresseux et les convalescents ne nous rejoindront que dans quelques jours ; et comme, après tout, cette détermination était nécessaire, je me réjouis qu'on l'ait résolument prise. J'ai hâte de nous voir entrés enfin dans la partie plus active de notre expédition, ce qui fera sans doute disparaître toutes les tracasseries d'une vie si pleines de craintes et de tourments de toutes sortes.

Lumière zodiacale ou verticale avec un remarquable parhélie dans le vertical du soleil, le parhélie surmonté de deux arcs

en forme de cornes, et joint au disque même par une traînée perpendiculaire.

28 FÉVRIER. — Après avoir été retenus mardi dernier par le mauvais temps, nous avons pu enfin nous mettre en route avec nos deux tonneaux et nos cinq chiens, résolus à nous arrêter aussi longtemps qu'il le faudrait pour emporter toutes les provisions que nous avons déposées à différentes reprises sur la côte. Campé la première nuit à environ treize milles du navire le jeudi matin, je rassemble à notre campement les dépôts échelonnés entre ce point et la baie Batty, et, vers dix heures, sous la direction de M. Kennedy, nous transportons le tout huit à neuf milles plus loin, et revenons coucher dans la même snow-house.

Vendredi matin je vais à bord pour prendre charge du reste des hommes et les conduire à Fury-Beach, où M. Kennedy espère m'avoir précédé de quelques jours. Bien que la brise du nord me soit contraire et souffle très fraîche, je pars d'autant plus gaiement que M. Kennedy m'a demandé si je consentais à revenir *seul*; et comme, même avec des voyageurs expérimentés, il est considéré comme très imprudent d'aller, à quelque distance que ce soit, autrement que par groupes de deux au moins, cette confiance dans mon habileté me rend quelque peu orgueilleux; mais, à mon arrivée à bord, je ne me vante pas de m'être laissé geler un pouce.

A peine suis-je arrivé que le docteur me conte ce que je savais déjà, que M. Kennedy a laissé des instructions cachetées en cas de décès, lesquelles me transfèrent le commandement; et une lettre à moi adressée contenant une médaille. C'est une des médailles que lady Franklin a fait frapper pour l'expédition, et déjà, au mois de novembre, M. Kennedy m'a assuré qu'il ne pouvait mieux commencer la distribution que par moi, etc. Cette attention de ce brave et bon commandant m'a trouvé très sensible.

Parmi les hommes laissés à bord, les uns ne sont pas remis des suites de la journée du 13, véritable échauffourée s'il en fut;

d'autres ont une dysenterie opiniâtre, et Adamson, notre dressoir de chiens, a un doigt de pied gelé. M. Kennedy lui-même a encore la figure couverte de cicatrices, mais il n'est assurément pas homme à rester en arrière, et je ne sais qui pourrait se plaindre lorsqu'il donne ainsi l'exemple.

Nous avons vu un corbeau le jour de notre départ; ces oiseaux sont les seuls compagnons fidèles pendant tout l'hivernage. De quoi vivent-ils?

29 FÉVRIER. — Nos apprêts sont terminés, et, pour peu que la brise qui mugit plus que jamais me donne un moment de répit, j'aurai encore le temps de prendre les dernières mesures de prévoyance demain matin. Quelques privations auront bien vite habitué nos novices au régime des excursionnistes, et ce qu'il y a de mieux est de les pousser en avant, sûr que je suis qu'une fois au milieu du courant ils se débattront et se remueront. J'en suis venu à bannir toute anxiété d'avenir; un coup d'œil à ces chers souvenirs écrits de France, une bonne prière le soir, et puis advienne que pourra! Mes jours sont comptés, et rien n'arrivera que si Dieu le permet.

Dans la journée, le thermomètre s'est élevé à — 6° centig. au soleil, — 12° centig. à l'ombre, tellement que la neige qui couvre notre tente tombait en gouttes de pluie se succédant sans intervalle; l'intérieur de nos snow-houses est également couvert d'eau.

Quelle heureuse année serait celle-ci pour un navire engagé à la recherche du passage du nord-ouest, et que je voudrais me trouver à bord d'un des bâtiments de l'expédition Collinson avec le capitaine Mac Clure! Mais ici cette température est une mauvaise chance de plus contre notre voyage à pied.

2 MARS. — J'ai été retenu ces deux jours passés par un coup de vent du nord qui ne me laisse pas sans inquiétude sur l'état de malaise du pauvre M. Kennedy et de ses hommes; mais cependant j'espère qu'ils auront pris le parti de gagner *Somerset-House*. Autrement, je crains les effets d'un pareil début sur le

moral de nos hommes. Leur provision de charbon était épuisée quand je les ai quittés, les renards ayant mangé le sac que j'avais transporté en avant, mais ils ont heureusement une ample provision d'esprit-de-vin. Une alimentation froide donne très vite des crampes d'estomac, et d'ailleurs il est impossible de se procurer de l'eau sinon en faisant fondre la neige. C'est ce que ne comprennent pas les personnes étrangères à ces climats barbares, qui s'imaginent la neige aussi facile à avaler que dans nos hivers comparativement si doux. L'énorme différence de température des intestins et de la neige ou de l'air extérieur cause une sorte de suffocation, ou plutôt de sensation de brûlure intolérable.

Le soleil est déjà très fort, et la réverbération des neiges nous avait tous fatigués dans la journée du 26, bien que nous trouvassions un grand plaisir à examiner la splendide parabole aux couleurs d'arc-en-ciel marchant devant nous comme la colonne de feu devant les tribus d'Israël. — Je suis tout dérouté de voir aussi peu d'enthousiasme dans quelques-uns de nos compagnons, qui semblent n'avoir pas prévu qu'un service comme le nôtre ne pouvait s'accomplir qu'en surmontant un grand nombre d'obstacles, et passant par quelques privations. Ah! si tous avaient l'énergie et le vouloir qui animent M. Kennedy, nous pourrions faire beaucoup.

Si M. Kennedy voulait m'en croire, nous n'userions de tout notre monde que comme agent de transport pour former un large dépôt à la baie Brentford, par de petites portions amenées successivement et de point en point le long de la côte; puis, prenant deux hommes de bonne volonté et nos chiens, nous procéderions aussi bien que possible à l'accomplissement de notre besogne. Je crois décidément que de petits détachements sont seuls capables d'agir, surtout avec des chiens; car un chien n'a pas besoin d'autant de nourriture qu'un homme, et il ne lui faut ni combustible, ni ustensiles de cuisine, ni objets de couchage, ni abri quelconque; ainsi, calculant que chaque homme porterait ou traînerait un poids équivalent à celui de son propre

bagage, et qu'un chien hale cent livres sur un traîneau, ce qui est la moyenne, nos chiens haleraient cinq cents livres de nourriture qui, à neuf ou dix livres pour cinq chiens et quatre hommes par jour, nous donneraient la possibilité de voyager trente jours, à partir du dernier dépôt; et comme le poids diminuerait plus vite que nos forces, il est certain que la chose pourrait se faire; tandis qu'avec un parti de douze hommes, la force est dépensée à haler les effets de campement et autres, et que quatre à cinq heures sont nécessaires pour la préparation des repas et d'un logis convenable.

Enfin que Dieu nous vienne en aide! nous en avons tous grand besoin.

Nous voici une fois de plus réunis à bord, grâce au ciel, et en sûreté; le parti qui a fait la campagne d'exploration est en bonne santé relativement, et tous sains et saufs ou à peu près. Malheureusement, il n'en est pas tout à fait de même de ceux que nous avons laissés derrière nous, parmi lesquels le scorbut a fait des ravages; cependant, Dieu merci, aucun ne manque à l'appel, et il y a tout lieu de croire que maintenant que nous sommes tous ensemble, la joie de se revoir dissipera toute préoccupation d'esprit, et que la guérison totale arrivera bientôt. Pour moi, j'ai le cœur plein; la reconnaissance déborde, et je ne sais comment témoigner mes adorations à Celui qui nous a conservés et soutenus dans nos divers périls, qui m'a sauvé sans doute pour me rendre à ma famille et au bonheur d'embrasser tous ceux qui me sont chers.

C'est du fond de mon cœur que s'exhalent ces touchantes exclamations du Psaume 102 :

« O mon âme, bénissez Dieu, notre Seigneur! que tout ce qui est en moi s'émeuve pour célébrer et bénir son saint nom!

« Bénissez, ô mon âme, le Seigneur notre Dieu, et n'oubliez jamais les bienfaits dont il vous a comblée.

« Bénissez le Seigneur, qui a bien voulu pardonner vos iniquités, qui guérit vos afflictions et soulage vos souffrances;

« Qui vous rachète de la mort, et couronne votre existence

d'une bonté pleine d'amour, d'une miséricorde pleine de tendresse ;
« Qui satisfait vos besoins par une continuelle abondance, si bien que votre jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle.

« Le Seigneur fait justice à tous les opprimés ; il a fait connaître ses desseins à Moïse, ses volontés aux fils d'Israël.

« Le Seigneur notre Dieu est plein de miséricorde, de patience et de compassion.

« Sa colère bientôt s'éteint ; ses menaces n'ont qu'un temps ;

« Il ne nous traite pas suivant nos péchés, et ne nous punit pas suivant la grandeur de nos iniquités.

« Car autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant il a affermi sa miséricorde sur ceux qui le craignent.

« Autant l'est est distant du couchant, autant il a rejeté loin de nous, dans son amour, la charge de nos iniquités.

« Le Seigneur montre à tous ceux qui le craignent la même pitié que le plus tendre père a pour ses chers enfants.

« Il se rappelle que nous ne sommes que poussière, il connaît la fragilité de notre existence.

« Pauvres mortels ! leurs jours sont comme l'herbe des champs, comme la fleur des prairies, qui ne dure qu'un printemps.

« Un souffle passe sur leurs têtes, et ils ne sont plus ; et de la place qu'ils occupèrent, aucune trace ne reste.

« Mais, pour ceux qui vivent dans sa crainte, les bontés du Seigneur sont inépuisables, ses faveurs s'étendent aux enfants de leurs enfants.

« A ceux qui observent ses saints commandements, et se rappellent ses saintes lois pour les observer,

« Le Seigneur a préparé son trône éternel dans les cieus, et tout ce qui respire reconnaît sa puissance.

« O vous, ses anges, pleins de force, bénissez le Seigneur ; vous, qui écoutez ses ordres et suivez ses commandements,

« O vous, sa glorieuse armée, bénissez et célébrez le nom du Seigneur, vous, les obéissants ministres de ses volontés sacrées.

« Oh ! bénissons tous le Seigneur, nous qui sommes son



Un de nos hommes croit avoir vu un navire à l'est. (P. 253.)

œuvre, nous qui habitons le monde qu'il a créé; mon âme, bénissez le Seigneur! »

Comme je l'ai dit plus haut, nous avons retrouvé une partie de nos compagnons attaqués par le scorbut, qui ne nous a point épargnés non plus, mais dont nous n'avons senti que de légères atteintes, en comparaison de ceux qui sont restés à bord. Le mauvais état des provisions du navire, l'humidité qui a prévalu pendant l'hiver, et surtout le manque d'exercice suffisant, pendant la période d'octobre à mars, en sont évidemment les causes; mais le mal n'est heureusement point sans remède, et nous pouvons espérer que la Providence, qui nous a jusqu'ici tous protégés d'une façon si éclatante, si manifeste, ne nous abandonnera point. Sachant la petite quantité de provisions que nous avons emportée avec nous, la plupart nous considéraient déjà comme des gens qu'ils ne devaient plus revoir, d'autant plus qu'un parti de quatre hommes, revenu il y a quatre jours de Fury-Beach, n'annonçait pas notre retour. Mais enfin nous voici, et arrivant du port Léopold, d'une direction tout opposée à celle d'où nous sommes attendus; trêve donc à nos inquiétudes respectives, et ne songeons plus qu'à rendre grâce au Créateur de toutes choses, à Dieu, dont la main tutélaire et miséricordieuse nous a relevés chaque fois que nos pieds chancelants ont trébuché.¹

8 MARS. — Nous nous sommes fait des lits, où nous couchons deux par deux, en préparant une espèce d'encadrement ou bois de lit sur lequel nous enroulons des cordes en guise de sangles; mais la fumée est telle, qu'il nous faut, bon gré mal gré, ouvrir une tranchée dans la toiture, ce qui est loin de contribuer à notre confort.

Plusieurs de nos hommes sont malades ou se disent souffrants : l'un affecté d'un incurable rhume de poitrine, tel autre

(1) A partir de cet endroit jusqu'au chapitre XIV^e, des suppressions considérables, nécessitées par l'exiguité de notre recueil, ont été faites au Journal de Bellot; aussi les quelques fragments qui suivent n'ont-ils entre eux aucune liaison.

de rhumatismes ou de douleurs qui le clouent sur sa couchette. M. Kennedy croit remarquer chez ceux-ci une mauvaise volonté trop manifeste et un désir de se soustraire aux fatigues de notre excursion ; il les prévient qu'il ne veut emmener avec lui que des hommes décidés à faire tout ce qui est en leur pouvoir et suivant la mesure de leurs forces ; mais que rien n'altérera sa détermination, et que si lui et moi restons seuls, seuls nous marcherons à l'accomplissement de notre entreprise. Avant d'entreprendre un voyage dont les péripéties sont impossibles à prévoir, je veux encore une fois me placer au milieu de tous ceux que j'aime et appeler sur eux et sur moi la bénédiction céleste. Plein de confiance dans la divine miséricorde, je reconnais toutes les fautes de mon imperfection, et, si ma conscience est en repos, c'est que je compte, non sur ma propre justification, mais sur une bonté inépuisable, comme elle est sans bornes.

A moi maintenant la lutte avec les difficultés physiques et morales de la vie d'ici-bas ! je me sens plein de force, de courage et d'espérance ! Mon frère, mon Alphonse, si mes conseils ne peuvent t'être donnés, cher enfant, souviens-toi, avant de commencer toute tâche un peu rude, d'invoquer Celui qui a dit : « Frappez, il vous sera ouvert ! Demandez, il vous sera donné ! » Et alors, avec ta conscience pour guide et ton cœur dans la main, en avant, marche sans crainte !

11 AVRIL. — La tempête de neige gronde au dehors, si bien que nous n'osons sortir de notre hutte, heureux que nous sommes de l'abri chaud et confortable qu'elle nous procure ; mais nous ne sommes pas sans inquiétudes pour ceux qui nous ont laissés il y a quelques jours. Nous craignons qu'ils ne soient encore vers le milieu de la baie Creswell, sur les glaces de laquelle cette tourmente peut avoir quelque effet. Nous ne pouvons que faire des vœux pour eux et demander en leur faveur cette même protection dont nous éprouvons si visiblement les effets. Comment ne pas admirer la Providence qui change en abri tutélaire cette neige qui serait bien vite l'instrument de notre

destruction? alors que tout autour de nous semble conspirer notre perte, ne jouissons-nous pas d'un bien-être réel? Quelle force on puise dans la confiance en Celui sans la permission duquel un cheveu ne saurait tomber de notre tête!

27 AVRIL. — Après trois milles à l'est, nous arrivons sur le sommet d'une colline au bas de laquelle s'étend une plaine de neige que nous prenions d'abord pour la mer. A l'est, des terres assez élevées que nous pensions être des îles. Découragés à la fin, nous nous promettons de ne plus rien conjecturer, et, comme l'incrédule, de ne croire qu'à ce que nous toucherons du doigt. Nous passons à cinq cents mètres de deux rennes, l'un semblant faire sentinelle, pendant que l'autre se repose. MM. Kennedy et John Smith rampent sur la neige pour arriver jusqu'à eux, à la manière des Indiens, plaçant leurs fusils en croix au-dessus de leur tête pour figurer les cornes de deux autres rennes, tandis que les hommes restés près des traîneaux, élevant leurs bras en l'air, se balancent d'un pied sur l'autre; soit que l'imitation fût trop imparfaite, soit que nos rennes fussent trop défiants, ils détalent hors de portée de fusil. Voilà bien ce qui me faisait appréhender que la chasse à la baie Brentford ne fût infructueuse; je me rappelais notre mauvaise chance à l'égard de toute espèce de gibier.

Enfin, après quatre milles de plus à l'est, ou sept depuis le campement, nous arrivons sur les bords d'une baie assez profonde, dont les terres, vues à l'est ce matin, forment la pointe du sud; plusieurs îles sont à l'entrée. Cette fois, il est impossible aux plus sceptiques d'entretenir le moindre doute, et joyeusement nous nous dirigeons au nord vers ce qui paraît être l'autre pointe de la baie. — Point de traces des marées. A deux milles de l'endroit où nous sommes sur la glace, la baie paraît avoir quatre milles de large, et s'élargir à mesure que nous avançons au nord. Nous nous arrêtons vers neuf heures, à sept milles du fond, et à peu près à la même distance de l'entrée au nord. La brise est encore trop forte pour que je puisse me servir d'une fiole de

liniment dont le docteur nous a munis, et dont je comptais faire un horizon, expérience facile, à cause de la couleur noire du liquide, et de l'esprit camphré qui l'empêche de geler.

29 AVRIL. — Après quelques milles, nous arrivons au pied du cap, au nord de la baie, cap formé d'une pierre rougeâtre dont les débris couvrent la terre, et que M. Kennedy pense être du grès. Nous continuons à avancer rapidement sur cette plage basse qui s'étend peu à peu vers l'est, pendant que M. Kennedy suit les contours des terres aux environs du cap, et gravit un des rochers pour avoir une vue de la mer et des îles à l'est. — Ce que nous pensions hier être des îles forme une ligne continue, et, à ce qu'il croit, la côte ouest de North-Somerset. Pour moi, comme ces terres ont une direction nord-ouest, et puisque la côte de Somerset court au nord, je pense qu'il est dans l'erreur; mais j'aime mieux ne rien dire, et, pour me mettre à couvert, déclarer que l'état de mes yeux malades m'empêche de porter un jugement. Après avoir passé ce cap, les terres s'abaissent presque subitement pour ne se relever que beaucoup plus au nord. Nous campons sur la côte, ayant fait une vingtaine de milles au nord-nord-ouest. Vers la fin de la nuit, la brise passe du nord à l'est, et le temps se met à la neige.

Je ne sais si j'ai manqué de fermeté en ne m'opposant pas à la déclaration que les terres vues à l'est sont celles de North-Somerset (ce que les journées suivantes ont démenti), mais je dois laisser au capitaine la responsabilité de ses déclarations. Après avoir passé le cap dont j'ai parlé, M. Kennedy se tourne vers nous, et nous annonce que ce cap sera désormais nommé le cap Bellot, l'inlet désigné par le nom de M. Grinnel, et la terre par celui du Prince Albert, je le remercie avec effusion, et le prie de me permettre de décliner cet honneur, et de me joindre à nos gens qui veulent lui donner le nom de notre commandant, auquel je pense qu'un pareil honneur est dû avant moi. Refus absolu de sa part.

Toute la gloire que je puis acquérir ici consiste à avoir joint

cette expédition. En France, on croira peut-être que j'ai trouvé des routes toutes frayées et on ne peut plus faciles à suivre; seuls les officiers et l'équipage du navire seraient compétents à rendre témoignage; mais Dieu me garde jamais d'en appeler à eux!

30 AVRIL. — Nous gouvernons pour passer à l'est de l'îlot le plus loin en vue, et sommes arrêtés par la brume après treize heures de marche pendant lesquelles nous pensons avoir fait dix-huit milles géographiques au nord-ouest, sur la même espèce de terrain, couvert d'une neige sèche, dont les couches inférieures montrent, par leur couleur et leur consistance, qu'elles datent au moins de l'année dernière.

Vu plusieurs pistes de rennes et cinq ptarmigans, dont trois ont été tués. Les oiseaux commencent à prendre leur plumage du printemps, c'est-à-dire que quelques plumes grises se mêlent au reste. Les trois que nous avons tués suffisent à un repas pour nous six, arrivant ainsi fort à propos, car nous commençons à être à court de provisions. Il a été décidé hier que nous ne ferions plus de thé qu'une fois par jour, afin d'économiser notre esprit-de-vin, qui diminue aussi assez rapidement. Jusqu'ici notre repas se composait, le matin et le soir, d'un morceau de pemmican d'environ une demi-livre, un peu de biscuit et une pinte de l'infusion que nous décorons du nom de thé; mais, comme il faut que l'eau bouille pour cela, nous nous contenterons, le matin, d'avoir une pinte d'eau froide. A notre départ de Fury-Beach, sybarites que nous étions, à peine trouvions-nous à notre goût le plat succulent que les Canadiens du nord-ouest appellent rababou, mélange de biscuit et de farine, bouilli avec le pemmican; les délices du réchaud composé des mêmes éléments, avec une simple poignée de neige pour empêcher le pemmican de brûler, chatouillaient à peine nos palais blasés. Les mauvaises langues diraient peut-être qu'ils sont trop verts, mais nous décrions fort les épicuriens, qui ne peuvent se passer de pareilles somptuosités.

Au départ, la pointe nord de la grande île est exactement à l'est, et une petite île, tout à fait à gauche, nous montre sa partie ouest droit au nord. La chaîne d'îlots devant nous semble rejoindre les terres plus à l'ouest, bien que nous ne puissions nous en assurer à cause du brouillard. Le terrain est très accidenté, et nous nous tournons au nord-est, afin de passer en dehors des îles où nous nous tiendrons sur le floe. A cinq heures du matin, entre la grande île et l'îlot au nord, notre route coupe pendant dix minutes la glace d'une pièce d'eau salée dont l'ouverture doit être au nord. La brume devient de plus en plus épaisse ; nos chiens eux-mêmes semblent être aussi affectés que nous de *snow blindness*,¹ car plusieurs d'entre eux hésitent sur la route, n'y voyant plus assez, et après treize heures de marche, nous nous arrêtons, pensant avoir marché vingt milles, ce qui ne fait sans doute guère plus de douze à quinze en bonne route.

Dans la brume, un pauvre renne se dirige de notre côté ; nous nous couchons à plat ventre, et comme le vent vient de sa direction, il nous prend sans doute pour une de ces petites élévations couvertes de lichens ; le brouillard est tellement épais, que nos chasseurs le manquent à moins de trente mètres ; il semble étonné des détonations et continue à s'avancer vers nous, lorsqu'un de nos chiens, se délivrant de son harnais, s'élance après lui, et tous les deux sont bientôt hors de vue. Outre une occasion si belle, et qu'un chasseur, dit M. Kennedy, n'a point deux fois en sa vie, nous nous désespérons d'avoir perdu le meilleur de nos chiens ; mais ce dernier revient heureusement après une demi-heure de chasse, haletant, et ayant à la gueule, prétendent quelques-uns, des poils du renne.

Ce n'était point sans intérêt pour moi que de voir ce pauvre animal se précipitant pour ainsi dire au-devant d'une mort certaine, élevant et abaissant sa tête chargée d'un bois complet, comme fait un navire au roulis. Nous avons si souvent vu, en expectative, un renne tué par nous ; nous l'avions si bien dépecé

(1) *Snow-blindness*, ophtalmie causée par la vue continuelle de la neige.

et cuit d'avance, que c'était un désappointement assez sérieux, et le reste de la journée se passe à déplorer notre infortune. Le seul soulagement apporté à notre snow-blindness a été de nous arrêter un peu plus tôt, et dans cette même intention, aussi bien que pour prendre un peu de repos, dont nous avons besoin après les quinze derniers jours de marches forcées.

1^{er} MAI. — Nous passons la journée du dimanche dans notre même campement; il vente d'ailleurs au dehors une forte brise de sud-est. Plusieurs d'entre nous ressentent dans leurs jambes des douleurs que nous attribuons à la fatigue, et que j'ai éprouvées pour la première fois le jour où nous couchâmes en plein air, n'ayant point changé ma chaussure qui était humide. M. Webb a de plus sur les jambes des taches bleuâtres, que plusieurs de nos hommes déclarent être le scorbut. Je combats cette idée autant que possible; mais, quand nous sommes seuls, M. Kennedy m'assure qu'il croit en effet que c'est le scorbut : hélas! comme nous n'y pouvons rien faire, il est mieux de n'y point songer; pour moi je ne veux même pas regarder mes jambes jusqu'à ce que nous soyons arrivés au terme de notre voyage.

Je n'ai pu prendre des observations à l'horizon des glaces; toutes mes tentatives pour former un horizon artificiel ayant échoué, soit avec le liniment du docteur, soit avec de l'encre étendue d'eau, de la poudre dissoute dans l'eau, la température, la brise et l'ouragan ont été des empêchements insurmontables; j'ai même essayé de faire geler de l'eau, à l'endroit où je voulais observer, afin que cette glace fut horizontale; mais cette glace était trop molle et trop terne pour servir comme réflecteur.

2 MAI. — En sortant de notre campement, nous voyons, à notre grande surprise, que les îles au milieu desquelles nous pensions nous trouver sont autant de masses insulaires de pierres calcaires, reliées entre elles par les langues de terres basses, sur lesquelles nous avons passé; une fois de plus, enfin, nous voyons combien les apparences de ce sol couvert de neige sont déce-



Cet ours était couché sur la glace, épiant l'apparition d'un phoque. (P. 244.)

vantes à l'œil, surtout dans un temps brumeux. Nous aurions probablement dû passer au dehors de toutes ces masses pour rester sur la mer qui est à notre droite; afin de nous dégager au plus vite, nous dirigeons nos courses droit à l'est, et, après environ cinq milles, nous arrivons de nouveau sur la côte. Cette côte, sur notre droite, court à peu près au sud-sud-est, se composant de *cliffs*¹ assez rapprochés les uns des autres, et sur notre gauche, se trouve une très petite anse, terminée par un cap élevé, au delà duquel nous ne pouvons encore rien voir; mais la portion que nous découvrons jusqu'à ce cap court droit au nord.

Pour la première fois, nous retrouvons, depuis la baie Brentford, sur les bords de la mer, les glaçons empilés les uns sur les autres par l'action des marées.

Depuis que nous sommes arrivés sur la côte, nous avons fait sept à huit milles au nord, et, après avoir passé ce cap, la terre s'incline vers le nord-nord-ouest jusqu'à un autre cap élevé, dans la direction duquel nous faisons huit milles de plus. — Je n'ai point eu de difficulté à reconnaître que les terres à l'ouest, vues par sir James Ross en 1849, et qu'il a marquées comme des îles, sont celles mêmes que nous foulons; car celles de Somerset nous apparaissent exactement de la même façon, les baies et les dentelures de la côte formant des vides qui donnent à cette ligne continue l'apparence d'une chaîne interrompue de caps élevés. La certitude que nous avons acquise maintenant nous rend tous joyeux et contribuera, je l'espère, à nous faire trouver plus agréable la fin de notre course, quelles qu'en puissent être encore les péripéties.

Je dois rendre surtout à deux hommes de notre équipage, à MM. A. Irvine et R. Webb, l'ancien sapeur, la complète justice de dire que ce sont deux hommes aussi dévoués et soumis que je désire jamais en avoir sous mes ordres. Quant à moi, personnellement, je n'ai qu'à me louer de chacun de nos compagnons, pour leurs attentions, leurs égards même dans l'association forcée

(1) *Cliff*: roche.

de la vie commune, vie forcément intime, et où l'égoïsme a le plus de prise, à cause des petites privations de chaque jour ; et je ne pourrai plus tard me rappeler les incidents de notre voyage sans reconnaissance pour ces braves gens.

3 MAI. — Hier, le soleil ne s'est point couché ; et nos jours recommencent une durée de vingt-quatre heures de clarté continue. Dans la disposition d'esprit où nous sommes, notre admiration est vivement sollicitée par cet orbe que grossit la réfraction, décrivant lentement une légère courbe au-dessus de l'horizon, et comme incertain s'il doit ou non s'y plonger ; il a si peu de temps à s'y reposer, que décidément cela n'en vaut pas la peine !

A six ou sept milles de notre campement, nous atteignons le cap qui était en vue au nord-nord-ouest, et, après l'avoir gravi, nous reconnaissons devant nous le cap Walker, dont nous sommes séparés par une large baie, et à l'est l'île Limestone. Possession est prise de cette terre nouvelle au nom de S. M. la reine Victoria. La terre est baptisée du nom de S. A. R. le prince Albert ; l'inlet, qui s'étend au sud, portera le nom de M. Grinnel, le négociant américain qui a envoyé deux navires à la recherche de sir John Franklin, et enfin M. Kennedy donne au cap sur lequel nous nous trouvons le nom de cap Bellot ; M. Kennedy a tenu, nous déclare-t-il, à réunir dans le même jour et sur les premières terres qu'il a découvertes, les noms de trois membres des trois grandes nations qui ont pris part à notre expédition, en même temps que comme un témoignage de ses sentiments pour la France et les États-Unis ; de triples salves de hurrahs saluent les noms de la reine et du prince royal, ainsi que des souhaits pour la prospérité et l'union des trois peuples : j'eusse décliné l'honneur de voir mon nom ainsi joint à celui du prince Albert et de M. Grinnel, à cause de la participation si modeste que j'ai eue dans notre entreprise, et par un sentiment de haute convenance ; mais les paroles dont M. Kennedy a accompagné ses déclarations ne me permettent d'éprouver qu'une vive grati-

tude, et je lui tends la main. Ce jour est d'autant plus remarquable pour moi, que c'est l'anniversaire de celui où j'ai reçu les lettres de lady Franklin et de M. Kennedy, en réponse à ma demande de me joindre à l'expédition. Il me rappelle encore une autre solennité, et lorsque, à notre campement, mes pensées se reportent vers Rochefort, vers la France, je songe de nouveau aux événements qui, en ce moment, y ont lieu. Quels sont-ils? quelle en est l'issue? Ah! que ne suis-je petit oiseau!

Cap Bellot donc, puisque *cap Bellot* il y a, est un cap assez élevé, formé d'une pierre calcaire jaunâtre dont je prends un fragment avec moi,¹ rugueux et hérissé comme tous ces cliffs auxquels ma science géologique, ou plutôt mon ignorance du même nom, ne me permet point d'assigner un caractère exact. M. Kennedy me déclare que lady Franklin lui a recommandé (ce que je savais) de donner les noms de plusieurs de mes amis à une partie de la côte que nous reconnâtrions; je l'en remercie, parce que je pense plus convenable de songer d'abord à ceux qui ont contribué à l'équipement du navire, et que même, pour satisfaire à ces obligations, nos découvertes seront malheureusement trop restreintes; autrement, les noms de M. M. Bonnaudet, de Lescure et Desfossés, à qui je dois ma position et ce que je suis, eussent été les premiers évoqués de mes souvenirs, surtout l'excellent M. de Lescure, sans lequel je n'eusse jamais pu entrer au collège ni à l'école navale; et mes deux seconds pères, M. Bonnaudet, de Brest, et M. Romain Desfossés, de Bourbon; les amis de mon cœur aussi, eussent certainement eu une place sur la ligne de nos découvertes, et ma mère, et ma sœur Estelle, et d'autres enfin. Plus tard, peut-être! Qui sait si l'avenir...

J'insère ici le passage des instructions écrites par lady Franklin, relatif aux noms à donner : « M. J. Bellot et ses amis; que tous les noms français soient sur une même portion de la côte, afin de mieux appeler l'attention ! »

(1) Ce fragment de pierre calcaire, Bellot l'a rapporté à sa famille, qui le conserve comme un précieux souvenir.

7 MAI. — Nos chiens sont devenus tellement voraces, qu'ils mangent tout ce qu'ils peuvent trouver de cuir, nos gants, nos chaussures, nos snow-shoes, et nous sommes obligés maintenant de prendre tout cela avec nous dans l'intérieur de notre campement.

Nous réveillons un ours plus gros que ceux vus jusqu'ici; il se frotte les yeux, et, après un long circuit, vient se placer en travers de notre route, comme disposé à nous disputer le passage; l'animal se met à l'affût, n'ayant peut-être jamais vu d'hommes auparavant, et nous prend pour quelque sorte de bipède dont il compte faire chère lie. Le voyant prêt à livrer bataille, nous préparons tous nos armes, et quatre d'entre nous marchent droit à lui; il nous laisse approcher jusqu'à trente mètres, mais nos fusils lui faisant peut-être deviner instinctivement ce que nous voulons, il s'éloigne avec une rapidité telle, qu'après un quart d'heure nous sommes forcés d'abandonner la chasse. Son imprudence eût mérité un châtement plus sévère, et il est probable que, si nous l'eussions tué, nous serions retournés au cap Walker.

A sept heures du matin, nous assistons au plus splendide phénomène météorologique. Le soleil, élevé d'environ 24° au-dessus de l'horizon, est entouré d'un halo parfaitement dessiné aux deux parhélies horizontaux et au parhélie vertical inférieur; une couronne horizontale de lumière blanche, ou cercle parhélitique, passe par le centre du soleil, et s'étend sur la voûte du ciel, parallèlement à l'horizon; sur cette couronne deux disques brillants, mais de lumière blanche, ou paranthélies, forment avec le soleil un triangle équilatéral. Au-dessus du halo enfin, une portion d'arc circumzénithal d'environ 40° reproduit toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Quelques portions du halo inférieur étaient également visibles. Malheureusement M. Kennedy ne voulut pas s'arrêter pour prendre les dimensions exactes de ce phénomène, et il était trop tard lorsque nous campâmes.

Dans la matinée, le soleil était environ à 6° au-dessus de l'horizon, une partie du halo se dessinait avec les parhélies qui

projetaient de longues bandes de lumière blanche ; une croix solaire, élargie vers la base de la colonne verticale, partageait en deux les bandes du halo. — D'autres soins appelaient plus immédiatement notre attention ; mais, on le voit, presque chaque jour nous présentait un spectacle météorologique intéressant ; il semble en effet que la nature tienne en réserve les plus magnifiques phénomènes comme compensation aux fatigues que le voyageur rencontre dans ces régions de frimas. O Dieu ! que tes œuvres sont belles !

16 MAI. — Décidément nous sommes tous plus ou moins attaqués du scorbut... Que fût-il advenu de nous si ce mal s'était manifesté au cap Walker, ou plus loin encore ? La réponse est à peine douteuse. Et même dans ces derniers jours, où le froid et la faim diminuaient nos forces, la brise nous est toujours venue de l'ouest, c'est-à-dire derrière nous ; les glaces, que nous pouvions trouver ouvertes entre le cap Walker et l'île Limestone, nous ont donné un passage court et facile. Je ne crois point m'exagérer les dangers auxquels nous avons échappé ; non, je crois avoir toujours été de sang-froid, mais quelles sont les choses, si petites qu'elles soient, où vous ne reconnaîtrez point le doigt de Dieu ! Attribuez cela au hasard, à la bonne chance, à ce que vous voudrez ; mais plutôt, interrogez votre cœur, si votre esprit se meut dans ces ténèbres où le regard de la Divinité ne brille point !

4 JUIN. — Nous étant remis en route, nous voyons quatre ours sur notre passage ; et pendant que nous dormons, un autre ours vient flairer notre bagage à vingt pas de la tente, sans que nos chiens, trop fatigués sans doute, se réveillent ; deux jeunes chiens qui nous ont suivis du navire donnent enfin l'alarme et le mettent en fuite. Nous avons souvent ri, au commencement de la campagne, des frayeurs que les ours inspiraient à d'autres voyageurs ; mais une expérience plus complète nous a démontré qu'il n'est du moins pas prudent d'être tout à fait sans précaution à leur égard, surtout à l'époque où les femelles ont leurs petits, et où elles rôdent partout pour trouver leur nourriture,

L'un de ceux que nous voyions était couché sur la glace, épiait l'apparition d'un phoque. On dit que, se tenant en arrière, ils passent leurs pattes autour du trou et étreignent l'animal lorsqu'il s'élançait hors de la glace.

13 JUILLET. — Je me suis rendu ce matin avec M. Smith à l'endroit où commence l'eau libre, et, dans une demi-journée, nous tuons dix-huit oiseaux.

La chasse était abondante au commencement ; des centaines de dovekies, au corps tout noir, avec deux taches blanches sur les ailes, les pattes et le bec d'un rouge de corail ; de nombreux vols de canards, d'eider-ducks, de wild-ducks, et quelques oies, ont passé non loin de nous, mais cependant hors de portée ; nous avons vu également une baleine blanche et de jeunes phoques nés cette année, mais trop facilement effrayés pour que nous eussions la moindre chance de les tuer. L'un de nous se tenait sur la glace pendant que l'autre *pagayant* le canot à la façon des Esquimaux, se portait au large, rabattant le gibier à terre, ou ramassant celui qui était tué. Rien de plus amusant que les jeunes veaux marins qui, semblables à des singes, montrant au-dessus de l'eau une petite tête qui disparaît à la moindre alerte, en reniflant avec bruit. Ils ont sans doute un instinct bien sûr des animaux ennemis de leur race, car les appels criards des bandes de kitty-wakes, le bruit retentissant des white-whales, quand elles font remonter de leurs événements une colonne d'eau et de mucilage, ne les effrayent pas, tandis que la vue de notre chapeau, au-dessus des glaçons qui nous cachaient, les fait disparaître. Quant aux pigeons de mer, que nous chassons plus spécialement, parce que c'est le meilleur gibier, ils plongent avec une telle rapidité, soit au bruit de la capsule, soit à la lueur qui précède la détonation, que nous avons vu très souvent, — et tout amour-propre de chasseur à part, — le plomb frapper tout autour de l'endroit où ils étaient, et le petit oiseau reparaitre à quelque distance, souvent trente secondes et plus après, se balançant gracieusement et plongeant sa jolie tête sous l'eau.

Après une heure de chasse ils étaient devenus un peu moins hardis; mais, aussitôt que nous apportions quelque relâche à leur poursuite, ils accouraient bien vite en bandes près des bords de la glace, le long de laquelle, sans doute, ils trouvent leur nourriture en insectes, excréments de phoques, coquilles, etc. Le soleil étant devenu très chaud vers midi, de temps en temps, un craquement se fait entendre dans le cliff, et les pierres roulent sur les plans inclinés que surmontent les falaises étagées par couches horizontales; chaque petite pierre, roulant sur les débris minces et en feuilles d'ardoises, les fait résonner comme autant de tessons.

Les cliffs sont d'une telle hauteur, que les oiseaux qui s'élancent de leur sommet sur la glace font en traversant l'air un bruit prodigieux que je ne sais si je dois attribuer à la propriété résonnante de cette atmosphère. Bref, soit que je n'eusse pas pris d'exercice depuis longtemps déjà, soit que cela ait apporté une trêve à mes tristes pensées, je me suis trouvé tout le jour fortement intéressé par la vue de la mer et de ses milliers d'habitants, par la contemplation des différentes mousses et des herbes ou petites plantes qui percent les pierres partout où la neige laisse quelque humidité, et je reviens à bord tout joyeux.

20 JUILLET. — Un de nos hommes croit avoir vu un navire à l'est, et nous nous rendons tous au pied du cap Clarence pour avoir un meilleur point de vue; mais nous sommes obligés de renoncer à l'espoir si vite conçu d'avoir des nouvelles des autres expéditions. Quelles ont dû être les angoisses des Ross en 1833, lorsque, après cinq ans d'absence, ils épiaient sur les mêmes lieux l'indice d'une ouverture dans les glaces, ou d'un navire qui seul pouvait mettre fin à leur misérable condition! La pointe Whaler est jonchée d'ossements de baleines, et nous n'avons pas compté moins de sept crânes de ces animaux, circonstance sans doute à laquelle elle doit son nom. Ainsi que la côte Est de la baie, elle contient aussi de nombreuses ruines d'habitations des Esquimaux, habitations d'hiver aux murailles épaisses, et

communiquant de l'une à l'autre par des passages souterrains. Nous fouillons sans succès plusieurs de leurs tombeaux, où quelques ossements épars ont seuls échappé à la voracité des renards et des ours, ou à la curiosité quelque peu sacrilège des différents visiteurs. Ces tombes ne sont point creusées dans le sol; le corps est généralement déposé à la surface, ou dans une excavation peu profonde, avec les principaux ustensiles de pêche du défunt, et recouvert de pierres entre lesquelles sont ménagés des espaces assez larges.

Comme presque tous, j'ai pris part aux fouilles, comptant trouver quelque vestige intéressant pour les ethnologues; mais j'ai réfléchi plusieurs fois sur ce sujet, en me rappelant l'air significatif dont M. Adamson secouait la tête en disant qu'il vaut mieux laisser les morts tranquilles dans leur tombeau.



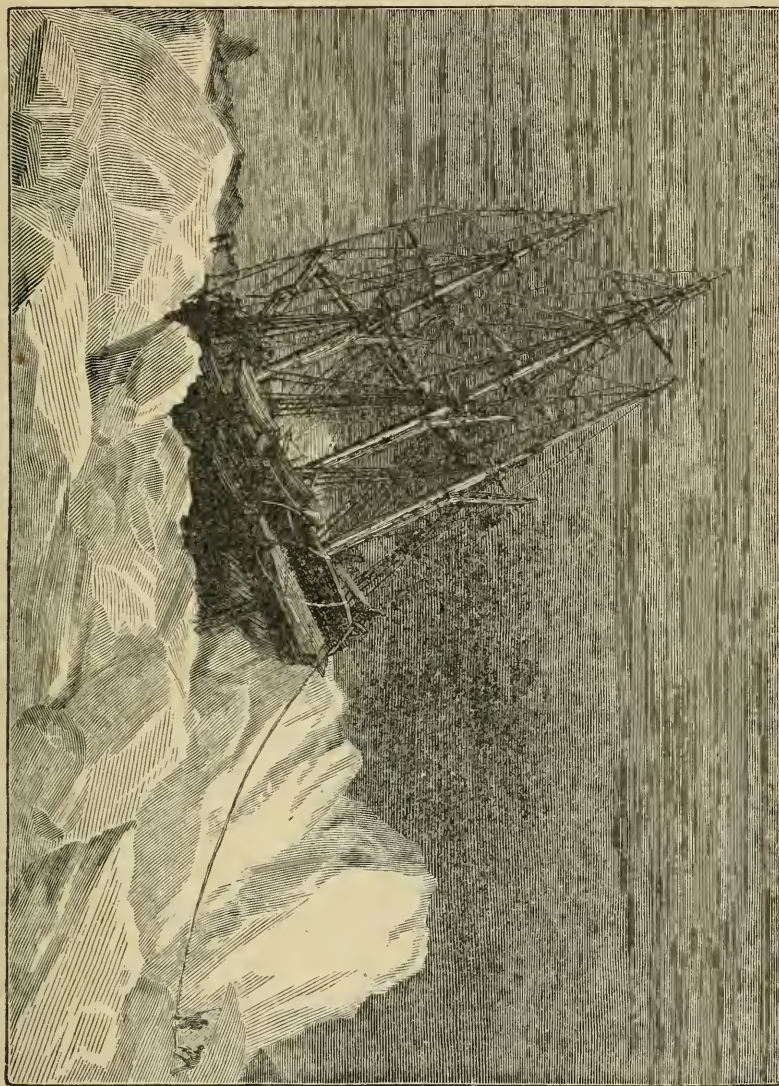
CHAPITRE QUATORZIÈME.

Dangers qu'offre la glace aux explorateurs. — Elargissement des crevasses. — Usage de la scie et de l'ancre à glace. — Nouvelles chutes de neige. — Anniversaire qui excite chez le lieutenant de vifs regrets. — Ses conseils à son frère. — Ouverture de la glace : opérations diverses pour dégager le chenal. — La délivrance : adieu aux falaises. — La goélette se met en mouvement. — Nouvel envahissement de la glace et péril qu'elle fait courir à l'embarcation. — Aux prises avec un ours. — Essais infructueux de navigation. — Sortie du détroit de Barroy. — Le retour en Angleterre. — Fin du Journal de Bellot.



LES derniers jours ont été employés à transporter à bord nos embarcations et les provisions, bien qu'il n'y ait que trois milles du navire à l'endroit où le tout était déposé. Mais il est maintenant assez difficile de traverser la

glace à cause des nombreuses flaques d'eau qui la recouvrent en plusieurs endroits; les trous faits par les phoques rendent même



La glace, pressant le bâtiment en-dessous du centre de gravité, le force à s'incliner. (P. 256.)

ces dernières fort dangereuses, parce qu'on ne les voit pas très bien sous l'eau, et qu'un homme passant par l'un de ces trous ne pourrait peut-être retrouver l'ouverture et remonter à la sur-

face qu'en admettant qu'il fût bon nageur et que le froid ne le saisît pas trop vite. Deux de nos hommes sont ce matin tombés à l'eau près du navire, et le courant, qui les entraînait en dessous, eût pu rendre leur position assez critique sans la prompte assistance qu'ils ont reçue.

Dans nos différentes courses de ces trois jours, nous avons reconnu que les crevasses principales tendent à s'élargir, et aujourd'hui il était impossible de se rendre à terre à l'endroit où nous allions si aisément il y a huit jours; mais il faut espérer que les avertissements ainsi donnés préviendront tout accident. Plusieurs symptômes nous inquiètent pour la sortie du navire, non pas encore en ce qui touche notre libération finale, Dieu merci! mais, du moins, au sujet de ce que le temps nous permettra de faire avant que nous songions enfin à nous diriger *homewards!*¹

Hier au soir, la glace se formait à la surface des mares qui nous entourent; elle a acquis pendant la nuit une épaisseur de plusieurs lignes. A midi, aujourd'hui, le thermomètre étant à 57° (+ 14° centig.), cette glace n'avait pas disparu.

26 JUILLET. — Il a été résolu qu'on aurait recours aux grands moyens, et la scie est mise en jeu, afin d'aider les efforts de la nature, et de préparer les voies à notre délivrance. Le navire, dans le dernier mois, s'est incliné sur bâbord, de façon que la lisse est à 1 mètre 83 centimètres au-dessus de l'eau de ce côté-là, et 2 mètres 44 cent. de l'autre, ce qui fait une différence de 61 cent. ou 2 pieds. Il est probable que de ce côté, où la neige s'accumulait plus facilement à cause de l'abri du navire, et où nous avons notre escalier, l'atelier de charpentier, etc., la glace est plus épaisse, et que, pressant le bâtiment en-dessous du centre de gravité, elle le force à s'incliner sur bâbord; car, au large de nous, il y a plus d'eau sur le côté de bâbord, et la glace est plus déprimée qu'à tribord; hier, la pirogue en fer-blanc s'y est remplie et a coulé. — On a scié la glace tout le long du côté de tri-

(1) Du côté de chez nous.

bord et à l'arrière, le navire s'est alors un peu redressé, et dans l'après-midi il a entièrement repris son équilibre : ce qui justifie ma raison de ce matin, c'est que le côté de tribord, qui était submergé, et sur lequel le navire s'appuie à présent, est entièrement à sec.

Le floe paraît être détaché de la terre, tout autour de la baie, et aussitôt que l'entrée en sera dégagée, une forte brise d'ouest suffira, je l'espère, à balayer ce qui nous reste d'obstacles. M. Leask craint cependant que les icebergs échoués sur la barre, et qui s'y trouvaient même en septembre, où la baie était entièrement claire, ne retiennent le floe pendant quelque temps, à moins qu'il ne s'en aille en pièces.

Je me transporte déjà en idée à la baie Pond, mais il n'y aura pas de baleiniers à cette époque pour nous donner des nouvelles. La chance n'est pas favorable pour eux quand le landfloe a disparu, parce que c'est sur ses bords qu'ils trouvent la baleine. — La glace paraît s'user en dessous du floe et non au-dessus. Les tas d'ordures provenant de notre hivernage ne sont point encore enfoncés et ils ont préservé la glace par leur volume épais; tandis que nous remarquons que là où il n'y a qu'une simple couche, elle s'y enfonce aisément. Les débris gris de pierre calcaire, que nous jetons, ne font qu'une trouée peu profonde, et ce sont les varechs ou herbes marines les plus colorées qui disparaissent le plus vite; quelques-unes à deux et trois pieds dans la glace. Je pense qu'une allée de sable ou de gravier noir pourrait réduire les quartiers de glace à un tel état de pesanteur qu'il serait alors facile de les plonger et de les couler en dessous des bancs voisins; mais la scie s'abîmerait sur l'endroit même où le sable serait placé.

Nous avons tendu une ligne de l'arrière du navire dans la direction du cairn nord, coupé la glace sous cette ligne et scié dans la même direction. Ce travail a occupé onze hommes pendant huit heures.

La glace paraît *plus pourrie*, comme nos matelots l'appellent, là où elle est recouverte d'eau; je pense donc qu'il faudrait, lors-

que la sûreté des hommes n'est point compromise, diriger la ligne de sciage, autant que possible, au travers de ces mares ; les hommes y sont plus exposés à avoir les pieds mouillés, mais de bonnes bottes y pourvoient. — Nos malades ou convalescents sont en bonne voie de guérison, les deux hommes de l'équipage non entièrement débarrassés de tout symptôme de scorbut sont MM. Miller et Magnus, qui peuvent néanmoins vaquer à tous les travaux, même hors du navire ; le docteur s'est rendu à terre il y a deux jours ; il n'y a donc plus que le pauvre M. Hepburn, dont, comme il le dit lui-même en plaisantant, la pire affection est incurable : elle consiste en vingt années de trop.

29 JUILLET. — Il n'a pas fallu moins de trois jours pour scier la glace entièrement, du navire à la pointe nord, où se trouve une large fente ou craçûre qui traverse la baie au sud. La glace variant en épaisseur entre trois et cinq pieds, la brise qui a soufflé au nord dans les premiers jours de la semaine n'a produit d'autre résultat que d'encombrer l'entrée de la baie. La scie a été le premier jour endommagée par une pierre probablement apportée et retenue là par les herbes marines : car la glace se forme par couches ajoutées du dessous. Le *crow's-nest*¹ a été réinstallé à la tête du mât, et plus d'une fois par jour, nous y grimpons, interrogeant d'un œil inquiet l'horizon qui nous entoure ; quelles que soient nos espérances, il est au moins bien à craindre que nous n'ayons que fort peu de temps à nous, après notre libération. Il est maintenant impossible de se rendre à ce cairn à pieds secs, et les hommes occupés au sciage sont obligés de prendre une planche pour traverser les mares. L'opération d'*embraquer* la chaîne ayant été continuée, le navire s'est formé un petit bassin encore fort restreint cependant, et il est maintenant supporté par son élément naturel.

30 JUILLET. — Hier, M. Kennedy et moi nous nous sommes rendus à terre à la poursuite d'un lièvre que nous avons

(1) *Crow's nest*, nid de corneilles.

reconnu sur les collines du nord ; à l'heure de la haute mer nous n'aurions pu communiquer avec la terre sans mon canot, bien que la chose soit encore praticable à mer basse. Nous parcourûmes le terrain que ces animaux paraissent hanter de préférence ; mais ce fut en vain, grâce sans doute aux sages précautions de la nature, qui leur donne en toute saison une fourrure de la couleur du sol, ce qui leur permet plus facilement d'échapper à leurs divers ennemis. — Nos jeunes commensaux se trouvent très bien de la vie de bord, vu que nous pouvons leur fournir des herbes fraîches chaque jour ; ils mangent également bien des carottes conservées, mais de toutes les plantes que nous leur apportons, ils semblent goûter les fleurs par-dessus tout : entre autres, une espèce de renoncule jaune et simple que nous avons trouvée aujourd'hui.

Il pleut et neige à partir de midi ; la glace formée pendant la nuit avait un demi-pouce d'épaisseur. — Du haut des collines il nous semble voir la glace s'étendre jusqu'à l'autre bord de l'inlet, et, du sommet du mât, elle ne s'étend qu'un peu au nord de notre baie ; on peut voir l'eau libre qui coule en une sorte de ruelle entre les deux pointes, peut-être jusqu'à Fury-Beach.

Nos hommes ont recommencé à scier hier, à partir du navire, une ligne à peu près parallèle à la première ; mais comme cette direction passe à travers les mares, la besogne va plus vite, l'épaisseur moyenne de la glace n'étant que de trois à quatre pieds. — Dans la ravine, immédiatement à l'est du navire, le torrent est, en plusieurs endroits, de cinq à six pieds de profondeur. Nous n'avons pu traverser les autres hier qu'en faisant des ponts de pierre. La pointe basse de notre côté, c'est-à-dire au nord, est entourée d'une guirlande de ruines de campements, plus récents que ceux des terres plates à l'ouest, où sont des résidences d'hiver sur un terrain plus humide, et marécageux maintenant, parce qu'en hiver la neige y est plus épaisse. Je crois que ces lieux doivent être hantés par la même tribu qui maintenant habite Boothia, car nous trouvons ses trous tout le long de la côte.

La deuxième ligne a été tracée de manière à s'écarter davantage à mesure qu'elle avance vers la craquûre formant le coin, afin qu'elle puisse plus facilement être poussée en dehors ; mais, aux approches du navire, on a fait le contraire, afin que cette première partie de la section sciée puisse se retirer en dedans, vu qu'il y a une assez grande étendue d'eau près de lui. Comme le bâtiment n'a pas encore assez de place pour l'évitage, on retient l'arrière fixé par une ancre à glace, dont le câble vient au couronnement ; la chaîne du nord est embraquée afin de nous haler le plus possible sous l'abri de la terre, et là où le floe est le meilleur, dans la crainte que le floe de la baie ne nous entraîne avec lui.

Les deux lignes sont séparées de trente-trois pieds de la craquûre, l'inclinaison étant d'un pouce par brasse de six pieds. La distance de l'arrière du navire à la craquûre est d'environ quatorze cent quatre pieds.

L'opération, bien que fatigante et ennuyeuse, nos hommes étant le plus souvent les pieds dans l'eau en dépit des bottes, est cependant une de celles dont ils ne se plaignent point, à cause du but qu'on se propose.

31 JUILLET. — Dans l'après-midi d'hier, le temps, qui avait été pluvieux tout le jour, s'est mis à la neige, si bien qu'à huit heures il m'a fallu de la lumière pour lire dans mon petit réduit : le thermomètre était tombé à 31° (— 1° centigrade), c'est-à-dire au-dessous de glace, ce qu'il n'avait pas fait à l'air libre depuis quelque temps.

A dix heures, nous avions six pouces de neige sur le pont, et ce matin nous sommes tous surpris à l'aspect des terres, qui nous reporte aux plus mauvais jours de l'hiver, les falaises elles-mêmes étant entièrement recouvertes de neige sur les rebords des *strats*¹ et sur les contre-forts par lesquels elles descendent sur la glace. Il n'est point difficile d'imaginer que cette différence de couleur

(1) *Strat*, étroit passage qui domine la falaise.

crée une grande différence dans la physionomie, du moins quant à l'effet, et les réflexions que je fais à cet égard me rappellent notre course d'avant-hier : en plusieurs endroits il semblait que les pluies, aussi bien que le filtrage des neiges, entraînaient une large portion de la partie friable du sol ; les gelées excessives de l'hiver et le soleil de l'été qui font éclater la face des cliffs, les ravages que la mer fait sur des plages de *galets* ou que les glaçons occasionnent sur la côte, doivent matériellement altérer la face de ces contrées dans un temps déterminé, et ce serait peut-être une donnée fort intéressante pour la science qu'un dessin en relief des contours topographiques, soigneusement exécuté en certaines portions du pays ; je crois que des observations analogues à ce que je veux dire ont été prises sur certains glaciers des Alpes.

Ainsi que je l'écrivais hier, le navire est à flot, et, qui plus est, parfaitement étanche, nos pompes ne retirant pas de la cale plus d'eau qu'avant l'hiver ; notre gouvernail n'a pas souffert non plus.

Jeudi dernier, nous avons enfin trouvé à terre une plante qui nous a paru ressembler à l'oseille ; mais elle est dans tous les cas toute rabougrie, car ses feuilles ont à peine un pouce de long et quelques lignes de large, bien que la plante soit maintenant montée.

La neige qui est tombée et recouvre la glace, se transformant en eau douce, contribuera sans doute à la destruction de notre prison. Le mois d'août se présente d'ailleurs à nous gros de coups de vent qu'il amène en général dans ces contrées, et vient enfin avec les promesses bien reçues de notre délivrance. A huit heures le thermomètre est à 36° et l'abaissement de chaleur corporelle causé par le vent nous fait trouver délicieux le coin de notre feu.

1^{er} AOUT. — La brise continue à souffler avec force dans la direction du nord ; et, bien que ce ne soit pas la plus favorable pour nous, elle nous vaut encore mieux que du calme, à cause

de la houle que cette brise ne peut manquer de soulever dans l'inlet. A mesure que nous approchons du terme probable de notre captivité, je sens mon impatience redoubler; les quelques moments que nous avons à passer ici ne peuvent, hélas! être consacrés à rien d'utile pour le service de la cause dans laquelle nous sommes engagés, et cette certitude contribue à nous faire trouver le temps plus long.

C'est le deuxième anniversaire de la fête de mon père que je passe loin du foyer domestique, et ma vie errante me condamnera sans doute à en manquer bien d'autres encore. Pauvre père! qui es si fier des succès de ton fils, et chez qui l'amour de la famille surpasse de si haut tous les autres sentiments! Combien je voudrais accélérer la marche de ce temps qui nous sépare de l'accomplissement de projets si chèrement caressés, combien j'ambitionne enfin de pouvoir arriver à vous faire goûter, chers parents, pour la première fois, ces comforts de la vie qu'une longue existence de peines et de fatigues a tenus éloignés de vous!

Ah! si les enfants savaient, s'ils pouvaient deviner, quand ils sont au giron paternel, ce qu'ils regretteront plus tard de caresses non prodiguées, de soins non rendus!... Je suis depuis plusieurs jours inactif, fantasque, agité, je ne puis m'arrêter à rien; tout, nos conversations, nos espérances, les dates, viennent à chaque instant me rappeler les absents!

Les dates de juillet 1830 étaient l'occasion, l'autre jour encore, de questions trop personnelles: ceux qui m'interrogent ne savent pas qu'ils réveillent ainsi chez moi des souvenirs qu'en certains moments je voudrais écarter:

*Cœlum, non animum, mutant qui trans mare currunt,*¹

dit Horace, et je ne l'ai jamais mieux senti; cette imagination malade qui m'a suivi et tourmenté depuis que je suis jeune

(1) Ceux qui courent au-delà des mers changent de climat, mais ne changent pas leur moral.

homme, m'opresse et me retient dans les élucubrations sans bornes d'une cervelle trop enthousiaste. Chose étrange! dans les embarras, les contrariétés pleines de désappointements de mille nuances que je subis, cet hôte incommode me poursuit, me force à écouter les projets les plus fantastiques, et aux objections du présent, me montre un avenir de promesses qu'elle ne tiendra pas davantage.

Sautant des controverses de la religion aux sphères mystérieuses de la politique, des plans du bonheur domestique aux miroitantes facettes d'une carrière publique, elle m'entraîne, et, dispersant d'un coup d'aile des châteaux de cartes soigneusement élevés, me laisse barboter dans la mare des désillusions ou bien me traîne par une main invisible à de nouveaux désenchantements, où je dissipe des heures entières à voir s'élever et s'anéantir de légères bulles de savon.

Ce gaspillage d'un temps que je ne retrouverai plus, il n'est point de jour que je ne le déplore; et nombreuses, bien nombreuses sont les heures que je passe à songer à celles que j'ai perdues, et à m'absorber en réflexions superflues sur des fautes irréparables, mais dans lesquelles je voudrais et devrais au moins ne pas retomber.

Mais à quoi servent toutes ces réflexions spéculatives, sans une bonne résolution fermement arrêtée et exécutée? Mon cher Alphonse, prends, après avoir consulté ton cœur et ta raison, un petit nombre de déterminations fondées sur des principes solides, mais ne cherche point à tout savoir, à tout connaître, et, une fois sur la route, ne t'arrête point pour ramasser les pierres chatoyantes du chemin; quelque embaumées et suaves que semblent les fleurs de la haie, va toujours et marche en avant, ou le soir de la vie te trouvera sans un gîte!

La campagne que j'ai entreprise, les phénomènes que j'ai contemplés, excitent en moi des regrets pleins d'amertume, parce que je rencontre à chaque pas des choses que j'ignore et que je voudrais savoir : botanique, géologie, minéralogie, oiseaux, insectes, coquilles, attirent mon attention, et me repro-

chent des heures perdues jadis, et dont j'aurais ici trouvé l'emploi si utile!... histoire, géographie, religion, philosophie, me font des appels simultanés, auxquels je ne puis répondre à la fois! littérature, sciences, musique, peinture, m'ont tenté et me reprochent de n'avoir d'elles que de vagues souvenirs!

Mon cher enfant, ne succombe point à toutes ces séductions, aie un petit nombre de toutes ces connaissances et cultive-les soigneusement. Nous sommes trop imparfaits pour cumuler tant de spécialités, à chacune desquelles une vie entière suffit à peine; prends garde! dans le champ où tu es admis à glaner, si tu cours sans cesse d'une fleur à l'autre, ta gerbe ne sera pas faite dans le temps permis, et alors il sera trop tard. Comprends-moi bien, je ne veux pas t'éloigner de l'acquisition de ces vues générales et à vol d'oiseau qu'un homme complet doit avoir prises, avant d'avoir un rôle dans le drame de la vie humaine; non, ces connaissances superficielles sont utiles comme mot de passe, comme cet argot de convention appelé *langue franque* dans le Levant, pour comprendre tout ce qui se dit dans une société où chaque membre a une nationalité différente, un langage technique et particulier à sa race, à son caractère; mais là chacun sait que ce jargon est incomplet, et sans système, ce n'est point une langue régulièrement organisée; et au sortir de ces relations frivoles, après cette foire des pèlerins de toutes couleurs, chacun reconnaît ses adeptes dans la vraie langue de son pays, la langue grammaticale et poétique qui ne s'apprend point sans travail et sans labeurs.

La première suffirait à un homme de salons, où la foule qui s'empresse ne laisse à personne le temps de sonder son terrain; mais à un homme sérieux il faut autre chose: il lui faut une spécialité, une langue mère qu'il doit connaître à fond et bien étudier avant de chercher dans les autres des analogies de parenté ou de position.

M. Kennedy me dit qu'au Canada, où les lapins sont blancs pendant l'hiver, ils restent gris lorsqu'ils sont domestiques. Des

essais ont été faits à *Red-River* pour utiliser le buffalo comme animal de labour ou de trait, mais sans succès, on ne sait par quelle cause. M. Hepburn a vu des rennes que l'on cherchait à apprivoiser, mais il semble qu'on n'a pas réussi davantage. La Compagnie, à ce que me dit M. Kennedy, trouve chez les Indiens des préjugés insurmontables, qui les empêchent de nous procurer les jeunes faons, qu'ils pourraient prendre et dresser au travail.

Les mêmes essais d'apprivoisement (mais à titre de curiosité seulement) ont réussi sur des loutres; M. Kennedy en a élevé deux, qu'il a perdues après peu de temps, par suite d'une inflammation à laquelle il ne savait comment remédier.

Cela me rappelle les précautions prises, à cet égard, par nos chiennes pour leur progéniture. Rien ne doit être négligé, quand il s'agit d'acclimater ou de domestiquer les animaux; l'éleveur ne saurait observer leurs mœurs avec trop d'attention, afin de pouvoir donner au sujet dont il s'occupe des soins presque maternels, et remplacer pour lui la famille absente.

2 AOUT. — Ce matin, à notre grande surprise et à notre grande satisfaction, nous trouvons que la glace s'est ouverte, à partir de la pointe nord de la baie, jusqu'à la bande de récifs ou banc du cairn, formant un passage presque suffisant pour le navire.

La lune a été pleine, le 30, à quatorze heures (deux heures de l'après-midi), et nous espérions de la haute mer correspondante, (haute marée), un effet favorable, mais certes rien de semblable. La haute mer a dû avoir lieu dans les premières heures du jour; ainsi l'influence de la lune se fait sentir ici à deux jours d'intervalle.

Nous ne sommes plus désormais séparés de l'eau libre que par la portion que nous avons sciée et qu'une petite brise d'ouest enverrait sans doute dehors; le jusant n'y peut rien faire, je crois, à cause de la barre.

J'ai oublié de mentionner que, dans notre course de jeudi,

M. Kennedy et moi, nous avons observé que la glace a disparu du fond de la baie, même dans les anses les plus étroites.

La première partie du jour a été employée à scier la glace en travers, afin que les glaçons, étant plus petits, pussent se dégager plus facilement.

La brise du nord est passée au nord-nord-ouest, dans la nuit, et a peut-être contribué à ce changement dans l'état des choses; mais à l'est la glace semble rejoindre l'autre côté de l'inlet, les vides ayant été sans doute remplis par les dernières brises de nord.

D'après l'avis de M. Kennedy, j'étais allé à terre pour reconnaître la situation du haut des falaises; mais la brume et la neige qui tombait m'ont forcé à revenir sans avoir rien vu. Le commandant m'avait d'ailleurs recommandé de revenir de bonne heure.

Nos ancres ont été mouillées sans bouées en septembre, et il paraît que M. Leask ne parle de rien moins que de laisser là ancres et chaînes, de sorte qu'une fois hors d'ici, il ne nous resterait plus qu'à faire de notre mieux pour sortir de la baie de Baffin, vu que nous n'avons à bord qu'une *ancree à jet*; il ne faudrait pas songer non plus à aborder, ainsi dépourvus, l'Angleterre par le nord de l'Ecosse; ce n'est pas tout : d'après les lois de sauvetage, un navire sans *ancres de bossoir* est considéré par les pilotes comme en danger de naufrage, alors même qu'il serait sans avaries, et M. Hepburn me dit que cela ne coûterait pas moins de cinq cents livres (douze mille francs).

Il vient d'y avoir un mouvement de glaces, que j'explique de la manière suivante :

Le floe étant depuis longtemps brisé sur les bords, la haute mer ne pouvait rien faire de plus à cet égard; mais, en élevant le tout au-dessus du niveau ordinaire, elle a permis au vent de diriger ces pièces flottantes là où se trouvait un vide à remplir; à la nuit nous voyons que les glaces de l'inlet venues en face de l'entrée de la baie sont d'une épaisseur extraordinaire, ce qui nous fait penser que ce sont les glaces du détroit de Barrow,

poussées d'abord par les vents d'ouest dans le détroit de Lancaster, puis par le vent du nord dans le passage du Régent; il faut ajouter aussi que, d'après ce que notre expérience nous a appris, la brise que nous avons au nord dans l'inlet est le plus souvent à l'ouest dans le détroit de Barrow.

Nous avons vu, hier, un plongeur du nord, oiseau au corps très long; j'en avais déjà vu un au port Léopold, mais je l'avais pris pour une cigogne.

3 AOUT. — La neige ne s'est point fondue sur le floe, comme nous l'espérions, et sur nos lagunes à la surface du floe, il s'est formé une glace molle de l'épaisseur de deux pouces; en outre, la côte est encore toute bigarrée des averses de neige des jours derniers; mais, à notre réveil, nous trouvons que l'entrée de la baie est maintenant toute dégagée d'une pointe à l'autre.

Nous nous mettons à l'œuvre de bonne heure, et les amis de lady Franklin ont la joie de voir monter sans difficulté notre deuxième ancre. Le navire est maintenant retenu par des ancres à glace, placées sur le floe, mais à l'avant seulement, car il a un petit bassin dans lequel il flotte et roule à notre grand plaisir.

Nous procédons aussitôt à dégager le chenal scié la semaine précédente, bien qu'il doive nous être impossible d'en profiter aujourd'hui, la glace nous barrant le passage à la pointe nord; mais nous n'aurons pas perdu une minute, et cela tient nos esprits occupés. La glace sciée, ainsi que je l'ai dit, s'est recollée; les sciures forment entre les bords une espèce de ciment que les froides nuits gèlent, et nous nous voyons obligés de repasser la scie partout; il serait donc, je crois, plus avantageux, à moins que ce travail n'ait pour but d'entretenir l'activité de l'équipage, de ne scier qu'un petit nombre de pièces que l'on écarterait à mesure; en outre, nos pièces ont été coupées trop étroites vers l'ouverture, l'inclinaison ayant été, comme je l'ai dit, de deux pouces par brasses; il faudrait lui donner six pouces. La besogne n'a donc pas été très vite, car ce soir, après dix heures de travail, nous n'avons dégagé qu'une trentaine de brasses, que

nous avons envoyées au large par pièces de cinq à six mètres carrés, soit au moyen de nos cylindres, soit par des sauts redoublés en cadence, ou en courant d'une extrémité à l'autre, en faisant des leviers de nos aspects, etc... On peut encore briser la glace en roulant un canot, mais il faut qu'elle soit très mince pour cela; nos cylindres ont parfaitement agi, moins ceux de petites dimensions (deux, trois et quatre livres); mais les plus grands, ceux de sept et huit livres, ont produit un effet on ne peut plus satisfaisant.

L'effet tient également à la manière d'employer ces instruments : après avoir troué la glace dans son épaisseur, il faut couler le cylindre et remplir le trou de neige, de pierres, aussi hermétiquement que possible, attacher à l'extrémité inférieure une ficelle que l'on hale lorsque le cylindre est roulé en dessous de la glace, afin de lui faire prendre une position horizontale et de soumettre ainsi une plus grande étendue à l'action de la poudre : c'est alors qu'on allume la mèche qui est placée dans un tube de gutta-percha. Je suppose que la glace est encore trop résistante pour qu'une petite quantité de poudre agisse d'une façon efficace.

Les oiseaux de mer avaient déjà pris possession du terrain, ce qui n'a rien d'étonnant, car ils se tiennent toujours sur les bords de l'eau libre. Quelques baleines blanches sont aussi venues près de nous : l'une d'elles était accompagnée d'un petit baleineau noirâtre qui plongeait et tournait autour d'elle, semblant prendre à tâche d'imiter tous les mouvements de sa mère. On me dit que ces cétacés sont généralement noirs dans leur jeunesse.

Nous voyons passer plusieurs volées de canards.

J'ai ramassé dans la vase rapportée par nos ancres plusieurs jolis spécimens de coquilles.

Une portion de la chaîne de bâbord était hier incrustée dans la glace, à un pied de la surface inférieure. Il est donc probable que la glace agit sur les chaînes comme suspension. — Je suis harassé de fatigue ce soir, mais j'ai le cœur léger et vais

m'endormir d'un bon sommeil. Quand l'homme cesse-t-il d'espérer? Espérer c'est vivre, et vivre c'est espérer !

4 AOUT. — Même forte brise de nord ce matin. Le large paraît dégagé de glaces à une grande distance à l'est, mais elles forment un cercle dont les extrémités s'appuient sur les deux têtes de la baie. Dans la soirée, une brise de nord-ouest à l'ouest-nord-ouest envoie ces pièces flottantes au large. — Continué les travaux d'hier. — Nous regrettons fort de n'avoir pas de scie à main comme les Américains en avaient; elles seraient excellentes pour couper les coins de glace qu'il nous faut détacher avec le ciseau.

5 AOUT. — Même besogne qu'hier. Aussitôt la brise du nord-ouest tombée, les glaces reviennent à l'entrée de la baie.

C'est aujourd'hui qu'astronomiquement nous devrions perdre le soleil. A minuit, le chenal avance rapidement, et il est probable que demain le navire aura une communication ouverte avec le large. Ainsi par une sorte de magique phénomène, notre goélette, bien et dûment emprisonnée dimanche dernier, est maintenant à la veille de prendre son essor.

6 AOUT. — Dans la matinée, nous achevons de dégager le chenal où nous sommes retenus; à trois heures de l'après-midi, et en quelques minutes, nous courons sous l'impulsion d'une fraîche brise de nord-ouest hors de la baie où nous sommes restés près de onze mois. Après avoir soupiré si longtemps après notre délivrance, nous jetons avec plaisir un regard d'adieu sur ces hautes falaises, dont nous savons par cœur toutes les fissures, tous les accidents, et que probablement nous ne reverrons jamais ni les uns ni les autres. Ces roches arides, ces terres couvertes de neige qui, bornant notre horizon presque de tous côtés, arrêtaient forcément nos regards, ont pris à nos yeux un air de connaissance; cette nature morte ou endormie est pour nous pleine de vie et de sentiment.

Adieu donc, baie Batty, merci de ton hospitalité telle quelle!

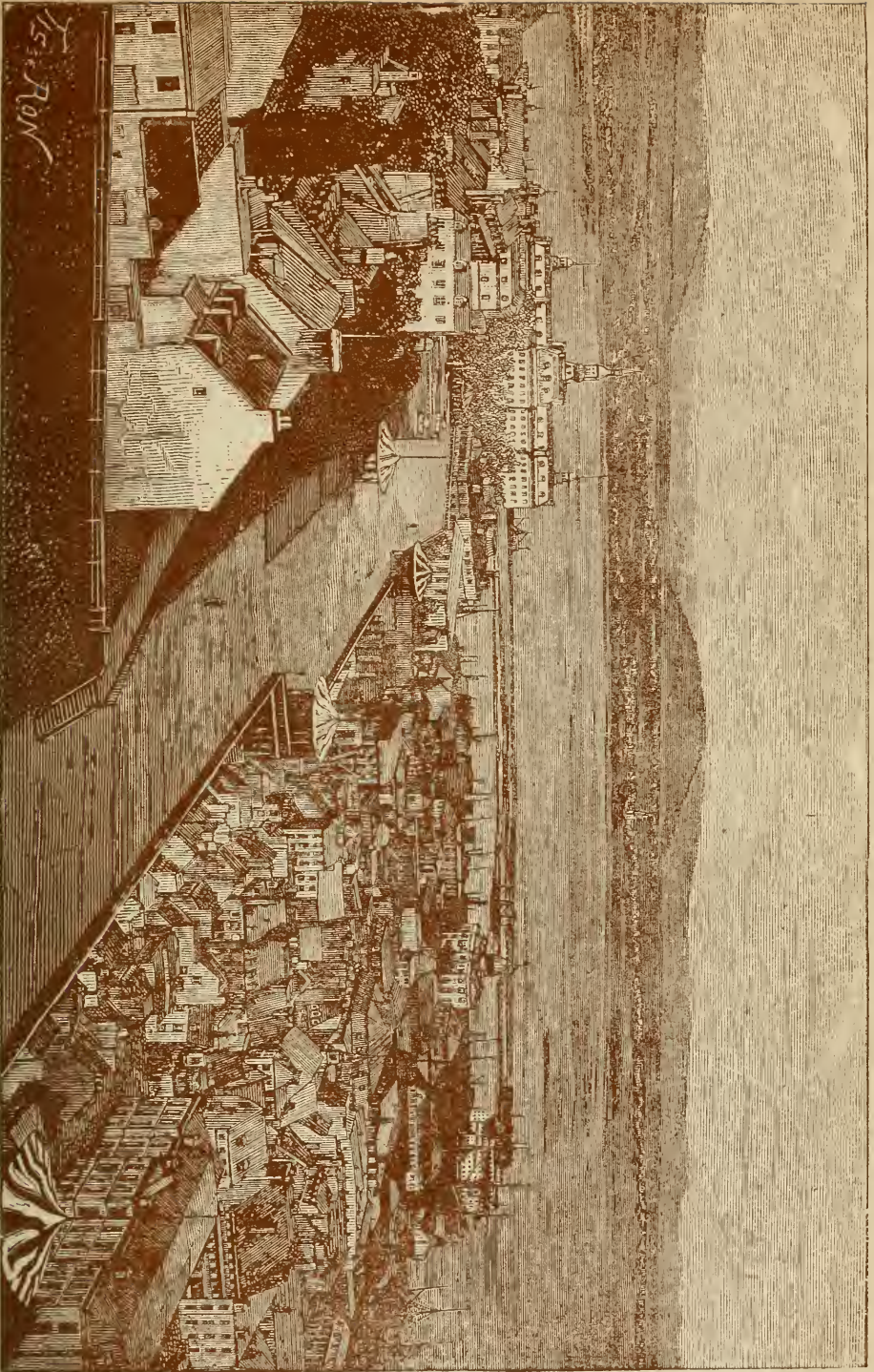
Les ravines nous envoient des bouffées de brise sous lesquelles la petite créature s'incline, et semble se traîner avec peine, comme si elle avait perdu ses facultés de locomotion. La glace nous offre un chenal d'environ cinq à six mètres de large le long de la côte.

7 AOUT. — Même temps à grains. A midi nous sommes encore au sud de la baie Elwin, ayant à remonter contre le vent et un fort courant. Nous devons toucher au port Léopold pour y laisser avis de notre départ de la baie Batty, et nous rendre de là à l'île Griffith, afin de voir s'il s'y trouve quelque document déposé par les autres navires.

8 AOUT. — Le temps s'est éclairci et mis au beau ; mais nous sommes arrêtés à la hauteur de *Boat's-Ravine*, par un stream qui nous barre le passage avant que nous ayons pu passer à l'est, où se trouve une grande quantité d'eau libre. Il dérive au sud-est ; quant à nous, nous laissons porter au sud-ouest pour attendre sous la terre que la glace ait entièrement passé au large. A midi, nous sommes à un mille au nord de la baie Elwin. Nous n'avons pu voir si le soleil se couchait à minuit.

Dans l'après-midi, la brise, qui au large est sans doute à l'est, amène les glaces sur nous, et nous nous réfugions dans la baie Elwin : quelques icebergs échoués semblent indiquer une barre. Nous serrons la côte nord ; c'est à peu près l'heure de la haute mer, et le canot trouve deux brasses de fond en dedans de la barre ; au delà d'une pointe basse qui se projette au sud (de la côte nord), est une baie que le maître d'équipage dit aussi grande que la baie Batty, mais sans eau. — Neige et brise variables du nord au nord-ouest, pendant la nuit.

9 AOUT. — Nous avons essayé de sortir de la baie avec une légère brise de nord variable. A environ un mille de notre mouillage, le capitaine, à la tête du mât, reconnaît que la brise, plus au large, est à l'est, et nous regagnons en toute hâte la baie Elwin, remorqués par nos deux embarcations ; la glace est sur



QUÉBEC. (P. 290.)

nos talons, et, comme elle envahit la baie, nous nous halons à terre sous la côte nord. La goélette échoue par six pieds d'eau à mer basse; la pointe nord nous abrite un peu, mais cependant l'avant-garde du floe arrive jusqu'à nous et incline le bâtiment sur le côté; heureusement il fait calme, et la vitesse de la glace n'est pas très grande; celle qui nous touche n'est pas épaisse, et la plus épaisse s'échoue à la pointe, ce qui arrête la masse; à basse mer, nous sommes complètement échoués et à la bande sur tribord. Ce qui nous est arrivé montre combien il est important de toujours surveiller le mouvement des glaces; si nous avions été à deux milles plus au nord (2 et demi de la pointe nord), comme il faisait à peu près calme, il est certain que nous n'aurions pas eu le temps de remorquer le navire dans la baie, et il eût été pressé contre la côte sur les bergs qui y sont échoués, et en danger d'être défoncé, par le plus beau temps du monde.

Il y a également un grand discernement à apporter dans le choix d'un mouillage. Ma première idée eût été de mouiller en dedans de la barre pour qu'elle nous protégéât; mais, comme cette barre est sur la côte sud de la baie, et comme la brise poussait le floe directement de l'est, un mouillage sur la côte nord était préférable à cause du croc formé par la pointe nord. Ce matin, nous avons perdu le jas¹ d'une de nos ancrs parce que la clavette n'était pas bien fixée; nous avons fabriqué un autre jas en bois, composé d'un bout rond dans le trou du jas, et de deux pièces d'orme de chaque côté.

Le petit tirant d'eau de notre navire constitue certainement un grand avantage en pareilles circonstances où la moindre chose lui sert d'abri; mais il est facile de voir combien cette navigation dans les glaces, surtout le long de la côte, est précaire. C'est une des raisons qui font que les baleiniers renoncent à tenter le passage au nord, par la baie Melville, quand il n'y a

(1) On appelle *jas* la barre horizontale, le plus souvent composée de deux fortes traverses de bois, réunies à l'aide de cercles de fer, qui s'adapte à la verge de l'ancre, près de la boucle.

pas de land-floe, car alors ils ne peuvent faire de bassins dans la glace, si la brise pousse les glaces de la baie de Baffin sur la côte est, ni s'amarrer pour garder leur terrain, si la brise souffle de terre.

La mer était ce matin couverte de mollusques très petits, sans doute ceux qui servent de nourriture à la baleine. Le canot m'a rapporté de terre deux papillons, et j'y ai vu un moustique. Les phoques, qui paraissaient abonder le jour de notre arrivée, ont disparu; mais les canards sont toujours très nombreux.

10 AOUT. — Comme hier dans l'après midi, la glace entre dans la baie, mais cette fois sans nous presser; à la haute mer, le navire se redresse et prend la bande à bâbord, présentant ainsi le côté aux efforts futurs de la glace; nous avons transporté pour cela les deux chaînes à bâbord, et un palan de tête de mât a été croché sur la glace. Le pilote, sans en donner de raison, pense que le navire est mieux ainsi. Dans les deux cas, la goélette (qui est à fond plat) sera poussée sur le flanc en cas de compression. Il va sans dire que notre gouvernail était démonté tout le temps que le navire est resté échoué.

11 AOUT. — Le pilote se rend au dehors avec un canot et trouve que la glace presse contre le cap Seppings, laissant un chenal d'environ deux mètres le long de la côte; à la haute mer, nous halons le navire à flot, le faisant sortir du lit qu'il s'est creusé en courant de l'avant à l'arrière, puis d'un bord à l'autre.

Une bande de *white-whales*¹ de plus de cinquante individus fait le tour de la baie. — Un de nos lièvres est mort; ils sont maintenant très apprivoisés et se précipitent aux grilles de leur cage pour recevoir les herbes et les fleurs que nous leur apportons de terre.

Nous remarquons à terre les lais de la mer sur la plage, lesquels existent en tranches de différentes nuances très remarquables, comme si elles avaient eu lieu non successivement, mais

(1) *White-whale*, baleine blanche.

brusquement, ce qui me fait incliner vers l'opinion que ce sont plutôt des couches de neige fondues au printemps.

13 AOUT. — Vers midi, une issue a semblé s'offrir à nous, et nous nous hâtons de mettre à la voile, sachant combien les moments sont précieux ; deux corbeaux passent au-dessus de nos têtes, appelant notre attention par leur désagréable croassement. Un ou deux de nos gens secouent la tête d'un air significatif, et font observer que c'est la deuxième fois que nous appareillons un vendredi ; un autre, un peu plus avancé sans doute, dit que de son temps il est peu de capitaines baleiniers qui eussent voulu commencer le voyage un vendredi ; mais, ajoute-t-il sans en paraître bien sûr, il est probable que c'est une superstition. Après trois ou quatre heures de louvoyage, les glaces nous forcent à terre, et il nous faut, pour la quatrième ou cinquième fois, regagner le mouillage. Jusqu'à quand cela durera-t-il ? C'est une question que j'ose à peine me poser. Le fait est que la saison s'avance, et pour peu que cela continue, il nous faudra à tout prix prendre la route de chez nous, ou nous courons grand risque d'être retenus pendant un autre hiver.

14 AOUT. — Un ours fut signalé ce matin se promenant sur la plage et flairant les traces de notre passage à terre ; nous le vîmes, quelques minutes après, se mettre à l'eau pour venir reconnaître le navire. Un canot fut amené, et de là MM. Kennedy et Leask lui donnèrent la chasse ; les deux fusils ayant raté alors que le canot était sur lui, il se retourne et, avec ses pattes, tâche de saisir les bords du canot ; le capitaine lui assène un coup de crosse sur la tête et brise son fusil ; l'animal cherche à se sauver à la nage, mais le canot l'a bientôt rejoint et deux balles à bout portant l'ont bien vite expédié. Il ne cherchait point, comme celui de l'année dernière, à dérouter ses ennemis en plongeant. C'est à peu près la seule façon dont ils puissent être tués à coup sûr ; car si la glace eût été à portée, il aurait bien vite disparu.

Notre détention prouve combien il est important de ne pas

perdre une minute, car si dimanche matin nous eussions pu passer dans l'intervalle de deux floes, nous n'aurions pas perdu toute cette semaine. — Dans l'après-midi, nous appareillons de nouveau avec petite brise; mais, vers minuit et demi, au moment où nous passons entre deux floes, ils se rejoignent, celui du nord courant au sud avec une rapidité qui eût été excessivement dangereuse pour nous si les floes eussent été plus épais; à peine avons-nous eu le temps de démonter le gouvernail, et c'est une manœuvre qui se répète si souvent, qu'on ne saurait trop conseiller à tous les capitaines qui viennent ici de faire pratiquer dans leurs navires une jaumière¹ aussi large que possible.

15 AOUT. -- Beau temps, petite brise; le courant nous a généralement portés au sud, et, à midi, nous sommes à une dizaine de milles à l'est de la pointe sud de la baie Elwin, courant des bordées avec petite brise, ou remorquant avec une embarcation au milieu de la plaine de glace dont les difficultés exigent et donnent forcément une juste pratique de coup d'œil pour les parer sans toucher; non point qu'avec petite vitesse il y ait du danger, mais le moindre arrêt coupe l'air du navire; il en est de même de la nouvelle glace qui, même à une heure avancée de la matinée, surtout s'il fait calme, entoure les glaçons flottants.²

2 SEPTEMBRE. — Le coup de vent d'hier s'est apaisé, et il

(1) Ouverture pratiquée au-dessus de l'étambot et dans la voûte de l'arcaste, pour le passage et le jeu de la tête du gouvernail, lequel pénètre dans l'intérieur du navire par cette ouverture, pour recevoir la barre qui sert à le mettre en mouvement.

(2) Le journal présente ici une lacune de dix-sept jours, lacune que Bellot avait très probablement l'intention de combler avec des notes sans doute prises sur un calepin ou sur des feuilles volantes, car il a laissé, à cette date, une douzaine de pages blanches à son registre-journal. Il est vraisemblable que les dix-sept jours en question, du 16 août au 2 septembre, furent passés dans des travaux analogues à ceux des jours précédents, travaux exécutés avec quelque succès, puisqu'à la reprise du journal nous trouvons le *Prince-Albert* sorti du détroit de Barrow et du détroit de Lancaster.

(Note de l'éditeur).

ne reste plus qu'une grosse houle qui nous arrête. Quelque favorisés que nous puissions être par la suite, il n'en est pas moins évident que notre traversée en sera allongée d'une dizaine de jours. Nous aurions dû traverser à l'est, à la hauteur de la baie de Pond, comme on le fait habituellement; les brises du nord, qui semblent dominer à cette époque, pressent les glaces sur le cap Searle et sur le cap Walsingham. Mais, à part ces principes généraux, je crois que tout est chance et hasard, et que la prétendue expérience des baleiniers est une histoire faite pour en imposer aux ignorants.

Un pauvre petit oiseau de neige qui a perdu la terre, dans le dernier coup de vent sans doute, prend refuge à bord, et, se familiarisant bien vite lorsqu'il voit qu'on ne lui est point hostile, il sautille sur le pont et vient à nos pieds ramasser des miettes de biscuit.

Nous nous engageons dans une anse du pack; mais, reconnaissant qu'il n'y a point d'ouverture à l'est, nous la remontons. Pendant mon quart la houle menace de nous jeter sur le pack, et il nous faut pagayer tant bien que mal avec nos avirons d'embarcations; un navire de notre taille, et même plus fort, devrait être pourvu d'au moins trois ou quatre paires d'avirons de galère; notre unique embarcation est à bord, de sorte que nous ne pourrions nous remorquer au large.

3 SEPTEMBRE. — Calme, même houle, qui doit venir d'un autre coup de vent, que nous n'avons pas éprouvé. — Nombreux vols d'oiseaux; tous ceux que nous avons pu reconnaître se dirigent au sud.

5 SEPTEMBRE. — Nous continuons à remonter au nord, en suivant les bords du pack, dans l'espérance de trouver une ouverture, un passage à l'est, nous fourvoyant de temps en temps dans des criques assez profondes pour faire naître l'espoir, mais qu'il nous faut parcourir presque aussitôt en sens contraire, ce qui, avec les petites brises, le peu de qualité du navire, nous prend beaucoup de temps. Un navire à vapeur n'éprouverait

pas les mêmes difficultés; qui sait d'ailleurs où cela finira?

A la hauteur où nous sommes, le pack est composé de glace épaisse que le pilote dit être de trois ans au moins de formation; il semble que les différents inlets de la baie de Baffin se soient dégorgés cette année d'un trop plein accumulé les années précédentes.

7 SEPTEMBRE. — A quatre heures, ce matin, on est venu m'éveiller pour prendre le quart, avec la nouvelle que le pack s'étend en face de nous, du nord-ouest au sud-ouest. La nuit était obscure, et le navire a été mis en panne, dans la crainte d'aggraver notre position. Le thermomètre est descendu à 4° centig. et la glace qui s'est formée cette nuit est assez épaisse pour arrêter notre progrès, lorsque le jour nous permet de faire voile. Les réflexions que je fais pendant mon quart sont loin d'être gaies, d'autant moins qu'au nord le pack s'étend aussi loin que je puis voir de la tête du mât.

Vers neuf heures, le pilote découvre un *slack* ou relâchement dans la texture d'un pack, et nous nous y frayons un passage, heurtant un glaçon par-ci par-là, recevant des chocs qui ne nous émeuvent guère; enfin, à dix heures, nous sommes à l'est du pack.

Je ne sais, cette fois, s'il est prudent de s'abandonner à la confiance et à l'espoir; ce qu'il y a de certain, c'est que, ce matin, j'eusse volontiers consenti à n'être en Angleterre qu'en décembre, pourvu que j'eusse la certitude d'y être à cette époque; par conséquent, je dois me tenir satisfait de tout ce qui peut nous arriver. J'avoue que c'est la plus rude épreuve de cette philosophie, dont je me suis fait une étude, tâchant de me résigner à ce que je ne puis empêcher; mais nous n'avons ni charbon, ni provisions, ni canots, et en admettant que le navire eût échappé aux désastres du pack, il est certain que plus de la moitié de l'équipage y eût passé; pour moi, Dieu merci, ma santé est aussi robuste que celle d'aucun; ma confiance est en Celui de qui nous ne pouvons empêcher la volonté d'être accomplie, et je suis per-

suadé que mes chances étaient aussi bonnes, sinon meilleures, que celles de tout autre à bord ! mais cette perspective de dangers sans but utile, sans résultat, n'est point faite pour tenter les plus stoïques.

8 SEPTEMBRE. — Une ronde brise de nord-ouest nous fait passer rapidement à l'est, et nous retrouvons ces immenses icebergs de la baie Melville et de la baie de Disco, tout différents dans leur forme de ceux de la côte ouest, les derniers généralement plus bas et longs, comme des îles plates détachées des glaciers formés sur cette côte dans les ravines. — Dans la matinée, nous reconnaissons la terre au nord d'Uppernavik. Grâce à Dieu, nous voilà donc hors de danger, et nous allons pouvoir naviguer désormais d'une façon presque régulière.

Ici se termine le journal de Bellot. Le reste du voyage — qui avait duré dix-sept mois, — ne lui offrit probablement aucune observation intéressante. Une fois à Uppernavik, la navigation du retour dut se faire avec autant de facilité que celle du départ, et sans doute en touchant aux mêmes points de la côte ou aux mêmes îles. Peu de jours après, du reste, le *Prince-Albert* avait revu les côtes d'Ecosse, et le lieutenant de vaisseau de la marine française traversait l'Angleterre, au milieu des témoignages de la plus cordiale sympathie et souvent même du plus vif enthousiasme. Lady Franklin, l'amirauté anglaise et tous ces nobles cœurs qui n'ont reculé devant aucun péril, devant aucun sacrifice, pour l'accomplissement de leur œuvre d'humanité, la recherche de sir John Franklin, avaient reconnu en Bellot un véritable frère pour le dévouement, la générosité, le courage, un compatriote, pour ainsi dire, suivant l'expression d'un Anglais.





CHAPITRE QUINZIÈME.

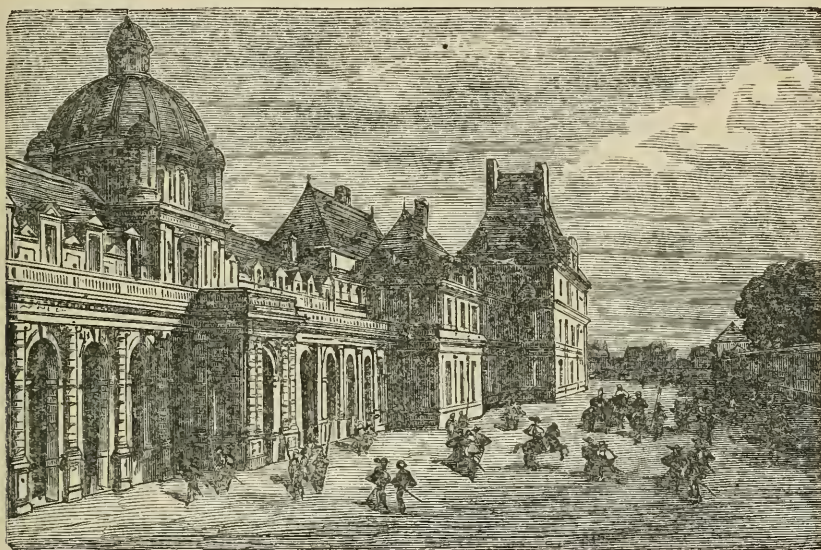
Une lettre de Bellot à sa famille. — Félicitations qu'il reçoit à son retour. — Flatteuses distinctions accordées par le ministre de la marine française. — Lettre de Bellot à ce dernier. — Propositions honorables qui sont faites au lieutenant par lady Franklin ; modestie de Bellot ; son patriotisme. — Il s'embarque sur le *Phoenix*.

LE complément naturel du Journal de Bellot, ce seraient les lettres qu'il écrivit en mer à sa famille ; nulle part on ne saisit mieux sur le vif ses belles qualités, les nobles et délicats sentiments de son cœur affectueux que dans sa correspondance. Malheureusement, il n'est pas possible de mettre sous les yeux du lecteur cette partie de ses écrits ; une page seule a été publiée ;¹ la voici : elle ne pourra que faire regretter vivement les autres.

« 28 JUIN 1851. — Je commence à pouvoir respirer, mes bons amis, et j'en profite pour venir causer un peu avec vous ; car, croyez-le bien, vous êtes ma pensée constante, et le bonheur que je me promets lors du revoir est une des espérances qui me soutiendront et me donneront un immense courage dans nos petites difficultés. Il ne faut rien s'exagérer, du reste, et bien penser que ce que je fais en ce moment, des milliers d'hommes l'ont fait et le font encore, non pas, il est vrai, dans le même but, mais enfin ayant à vaincre et à surmonter les mêmes obstacles. Tous les ans, un grand nombre de baleiniers fréquentent les mers où nous nous trouvons ; l'appât du gain leur fait même courir, à la poursuite des baleines, des dangers

(1) Ainsi que ce célèbre billet, qui ressemble à une Lettre mortuaire et qu'on trouvera à la fin de cet ouvrage.

bien autres que ceux que nous aurons à affronter. Eh bien, le sentiment de l'honneur ne me donnera-t-il pas la même force qu'à eux? Est-ce que travailler pour ceux qu'on aime, tout en se rappelant que plus on les aime, plus on se doit d'être prudent et sage en même temps que courageux, est-ce que ce n'est pas le plus sûr des sauf-conduits? Croyez-vous que Dieu m'ait arraché déjà à des circonstances autrement périlleuses pour me laisser succomber dans celle-ci? Avec la foi et la croyance dont je suis pénétré, je crois qu'il n'est rien d'impossible, et comme je veux



Les Tuileries. (P. 283.)

revenir parmi vous honoré et heureux, avec la grâce de Dieu, je reviendrai. Je voudrais pouvoir faire passer dans vos esprits la vérité, à savoir qu'il n'y aurait aucun fondement d'inquiétude sérieuse, fussiez-vous rester deux ans sans nouvelles de moi..... »

Puis, après quelques détails sur les ressources que peuvent offrir les contrées arctiques, il ajoute : « J'insiste beaucoup, car je vous assure que sur le brillant horizon de cette campagne, il n'est qu'un point noir, c'est la pensée que vous serez inquiets. Si je vous disais, cependant, qu'un des hommes les plus remar-

quables de la marine anglaise, sir John Ross, qui est là, a soixante-dix-huit ans; qu'il a été retenu dans ces contrées de 1829 à 1833! Eh bien! s'il y avait d'immenses périls, croyez-vous que l'aventure n'eût pas été faite pour le rebuter?... »

Faut-il raconter maintenant son retour en Angleterre et l'accueil enthousiaste qui lui fut fait à son passage? Laissons parler un de ses admirateurs, M. de la Roquette :

« Le 7 octobre 1852, dit-il, le *Prince-Albert* entra dans le port d'Aberdeen. Le capitaine Kennedy, ainsi que tous ses marins parlaient avec tant d'admiration des services rendus par Bellot et de sa conduite exemplaire pendant la durée de l'expédition, qu'on l'accueillit partout en Angleterre avec un véritable enthousiasme. Le gouvernement britannique fit connaître officiellement au gouvernement français combien il était satisfait du concours plein de dévouement et d'intelligence du jeune officier, et lady Franklin lui exprima personnellement sa gratitude dans les termes les plus touchants. De son côté, la Société géographique de Londres, corps illustre qui a déjà rendu tant de services à la science, lui confia le titre de membre correspondant étranger, faveur qui acquit encore plus de prix à ses yeux par les paroles flatteuses du président, sir Roderick Murchison, et par la présence et l'approbation des personnages les plus distingués de l'Angleterre. « Grande fut ma surprise, écrivait à cette occasion le modeste Bellot, car je n'avais d'autre droit que celui de me trouver le premier Français ayant passé l'hiver et fait une exploration dans cette partie des mers polaires. »

« Le 3 février 1852, c'est-à-dire pendant qu'il parcourait les régions arctiques, Bellot, qui n'était qu'enseigne au moment de son départ,¹ et dont le mérite avait frappé singulièrement M. Ducos, ministre de la marine, fut nommé lieutenant de vaisseau. Ce ministre, ayant pris connaissance du rapport que lui adressa Bellot dès son retour en Angleterre, décida que, afin de lui donner les moyens de mettre en ordre ses notes et de

(1) Il était toutefois lieutenant de Kennedy, sur le *Prince-Albert*.

compléter son travail, il serait considéré comme appelé en mission à Paris, à dater de son retour en France, et que tout le temps qu'il avait passé sur le *Prince-Albert* lui serait compté comme service de mer. »

C'est pendant ce séjour à Paris que j'eus occasion de faire connaissance avec Bellot, qui me fut présenté par un ami commun, M. Dupré, à titre de compatriote. En me rappelant les circonstances, les détails de notre première entrevue, j'ai bien compris, depuis, les succès qu'il a obtenus partout où il s'est présenté, les bons souvenirs qu'ont gardés de lui tous ceux qui l'ont connu. Bellot était une de ces natures franches et aimables qui commandent tout d'abord la sympathie.

C'était vers la fin d'octobre 1852; nous dînâmes ensemble, avec l'ami qui nous avait présentés l'un à l'autre, et le dîner fut suivi d'une promenade qui se prolongea assez avant dans la nuit. Longtemps après que notre ami nous eut quittés, nous arpentions, Bellot et moi, le trottoir de la rue de Rivoli, qui longe la terrasse des Tuileries. J'aurais passé bien des heures encore à entendre ces récits de voyages au milieu des glaces, d'excursions dans ces neiges perpétuelles de la terre de Somerset, où le passage d'un ours blanc, le vol d'un oiseau, la piste d'un renard, sont des incidents d'une grande importance. Tout cela était conté avec tant de grâce, d'esprit, de charme, et avec si peu de prétention, qu'on aurait pu penser qu'il s'agissait du récit de la plus simple partie de plaisir. Et pendant qu'il contait ainsi, je me rappelle que je considérais attentivement, à la clarté d'une pleine lune, cette nuit-là fort radieuse, le brave et résolu navigateur; que je me plaisais à chercher et à trouver dans sa démarche fière et franche, dans ses traits énergiquement accusés, les caractères de l'intrépidité entreprenante, de la volonté dédaigneuse du péril et de la souffrance. Il y avait quelque chose de si distingué dans l'ensemble de sa physionomie, dans ces yeux noirs au regard profond, dans ce nez aux ailes mobiles, dans cette bouche aux lèvres épaisses au milieu, mais singulièrement fines vers les coins, dans le son même de cette voix très nette et

très claire, quoiqu'un long usage de la langue anglaise eût fait perdre au jeune officier du *Prince-Albert* l'habitude, la familiarité de sa langue maternelle, et que la difficulté de retrouver certaines locutions se trahît parfois par des temps d'arrêt, des hésitations!...

J'ajouterai qu'on pouvait lire presque à première vue sur sa figure : franchise, audace, fermeté, intelligence, spontanéité, élan ! Après deux ou trois rencontres, en observant la douceur de son regard, en écoutant ces chaleureuses paroles d'admiration pour ce qui est grand et bon, de réprobation pour ce qui est bas et mauvais, ces tendres ressouvenirs de la première jeunesse, ces fréquentes saillies inspirées par une sorte d'humour anglais, avivées par le pétilllement de l'esprit français, j'avais reconnu qu'on pouvait ajouter à ce premier inventaire des trésors de cette riche nature : probité, désintéressement, poésie, tendresse, amour de la science, facilité, variété d'esprit. Aussi ceux-là que sa physionomie avait attirés et gagnés, comme sa parole, sa pensée, ses sentiments, savaient les retenir ! Combien avec lui la sympathie était prompte à se changer en amitié !

Un jour, je m'en souviens, et j'ai du reste retrouvé ce sentiment dans son journal de voyage, il s'était pris, en causant avec moi, à déplorer son ignorance de tant de choses que, disait-il, il aurait voulu et dû savoir. Et alors, tout en me racontant ses curiosités inassouvies en présence d'une foule d'animaux, de pierres, de coquillages, de substances minérales, de végétaux, de phénomènes physiques, il me disait que pour bien voyager il faudrait posséder toutes les sciences naturelles, que plus d'une fois pendant ses excursions, ses recherches dans ces régions polaires, si pauvres en apparence, il avait gémi de son impuissance en trouvant des milliers d'êtres et d'objets auxquels il n'était pas même capable de donner un nom, et alors, se reprochant la perte de chacune des minutes de sa vie qui n'avaient pas été employées à étudier, il ajoutait : « Quand je me trouvais dans ces dispositions à bord, quand je me disais surtout que dans les arts, la peinture, la musique, je n'étais guère plus avancé que

dans les sciences, alors je m'enfermais dans ma chambre, et je cherchais des consolations dans la lecture de Shakspeare et de Byron! »

J'avais parlé de Bellot à l'un de mes confrères, rédacteur d'une de nos plus importantes revues, et celui-ci avait pris l'initiative de lui demander un travail sur son voyage aux mers polaires. Bellot approchait de la réalisation d'un de ses vœux les plus chers, car il avait dit dans son journal : « Je ferai des livres qui seront des dots pour mes sœurs, » et il allait commencer à écrire les premières pages de ces livres. Il était, du reste, fort encouragé par lady Franklin, qui prédisait dans ses lettres le plus grand succès à la relation de son voyage, et lui en retenait à l'avance pour elle-même douze exemplaires.

En même temps qu'il travaillait au Dépôt des cartes et plans, à Paris, où il était considéré comme appelé en mission, aux termes de la lettre du ministre de la marine, afin, « de le mettre à même de compléter le travail dont il avait recueilli les documents pendant sa campagne dans les mers du Nord, » Bellot préparait aussi les matériaux d'un ouvrage plus spécialement destiné au public. Cependant la pensée de retourner dans les régions arctiques, l'idée d'aller lui-même chercher sir John Franklin dans des parages non encore explorés, où il croyait pouvoir espérer des résultats plus positifs que ceux qu'on avait obtenus jusqu'alors, la perspective surtout de prendre une part encore plus large aux nobles efforts de lady Franklin, voilà quel était l'objet de ses préoccupations les plus constantes. S'il avait refusé les propositions que lui faisait le capitaine américain, M. Kane, de commander en second une expédition destinée à visiter le détroit de Smith et explorer les terres qui avoisinent le pôle nord, c'est qu'il espérait encore que la France se déciderait, à son tour, à envoyer un navire dans ces parages déjà visités par les Anglais, les Américains et les Russes, et que naturellement il serait appelé à faire partie de la mission. Depuis son séjour en France, il avait, à ce sujet, lancé çà et là quelques mots qu'il appelait ses ballons d'essai; mais on ne lui

avait répondu que d'une façon très évasive, et l'on paraissait peu disposé à seconder ses projets. C'est au moins ce qui résulte de la lettre confidentielle qu'il écrivait à lady Franklin, le 4 février 1853, où il parle du peu de chance de succès de ses démarches, et surtout de la crainte qu'il aurait, en demandant catégoriquement l'envoi d'une expédition française dans les mers du Nord, qu'on ne l'accusât de prétentions ambitieuses ou intéressées.

Je n'ai pas besoin de faire ressortir l'extrême délicatesse de ce sentiment, non plus que la superbe hauteur d'âme de lady Franklin, qui lui répond par le retour du courrier, le 7 du même mois, en lui proposant le commandement et la propriété de l'*Isabelle*, steamer qu'elle fait préparer spécialement pour une expédition dans le détroit de Behring. Dans la même lettre, elle lui annonce que le capitaine Kennedy, le commandant du *Prince-Albert*, est disposé à servir sous les ordres de celui qui fut son lieutenant, et ajoute : « Vous savez que l'équipage du *Prince-Albert* est prêt à aller avec vous partout où vous voudrez le conduire ; cependant vous serez libre de choisir vous-même vos hommes, et même, si cela vous convient, d'emmener dans cette expédition deux ou trois de vos compatriotes en qui vous aurez confiance. » Quant aux frais, la noble et courageuse femme réunissait quelques débris de sa fortune au produit d'une souscription faite par les colons de Van-Diemen.

Bellot refusa encore, dans la crainte, disait-il, que cette extrême confiance témoignée à un Français ne produisît mauvais effet en Angleterre, et n'attiédît les sympathies que lady Franklin inspirait à ses compatriotes. Ce fut en vain que celle-ci insista et fit tout son possible pour lui démontrer que les marins anglais ne concevraient pour lui aucune jalousie. « Ils ont pour vous, ajoutait-elle, autant d'attachement que d'admiration, et tous trouveront que ce que je vous propose est la chose la plus naturelle et la plus convenable du monde. »

Après ces divers refus, qui témoignent hautement de sa modestie délicate et de son rare désintéressement, le jeune

officier français voulut faire une nouvelle tentative auprès du ministre de la marine, et il lui adressa, le 20 mars, une lettre dans laquelle il lui demande « la liberté d'appeler respectueusement son attention sur les points suivants :

« 1^o Les diverses expéditions envoyées jusqu'à ce jour (à la recherche de Franklin) n'ont servi qu'à reconnaître les endroits où Franklin n'est point allé, et de l'année dernière seulement on connaît la direction probable qu'il a dû prendre ;¹

» 2^o Le temps qui s'est écoulé depuis son départ n'est point un argument irréfutable contre l'existence de ses équipages, puisqu'il y a des précédents de même nature, dont le dénouement a été heureux ;

» 3^o On sait qu'il se trouve dans les pays les plus au nord des ressources matérielles dont les hommes énergiques peuvent tirer parti ; la durée des provisions emportées d'Angleterre même s'est d'ailleurs augmentée par les vides que la mort a nécessairement créés dans ces nombreux équipages.

» Ainsi, continue-t-il, la question, en ce qui concerne Franklin et ses hommes, se réduit à savoir où ils peuvent se trouver en ce moment. Or, aujourd'hui, on n'est encore qu'au seuil des découvertes où il s'engageait, et il y a une étendue de terrain non exploré infiniment plus considérable que ce qui a été parcouru jusqu'à présent. Mes vues particulières, qui concordent du reste avec celles de lady Franklin, et s'étayaient de l'opinion de plusieurs savants, sont que l'amiral a pénétré dans le Bassin polaire, et que, dans des circonstances favorables qui ne se sont pas représentées depuis, il a peut-être atteint un point à l'ouest du détroit de Behring, et qu'il s'y trouve dans l'impossibilité de revenir, soit que ses navires aient fait naufrage, ou qu'ils soient retenus d'une façon irrémédiable par les glaces du nord. L'expérience de ces mers repousse d'ailleurs l'idée d'une catastrophe qui aurait tout englouti sans laisser au moins quelques vestiges.

(1) Il résulte d'un document publié par le *Moniteur de la flotte*, qu'il a été dépensé, depuis 1845 jusqu'à 1854, plus de dix-neuf millions de francs pour les expéditions envoyées à la recherche de sir John Franklin.

» Trois routes existent pour arriver au Bassin polaire, celle qui se bifurque au Spitzberg à l'est et à l'ouest, la mer de Baffin et le détroit de Behring. Franklin n'a été cherché qu'au nord de l'Amérique, et il est peut-être au nord de l'Asie ; ce que je propose, c'est la dernière recherche.

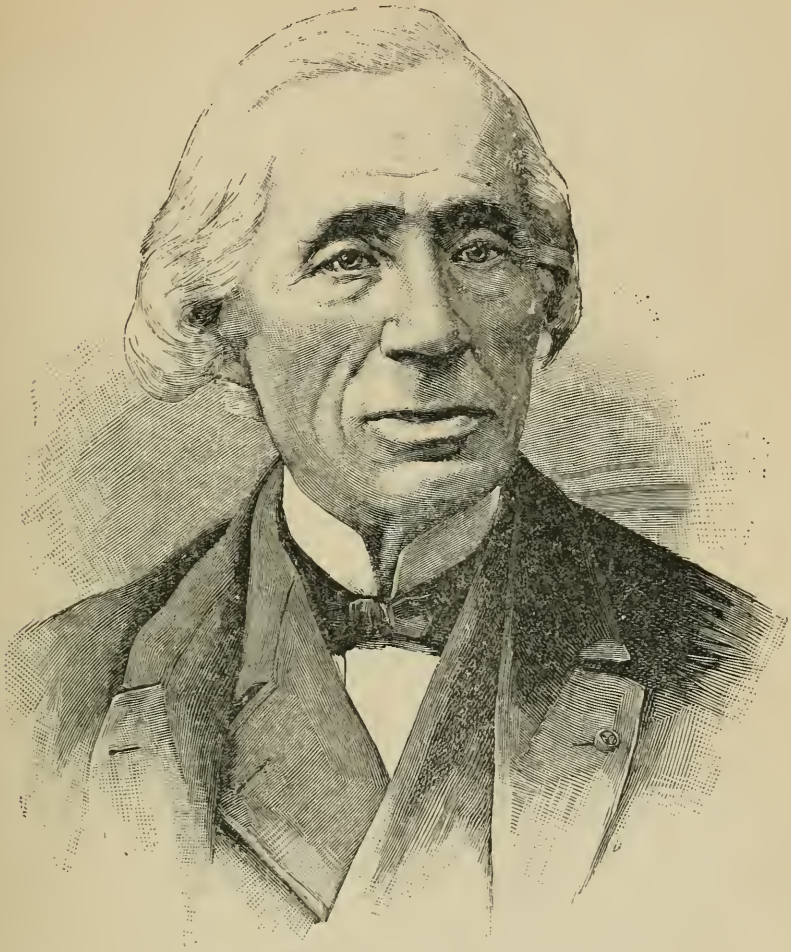
» Dans une entreprise qui intéresse la science et l'humanité, il n'y a point d'efforts sans valeur, s'ils sont utilement et courageusement dirigés. Mais comme la dernière route a été prise par d'autres, je crois devoir la mettre de côté, afin qu'il n'y ait pas de concentration inutile d'efforts sur un même point. Je me rallierais d'ailleurs plus volontiers à l'exploration asiatique, parce que la recherche de Franklin peut y être menée de front avec deux autres questions importantes : des découvertes d'un haut intérêt géographique et des études peut-être riches d'avenir sur la pêche.

» Vous savez en effet, Monsieur le Ministre, que, d'une part, tout est inconnu au nord du continent d'Europe et d'Asie, et que, de l'autre, dans les cinq dernières années, les pêcheries américaines ont triplé de valeur, par le seul fait de la reconnaissance de nouveaux terrains de pêche. Des officiers de notre marine, ayant, par leur position, plus qualité que moi pour la question, ont du reste déjà montré tout le parti que nous pourrions tirer de la pêche du phoque et des autres mammifères dont les mers du Nord fourmillent.

» Une expédition par le détroit de Behring y arriverait maintenant trop tard pour commencer cette année ses opérations de recherches et de découvertes, mais il lui serait facile d'utiliser son temps jusqu'à l'époque favorable, soit au Japon, soit au milieu de nos baleiniers. Une expédition devant pousser au nord entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble, au contraire, serait prête assez tôt au mois de juin ; et si elle réussissait à doubler le cap Sacré, elle pourrait, en septembre ou octobre, ressortir par le détroit de Behring.

» L'amiral Franklin a droit de cité chez nous, comme membre de l'Institut et de la Société de géographie, qui lui a

décerné, en 1827, sa grande médaille d'or, et d'ailleurs notre pays, qui a produit tous les genres de gloire et qui les reconnaît tous, a-t-il jamais demandé à une glorieuse illustration quel est son drapeau? Eh bien, des quatre grandes nations maritimes du



XAVIER MARMIER. (P. 295).

monde, nous sommes la seule qui n'ait pas encore envoyé d'expédition à sa recherche.

» La Russie fait explorer la côte nord-ouest de l'Amérique et celle de Sibérie.

» Les États-Unis ont envoyé deux navires, et il s'en arme un troisième dont on m'a proposé le *commandement en second*, pour aller dans la direction de l'île L. Napoléon.

» L'Angleterre, qui a en ce moment huit navires aux régions arctiques, expédie de nouveau le capitaine Inglefield pour ravitailler et renforcer cette escadre.

» Enfin lady Franklin, réunissant les débris de sa fortune, m'offre le *commandement en chef* de l'*Isabelle*, bâtiment à vapeur où mon ancien capitaine et ami M. Kennedy propose de servir sous mes ordres.

» Tous s'accordent donc à reconnaître la nécessité de nouveaux efforts, et certes le champ des recherches à faire est assez vaste pour la participation de tous les peuples civilisés à une entreprise où il y a honneur, gloire et profit. Dans la campagne que j'ai faite au milieu des Anglais et des Américains, il m'a été facile de reconnaître que nous possédons tous les éléments du succès dans cette navigation exceptionnelle. A des circonstances malheureuses seules il est dû qu'après la découverte du Nouveau Monde nous n'ayons pas recueilli, dans la voie qui nous était ouverte au nord, de nombreux germes de puissance maritime et de richesse commerciale.

» Je ne me permettrai pas d'insister davantage, Monsieur le Ministre, sur les différents côtés d'une question que je sou mets à votre appréciation éclairée. Si le principe d'une expédition était une fois admis, je me tiendrais prêt à vous fournir tous les renseignements que vous me feriez l'honneur de me demander. »

Onze jours après l'envoi de cette lettre, Bellot, qui tenait absolument à ne pas laisser passer la saison de 1853 sans retourner dans les contrées arctiques, écrivait de nouveau au ministre de la marine, à la date du 31 mars, pour solliciter de lui l'autorisation d'embarquer à bord du *Phœnix*, commandé par le capitaine Inglefield. Presque aussitôt il partait pour Londres, et le 10 mai il était à Woolwich, à bord de ce navire.

Quand on lit le journal du premier voyage fait par Bellot

dans les mers polaires, à bord du *Prince-Albert*, journal où le jeune officier semble partout accepter en se jouant les souffrances, les privations les plus dures et les dangers les plus terribles, quand on le voit tour à tour se familiariser avec des températures dont nous avons peine à nous faire une idée, avec la chasse à l'ours blanc, avec les courses sur les glaçons, les tourbillons de neige, les cruelles ophtalmies causées par la réfraction, la privation même d'aliments, on est bien obligé de convenir qu'il y avait un véritable héroïsme à aller chercher de nouveau ces rudes épreuves après les avoir une première fois affrontées. L'ardeur d'une imagination passionnée pour les voyages, avide d'inconnu, peut à la rigueur expliquer la première démarche; la seconde et les instances dont elle fut accompagnée ne s'expliquent que par un dévouement exalté pour une noble cause, que par une louable ambition.



CHAPITRE SEIZIÈME.

Lettre de Bellot à l'un de ses amis. — L'excursion fatale. — Circonstances tragiques de la mort de Bellot. — Le glaçon mouvant. — Récit des compagnons du lieutenant. — Douleur générale. — Hommages rendus à la mémoire de Bellot : Xavier Marmier, lady Franklin, la marine anglaise. — Un dernier billet.



NOUS touchons au dénouement de cette belle existence, sitôt brisée. Bellot est à bord du *Phœnix*, qui l'emporte loin de l'Europe, où il ne doit pas le ramener! Il écrit le 14 juin 1853 à son ami M. Luneau une lettre d'une gaieté charmante, mais dont les premières lignes empruntent à l'événement qui a suivi un caractère bien touchant :

« Nous sommes, lui dit-il, presque en vue du cap Farewell, l'extrémité sud du Groënland, et je ne ferai pas à un linguiste l'injure d'expliquer que c'est le cap des *adieux*, et que ces adieux sont la besogne du moment à bord du navire de S. M. Britannique le *Phœnix*. Je commence donc par vous faire mes *adieux*, pour me conformer à l'usage. » Puis il raconte avec une modestie et une verve admirables le triomphe qu'il a obtenu le jour de sa présentation à la Société géographique de Londres, et les impressions du séjour qu'il vient de faire en Irlande. La lecture de cette lettre, une des dernières qu'il devait écrire, de cette lettre si pleine de joie du présent et d'espérance en l'avenir a quelque chose de navrant. Elle est comme l'écho du rire d'un ami qui n'est plus.

Sa dernière lettre fut adressée à M. Emile de Bray, enseigne de vaisseau de la marine française, qui, à l'exemple de Bellot, avait demandé à faire partie d'une expédition dans les mers glaciales et se trouvait à bord d'un navire de guerre anglais, le *Resolute*; elle est datée du 8 août, de la baie Erebus et Terror. C'est de cette baie que Bellot partit le 12 août pour l'excursion où il devait trouver la mort.

Le commandant Inglefield avait quitté le *Phœnix* l'avant-veille, pour aller à la recherche du capitaine Pullen, séparé depuis un mois de son navire le *North-Star*, arrêté dans la baie Erebus et Terror; son intention était, aussitôt après son retour, d'aviser aux moyens de faire parvenir à sir Edouard Belcher les dépêches de l'Amirauté; la remise de ces dépêches était un des objets spéciaux et urgents de la mission du *Phœnix*. Or, le capitaine Pullen ayant reparu peu de temps après le départ de M. Inglefield, Bellot, qui connaissait l'importance de la prompte remise des dépêches, et était toujours prêt à courir au-devant de tous les dangers, crut devoir devancer le retour du commandant; il s'entendit avec le capitaine Pullen, qu'il laissa avec les deux navires, et partit le 12 août en compagnie du quartier-maître du *North-Star* et de trois matelots, emmenant avec lui un traîneau et un canot de caoutchouc.

On supposait que sir Edouard Belcher devait être dans le canal Wellington, aux environs du cap Becher. C'est donc de ce côté que la petite troupe se dirigea, en longeant la côte orientale du canal, et s'en tenant fort rapprochée. Après avoir campé le premier jour à trois milles du cap Innis, le lendemain les cinq hommes s'arrêtèrent sur des glaçons détachés à trois milles à peu près du cap Bowden. Dans la nuit du 14 au 15, en quittant ce cap, on eut à franchir une crevasse de quatre pieds de large, ce qui se fit assez heureusement. La terre était à trois milles de distance; Bellot propose d'y aller camper, et il essaye de s'y rendre dans le canot de caoutchouc; deux fois repoussé par une violente brise de sud-est, il se décide à faire faire une tentative par deux de ses compagnons, M. Harvey, le quartier-maître du *North-Star*, et M. Madden. Cette tentative réussit, et, une fois à terre, les deux hommes, qui s'étaient munis d'une corde, établissent entre le traîneau et la côte un va-et-vient, au moyen duquel trois objets purent être transportés; un quatrième voyage allait être entrepris, lorsque M. Madden, qui était dans l'eau jusqu'à la ceinture, s'aperçut que la glace se mettait en mouvement, dérivant vers le haut, loin du bord. Bellot crie de lâcher la corde; une tentative peut encore être faite, un espoir reste, mais le mouvement de la glace est si rapide, qu'avant qu'on ait pris aucune mesure elle est déjà séparée de la côte par une énorme distance. « Je gagnai alors un tertre élevé pour les suivre de l'œil, dit M. Madden dans sa déposition, et je les vis entraînés vers le haut du canal, loin de terre. Je veillai en ce lieu pendant six heures; mais je les perdis de vue au bout de deux heures. Quand je cessai de les voir, les hommes étaient debout près du traîneau, M. Bellot sur le haut du glaçon. Ils paraissaient être sur une glace bien solide. En ce moment, le vent soufflait avec force du sud-est, et il neigeait. »

Ce glaçon mouvant qu'une brise furieuse poussait ainsi vers le nord emportait le malheureux Bellot et avec lui deux matelots, Willam Johnson et David Hook. Après avoir essayé vainement de se mettre à l'abri sous la tente que portait leur

traîneau, les trois hommes commencèrent à se tailler une maison dans la glace à l'aide de leurs couteaux. Mais laissons parler Johnson, sa déposition est précise et néanmoins fort touchante :

« M. Bellot, dit-il, s'assit une demi-heure et s'entretint avec nous sur le danger de notre position. Je lui dis que je n'avais pas peur, et que l'expédition américaine était poussée çà et là dans ce canal par la glace. Il répliqua : « Je le sais, et, avec la protection de Dieu, pas un cheveu ne tombera de notre tête. » Je demandai alors à M. Bellot quelle heure il était. Il répondit : « Environ six heures et quart » (après minuit, du jeudi 18); et alors il attacha ses livres et dit qu'il voulait aller voir comment la glace flottait. Il était seulement parti depuis quatre minutes, quand j'allai, pour le chercher, faire le tour du même glaçon sous lequel nous étions abrités; mais je ne pus le voir, et, en retournant à notre retraite, j'aperçus son bâton du côté opposé d'une crevasse d'environ cinq toises de large, où la glace était toute cassée. J'appelai alors M. Bellot, mais sans réponse. A cet instant, le vent soufflait très fort. Je cherchai encore tout autour du glaçon, mais je ne pus découvrir aucune trace de M. Bellot. Je crois que quand il sortit de la cachette le vent l'emporta dans la crevasse, et son paletot étant boutonné, il ne put nager pour revenir à la surface.... » David Hook, l'autre compagnon de Bellot, déposa qu'avant la débâcle et la tentative de débarquement, quelqu'un ayant dit qu'il serait plus prudent de voyager au milieu du canal, Bellot, entendant ces paroles, reprit que les ordres donnés par M. Pullen recommandaient de se tenir près de la côte à droite, à deux milles environ.

Ce dernier trait et toute cette scène achèvent de faire connaître Bellot, esclave du devoir, lui sacrifiant sa propre sûreté, et sans cesse disposé à dévouer sa vie, affrontant la mort en homme plein de cette sublime confiance, de cette foi puissante, qui tient l'âme toujours prête à paraître devant son Créateur et son juge, de cette foi qui inspirait au navigateur du seizième siècle ce beau mot : *Heaven is as near by water as by land*; le ciel est aussi proche par eau que par terre.

On a pu voir dans le cours de cet ouvrage quels sentiments d'estime et d'affection Bellot avait inspirés à tous ceux qui l'ont connu et vu de près. Cependant je ne saurais trop insister sur ce point, car c'est, à mon avis, un des meilleurs éloges qu'on puisse faire d'un homme que de dire : Il a su appeler la sympathie et mériter l'affection. Je suis heureux aussi de pouvoir ajouter à mon témoignage celui d'un écrivain distingué, M. Xavier Marmier, et citer tout au long un remarquable fragment qu'il a consacré à Bellot.

« Qu'il me soit permis, dit-il, de joindre un souvenir personnel aux justes éloges que la presse de France et celle d'Angleterre ont décernés à M. Bellot. Je l'ai connu dans l'Amérique du Sud, et, dès le premier abord, il m'avait séduit par l'affabilité de sa parole, la modestie de son caractère et les qualités sérieuses de son esprit. Nous nous en revînmes ensemble sur la *Triomphante*, et dans une traversée de deux mois, notre liaison, commencée à Montevideo, se resserra à chaque degré de latitude par nos entretiens de chaque jour.

» Né dans une très modeste condition de fortune, M. Bellot devait au bienveillant intérêt de quelques respectables familles de Rochefort son premier appui dans la vie, et ne devait qu'à lui-même son rang dans la marine. Élève de l'école de Brest, il s'était distingué par son avide désir d'instruction ; enseigne de vaisseau, il avait gagné la croix à Madagascar par une action d'éclat. En station dans la Plata, il employait les loisirs de sa vie de bord à d'utiles travaux. Par ses propres efforts, sans le secours d'aucun maître, déjà il en était venu à parler parfaitement l'espagnol et l'anglais ; il se proposait d'apprendre de la même façon l'allemand. En même temps il se livrait à de sérieuses études de géographie et d'hydrographie. Il levait des plans, il dessinait des cartes, il m'en a laissé une qui est un modèle de netteté et de précision. Dans la perpétuelle activité de son intelligence, il ne se reposait d'un travail que par un autre travail. Ses heures de lecture étaient ses heures de joie. Il fouillait avec un transport de bonheur dans la collection

d'ouvrages que j'avais recueillie chemin faisant depuis Québec jusqu'à Buenos-Ayres, et chaque livre qu'il lisait donnait un nouvel élan à sa pensée et devenait pour nous le sujet d'un nouvel entretien dans les longues soirées que nous passions ensemble, nonchalamment assis sur la dunette, au souffle des brises attiédies sous le ciel de l'équateur. Je me disais, en l'observant dans ce contact perpétuel, qu'il se préparait un brillant avenir, qu'il honorerait un jour notre marine.

» Il devait bientôt payer cet honneur de sa mort.

» Nous nous quittâmes à Rochefort en nous disant un cordial adieu, en échangeant quelques derniers souvenirs d'amitié. Trois mois après, il accourait à Paris, radieux de la résolution qu'il venait de prendre.

» Condamné par les usages de la marine à rester peut-être longtemps inactif à Rochefort avant de pouvoir obtenir un nouvel embarquement, il avait écrit à lady Franklin pour lui offrir ses services; il avait obtenu du ministre l'autorisation de partir sur le bâtiment que cette noble femme armait à ses frais pour chercher encore son époux. Il partait avec l'allégresse d'un soldat qu'un généreux enthousiasme anime, qui va dans la mêlée, au péril de sa vie, conquérir ses éperons. Nul calcul vulgaire n'entachait sa détermination. Il avait refusé le traitement que lady Franklin lui offrait en lui confiant l'emploi de second sur le *Prince-Albert*. Au milieu des Anglais, il voulait représenter dignement son pays par son désintéressement comme par son courage.

» En me parlant gaiement de sa perspective de voyage, il me la rendait séduisante. Quoique je connusse le danger des explorations dans les mers polaires pour m'y être aussi quelque peu hasardé, je le regardais partir avec confiance, je le voyais revenir dans un ou deux ans avec la joie d'avoir accompli une tâche imposante. Je ne devais plus le revoir!... »

Ai-je besoin de rappeler ici tous les témoignages de douloureuse sympathie que sa famille a reçus depuis qu'elle a perdu cet enfant bien-aimé qui faisait sa gloire et devait être sa fortune,

comme il a été, comme il serait resté l'honneur de la marine française? Mais, ce n'est pas seulement le marin intrépide, le savant officier, qu'on doit regretter; c'est aussi et surtout l'homme de cœur, aussi généreux,¹ aussi désintéressé, aussi bon qu'il était instruit, intelligent et courageux. Voulez-vous savoir en quels termes lady Franklin a écrit l'oraison funèbre de cet homme d'élite?

« Ce brave et généreux jeune homme, que j'aimais comme un fils, à qui je dois tant, qui représentait si noblement l'honneur et la chevalerie de la France, qui fut aimé et respecté de nos marins comme un frère, hélas! il n'est plus... Il est mort comme il a vécu, en héros et en chrétien. »

Bellot n'a pas été pleuré seulement en France et en Angleterre. Les Esquimaux, en apprenant, lors du passage du capitaine Inglefield à son retour, la mort du jeune Français. s'écriaient : « Pauvre Bellot! pauvre Bellot! » et ils pleuraient! Voulez-vous savoir ce qui leur avait fait aimer Bellot? Pendant le voyage du *Prince-Albert*, le jeune officier, ayant vu un Esquimau qui avait une jambe cassée se traîner péniblement sur la neige, avait dessiné et fait tailler par le charpentier du navire une jambe de bois pour ce malheureux infirme. La population n'a point perdu le souvenir de cette action bien simple, il est

(1) Ces quelques réflexions de Bellot sur les Esquimaux peuvent faire sentir, entre autres, l'élevation de ses idées, la justesse de ses aperçus, la délicatesse de ses sentiments : « La nature de l'homme est, en dépit des pessimistes, essentiellement sympathique... Je ne puis revoir sans émotion les bancs de pierre, les jeunes arbres que j'ai vu planter autour de notre Place d'Armes de Rochefort; cette pierre est en effet un ami de vieille date, qui a vu plus d'une de mes prouesses de gamin, qui a été complice de tous mes vagabondages. — Ainsi, pour l'Esquimau, la vue de la hutte de neige où il a passé l'hiver, le trou qui l'a couvert, sont plus fertiles en émotions que le pompeux étalage de nos édifices. Que nous disent les riches palais où nous n'avons point vécu; les grands arbres, les beaux marronniers touffus à l'ombre desquels notre enfance n'a point joué, que nous disent-ils? Ah! ils peuvent parler à nos sens, à notre esprit, à notre tête, nous les admirons comme chefs-d'œuvre de l'homme, comme témoignages de notre propre grandeur; mais notre cœur les trouve muets. Le sauvage n'a point encore d'esprit, à peine une tête; mais il a un cœur, et c'est par là qu'il est vraiment membre de la grande famille humaine! »

vrai, mais dont l'inspiration ne pouvait naître que dans un cœur excellent.

Son esprit, aussi élevé que son cœur, dont il semblait du reste émaner directement, avait appris de bonne heure à juger sainement des choses humaines; il savait à propos lever et baisser les yeux, regarder au-dessus et au-dessous de lui : au-dessus, pour inspirer et féconder sa noble et légitime ambition; au-dessous, pour plaindre ses semblables, déshérités des jouissances du corps et des bienfaits de l'éducation, et se considérer comme un des heureux de ce monde, redevable à Dieu de sa position. Il admirait les forts et les habiles sans les envier, savait être digne sans fierté déplacée avec les riches, bon et humain sans ostentation avec les plus pauvres. Ces qualités étaient complétées et relevées par une modestie pleine de naturel; il n'avait pas même l'orgueil de s'être fait lui-même ce qu'il était; il ne cachait ni n'étalait son origine. Et pourtant il était, il se sentait capable de se mettre de niveau avec toutes les gloires, toutes les fortunes.

Cette franchise de manières sans rudesse, cette facilité de caractère sans faiblesse et sans légèreté, cet aimable et naturel abandon sans familiarité, cette bonté extrême sans banalité, cette générosité, ce désintéressement, ce courage sans forfanterie, séduisirent tout d'abord les Anglais, qui en vinrent bientôt à aimer très réellement le Français qui avait commencé par leur plaire; aussi peut-on affirmer que ce n'est point seulement sa pensée, mais celle de toute l'Amirauté, celle de tous les marins anglais, aussi bien que l'opinion de tous ceux qui ont connu Bellot, que M. le colonel Sabine, l'illustre physicien, a formulée dans cette phrase qu'il écrivait à M. de la Roquette en déplorant la perte du jeune lieutenant de vaisseau : « En vérité, j'ai rarement trouvé son égal, jamais son supérieur. »

Comme conclusion de cet ouvrage et comme souvenir du grand navigateur français, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire un dernier billet de lui, dans lequel il nous apparaît tout entier, avec sa foi vive, ses qualités exquises, son parfait

amour filial. Voici dans quelles circonstances cette lettre d'adieu fut écrite. Au moment où il entreprenait au péril de sa vie cette mémorable excursion rapportée plus haut (p. 292) à la recherche de son commandant et d'un groupe d'hommes du bord, il crut devoir adresser quelques mots à sa famille, pour le cas où un malheureux accident ne lui permettrait plus de la revoir. En fait, cette lettre si touchante, qui ne devait être remise à son adresse que s'il venait à périr, ne fut retrouvée par ses parents qu'après la mort de l'héroïque jeune homme, mais deux ans après sa date.

Mercredi, 10 septembre 1851.

Mes chers et excellents amis,

Si vous recevez cette lettre, j'aurai cessé d'exister, mais en remplissant une mission de péril et d'honneur. Vous verrez dans le journal qui fait partie de mon bagage, comment notre capitaine et quatre hommes ayant dû être laissés derrière nous dans les glaces pour le salut du reste, nous avons dû songer, après cela, à aller au secours de ces braves gens. Peut-être n'avais-je pas le droit de disposer ainsi de moi, sachant combien je vous suis nécessaire à tous égards; mais ma mort elle-même attirera peut-être sur les divers membres de ma famille la considération des hommes et les bénédictions du ciel.

Adieu, au revoir là-haut, si ce n'est ici-bas. Ayez foi et courage.

Je vous embrasse.

J. BELLOT.





PRÉFACE 9

CHAPITRE PREMIER. — Enfance de Bellot. — Sa piété filiale. — Ses études. — Anecdotes qui font ressortir ses grandes qualités. — Le collège de Rochefort et l'école navale. 11

CHAPITRE DEUXIÈME. — Le jeune aspirant de marine. — Modestie de Bellot; son désintéressement. — Premières campagnes. — A Madagascar. — Un glorieux fait d'armes. — Bellot est nommé chevalier de la Légion d'honneur avant d'avoir vingt ans. — Nouveau voyage. 18

CHAPITRE TROISIÈME. — Bellot à Rochefort. — Son caractère aimable et sérieux. — Le projet de voyage aux régions polaires. — Bellot et lady Franklin 28

CHAPITRE QUATRIÈME. — Bellot se prépare à sa première expédition aux régions polaires. — Séjour en Ecosse. — Vents contraires. — Le départ. — Premières journées sur mer 38

CHAPITRE CINQUIÈME. — Le Groënland. — Les montagnes de glace. — Privations et souffrances. — Scènes féeriques; splendeurs de la nature dans ces régions désolées. — Triste vie des Esquimaux. — Curieux détails de mœurs 47

CHAPITRE SIXIÈME. — Une baleine. — Journées de beau temps. — Observations intéressantes sur la région arctique. — Le dimanche à bord. — La chasse au phoque. — Poésie du sauvage spectacle d'une mer de glaces 70

CHAPITRE SEPTIÈME. — Une chasse à l'ours. — Phénomènes lumineux et acoustiques. — Travaux effectués pour se frayer un passage à travers les blocs de glace. — Une nappe d'eau. — Oiseaux de mer. — Les roches cramoisies. — Chutes abondantes de neige. — Cruelle déception. 93

- CHAPITRE HUITIÈME. — Arrivée d'une pirogue. — Conversation avec les Esquimaux; nouveaux traits sur les mœurs de ce peuple. — Echanges. — Effet de la musique sur les Esquimaux. — L'homme propose et Dieu dispose. — Amoncellement des glaces : difficultés qu'éprouvent les matelots. — Débarquement. — Foi ardente de M. Kennedy. — Découvertes des hommes de l'équipage. — Dangers qu'ils courent 110
- CHAPITRE NEUVIÈME. — Marche pénible du navire entre des montagnes de glaçons. — Conseil tenu par les officiers. — Première expédition dans les terres. — Périlleux voyage à travers la neige. — Nuit passée au fond d'une excavation creusée dans la neige. — Souffrances inouïes endurées par les voyageurs, par suite de l'extrême rigueur du froid. — Inquiétudes et angoisses qui s'ajoutent au malaise physique. — Affreuse alternative. — Explorations. — La prière en commun et son excellente influence sur l'équipage. — Un anniversaire. — Essai d'un traîneau 132
- CHAPITRE DIXIÈME. — Intensité du froid; préparatifs pour l'hivernage. — Effets de la neige sous l'influence des fortes gelées. — Description d'un voyage en traîneau. — Difficultés de la marche, augmentées par la réfraction de la lumière. — Nouvelle excursion, interrompue par un accident. — Rupture de la glace. — Secours providentiel. — Projet de voyage au port Léopold. — Le départ. — Un matelot disparaît dans une crevasse. — Précautions contre les ours. — Heureuse rencontre. — Joie de l'équipage dont les hommes se trouvent réunis. — Actions de grâces à la Providence 156
- CHAPITRE ONZIÈME. — Une nuit sous la tente au milieu des neiges. — A la cuisine. — Singulier phénomène de phosphorescence. — Terribles rafales, recrudescence du froid. — Muraille de neige élevée autour du navire; difficultés toujours plus grandes de lutter contre la gelée, de faire sécher le linge, etc. — Solitudes imposantes et pittoresques. — Toute la côte ensevelie sous un linceul de glace. — Le logement des officiers et celui de l'équipage. — Scènes d'intérieur . . . 179
- CHAPITRE DOUZIÈME. — Charme indéfinissable du spectacle que présente l'hiver dans les régions polaires. — Les craquements de la neige et les roulements d'un tremblement de terre. — La Sainte-Adélaïde. — Fête de Noël. — Motifs de découragement et réflexions qui font renaître l'espérance. — Excursion à Fury-Beach : détails émouvants. — Les voyageurs doivent se tailler des échelons dans la neige. — Heureuse trouvaille. — Etat lamentable de la caravane : souffrances que le vent glacial lui fait endurer. — Une congélation universelle : horribles tortures occasionnées par le froid 199

- CHAPITRE TREIZIÈME. — Actions de grâces spontanément rendues à la divine Providence. — Préparatifs pour une nouvelle excursion. — Un ouragan. — Observations diverses sur l'atmosphère. — Retards causés par la température et les chutes de neige. — Un essai dangereux. — Le besoin de sommeil. — Tous sains et saufs ! — Expression enthousiaste de la reconnaissance envers Dieu. 217
- CHAPITRE QUATORZIÈME. — Dangers qu'offre la glace aux explorateurs. — Elargissement des crevasses. — Usage de la scie et de l'ancre à glace. — Nouvelles chutes de neige. — Anniversaire qui excite chez le lieutenant de vifs regrets. — Ses conseils à son frère. — Ouverture de la glace : opérations diverses pour dégager le chenal. — La délivrance : adieu aux falaises. — La goélette se met en mouvement. — Nouvel envahissement de la glace et péril qu'elle fait courir à l'embarcation. — Aux prises avec un ours. — Essais infructueux de navigation. — Sortie du détroit de Barrow. — Le retour en Angleterre. — Fin du Journal de Bellot 254
- CHAPITRE QUINZIÈME. — Une lettre de Bellot à sa famille. — Félicitations qu'il reçoit à son retour. — Flatteuses distinctions accordées par le ministre de la marine française. — Lettre de Bellot à ce dernier. — Propositions honorables qui sont faites au jeune lieutenant par lady Franklin ; modestie de Bellot ; son patriotisme. — Il s'embarque sur le *Phœnix* 280
- CHAPITRE SEIZIÈME. — Lettre de Bellot à l'un de ses amis. — L'excursion fatale. — Circonstances tragiques de la mort de Bellot. — Le glaçon mouvant. — Récit des compagnons du lieutenant. — Douleur générale. — Hommages rendus à la mémoire de Bellot : Xavier Marmier, lady Franklin, la marine anglaise. — Un dernier billet. 291



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

21-11-50

--	--	--	--



a39003 001861995b

CT 1018 .B44

UNE AME DE FER, UN COE

CE CT 1018

.B44

COO

ACC# 1053202

UNE AME DE F



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	03	10	02	01	10	1